John Adams Library,

IN THE CUSTODY OF THE

BOSTON PUBLIC LIBRARY.

SHELF No.
ADAMS
263.10
v. 2

3-6 (

C.72.92

Digitized by the Internet Archive
in 2011

http://www.archive.org/details/sermonsduprebo1716bour02

SERMONS
DU PERE
BOURDALOUE,
de la Compagnie de JESUS.

POUR LE CARESME.

TOME SECOND.

NOUVELLE ÉDITION.

A PARIS,
Aux dépens de Rigaud, Directeur de l'Imprimerie Royale.

M. DCC. XVI.
AVEC PRIVILEGE DU ROI.

ADAMS
263.10
V.2

SERMONS

CONTENUS DANS CE VOLUME.

POUR le Jeudi de la ſeconde Semaine : *Sur les Richeſſes*, page 1.

Pour le Vendredi de la ſeconde Semaine : *Sur l'Enfer*, 46.

Pour le Dimanche de la troiſiéme Semaine : *Sur l'Impureté*, 91.

Pour le Lundi de la troiſiéme Semaine : *Sur le Zéle*, 152.

Pour le Mercredi de la troiſiéme Semaine : *Sur la parfaite obſervation de la Loi*, 187.

Pour le Jeudi de la troiſiéme Semaimaine : *Sur la Religion & la probité*, 225.

Pour le Vendredi de la troiſiéme Semaine : *Sur la Grace*, 257.

Pour le Dimanche de la quatriéme Semaine : *Sur la Providence*, 302.

Pour le Lundi de la quatriéme Semaine : *Sur le Sacrifice de la Messe*, 338.
Pour le Mercredi de la quatriéme Semaine : *Sur l'Aveuglement Spirituel*, 375.
Pour le Jeudi de la quatriéme Semaine : *Sur la préparation à la Mort*, 410.
Pour le Vendredi de la quatriéme Semaine : *Sur l'éloignement de Dieu, & le retour à Dieu*, 459.

SERMON

SERMON
POUR LE JEUDI
de la ſeconde Semaine.

Sur les Richeſſes.

Factum eſt autem ut moreretur mendicus, & portaretur ab Angelis in ſinum Abrahæ. Mortuus eſt autem & dives, & ſepultus eſt in inferno.

Or il arriva que le pauvre mourut, & qu'il fut emporté par les Anges dans le ſein d'Abraham. Le riche mourut auſſi, & il fut enſeveli dans l'enfer. En ſaint Luc, ch. 16.

UN pauvre glorifié dans le ciel, & un riche enſeveli dans l'enfer; un pauvre entre les mains des Anges, & un riche livré aux démons; un pauvre dans le ſein de la béatitude, & un riche au milieu des flammes, n'eſt-ce pas, dit S. Auguſtin, un partage bien ſurprenant, & qui pourroit d'abord déſeſpérer les riches, & enfler les pau-

vres ? Mais non, riches & pauvres, ajoute ce ſaint Docteur, n'en tirez pas abſolument cette conſéquence. Car s'il y a des riches dans l'enfer, on y verra pareillement des pauvres : & s'il y a des pauvres dans le ciel, tous les riches n'en ſeront pas exclus. N'en cherchons point ailleurs la preuve que dans l'Evangile même du mauvais riche : & voyez Lazare qu'il mépriſoit, & à qui il refuſoit juſqu'aux miettes qui tomboient de ſa table. C'eſt un pauvre, il eſt vrai, & ce pauvre eſt emporté par
Auguſ. les Anges; *Quis ſublatus eſt ab Angelis ? pauper :* mais où eſt-il emporté ? dans le ſein d'Abraham ; de ce riche, qui ſelon le témoignage de l'Ecriture, poſſédoit des biens im-
Idem. menſes : *Quò ſublatus eſt ? in ſinum Abrahæ.* Voilà donc tout à la fois dans le ſéjour de la gloire, & un riche, & un pauvre, ou plutôt tous deux riches, & tous deux pauvres; tous deux riches de Dieu & des tréſors de la grace ; & tous deux pauvres de cœur & déta-
Idem. chés des biens de la terre : *Ambo Deo divites, ambo ſpiritu pauperes.* Et je vous dis ceci, mes Freres, conclut ſaint Auguſtin, afin que les pauvres ne condamnent pas témérairement les riches, & que les riches ne perdent pas ſi aiſément toute eſpérance. Concluſion admirable, & contre le déſeſpoir des uns, & contre la préſomption des autres.

Il faut après tout convenir, Chrétiens

que l'opulence eſt un plus grand obſtacle au ſalut, que la pauvreté; & nous ſommes obligés de reconnoître que le Fils de Dieu a canoniſé les pauvres, & qu'il a frappé les riches de ſa malédiction. Nous ſçavons en quels termes il s'en eſt expliqué, & combien de fois il nous a fait entendre qu'il étoit, ſinon impoſſible, au moins très-difficile qu'un riche entrât dans le Royaume du ciel : *Quam difficilè qui pecunias habent, introibunt in regnum Dei!* Or d'où peut venir cette extrême difficulté ? c'eſt de quoi je vais vous inſtruire après que nous auront ſalué Marie, en lui diſant, *Ave, Maria.* Luc. 18.

DE toutes les idées que nous pouvons nous former du monde prophane, du monde perverti & corrompu, du monde réprouvé de Dieu, la plus juſte, ce me ſemble, eſt celle que nous en donne le bien-aimé Diſciple ſaint Jean, quand il nous dit, que tout ce qu'il y a dans le monde, n'eſt que concupiſcence de la chair, ou concupiſcence des yeux, ou orgueil de la vie. *Omne quod eſt in mundo, concupiſcentia eſt oculorum, concupiſcentia carnis, & ſuperbia vitæ.* Concupiſcence des yeux, qui inſpirant à l'homme un ſecret dégoût de ce qu'il a, lui fait déſirer & rechercher ce qu'il n'a pas. Orgueil de la vie, qui élevant l'homme au-deſſus de lui-même, lui donne du 1. Joan. 2.

mépris pour les autres, & lui fait même oublier Dieu. Concupiſcence de la chair, qui par le charme du plaiſir ſéduiſant la raiſon de l'homme, le rend eſclave de ſes ſens. Voilà, dit ſaint Auguſtin, les trois maladies contagieuſes qui ſe ſont répandues dans le monde, & qui en ont infecté les plus ſaines parties. Concupiſcence des yeux, ou envie d'avoir, qui eſt la racine de tous les maux, mais en particulier de l'injuſtice. Orgueil de la vie, qui eſt l'ennemi de la charité, & qui conduit juſques à l'impiété. Concupiſcence de la chair, d'où naiſſent les paſſions impures & d'où viennent les plus honteux excès. Or je trouve, Chrétiens, que les richeſſes, par l'abus que le monde en fait, ſervent de matiere à ces trois malheureuſes concupiſcences; & que la raiſon la plus générale, comme la plus naturelle, pourquoi les hommes ſont injuſtes, ſuperbes, ſenſuels, c'eſt qu'ils ſont riches ou qu'ils ont la paſſion de l'être.

Car pour vous expliquer mon deſſein & pour y mettre quelque ordre, je diſtingue avec S. Chryſoſtôme, trois choſes dans les richeſſes; l'acquiſition, la poſſeſſion, & l'uſage. Sur quoi j'avance trois propoſitions, qui m'ont paru autant de vérités inconteſtables, & dont il ne tiendra qu'à vous de tirer de grands fruits pour la réformation de vos

mœurs. Car je dis que l'acquiſition des richeſſes dans la pratique du monde eſt communément une occaſion d'injuſtice ; ou ſi vous voulez, que le deſir d'acquérir des richeſſes, quand il n'eſt pas réglé par l'eſprit chrétien, eſt une diſpoſition prochaine à l'injuſtice ; & voila l'effet de la concupiſcence des yeux : premiere vérité. Je dis que la poſſeſſion des richeſſes enfle naturellement une ame vaine, & que rien n'eſt plus propre à lui inſpirer ce que ſaint Jean appelle orgueil de la vie : ſeconde vérité. Enfin, je dis que c'eſt le mauvais uſage des richeſſes qui entretient dans un cœur l'amour du plaiſir, & qui fomente la concupiſcence de la chair : troiſiéme & derniere vérité. Appliquez-vous, mes chers Auditeurs, à ces trois points de morale. L'homme du ſiécle, injuſte, parce qu'il veut acquérir les biens de la terre : l'homme du ſiécle, orgueilleux, parce qu'il poſſéde les biens de la terre : l'homme du ſiécle, voluptueux, parce qu'il uſe mal des biens de la terre. Trois caractéres du riche mondain qui vont partager ce diſcours. Mais à ces trois maux, quel reméde ? celui même que négligea le mauvais riche, je veux dire, l'aumône : car il ſuffit de bien comprendre l'obligation de l'aumône, pour être plus modéré dans le deſir des richeſſes, plus humble dans la poſſeſſion des richeſſes, plus ſaint dans l'uſage

des richeſſes. C'eſt tout le ſujet de votre attention.

I. PARTIE. IL étoit difficile que ſaint Jerôme, malgré toute ſon autorité, évitât la cenſure des riches du ſiécle, quand il a dit généralement, & ſans nulle modification, que tout homme riche eſt, ou injuſte dans ſa perſonne, ou héritier de l'injuſtice & de l'iniquité d'autrui : *Hieron.* *Omnis dives, aut iniquus eſt, aut heres iniqui.* Cette propoſition a paru dure & odieuſe; quelques-uns même l'ont condamnée comme indiſcrete & fauſſe : mais je doute qu'en la condamnant, ils l'euſſent approfondie avec des lumieres auſſi pures & un ſens auſſi ſolide & auſſi exact que ce Pere, dont un des caractères particuliers a été la ſcience & l'uſage du monde. Or plus on entre dans le ſecret & dans la connoiſſance du monde, plus on demeure perſuadé que ce ſaint Docteur a dû parler de la ſorte, & qu'en effet il y a peu de riches innocens, peu dont la conſcience doive être tranquille, peu qui ſoient exempts de la malédiction où il ſemble que cette propoſition les enveloppe. J'en appelle à votre expérience. Parcourez les maiſons & les familles diſtinguées par les richeſſes & par l'abondance des biens; je dis, celles qui ſe piquent le plus d'être honorablement établies, celles où il paroît d'ailleurs de la probité & mê-

ne de la religion ; ſi vous remontez juſqu'à a ſource d'où cette opulence eſt venue, à peine en trouverez-vous où l'on ne découvre dans l'origine & dans le principe, des choſes qui font trembler.

Sans autre recherche, que de ce qui a été ou de ce qui eſt même encore d'une notoriété publique ; à peine en pourriez-vous marquer, où l'on ne vous faſſe voir une ſucceſſion d'injuſtice, auſſi-bien que d'héritage ; c'eſt-à-dire, où la mauvaiſe foi d'un pere n'ait été, par exemple, le fondement de la fortune d'un fils ; où la friponnerie de l'un n'ait ſervi à enrichir l'autre ; où la violence de celui-ci n'ait fait l'élévation de celui-là. Et vous reconnoîtrez avec frayeur, que tel qui paſſe aujourd'hui pour homme équitable & droit, & pour poſſeſſeur légitime de ce que ſes ancêtres lui ont tranſmis, n'eſt pas moins chargé devant Dieu de leurs iniquités & de leurs crimes, qu'il eſt avantageuſement pourvû ſelon le monde de leurs revenus & de leurs tréſors : *Omnis dives, aut iniquus eſt, aut heres iniqui.*

Je ſçais, Chrétiens, quelles conſéquences s'enſuivent de-là. Je ſçais quels troubles & quels ſcrupules je répandrois dans les conſciences de tout ce qu'il y a de riches qui m'écoutent, ſi je les obligeois à creuſer le fond de cet abyme, & à ſe faire parties contre

eux-mêmes, pour examiner jusqu'où va sur ce point leur obligation. Ou plutôt, je sçais de quelles erreurs la plupart des riches se laissent préoccuper, faussement convaincus que de quelque maniere qu'ayent été autrefois acquis les biens qu'ils possédent aujourd'hui, ce n'est point à eux de faire le procès à la mémoire de leurs peres ; que d'exiger des enfans une telle discussion, c'est renverser l'ordre de la société ; que les péchés, s'il y en a eu, sont personnels, & que malgré les doutes les plus violens, qui pourroient leur rendre suspecte la conduite de ceux à qui ils ont succédé, la bonne foi leur tient lieu d'une prescription sur laquelle ils ont droit de se reposer. Erreurs insoutenables dans les maximes de la vraie religion, & qui servent néanmoins de prétextes à tant de riches du monde pour étouffer tous leurs remords. Mais malheur à eux, si prévenus d'une aveugle cupidité qui les séduit, ils risquent dans un sujet si important les intérêts de leur salut ; & malheur à moi, si par une lâche complaisance & pour ne pas troubler leur fausse paix, je dissimule ici des vérités, quoiqu'améres & fâcheuses, qui les doivent sauver.

Quoi qu'il en soit, Chrétiens, c'est un oracle prononcé par le Saint-Esprit, & vérifié par l'expérience de tous les siécles, que quiconque veut devenir riche, tombe dans les

piéges du démon, & s'engage en mille desirs non-seulemens vains, mais pernicieux, qui le précipitent enfin dans l'abyme de la perdition & de la damnation éternelle : *Qui volunt divites fieri, incidunt in tentationem, & in laqueum diaboli, & desideria multa inutilia & nociva, quæ mergunt homines in interitum.* Ainsi l'a déclaré le grand Apôtre, dans sa premiere Epître à Timothée. Sur quoi saint Chrysostôme examinant en particulier quels sont ces desirs, & raisonnant selon les principes de la morale & de la foi, observe que cette destinée malheureuse & ce caractère d'injustice & de réprobation attaché aux richesses de la terre, vient de trois désordres dont il est rare de se préserver dans le soin d'acquérir. Appliquez-vous, s'il vous plaît, aux réflexions de ce Pere; elles sont également sensibles & instructives. Car on veut être riche à quelque prix que ce soit; on veut être riche sans se prescrire de bornes; & on veut être riche en peu de tems. Trois desirs capables de pervertir les Saints : trois sources empoisonnées de toutes les injustices dont le monde est rempli. Une simple exposition va vous en faire connoître les funestes conséquences & vous en découvrir la malignité. 1. Tim. 6.

On veut être riche : voilà la fin qu'on se propose, & à laquelle on est absolument dé-

terminé. Des moyens, on en délibérera dans la ſuite : mais le capital eſt d'avoir, dit-on, de quoi ſe pouſſer dans le monde, de quoi faire quelque figure dans le monde, de quoi maintenir ſon rang dans le monde, de quoi vivre à ſon aiſe dans le monde ; & c'eſt ce que l'on enviſage comme le terme de ſes deſirs. On voudroit bien y parvenir par des voies honnêtes, & avoir encore, s'il étoit poſſible, l'approbation publique : mais au défaut de ces voies honnêtes, on eſt ſecretement diſpoſé à en prendre d'autres, & à ne rien excepter pour venir à bout de ſes pré-
Horat. tentions *O cives, cives, quærenda pecunia primùm eſt. Virtus poſt nummos.* C'eſt ce que diſoit le Satyrique de Rome, reprochant à ſes concitoyens la dépravation de leurs mœurs ; & pourquoi, reprend ſaint Auguſtin, n'écouterons-nous pas ces Sages du Paganiſme, quand il s'agit de régler les nôtres ? O ames vénales & intéreſſées, s'écrioit ce Païen, voici l'indigne leçon que vous fait continuellement votre avarice, & que vous n'avez pas honte de ſuivre. La vertu après le bien : mais le bien avant toutes choſes. Quand nous en aurons, dites-vous, nous penſerons à l'étude de la ſageſſe : mais préféra-blement à la ſageſſe, il faut travailler à s'enrichir ; ſans cela la ſageſſe même eſt mépriſée & paſſe pour folie. C'eſt ainſi que vous

aisonnez, & toute votre philosophie se réduit à cette damnable conclusion : *Rem, si possis, rectè : si non, quocumque modo, rem.* Faisons notre fortune, augmentons nos revenus, amassons du bien : du bien, si nous le pouvons, légitimement ; sinon du bien, à quelque condition que ce puisse être ; & aux dépens de tout le reste, du bien. Ainsi leur faisoit-il remarquer la corruption de leurs cœurs ; & ma douleur est que ces paroles prises dans toute leur énergie, conviennent encore aujourd'hui à un million de Chrétiens, qui semblent n'avoir point d'autre religion que celle-là : *Rem, si possis, rectè : si non, quocumque modo, rem.* On ne laisse pas de sentir une répugnance secrete à se servir de moyens honteux : mais avec cette répugnance que l'honneur inspire, & dont on ne se peut défaire, on a encore plus d'âpreté & plus d'avidité : & il arrive ce qu'ajoute saint Chrysostôme, que le desir de la fin l'emporte sur l'injustice du moyen : *Si non, quocumque modo, rem.* *Idem.* *Idem.*

Or supposons un homme dans cette disposition : que ne fera-t-il pas ? & qui l'arrêtera ? quelle conscience ne sera-t-il pas en état de se former ? à quelle tentation ne se trouvera-t-il pas livré ? le scrupule de l'usure l'inquiétera-t-il ? le nom de confidence & de simonie l'étonnera-t-il ? manquera-t-il d'adresse pour

déguiſer & pour pallier le vol ? ſera-t-il en peine de chercher des raiſons ſpécieuſes, pour autoriſer la concuſſion & la violence ? s'il eſt en charge & en dignité, rougira-t-il des émolumens ſordides qu'il tire & qui décrient ſon miniſtère ? s'il eſt juge, balancera-t-il à vendre la juſtice ? s'il eſt dans le négoce & dans le trafic, ſe fera-t-il un crime de la fraude & du parjure ? ſi le bien d'un pupille lui eſt confié, craindra-t-il de le ménager à ſon profit ? s'il manie les deniers publics, comptera-t-il pour péculat tout ce qui s'y commet d'abus ? Non, mes chers Auditeurs, rien de tout cela ne ſera capable de le retenir, ni ſouvent même de le troubler. Du moment qu'il veut s'enrichir, il n'y aura rien qu'il n'entreprenne, rien qu'il ne préſume lui être dû, rien qu'il ne ſe croye permis. S'il eſt foible & timide, il ſera fourbe & trompeur : s'il eſt puiſſant & hardi, il ſera dur & impitoyable. Dominé par cette paſſion, il n'épargnera ni le prophane ni le ſacré : il prendra juſques ſur les autels. Le patrimoine des pauvres deviendra le ſien : & s'il lui reſte encore quelque conſcience, il trouvera des Docteurs pour le raſſurer, ou plutôt il s'en fera. Il leur cachera le fond des choſes ; il ne s'expliquera qu'à demi, & par ſes artifices & ſes détours il en extorquera des déciſions favorables, & les rendra malgré eux

garans de ſon iniquité. Que le public s'en ſcandaliſe, il aura un conſeil dont il ſe tiendra sûr. Du moins, quoi qu'on en puiſſe dire, il parviendra à ſes fins. Il veut être riche, & il le veut abſolument : *Rem, rem, quocumque modo, rem.*

Non-ſeulement il le veut être, mais il le veut être ſans ſe preſcrire de bornes : autre deſir auſſi dangereux qu'il eſt déraiſonnable & inſenſé. Car où ſont aujourd'hui les riches, qui réglant leur cupidité par une ſage modération, mettent un point à leur fortune ? Où ſont les riches qui contens de ce qui ſuffit, & portant leurs penſées plus haut, diſent : C'eſt aſſez de biens ſur la terre ; il faut ſe pourvoir de ces tréſors céleſtes que ni le ver ni la rouille ne conſument point ? En vain on leur repréſente que ſe borner de la ſorte, c'eſt la marque la plus certaine d'un eſprit ſolide & judicieux. Envain on leur fait voir la folie d'un homme, qui n'ayant que des beſoins limités, a des deſirs immenſes & infinis ; ſemblables à celui dont parloit encore le même auteur prophane, qui n'ayant affaire que d'un verre d'eau voudroit le puiſer dans un grand fleuve, & nonpas dans une fontaine. En vain leur dit-on avec l'Eccléſiaſte, que cette ardeur d'amaſſer & d'accumuler, n'eſt que vanité & affliction d'eſprit ; que dans la cupidité même, comme en toute autre choſe, il doit y avoir

une fin ; & qu'un des châtimens de Dieu les plus visibles sur les riches avares, c'est que pour être dans l'opulence ils n'en craignent pas moins la pauvreté, & que plus ils ont acquis, plus ils veulent acquérir. En vain leur remontre-t-on qu'entassant toujours biens sur biens ils n'en sont dans le monde, ni plus aimés, ni plus estimés, ni plus honorés ; que la mesure nécessaire une fois remplie, ils n'en vivent pas du reste plus agréablement ni plus doucement, & que tout l'effet de ces grandes richesses est de leur attirer l'envie, l'indignation, la haine publique : tout cela ne les touche point. Brûlés d'une avare convoitise, ils se répondent secretement, que tout est nécessaire dans le monde ; que rien, à le bien prendre, ne suffit ; qu'on n'en peut jamais trop avoir ; que les hommes ne valent & ne sont comptés que sur le pied de ce qu'ils ont ; qu'il est doux de cueillir en pleine moisson ; qu'il ne convient qu'à une ame timide, ou à une conscience foible, de fixer ses desirs. Maximes qui les endurcissent, & dont ils se laissent tellement prévenir que rien ne les peut détromper. Or figurez-vous quelles injustices cette passion effrénée traîne après soi. Imaginez-vous de quelles vexations, de quelles oppressions, de quelles concussions elle doit être accompagnée.

De-là vient que les Prophétes animés de

l'Esprit de Dieu, prononçoient de si terribles anathêmes contre cette faim dévorante, *Væ vobis qui conjungitis domum ad domum, & agrum agro copulatis: numquid habitabitis vos soli in medio terræ?* Est-il rien de plus fort & de plus éloquent que ces paroles? Malheur à vous, qui joignez maison à maison, héritage à héritage; malheur à vous dont le voisinage pour cela même est redouté, & qui des fonds les plus médiocres, par vos odieuses acquisitions, trouvez le secret de faire de grands & d'amples domaines: prétendez-vous donc habiter seuls au milieu de la terre? Mais pourquoi, dit un riche, ne me sera-t-il pas permis d'accroître mon fonds; & pourquoi payant bien ce que j'acquiers, & ne faisant tort à personne, n'aurai-je pas droit de m'étendre? Encore une fois, malheur à vous, *Væ vobis.* Malheur, parce que vouloir toujours s'étendre & ne nuire à personne, ce sont communément dans la pratique deux volontés contraditoires. Malheur, parce que ces accroissemens ont presque toujours été & seront presque toujours injustes, sinon envers celui dont vous achetez l'héritage, au moins envers ceux aux dépens de qui vous le payez. *Væ qui multiplicat non sua:* Malheur à l'homme qui veut sans cesse multiplier ses revenus, parce qu'en multipliant le sien, il y mêle infailliblement celui du prochain. *Væ qui con-* *Isai. 5.* *Habac. 2.* *Ibidem.*

gregat avaritiam domui ſuæ, ut ſit in excelſo nidus ejus: Malheur à l'homme qui n'écoutant que ſon ambition & ſon avarice, forme toujours de nouveaux projets, & conçoit de hautes idées pour l'agrandiſſement de ſa maiſon : pourquoi ? admirez l'expreſſion du Saint-
Ibidem. Eſprit ; *Quia lapis de pariete clamabit*, parce que les pierres mêmes dont cette maiſon eſt bâtie, crieront vengeance, & que le bois employé à la conſtruire rendra témoignage
Ibidem. contre lui, *Et lignum quod inter junctûras ædificiorum eſt, reſpondebit.*

Enfin, on veut être riche en peu de tems ; & parce qu'il n'y a que certains états, que certaines conditions & certains emplois, où par des voies courtes & abrégées, on puiſſe le devenir ; contre tous les principes & toutes les regles de la prudences chrétienne, on ambitionne ces états, on recherche ces conditions, on ſe procure ces emplois. S'enrichir par une longue épargne ou par un travail aſſidu, c'étoit l'ancienne route que l'on ſuivoit dans la ſimplicité des premiers ſiécles : mais de nos jours on a découvert des chemins raccourcis & bien plus commodes. Une commiſſion qu'on exerce, un avis qu'on donne, un parti où l'on entre, mille autres moyens que vous connoiſſez, voilà ce que l'empreſſement & l'impatience d'avoir a mis en uſage. En effet, c'eſt par-là qu'on fait des progrès ſur-

prenans ; par-là qu'ou voit fructifier au centuple ſon talent & ſon induſtrie : par-là qu'en peu d'années, qu'en peu de mois, on ſe trouve comme transfiguré, & que de la pouſſiere où l'on rampoit, on s'éléve juſques ſur le pinacle.

Or il eſt de la foi, Chrétiens, que quiconque cherche à s'enrichir promptement, ne gardera pas ſon innocence : *Qui feſtinat ditari, non erit innocens.* C'eſt le Saint-Eſprit même qui l'aſſure ; & quand il ne le diroit pas, la preuve en eſt évidente. Car il eſt incompréhenſible, par exemple, qu'avec des profits & des appointemens réglés, on faſſe tout-à-coup des fortunes ſemblables à celles dont nous parlons ; & que ne prenant, ſelon le précepte de Jean-Baptiſte, que ce qui eſt dû, l'on arrive à une opulence, dont le faîte & le comble paroît preſque auſſi tôt que les fondemens. Il faut donc que la mauvaiſe foi, pour ne pas dire la fourberie, ſoit venue au ſecours, & qu'elle ait donné des aîles à la cupidité, pour lui faire prendre un vol ſi prompt & ſi rapide. *Prov.* 28.

Cela va, me direz-vous, à damner bien des gens d'honneur : & moi je réponds, premierement, qu'il faudroit d'abord examiner qui ſont ces gens d'honneur, & en quel ſens on les appelle gens d'honneur ; ſecondement, qu'il ne m'appartient pas de damner perſon-

ne; mais qu'il eſt du devoir de mon miniſtère de vous développer les ſacrés oracles de la parole divine. Si ce que vous appellez gens d'honneur y trouvent leur condamnation, c'eſt à eux à y prendre garde : mais quoi qu'il en ſoit, c'eſt une vérité inconteſtable : *Qui feſtinat ditari, non erit innocens :* quand on s'empreſſe de s'enrichir, on n'eſt point ſans crime, au jugement même du monde; comment le ſeroit-on à celui de Dieu ?

Prov. 28.

Cependant, mes chers Auditeurs, telle eſt l'obſtination du ſiécle. Pour être riche en peu de tems, on abandonne l'innocence, on renonce à la probité, on ſe dépouille même de l'humanité, on dévore la ſubſtance du pauvre, on ruine la veuve & l'orphelin, & ſouvent après cela, par une groſſiere hypocriſie, ou devient, ou plutôt on ſe fait dévot : comme ſi la dévotion & la réforme ſurvenant à l'injuſtice, ſans la réparer, couvroient tout & ſanctifioient tout. Faut-il s'étonner que le Fils de Dieu enviſageant tous ces déſordres, ait réprouvé les richeſſes dans ſon Evangile, & qu'il ne les ait plus ſimplement appellé richeſſes, mais richeſſes d'iniquité, *Mammona iniquitatis?* Faut-il demander pourquoi le Sage éclairé des lumieres de l'Eſprit de Dieu, cherchoit par-tout un homme juſte, qui n'eût point couru après l'or & l'argent ? pourquoi il le regardoit comme un homme de miracles,

Luc. 16.

voulant faire son éloge & le canoniſant dès cette vie : *Quis eſt hic, & laudabimus eum? fecit enim mirabilia in vita ſua.* Mais, reprend S. Auguſtin, s'il eſt rare de trouver un homme aſſez juſte, pour ne s'être jamais laiſſé prendre à l'éclat de l'or & de l'argent; combien plus doit-il être, je ne dis pas difficile, mais poſſible, qu'un homme ſe laiſſe prendre à l'éclat de l'or & de l'argent, & qu'il ſe maintienne dans l'état de juſte? Voulez-vous, homme du ſiécle, modérer cet injuſte deſir? comprenez l'obligation de l'aumône. Comprenez, dis-je, que plus vous aurez, plus vous ſerez obligé de donner & de répandre; qu'il faudra que vos aumônes croiſſent à proportion de vos revenus, & que c'eſt ſur cette proportion que vous ſerez jugé. Ainſi raiſonnoit ſaint Bernard dans une de ſes lettres. Car, diſoit ce Pere, ou vous êtes riche & vous avez du ſuperflu, & alors ce ſuperflu n'eſt pas pour vous, mais pour les pauvres; ou vous êtes dans une fortune médiocre, & alors que vous importe de chercher ce que vous ne pouvez garder? *Dignatio tua, aut dives eſt, & debet facere quod præceptum eſt; aut adhuc tenuis, & non debet quærere quod erogatura eſt.* Quiconque ſera bien convaincu de cette importante vérité, craindra plutôt d'acquérir des biens, qu'il ne les déſirera. Acquiſition des richeſſes, occaſion d'injuſtice, vous l'a- *Eccli.* 31.

vez vû. Poſſeſſion des richeſſes, ſource d'orgueil; c'eſt ce que vous allez voir dans la ſeconde partie.

II. PARTIE. CE n'eſt pas ſans raiſon que l'Apôtre écrivant à ſon diſciple Timothée, & lui apprenant à former les mœurs des premiers fidéles, parmi les autres maximes qu'il établiſſoit, & dont il vouloit qu'ils fuſſent inſtruits, lui recommandoit particulierement d'ordonner aux riches de ce monde de n'être point orgueilleux : *Divitibus hujus ſæculi præcipe ſublimè non ſapere.* Comme s'il lui eût dit, ſelon l'explication de S. Chryſoſtôme : Rien de plus dangereux pour un Chrétien que la poſſeſſion des richeſſes; & plût au ciel que la pauvreté évangélique fût le partage de tous ceux qui profeſſent l'Evangile ! Mais ſi par un ordre d'en-haut & par la diſpoſition de la providence, il arrive qu'il y ait des riches parmi nous; au moins parlez-leur en homme de Dieu : & bien loin de les flatter ſur le bonheur de leur état, obligez-les à s'humilier & à trembler, dans la vûe des malheurs qui les menacent & qu'ils ont à prévenir. Il ſçavoit, ajoute ſaint Auguſtin, que l'eſprit du Chriſtianiſme eſt eſſentiellement oppoſé à l'eſprit d'orgueil; & d'ailleurs il n'ignoroit pas que l'eſprit d'orgueil, ſans un miracle, eſt comme inſéparable des richeſſes. C'eſt pour cela

1. *Tim.* 6.

qu'il employoit avec tant de zéle l'autorité que Dieu lui avoit donnée, pour ſoumettre les riches du ſiécle à cette ſainte & divine loi, de n'avoir jamais des penſées trop hautes, & de ne pas abuſer de leur condition au mépris de leur religion : *Divitibus hujus ſæculi præcipe ſublimè non ſapere.*

En effet, Chrétiens, les richeſſes inſpirent naturellement, ſur-tout à un cœur vain & plein de lui-même, deux ſentimens d'orgueil. Le premier à l'égard des hommes, au-deſſus de qui il croit avoir droit de s'élever; le ſecond à l'égard de Dieu, qu'il ne connoît plus qu'à demi, & dont il ſemble qu'il ait ſecoué le joug. Orgueil envers les hommes que nous appellons ſuffiſance & fierté. Orgueil envers Dieu, qui dégénére en libertinage & en impiété. L'un & l'autre, ſuite ſi naturelle de l'abondance & de la poſſeſſion des biens, qu'il n'y a que la grace de Jeſus-Chriſt, qui puiſſe nous en préſerver.

Orgueil envers les hommes : car il ſuffit d'être riche, pour tirer, quoiqu'injuſtement toutes ces conſéquences avantageuſes : qu'on n'a plus beſoin de perſonne; qu'on doit tenir tout le monde dans la dépendance; qu'on peut ſans obſtacle & ſans contradiction ſe rendre délicat, impérieux, bizarre; qu'on eſt au-deſſus de la cenſure, & comme en pouvoir de faire impunément toutes choſes; qu'on eſt ſûr de

l'approbation & de la louange, ou pour mieux dire, de l'adulation & de la flatterie ; que ſans mérite on a ce qui tient lieu de tout mérite. Conſéquences dont ſe laiſſent infatuer, non-ſeulement les eſprits populaires & bornés, mais les ſages mêmes & ceux qui du reſte auroient de la ſolidité. En ſorte que les uns & les autres éblouis de l'éclat qui les environne, & enivrés de leur fortune, ſe diſent à eux-mêmes auſſi-bien que le Phariſien : *Luc.* 18. *Non ſum ſicut cæteri hominum* ; je ne ſuis pas comme le reſte des hommes, & le reſte des hommes n'eſt pas comme moi. Reprenons, Chrétiens, & mettons tout ceci dans un nouveau jour.

N'avoir beſoin de perſonne, premier effet de l'opulence, & diſpoſition prochaine & infaillible à mépriſer tout le monde. Dans l'indépendance où ſe trouve le riche mondain, & dans l'état où le met ſa fortune, de ſe pouvoir paſſer du ſecours d'autrui, de l'amitié d'autrui, des graces d'autrui, il ne conſidere plus que lui-même, & il ne vit plus que pour lui-même. Affabilité, douceur, patience, déférence, ce ſont des noms qu'il ne connoît point, parce qu'ils expriment des vertus, dont il ne fait aucun uſage, & ſans leſquelles il a de quoi ſe ſoutenir. Qu'ai-je affaire de celui-ci, & que me reviendra-t-il d'avoir des égards pour celui-là ? Enflé qu'il eſt

de ce ſentiment, il ne ſçait ce que c'eſt que de céder, que de s'abaiſſer, que de plier, dans des occaſions néanmoins où la charité & la raiſon le demandent. Et comme l'amour-propre eſt le ſeul reſſort qui le fait agir, n étant jamais humble par indigence & par néceſſité, il ne l'eſt jamais par devoir & par piété.

Voir tout le monde dans la dépendance, c'eſt-à-dire, ſe voir recherché de tout le monde, redouté de tout le monde, obéi de tout le monde, autre effet de la richeſſe, & qu'y a-t-il de plus propre à entretenir la préſomption d'une ame ſuperbe? On ſçait bien que l'humiliation d'un riche, s'il vouloit ſe rendre juſtice, ſeroit de penſer quels ſont ces ſerviteurs & ces amis prétendus dont il ſe glorifie. Amis, ſerviteurs que le ſeul intérêt conduit, & qui s'attachant à ſa fortune, n'ont ſouvent qu'un fonds de mépris & qu'une ſecrete haine pour ſa perſonne. Mais l'orgueil ingénieux à ſe tromper, ne laiſſe pas de profiter de cela même, ſe faiſant, ſinon une douceur, au moins une gloire, d'avoir ſous ce nom d'amis beaucoup de mercenaires & beaucoup d'eſclaves. S'il n'a pas de quoi ſe faire aimer, il a de quoi ſe faire craindre : & ſoit qu'on l'aime, ou qu'on le haïſſe, c'eſt toujours un ſujet de complaiſance pour lui de voir qu'on eſt intéreſſé à le ménager. De-là vient, dit le plus ſage des hommes, Salomon, (morale

admirable, & dont nous faiſons à toute heure l'épreuve ſenſible) de là vient que le riche, par-là même qu'il eſt riche, prétend avoir un titre pour devenir fâcheux, de difficile abord, d'humeur inégale, chagrin quand il lui plaît, impatient, colere; un titre pour rebuter les uns, pour choquer les autres pour être à tous inſupportable. S'il étoit pauvre, il n'auroit dans la bouche que des ſupplications & des prieres, ce ſont les termes de l'Ecriture : mais parce qu'il eſt à ſon aiſe, & qu'il a du bien, il ne parle qu'avec hauteur, & il ne répond qu'avec dureté : *Cum obſecrationibus loquetur pauper ; dives effabitur rigidè.* Prov. 18.

Etre en pouvoir de tout entreprendre & de tout faire avec impunité, troiſieme effet de l'abondance pour quiconque ſçait s'en prévaloir. Car où voit-on des riches diſoit Salvien, déplorant les abus de ſon ſiécle, & ne le puis-je pas dire comme lui ? où voit-on des riches paſſer par la rigueur des loix ? dans quel tribunal les punit-on ? quelle juſtice contr'eux obtient-on, ou eſpere-t-on ? quelle intégrité ne corrompent-ils pas ? quels arrêts ſi juſtes & ſi ſévéres n'éludent-ils pas ? de quel mauvais pas, pour uſer de l'expreſſion commune, un riche criminel & ſcélérat ne ſe tire-t-il pas hautement & tête levée ; & de quel crime ſi noir ne trouve-t-il pas moyen de ſe laver ? Les loix ſont pour les miſérables, ajoutoit

ajoutoit le même Pere ; les châtimens, pour ceux à qui la pauvreté en pourroit déja tenir lieu : mais pour les riches, il n'y a qu'indulgence, que connivence, que tolérance. L'équité la plus inflexible & le droit le plus rigoureux se tournent pour eux en faveur. Or voilà, reprend le Prophéte Royal, ce qui les rend fiers & insolens. Ils ne sentent jamais la pointe de la correction, & ils ne sont point châtiés comme les autres hommes. On ne les reprend point, on ne les confond point, on ne les condamne point, & c'est pour cela que l'orgueil se saisit d'eux & les remplit : *In laboribus hominum non sunt, & cum hominibus non flagellabuntur ; ideò tenuit eos superbia.* *Psal.* 72.

Et comment ne seroient-ils pas au-dessus de la censure, puisque c'est assez qu'ils soient riches, pour avoir, quoi qu'ils fassent, des approbateurs ? Voulez-vous sçavoir un des grands priviléges des richesses ? le voici, & vous l'allez apprendre de l'Eccléſiastique. Le pauvre parle avec sagesse, & à peine le souffre-t-on : le riche parle mal-à-propos, & on l'écoute avec respect ; & ce qu'il avance imprudemment, est élevé jusques aux nues par les louanges qu'on lui donne : *Dives locutus est, & omnes tacuerunt, & verbum illius usque ad nubes perducent.* Ses défauts sont des perfections, ses erreurs des lumieres : on *Eccl.* 12.

loue, dit ailleurs le Saint-Esprit, jusques au desirs de son cœur, c'est-à-dire, jusques à se passions, jusques à ses emportemens. Ce qu l'on blâme dans les autres, est dans lui ma
Psal. 9. tiere d'éloge & sujet de bénédiction ; *Quoniam laudatur peccator in desideriis animæ suæ, & iniquus benedicitur.* Le texte Hébraïque porte, *Et dives benedicitur.* Or qui pourroit résister à un air aussi contagieux, que celui de la flatterie, quand on le respire sans cesse ? A force d'entendre que l'on est parfait on se croit parfait ; & à force de le croire on devient, sans même l'appercevoir, orgueilleux & vain. Pour peu sensé que fût le riche, il renonceroit à ce faux privilége : mais l'adulation qui le perd, en lui ôtant l'humilité, lui ôte même le bon sens, & lui fait préférer le mensonge à la plus solide de toutes les vérités, qui est la connoissance de soi-même.

Enfin quiconque est riche, est éminemment toutes choses, & sans mérite il a tout mérite. Il est noble sans naissance, sçavant sans étude, brave sans valeur ; il a la qualité, la probité, la prudence, l'habileté. Sans autre distinction que l'or & l'argent qu'il possède, il parvient aux honneurs. Par-là il regne & il domine, par-là il est chéri des grands, & adoré des petits : par-là il n'y a point d'alliance où il ne prétende, point de rival sur qui il

ne l'emporte. En un mot, par-là il n'eſt exclus de rien, & ſe fait ouverture à tout. Ne ſeroit-ce pas une eſpece de prodige, s'il ſçavoit alors ſe garantir de l'orgueil, & ſe tenir dans les bornes d'une modeſtie chrétienne ?

Cependant il n'en demeure pas là. L'orgueil envers les hommes eſt un degré pour s'élever juſques au mépris de Dieu ; & la poſſeſſion des richeſſes, qui devroit être pour le riche un ſujet de reconnoiſſance envers Dieu, de qui il les a reçûes, par la corruption de ſon cœur, le fait tomber dans une eſpece d'idolatrie & d'irreligion. Je n'exaggere point quand je dis une eſpece d'idolatrie. S. Paul qui penſoit & qui parloit juſte, à force d'employer ce terme, en a fait ſur la matiere que je traite un terme non-ſeulement propre, mais conſacré. Jamais cet Apôtre de Jeſus-Chriſt, dans le dénombrement des péchés, ne ſpécifie l'avarice, qu'il n'ajoute pour la diſtinguer, *Quæ eſt ſimulacrorum ſervitus*, qui eſt un vrai culte d'idoles. Et pourquoi ? parce qu'il étoit perſuadé, diſoit S. Chryſoſtôme, que l'argent eſt le Dieu du riche. Oui ſon Dieu, puiſqu'il l'adore ; ſon Dieu, puiſqu'il eſpere en lui ; ſon Dieu, puiſqu'il lui fait des ſacrifices ; ſon Dieu puiſqu'il l'aime ſouverainement & par-deſſus tout. Ce n'eſt donc pas ſans raiſon que la poſſeſſion des biens de la terre, je dis à l'égard d'un avare, qui en *Coloſſ.* 3.

eſt poſſédé lui-même, eſt appellée par ſai
Paul une idolatrie, *Simulacrorum ſervitus*
Idolatrie de tous les tems, idolatrie de tout
les nations & de tous les peuples, idolatr
la plus aveugle & la plus opiniâtre que Jeſu
Chriſt ait eu à combattre & à détruire dan
ſon avénement au monde. Or que fait l'id
latrie dans un eſprit ? vous le ſçavez, Chr
tiens : elle y ruine l'empire de Dieu ; el
y ſuſcite une divinité étrangère qu'elle o
poſe à Dieu, qu'elle éléve au-deſſus
Dieu, qu'elle fait aſſeoir ſur le trône
Dieu. Outrage qui paſſe la révolte, & q
va même au-delà de l'apoſtaſie & juſqu
à l'inſulte.

Voilà, mes chers Auditeurs, ce que le Pr
phéte Ozée a voulu nous faire comprend
dans ce fameux paſſage du douzieme chap
tre de ſa Prophétie : remarquez ceci ; c'
un des plus beaux traits de l'Ecriture. Ce Pr
phéte avoit cent fois prêché aux Juifs l'obl
gation de perſéverer dans la foi de leurs P
res ; & cent fois les Juifs avoient mépriſé
remontrances. Mais un jour qu'il leur r
prochoit leur infidélité envers le Dieu d'I
raël, le croiriez-vous ? toute la tribu d'I
phraïm lui répondit avec audace, qu'el
n'avoit que faire du Dieu d'Iſraël ; qu'elle
avoit choiſi un autre plus à ſon gré, un aut
dont le culte étoit plus conforme à ſes incl

ation, & que ce nouveau Dieu c'étoit ſon
rgent; qu'il ſeroit déſormais ſa divinité, &
que puiſqu'il la rendoit heureuſe, elle ne
vouloit plus reconnoître que lui : *Et dixit Oſee.*
Ephraïm : Verumtamen dives effectus ſum ; in- 17.
veni idolum mihi. Peſez bien le ſens de ces
paroles. Je ſuis devenu riche, & dans mes
richeſſes j'ai trouvé une idole pour moi. Com-
me ſi le peuple eût dit : Prophéte, vous avez
beau tonner ; vous avez beau nous mena-
cer de la colere de votre Dieu. Nous ne vous
écoutons plus. Ce Dieu dont vous nous par-
lez, n'eſt plus le nôtre. Nous nous ſommes dé-
faits de lui. Nous ne l'invoquons plus qu'en
apparence. Nous ne le craignons, ni ne l'ai-
mons plus. Depuis que la fortune nous a don-
né de quoi avoir un Dieu viſible qui nous ap-
partient & qui n'appartient qu'à nous ſeuls,
nous renonçons à tout autre Dieu pour nous
attacher à celui-là. Parlez à ceux qui croient
au Dieu d'Abraham ; ils vous obéiront :
mais pour nous, nous nous en tenons à notre
idole : *Verumtamen dives effectus ſum ; in-*
veni idolum mihi. Ah ! Chrétiens, combien
de fois ce ſcandale s'eſt-il renouvellé dans le
Chriſtianiſme ! Tandis que les Prédicateurs
font tous leurs efforts, pour perſuader aux fi-
déles les vérités évangéliques, combien de ri-
ches s'élévent ſecrétement contr'eux ? Quoi-
qu'ils ne s'en expliquent pas comme ces im-

pies & ces apoſtats, quel mépris des maxime de Dieu ne leur fait pas concevoir l'avari ce qui les domine ? & s'ils oſoient produir leurs penſées, avec quel orgueil ne diroient ils pas comme ces malheureux : *Dives effec tus ſum ; inveni idolum mihi ?* Non non, n'eſ pérez pas de nous convertir par votre zéle Quand vous parleriez le langage des Prophé tes, vous n'y réuſſirez jamais. Nous ſomme riches & dans la proſpérité : avec cela tou vos diſcours ſeront inutiles. Vous nous prê chez un Dieu, & nous en ſervons un autre Le vôtre eſt le Dieu de la ſainteté & des ver tus ; & le nôtre eſt le Dieu des richeſſes & de l'opulence. Vous dites que ces deux divi nités ne peuvent s'accorder enſemble ; & voi là pourquoi nous vous déclarons que vous ne gagnerez rien ſur nous, parce que nous ſommes déterminés à ſuivre celle que le mon de adore & dont il dépend.

Ainſi, dis-je, s'exprimeroient tant de ri ches, s'ils vouloient nous découvrir leurs ſen timens : mais ſans qu'ils nous les découvrent, leur conduite nous en répond & nous fait aſſez connoître les véritables diſpoſitions de leur cœur. Parlons naturellement & ſans fi gure. Qu'eſt-ce qu'un riche dans l'uſage du ſiécle ? ne vous offenſez pas de ma propoſi tion : plus vous l'examinerez, & plus elle vous paroîtra vraie. Qu'eſt - ce qu'un riche

enflé de sa fortune ? un homme, ou absolument sans religion, ou qui n'a que la surface de la religion, ou qui n'a que très-peu de religion. Un homme pour qui il semble que la loi de Dieu ne soit pas faite; un homme qui ne sçait ce que c'est que de se contraindre, pour s'assujettir aux observances de l'Eglise; un homme qui sans autre raison que parce qu'il est riche, se dispense de tout ce qu'il lui plaît; un homme qui ne se soumet à la pénitence, qu'autant qu'elle ne lui est point incommode; un homme pour qui les Ministres mêmes de J. C. ont non-seulement des égards, mais de la crainte; un homme qui jusques dans le tribunal de la confession où il paroît en posture de coupable, veut qu'on le respecte & qu'on le distingue; un homme qui accommode le culte de Dieu à ses erreurs & à ses goûts, au lieu de régler ses goûts, & de corriger ses erreurs par la pureté du culte de Dieu. Et tout cela fondé sur son état d'opulence qui l'enorgueillit.

Je ne prétends pas que tous les riches soient de ce caractère : à Dieu ne plaise que je leur fasse cette injure, ou plutôt que je la fasse à la Providence. Dieu dans toutes les conditions, parmi les riches aussi-bien que parmi les pauvres, a ses prédestinés & ses élus. Mais je dis que la possession des richesses, sans une humilité héroïque qui lui serve de sou-

verain préſervatif, conduit là & aboutit là : & n'eſt ce-pas aſſez pour ſaiſir de frayeur les riches même les plus chrétiens ? Que le pauvre, concluoit le Saint-Eſprit, (inſtruction divine, & que je vous prie de vous appliquer, puiſqu'elle eſt ſeule capable de remédier au déſordre que je viens de combattre) que le pauvre ſe glorifie de ſa véritable & ſolide élévation ; & que le riche au contraire s'hu-
Jacob. 1. milie, & faſſe gloire de ſon humilité ? *Glorietur frater humilis in exaltatione ſua, & dives in humilitate ſua.* Voilà, riches du ſiécle, ce que vous devez aimer, & ce que vous devez pratiquer. Voilà, ſi vous êtes du nombre des élûs de Dieu, ce qui vous doit ſanctifier, & ce qui doit vous ſauver, ſçavoir l'humilité de cœur : *Et dives in humilitate ſua.* Vous m'en demandez un motif touchant & tiré de votre condition même ? le voici dans
Ibidem. les paroles ſuivantes : *Quoniam velut flos fœni tranſibit* ; parce que de même que la plus belle fleur ſe ſéche & ſe flétrit ; ainſi le riche avec toute ſa ſplendeur paſſera, & paſſera
Ibidem. bientôt : *Ita & dives in itineribus ſuis marceſcet.* Et je puis ajouter : Parce que ces richeſſes que vous poſſédez ne ſont pas proprement à vous ; parce que vous n'en êtes par rapport à Dieu, que les dépoſitaires & les diſpenſateurs ; parce que vous devez lui en rendre compte un jour ; parce qu'en vertu de l'obli-

gation indiſpenſable de l'aumône vous en êtes redevables aux pauvres. Si le riche de notre Evangile eût été prévenu de ces ſentimens, il eût bien regardé Lazare d'un autre œil, il l'eût reſpecté, il l'eût écouté, il l'eût ſoulagé. Achevons ; & après avoir vû comment l'acquiſition des richeſſes eſt une occaſion d'injuſtice, comment la poſſeſſion des richeſſes eſt une ſource d'orgueil ; voyons comment l'uſage des richeſſes eſt un principe de corruption, c'eſt la troiſiéme partie.

III. PARTIE

A bien conſidérer tous les traits ſous leſquels le Fils de Dieu nous repréſente aujourd'hui le mauvais riche, il y auroit preſque de quoi s'étonner d'abord, que Jeſus-Chriſt l'ait ſi hautement réprouvé, & qu'il ait prononcé contre lui un jugement ſi rigoureux. Car enfin quels crimes lui impute-t-on, pour en tirer cette affreuſe conſéquence, *Mortuus eſt dives, & ſepultus eſt in inferno* : le riche mourut, & il fut enſeveli dans l'enfer ? Qu'avoit-il fait pour être condamné au feu éternel ? Il ſe faiſoit honneur de ſon bien : quoi de plus raiſonnable ? Il étoit vêtu de lin & de pourpre : ſa condition ne le demandoit-elle pas ? Il ſe traitoit tous les jours magnifiquement : ſans cela que lui eût-il ſervi d'être riche & dans l'opulence ? C'eſt ainſi que le monde en juge : mais c'eſt en quoi le

Luc. 16.

jugement du monde eſt corrompu, puiſqu'il eſt oppoſé à celui de la vérité éternelle, qui dans un mot réfute mille erreurs groſſieres, dont les eſprits mondains ſe laiſſent prévenir touchant l'emploi des richeſſes ; & par-là même établit une loi auſſi équitable que ſévére, ſelon laquelle les riches du ſiécle doivent dès maintenant ſe juger eux-mêmes, s'ils ne veulent pas être jugés de Dieu.

En effet, pour vous expliquer ma penſée, & pour juſtifier cet arrêt de réprobation porté contre le riche de l'Evangile, quoique les arrêts du Seigneur, comme parle le Prophéte Royal, n'ayent pas beſoin de nos juſtifications & qu'ils ſe juſtifient aſſez par eux-mêmes, *judicia Domini vera, juſtificata in ſemetipſa* : c'eſt une grande illuſion de croire, que dès là qu'on eſt riche, l'on ait droit de vivre plus ſomptueuſement, plus voluptueuſement, plus graſſement ; & que le luxe, la dépenſe, la bonne chere doivent croître à proportion des biens. Si je conſultois ſur ce point la morale du Paganiſme, peut-être me fourniroit-elle dequoi faire rougir & de quoi confondre bien des Chrétiens, qui malgré leur relâchement, ſe piquent encore d'être ſpirituels & parfaits dans leur religion : car en cela, comme en beaucoup d'autres matieres, les Païens dont nous déplorons l'aveuglement & l'infidélité, nous ont appris notre

Pſal. 18.

devoir. Ils ont crû que pour être riche, on n'en devoit pas être moins réglé, moins chaſte, moins abſtinent, moins détaché des commodités de la vie ; & que d'uſer des biens pour ménager ſon corps, pour ſatisfaire ſes ſens, pour vivre dans la molleſſe & dans le plaiſir, c'étoit un déſordre que la ſeule raiſon de l'homme condamnoit.

Je ne me refuſerai rien, dites-vous, parce que j'ai de grands revenus, & une fortune qui ſuffiroit aux Princes & aux Souverains. Ainſi parle un riche prodigue dans ſon abondance. Hé bien, lui répond le Satyrique Romain, & cette réponſe n'eſt-elle pas digne du Chriſtianiſme ? n'avez-vous rien de meilleur à quoi employer ce que vous avez de trop ? n'y a-t-il point de pauvres qui gémiſſent ? les temples ſont-ils décemment & religieuſement entretenus ? pourquoi faut-il que tant de miſérables ſoient abandonnés ? pourquoi les maiſons conſacrées à la charité publique ont-elles peine à ſubſiſter, pendant que vous êtes dans les délices ? ſerez-vous donc le ſeul qui vous reſſentirez de votre proſpérité ? n'y aura-t-il que vous qui en jouirez, qui ſerez à votre aiſe ? Voilà comment raiſonnoient des infidéles. Mais la morale de l'Evangile va bien encore plus loin. Car elle nous apprend que plus un Chrétien eſt riche, plus il doit être pénitent ; c'eſt-

à-dire, plus il doit se retrancher les douceurs de la vie, & que ces grandes maximes de renoncement, de dépouillement, de détachement, de crucifiement, si nécessaires au salut, sont beaucoup plus pour lui que pour le pauvre. Pourquoi ? par trois excellentes raisons qu'en apporte S. Chrysostôme. Comprenez-les. Premiérement, dit ce saint Docteur, parce que le riche est beaucoup plus exposé que le pauvre à la corruption des sens ; & que ses richesses le mettant en état de pouvoir tout ce qu'il veut, elles le mettent dans une tentation continuelle de vouloir tout ce qu'il ne doit pas. Il est donc juste, que pour se garantir de ce danger, il soit toujours en guerre contre lui-meme ; & que regardant sa propre chair comme son plus redoutable ennemi, bien loin de lui fournir de quoi irriter ses appétis, il lui refuse même ce qui peut seulement les entretenir. Or il a besoin pour cela, & d'une mortification salutaire, & d'une pauvreté de cœur qui le dégage, autant qu'il est possible, de toute affection terrestre. Secondement, parce qu'étant riche, il est communément plus chargé d'offenses, & plus redevable à la justice de Dieu : par conséquent plus obligé à ces satisfactions pénibles & mortifiantes, à quoi nous engage la qualité de coupables, & que Dieu, comme vengeur des crimes, exige de ceux qui les

nt commis. Or vivant dans le plaiſir, ac-
omplira-t-il un devoir ſi indiſpenſable ? Le
eûne, la cendre, le cilice, ſelon la regle du
aint-Eſprit, doivent être le partage des ri-
hes pécheurs ; & ce ſont les riches pécheurs
ui uſent des mets les plus délicats, qui ſe
arent des vêtemens les plus magnifiques.
Comment ſoutenir devant Dieu une telle
ontradiction ? Il faut donc que le riche oublie
e qu'il eſt ; ou plutôt, que ſe ſouvenant de
e qu'il a été ; & des innombrables déſordres
où il eſt tombé, il ceſſe de vivre en riche, pour
vivre en pécheur converti. Enfin, pourſuit
ſaint Chryſoſtôme, & ceci n'eſt qu'un éclair-
ciſſement de la ſeconde raiſon, parce que le
riche trouve dans ſa condition des obſtacles
preſque invincibles à la pénitence, qui néan-
moins eſt la ſeule voie par où il puiſſe retour-
ner à Dieu & ſe ſauver : *Niſi pœnitentiam egeritis, omnes ſimiliter peribitis* ; ſi vous ne faites pénitence, vous périrez tous, diſoit le Sauveur du monde. Or vous, mon cher Au-
diteur, qui goûtez au milieu de vos biens & dans le monde tout ce que le monde a de plus doux, quelqu'univerſel & quelque ſévere que ſoit cette loi, vous la violez ſans ceſſe & en tout. Le pauvre par une heureuſe néceſſi-
té, eſt éloigné de tout ce qui pourroit le cor-
rompre. Le pauvre pour peu qu'il correſpon-
de à la grace de ſon état, conſerve donc aiſé-

ment l'innocence de ſon cœur. Le pauvre, s'pêche par fragilité, trouve dans ſa pauvrei même le remede de ſon péché, c'eſt-à-dire une eſpece de pénitence, d'autant plus ſûr qu'elle eſt moins de ſon choix, & d'autan plus ſatisfactoire qu'elle eſt plus oppoſée toutes les inclinations de la nature. Mais vou dont la bénédiction auſſi-bien que celle d'Eſaü, eſt dans la graiſſe de la terre, quelque heureux que vous ſoyez dans l'idée du ſiécle, vous n'avez aucun de ces avantages. Vous êtes plus dangereuſement tenté, plus infailliblement vaincu, plus difficilement guéri; plus dangereuſement tenté, par l'eſprit impur, plus infailliblement vaincu par la paſſion, plus difficilement guéri de vos habitudes criminelles. Il n'y auroit donc qu'un dégagement héroïque, tel que vous le preſcrit ſaint Paul, & qui conſiſte à uſer de vos richeſſes comme n'en uſant pas, lequel pût vous préſerver de tous ces malheurs.

Mais ſi cela eſt, à quoi me ſervira mon bien? Ah, mon Frere, répond ſaint Chryſoſtôme, êtes-vous encore aſſez aveugle, pour croire que Dieu qui a réglé toutes choſes, ait abandonné ce bien à votre diſcrétion; & qu'il ait prétendu vous le donner, pour le diſſiper à votre gré & ſelon les caprices de votre eſprit? Non non; ni ſa bonté, ni ſa ſageſſe, n'ont pû former ce deſſein. Votre bien

vous servira pour mille autres biens plus importans & plus essentiels à quoi vous le devez rapporter. Il vous servira pour honorer Dieu, pour exercer la charité envers vos freres, pour en faire, comme dit l'Ecriture, le prix de la rédemption de votre ame. Mais vous est-il même permis de penser que vous l'ayez reçu pour fomenter votre libertinage & votre impénitence ? Tel est néanmoins l'abus qui regne aujourd'hui dans le monde, & dans le monde chrétien. Parce qu'on est riche, on veut avoir, je ne dis pas suffisamment, mais abondamment, mais avec superfluité, avec profusion, toutes les aises de la vie. Et parce qu'il est impossible, parmi les aises de la vie, de conserver la pureté des mœurs, de-là vient un débordement & une corruption générale.

Je ne parle point de ce qui s'entreprend & qui s'exécute par-là de plus scandaleux. Car à Dieu ne plaise que je veuille ici révéler ces abominations, que l'esprit de Dieu faisoit voir au Prophéte, lorsqu'après lui avoir ordonné de percer la muraille & de pénétrer dans les demeures les plus secretes des enfans d'Israël, il lui découvroit ce qui s'y passoit de plus infâme : *Filii hominis, fode parietem, & videbis abominationes pessimas.* A Dieu ne plaise que je vous conduise, quoique seulement en esprit, dans les maisons de

Ezech. 8.

tant de riches voluptueux, dont cette ville e remplie ; & que tirant le rideau, je faſſe pa roître comme ſur la ſcéne, toutes les impureté qui s'y commettent, & que je pourrois juſte ment appeller les abominations de cette ca-
Ibid. pitale : *Ingredere, & vide abominationes peſſimas, quas iſti faciunt hîc.* Quelque précaution que je puſſe prendre pour vous les repréſenter, votre pudeur en ſouffriroit. Je ne parle point des concubinages, dont l'argent prodigué eſt le ſoutien ; des adultéres, dont il eſt l'attrait ; de mille autres péchés abominables dont il eſt la récompenſe. Car dit ſaint Jérôme, c'eſt l'argent qui ſéduit la ſimplicité des vierges, qui ébranle la conſtance des veuves, qui ſouille les mariages les plus honorables. C'eſt par les folles dépenſes où l'argent ſe conſume, que l'on perſuade qu'on aime, & qu'on ſçait malheureuſement ſe faire aimer ; qu'on eſt recherché des plus fieres, que l'on triomphe même des prudes & des ſpirituelles. Ceſt par-là que ſubſiſtent ces damnables commerces qui dans les familles les mieux établies, cauſent tous les jours de ſi funeſtes diviſions & de ſi triſtes renverſemens. On demande à quoi cet homme s'eſt ruiné, & l'on en eſt ſurpris. Mais voici d'où ſa ruine eſt venue, & d'où elle a dû venir. Une débauche ſecrete qu'il entretenoit ; une paſſion à laquelle il a tout ſacrifié, & pour laquelle il s'eſt

iqué de n'épargner rien : voilà ce qui a épui-
é ces revenus ſi clairs & ſi amples. La convoi-
iſe de la chair, cette ſangſue, ſelon la parole
le Salomon, qui crie toujours, Apporte, ap-
orte, & qui ne dit jamais, C'eſt aſſez ; voilà
e qui diſſipe les biens de la plûpart des riches.
Encore ſi l'on n'y employoit que les biens
rdinaires, le déſordre ſeroit moins grand ;
mais ce que nous appellons par reſpect les
biens de l'Egliſe, ces biens qui de droit natu-
el & de droit divin ſont des biens ſacrés, de-
uis que la piété des fidéles les a légués à Je-
ſus-Chriſt dans la perſonne de ſes Miniſtres ;
voilà à quoi ils ſont proſtitués. Combien de
fois, ô opprobre de notre religion ! combien
de fois le revenu d'un bénéfice a-t-il été le
prix d'une chaſteté d'abord diſputée, & enfin
vendue à l'incontinence ſacrilége d'un liber-
tin, engagé par ſa profeſſion dans les fon-
ctions les plus auguſtes du Sacerdoce ? Je ne
ſçais ſi le Prophéte auroit pû enchérir ſur ce
que je dis, ni s'il avoit vû de plus grandes
abominations, *Vade, & adhuc converſus vi-*
debis abominationes majores his. Mais laiſ- *Ibid.*
ſons ces horreurs, & arrêtons-nous à ce que
la coutume & l'eſprit du ſiécle ont rendu,
non-ſeulement ſupportable, mais louable,
quoiqu'eſſentiellement oppoſé aux loix de
l'Evangile & de la raiſon. Parce qu'on a du
bien, on en veut jouïr ſans reſtriction, & dans

toute l'étendue des desirs qu'un attachemen infini à soi-même & à sa personne peut inspirer. On veut que le fruit des richesses soi tout ce qui peut contribuer à une vie commode, pour ne pas dire délicieuse : meubles curieux, équipages propres, nombre de domestiques, table bien servie, divertissemens agréables, logemens superbes, politesse & luxe par-tout. Luxe, ajoute saint Jérôme, qui insulte aux souffrances de Jesus-Christ, aussi-bien qu'à la misére des pauvres : luxe, à qui Dieu dans l'Ecriture a donné sa malédiction, quand il disoit par la bouche d'un autre Prophéte : *Et percutiam domum hiemalem cum domo æstiva, & peribunt domus eburneæ, & dispердam habitatores de domo voluptatis.* Je détruirai ces maisons de plaisance, ces appartement d'hiver & d'été ; ces édifices, qui semblent n'être construits que pour y faire habiter la volupté même : je les renverserai, & je déchargerai ma colere sur ceux qui y vivent comme ensevelis dans une molle oisiveté & dans un profond repos.

Amos, 1. & 3.

Tel est, à proportion des biens que chacun posséde, l'usage qu'en fait l'amour-propre, quand il n'est pas combattu ni réglé par la mortification chrétienne. Or j'ai dit, & il n'y a personne qui n'en convienne d'abord avec moi, que tant que les choses seront dans ce désordre, il ne faut pas espérer que la chair

soit jamais sujette à l'esprit, ni l'esprit à Dieu : *Incrassatus est dilectus, & recalcitravit*, paroles admirable de Moyse : *Incrassatus, impinguatus, dilatatus, dereliquit Deum factorem suum, & recessit à Deo salutari suo.* Ce peuple autrefois chéri, s'est engraissé des biens qui lui avoient été confiés ; & ensuite il est devenu rebelle. A mesure qu'il s'est rempli, qu'il s'est biens nourri, qu'il a vécu dans l'abondance, il a quitté Dieu l'auteur de son être & de son salut. Et ne peut-on pas dire aussi que presque tous les riches sont des hommes corrompus, ou plutôt, perdus par l'intempérance des passions charnelles qui les dominent : pourquoi ? parce qu'ils ont tous les moyens de l'être, & qu'ils n'usent de leurs richesses, que pour assouvir leurs brutales cupidités. Victimes réservées à la colère de Dieu, & engraissées de ses propres biens ! Combien en voyez-vous d'autres dans le monde ? combien en voyez-vous qui dans l'opulence s'étudient à mater leur corps & à le réduire en servitude ? un riche continent ou pénitent, n'est-ce pas une espece de miracle ? *Deut.* 32.

Pleurez donc, mes Freres, concluoit l'Apôtre saint Jacques, en parlant aux riches du siécle, pleurez, poussez de hauts cris dans la vûe de tant de périls qui vous environnent, & des calamités qui doivent fondre sur vous : *Agite nunc, divites ; plorate ululantes in mi-* *Jacob.* 5.

ſeriis veſtris, quæ advenient vobis. Maintenant vous vivez dans le faſte & dans le luxe, dans la molleſſe & dans le plaiſir ; mais le tems viendra où vos biens vous ſeront enlevés, & où vous vous trouverez devant Dieu dans la derniere diſette: *Divitiæ veſtræ putrefactæ ſunt.*
Ibid. La rouille qui rongera votre or & votre argent portera témoignage contre vous ; & vous ſera ſouvenir, mais trop tard, mais à votre confuſion, mais à votre déſeſpoir, qu'il ne falloit pas mettre votre confiance dans des
Ibid. richeſſes périſſables : *Aurum & argentum veſtrum æruginavit ; & ærugo eorum in teſtimonium vobis erit.* Vous amaſſez de grands tréſors ; mais après avoir été pour vous ſur la terre des tréſors d'iniquité, ce ſeront au jugement de Dieu des tréſors de colere & de
Ibid. vengeance : *Theſauriſaſtis vobis iram in noviſſimis diebus.*

Cependant voulez-vous en faire des tréſors de juſtice & de ſainteté ? après les avoir légitimement acquis, partagez-les avec les pauvres. Cherchez-les ces pauvres, dans les priſons, dans les hôpitaux, en tant de maiſons particulieres, diſons mieux, dans ces triſtes & ſombres retraites où ils languiſſent. Allez être témoins de leurs miſéres ; & vous n'aurez jamais l'ame aſſez dure pour leur refuſer votre ſecours. Il y auroit là une inhumanité, une cruauté, dont je ne vous puis

croire capables. Votre cœur s'attendrira pour eux, vos mains s'ouvriront en leur faveur, & ils vous ſerviront d'avocats & de protecteurs auprès de Dieu. Voilà le fruit ſolide que vous pouvez tirer de vos biens ; voilà le ſaint emploi que vous en devez faire. Craignez le ſort du mauvais riche ; profitez de ſon exemple & de mon conſeil. Et vous, pauvres, apprenez à vous conſoler dans votre pauvreté. Apprenez à l'eſtimer, puiſqu'elle vous met à couvert des dangers & du malheur des riches. Toute néceſſaire qu'elle eſt, faites-en une pauvreté volontaire, en l'acceptant avec ſoumiſſion, & en la ſupportant avec patience. Car que vous ſerviroit-il d'être pauvres, ſi vous brûliez en même-tems du feu de l'avarice ? *Quid tibi prodeſt ſi eges facultate, & ardes cupiditate* ? Que vous ſerviroit d'être dépourvûs de biens, ſi vous aviez le cœur plein de deſirs ? Heureux les pauvres, mais les pauvres de cœur, les pauvres dégagés de toute affection aux richeſſes de la terre ! Telle eſt la pauvreté que Jeſus-Chriſt canoniſe dans ſon Evangile, & qui convient à tous les états. C'eſt ainſi que nous pouvons tous être pauvres en ce monde, & mériter les biens immortels de l'autre, que je vous ſouhaite, &c. *Auguſ.*

SERMON

POUR LE VENDREDI de la seconde Semaine.

Sur l'Enfer.

Mortuus est autem & dives, & sepultus est in inferno.

Or le Riche mourut aussi, & il fut enseveli dans l'Enfer. En saint Luc, chap. 16.

SIRE,

C'Est le triste sort d'un riche du monde, dont il étoit parlé dans l'Evangile d'hier, & je ne fais pas difficulté de le reprendre aujourd'hui, ce même Evangile, pour en tirer un des plus terribles, mais des plus importans sujets que puissent traiter les Prédicateurs dans la chaire de vérité. Il mourut ce riche, ce mondain, comblé de biens dans la vie, & comblé même d'honneurs après la mort : car il est à croire qu'on lui fit de magnifiques funérailles, qu'on porta son corps en pompe & en cérémonie ; qu'on lui érigea un superbe

nauſolée; & peut-être, tout pécheur qu'il voit été, ſe trouva-t-il encore des Orateurs our faire publiquement ſon éloge, & pour ui donner la gloire des plus grandes vertus. Mais le malheur pour lui & le ſouverain mal-eur, c'eſt qu'au même-tems que les hom-nes l'honoroient ſur la terre, on lui rendoit illeurs juſtice; & que ſon ame portée de-ant le tribunal de Dieu, y reçut l'arrêt de a condamnation, & fut tout-à-coup comme nſevelie dans l'enfer. Affreuſe image de ce ui n'arrive que trop communément aux ri-hes & aux grands du ſiécle! *Mortuus eſt au-em & dives, & ſepultus eſt in inferno.* Que ne puis-je, Chrétiens, en vous repréſentant tou-e l'horreur de cette damnation éternelle, ous apprendre à la craindre & à l'éviter! Prêcher l'enfer à la Cour, c'eſt un devoir du niniſtère Evangélique; & à Dieu ne plaiſe que par une fauſſe prudence, ou par un lâ-che aſſujettiſſement au goût dépravé de ſes uditeurs, le Prédicateur paſſe une matiere i eſſentielle, & ce point fondamental de no-re religion. N'eſt-ce pas même à la Cour lus que par-tout ailleurs, que cette grande natiere doit être traitée, & traitée dans toute a force; puiſque c'eſt à la Cour qu'on eſt plus xpoſé à la malheureuſe deſtinée du mauvais iche? Je ne viens point vous donner de vai-nes terreurs. Je ne prétends rien exagérer, *Luc.* 16.

ni rien outrer. Dans la chaire ſainte où je parle, il n'eſt jamais permis de le faire; & la vérité que je vous annonce, eſt déja ſi terrible par elle-même, qu'il ſuffit, pour vous remplir d'une ſalutaire frayeur, de vous la propoſer dans la ſimplicité de la foi. C'eſt ce que je vais faire dans ce diſcours après que nous aurons ſalué Marie. *Ave, Maria.*

C'Etoit une queſtion que Dieu faiſoit autrefois à Job, ſi jamais les portes de la mort lui avoient été ouvertes, & s'il avoit vû ces priſons ténébreuſes où les ames criminelles doivent éternellement ſubir les rigoureux châtimens de ſa juſtice : *Numquid apertæ ſunt tibi portæ mortis, & oſtia tenebroſa vidiſti?* Peut-être ce ſaint homme, tout éclairé qu'il étoit, ne put-il répondre à cette demande. Car l'Ecriture nous apprend que Jeſus-Chriſt ſeul devoit ouvrir ces portes de l'enfer & de la mort; & c'eſt ainſi qu'il s'en eſt déclaré lui-même dans l'Apocalypſe, en nous diſant qu'il a dans les mains les clefs de la mort & de l'enfer : *Ego habeo claves mortis & inferni.* Mais depuis que cet Homme-Dieu nous a apporté ces clefs myſtérieuſes, depuis qu'il nous a fait l'ouverture de ces lieux de ténébres, & que par les divins oracles de ſon Evangile il nous a révélé tout ce qui ſe paſſe dans la triſte demeure des damnés,

Job. 38.

Apoc. 1.

nés, il ne tient qu'à nous d'en avoir une connoiſſance parfaite. Si donc maintenant Dieu nous demandoit à nous-mêmes : *Numquid apertæ ſunt tibi portæ mortis, & oſtia tenebroſa vidiſti* ? Avez-vous vû cet abyſme où je tiens les impies enfermés, pour exercer ſur eux toutes mes vengeances ? nous ſerions inexcuſables de ne pas lui répondre : Oui, Seigneur, je l'ai vû, je l'ai conſidéré, j'en ai fait le ſujet de mes plus ſérieuſes réflexions, & j'en ai tiré toutes les lumieres qui peuvent ſervir à la conduite de ma vie. C'eſt ce que je veux encore aujourd'hui, Chrétiens, vous remettre devant les yeux pour l'édification de vos ames. Je veux vous faire voir ce que c'eſt que l'enfer, en quoi conſiſtent les tourmens de l'enfer, quelles ſont les propriétés eſſentielles des tourmens de l'enfer : & parce que ce ſujet eſt infini, je me borne à la penſée du Pape Innocent troiſiéme dans ſon excellent traité du mépris du monde, où il nous dit que les réprouvés ſouffrent en trois manieres différentes, ſçavoir par le ſouvenir du paſſé, par la douleur du préſent, & par le déſeſpoir d'obtenir jamais grace dans l'avenir : *Hic vermis tripliciter lacerans, affliget memoriâ, torquebit anguſtiâ, ſerâ turbabit pœnitentiâ.* Le ſouvenir du paſſé les déchire, la douleur du préſent les accable, la vûe de l'avenir les déſeſpére. En trois mots, voilà le *Innocent. Pap.*

partage de ce discours. Etat malheureux du réprouvé, que le passé déchire par les plus mortels regrets, que le présent accable par la plus cruelle douleur, que l'avenir désole par le plus affreux désespoir. Est-il un sujet plus digne de votre attention ?

I. PART. C'Est le souvenir du passé qui doit faire la premiere peine des ames réprouvées : souvenir qui les tourmentera vivement, qui les tourmentera éternellement, qui les tourmentera sans interruption & sans relâche, qui les tourmentera sans partage & sans division, qui les tourmentera en toutes les manieres que la justice d'un Dieu aidée de sa toute-puissance est capable de lui suggérer : mais ce qu'il y a de plus déplorable, qui n'aura point d'autre effet en les tourmentant que de les faire souffrir & de les tourmenter. Voilà, Chrétiens, la premiere idée que je conçois de l'état d'une ame dans l'enfer, & de sa réprobation. *Fili, recordare, quia recepisti bona in vita tua.* Souvenez-vous, mon fils, dit Abraham au riche malheureux, que vous avez eu les biens de la vie : mais souvenez-vous au même tems de l'abus que vous en avez fait. Deux vûes, reprend saint Chrysostôme, bien affligeantes pour un damné. La vûe des biens dont il aura fait un si criminel usage, & la vûe des maux qu'il aura commis. L'une

Luc. 16.

& l'autre, ſuivant le deſſein de Jeſus-Chriſt, également néceſſaire pour arrêter les emportemens de nos paſſions, & pour nous affermir dans les voies de la ſageſſe chrétienne.

Premiere vûe qui tourmentera le réprouvé : les biens de la terre qu'il poſſédoit, & dont il faiſoit le prétendu bonheur de ſa vie ; mais qui par le plus triſte changement feront ſon ſupplice, & lui cauſeront les plus mortels regrets. Ce ne ſera pas de les avoir perdus ; car quelque attachement qu'il y ait eu, il ne ſera pas en état d'en être touché, & il n'en connoîtra que trop la vanité & le néant ; mais de les avoir aimés préférablement à ſon ſalut éternel, mais de s'en être ſervi contre Dieu, mais de les avoir employés à ſe perdre ſoi-même. Ah ! dira ce riche déchiré du plus cruel & du plus vif repentir ; car c'eſt ainſi que le Saint-Eſprit fait parler les réprouvés dans l'Ecriture : ſi j'avois ménagé ſelon Dieu ces biens de fortune ; ſi conformément aux loix du Chriſtianiſme & aux obligations de mon état, j'en avois aſſiſté les pauvres ; ſi par un zéle de religion & de charité, je les avois partagés entre Jeſus-Chriſt & moi : ſi les régardant comme des talens dont je n'avois que la ſimple adminiſtration, je les avois fait profiter en les appliquant aux œuvres de miſéricorde & de piété ; ſi comme un diſpenſateur fidéle, j'en avois rappor-

té le fruit au ſervice & à la gloire du maî-
tre de qui je les tenois, & qui me les avoi
confiés : ces biens dont la mort m'a dépouil-
lé, ſeroient maintenant pour moi un tréſo
de mérites & un fonds de bonheur pour l'é-
ternité. Les hommes m'en loueroient ſur l
terre, & Dieu m'en récompenſeroit dans l
ciel. Mais parce qu'un deſir inſatiable d'a-
maſſer & d'avoir, me les a fait retenir impi
toyablement malgré les miſéres de tant d
pauvres, à qui je n'en ai point fait part ; mai
parce qu'un luxe immodéré & ſans autre re-
gle que l'eſprit du monde, me les a fait pro-
diguer en des dépenſes vaines & ſuperflues
mais parce qu'un aſſujettiſſement honteux
mes ſens me les a fait conſumer en des excè
& en des intempérances criminelles ; mai
parce qu'une déteſtable ambition de me pouſ
ſer & de m'élever, ou une paſſion aveugl
d'enrichir des enfans & des héritiers, qu
ſont aujourd'hui des libertins & peut-êtr
des ingrats, me les a fait rechercher contr
toutes les loix de la juſtice & aux dépens d
ma conſcience ; il faut que ces mêmes bien
où je mettois toute mon eſpérance & tout
ma félicité, deviennent mes propres bour-
reaux.

Penſée d'autant plus déſolante, que faiſan
enſuite la plus triſte comparaiſon, il ſe retra-
cera l'idée de ce ſouverain bien qu'il aura per

lu, & pourquoi ? pour des biens périſſables & paſſagers. Cette conviction ſenſible qui lui reſtera, & qui lui ſera toujours préſente, qu'il a perdu ſon vrai bien, ſon unique bien, pour de faux biens & même de faux biens dans l'eſtime des hommes, pour un vain intérêt qui l'a aveuglé, pour un honneur chimérique & imaginaire dont il s'eſt entêté, pour un plaiſir ſenſuel & brutal à quoi il s'eſt abandonné ; le dépit mortel qu'il en concevra contre lui-même, & qui lui fera dire avec bien plus de ſujet qu'au fils de Saül, *Guſtans guſtavi paululum mellis, & ecce morior*, pour quelques douceurs que j'ai goûtées, pour quelques plaiſirs que ma raiſon me diſputoit, & dont ma conſcience m'a preſque ôté par ſes reproches tout le ſentiment, je me vois condamné à boire le calice de la colere de Dieu ; ce calice de fiel & d'amertume, ce calice qu'il a détrempé dans le jour de ſa fureur, & qu'il réſerve à ſes ennemis : tout cela encore une fois fera naître dans ſon ame ce ver intérieur qui le rongera : *Recordare, quia recepiſti bona in vita tua.* Ainſi nous nous ſervons dans la vie des biens de Dieu contre Dieu ; & Dieu à ſon tour s'en ſervira contre nous : & comme nous en faiſons les inſtrumens de notre malice pour l'offenſer, il en fera, dit ſaint Grégoire, les inſtrumens de ſa juſtice pour nous punir. Et

1. *Reg.* 14.

Luc. 16.

cela comment ? toujours par la penſée & le ſouvenir : *Recordare.*

Mais ſi l'abus des dons naturels & des biens de la terre doit faire dans l'ame du pécheur une impreſſion ſi violente, que ſera-ce de l'abus des graces & des dons ſurnaturels, qui peſé au poids du ſanctuaire de Dieu & par rapport à la damnation, aura des conſéquences encore bien plus funeſtes ? Car qui peut dire quelle ſera la déſolation d'un réprouvé, lorſqu'il ſe repréſentera à lui-même (or il ſe le repréſentera toujours) combien de ſecours, combien de moyens de ſalut il ſe ſera rendu inutiles, combien de lumieres il aura étouffées, combien d'inſpirations il aura rejettées, combien de Sacremens il aura négligés ou prophanés; à combien d'inſtructions, à combien de remontrances il ſe ſera endurci ? à combien d'exemples il aura été inſenſible, ſoit par une force d'eſprit prétendue dont il ſe piquoit dans ſon impiété, ſoit par une lâcheté & une délicateſſe qu'il ne s'eſt jamais efforcé de vaincre. Ah ! ſi j'avois ſeulement été fidéle à une partie de ces graces dont Dieu me prévenoit; ſi j'avois, pour ſuivre la voix qui m'appelloit & qui m'appelloit ſi ſouvent, qui m'appelloit ſi fortement, renoncé à l'eſclavage du monde & de la chair, je me ſerois ſanctifié, j'aurois part à l'héritages des enfans de Dieu, je poſſéderois avec

eux le même Royaume : mais parce que je les ai reçûes en vain ces graces ſi précieuſes, parce que je les ai reçûes avec indifférence & ſans aucun retour, parce que je les ai mépriſées, parce que je les ai même combattues, & que par mon obſtination elles ne m'ont pas attiré ni converti à Dieu, elles s'élévent contre moi pour me perſécuter & pour venger Dieu. Au lieu de ces ſaintes triſteſſes, au lieu de ces ſaints remords, au lieu de ces contritions ſalutaires & vivifiantes, qu'elles devoient exciter dans mon cœur, elles me cauſent à préſent des remords, mais des remords qui me déchirent ; elles me cauſent des triſteſſes, mais des triſteſſes qui m'accablent ; elles me cauſent des repentirs, mais des repentirs qui me percent, qui me tranſportent, qui vont juſques à la fureur, juſques à la rage : *Recordare.*

Or puiſque Dieu fera ſervir juſques à ſes graces pour tourmenter le pécheur, jugez delà ce qu'il aura à ſouffrir ce pécheur réprouvé, du ſouvenir & de la vûe de ſes crimes, dont la propriété la plus naturelle eſt de devenir le ſupplice de ceux-mêmes qui les ont commis. Non, non, dit ſaint Chryſoſtôme, il ne faudra point de démons, point de ſpectres pour faire de l'enfer un lieu de tourment. Ce que chacun y apportera de crimes, voilà les démons auſquels il ſera livré. Ces impuretés

abominables, ces injuſtices énormes, ces profanations des choſes ſaintes, ces mépris déclarés de Dieu, ces haines invétérées contre le prochain, ces perfidies & ces trahiſons, ces artifices de l'hypocriſie ces ſcandales de l'athéiſme, ces emportemens de la vengeance, ces raffinemens de la médiſance, ces noires impoſtures de la calomnie, tant d'autres iniquités dont je ne puis faire le dénombrement, ce ſont là les monſtres qui inveſtiront le réprouvé, qui l'aſſiégeront, qui le ſaiſiront des plus vives frayeurs.

Et il n'eſt pas abſolument néceſſaire d'être Chrétien pour être perſuadé de ce que je dis, puiſque les Païens eux-mêmes l'ont reconnu, & qu'ils en ont fait la matiere de leurs fables. Or ce que nous appellons leurs fables, comme remarque fort bien ſaint Auguſtin, n'étoit au fond rien autre choſe que les myſtères les plus ſublimes de leur Théologie, & les principes les mieux établis de leur morale. Ils ne les propoſoient aux peuples que ſous des fictions : mais ces fictions renfermoient la même vérité que la foi nous enſeigne : & malgré le libertinage des Athées, qui vivent aujourd'hui parmi nous, ces infidéles du Paganiſme nous rendent un témoignage tout conforme à celui des Prophétes & des Apôtres, ſçavoir qu'il y a un enfer, & qu'une des grandes peines de l'enfer ſera d'avoir péché

& de s'être souillé de crimes dans la vie : *Recordare.*

Mais ces crimes ne seront plus : il est vrai, reprend saint Bernard, ils ne seront plus dans la réalité de leur être : mais ils seront encore dans la pensée & dans le souvenir. Or c'est par le souvenir & par la pensée qu'ils feront souffrir une ame réprouvée de Dieu. *Transierunt à manu, sed non transierunt à mente.* Bern. Ils ne seront plus, ajoute ce Pere ; mais ils auront été, & il ne sera plus au pouvoir ni du pécheur, ni de Dieu même, qu'ils n'ayent pas été. Or ils ne tourmentent ni dans l'enfer, ni sur la terre que parce qu'ils ont été ; & de-là vient qu'ils tourmentent lors même qu'ils ne sont plus, ou plutôt qu'ils ne commencent à tourmenter que quand ils ne sont plus. Et parce que n'être plus & avoir été, sont deux termes infinis qui égaleront l'éternité de Dieu, & qui subsisteront dans leur maniere de subsister autant que Dieu sera Dieu, ces crimes qui ont été, & qui ne seront plus, auront, s'il m'est permis de parler ainsi, une activité éternelle dans l'enfer pour tourmenter le réprouvé. Ils ne l'ont contenté qu'un moment, pendant qu'il les commettoit ; & ils le tourmenteront éternellement, quand il ne les commettra plus : pourquoi ? belle raison de saint Augustin, parce que chaque chose, dit-il, agit selon l'étendue de sa

durée. Or le préſent qui fait le plaiſir du pécheur, combien eſt-il préſent ? un inſtant, & rien davantage ; & voilà pourquoi le pécheur l'a ſi peu goûté : au lieu que le paſſé qui le tourmentera, ſera toujours paſſé, & que comme paſſé n'ayant point de fin, il faudra par une néceſſité indiſpenſable qu'il ſe
Bern. faſſe toujours ſentir. *In æternum ergo neceſſe eſt cruciet*, conclut admirablement ſaint Bernard, *quod in æternum te feciſſe memineris.* Voyez, pourſuit-il, ce qui arrive tous les jours à une ame innocente, lorſque par une fragilité malheureuſe elle vient à oublier Dieu, & à s'oublier elle-même. Cette femme avoit de l'honneur, elle avoit aimé juſques-là ſon devoir ; mais enfin une pourſuite opiniâtre l'a fait ſuccomber : quel repentir, quelle douleur, quelle confuſion de ſa lâcheté, quelle horreur de ſon crime ! Elle voudroit le pouvoir racheter aux dépens de mille vies ; & ſi la choſe étoit encore au point d'en délibérer, il n'y auroit point de mort qu'elle n'acceptât, plutôt que de donner un ſi criminel & un ſi honteux conſentement. Mais il n'y a plus de retour ; & toujours il ſera vrai qu'elle s'eſt abandonnée à l'infamie & à l'opprobre du péché. Voilà ce qui produit & ce qui entretient dans elle ce fonds d'amertume qu'elle porte quelquefois juſqu'au tombeau. Voyez ce qui arrive à un

homme emporté, lorſque dans l'ardeur de ſa paſſion il commet une action noire, un homicide, un aſſaſſinat. A peine a-t-il fait le coup, que ſon eſprit ſe trouble, queſon ſens s'égare, qu'il n'a plus de paix, preſque plus de raiſon. Que ne feroit-il pas, que ne donneroit-il pas, que ne ſeroit-il pas prêt d'endurer pour être encore à commettre ce qu'il a commis, & ce qu'il n'eſt plus en état de réparer ? Or ce n'eſt là qu'une figure & qu'une ombre de l'enfer. Parce que d'avoir péché ſera quelque choſe d'éternel, il faudra par une dure, mais juſte loi, que le tourment le ſoit auſſi ; & que l'ame ſoit malheureuſe pour jamais, parce qu'elle ne ceſſera jamais de ſe ſouvenir qu'elle a été un moment coupable : *Nam etſi facere in tempore fuit, ſed feciſſe in æternum manet.* Qui ſeroit bien pénétré de cette penſée, de quel œil enviſageroit-il le péché, & qu'épargneroit-il pour s'en préſerver ? *Bern.*

Ajoutez que les crimes de la vie, & tant de déſordres ſe préſenteront tous à la fois aux yeux du réprouvé, & tous à la fois le tourmenteront. Il ne les a commis que par intervalles & par ſucceſſion, aujourd'hui l'un, demain l'autre ; s'il y a donc ſenti quelque douceur, ce n'a été que par parties : mais dans ſon tourment, il n'y aura ni ſucceſſion ni partage ; Dieu le ramaſſera tout entier dans chaque inſtant ; & ces crimes, qui conſidérés

comme préſens, ſe trouvent diſperſés dans une longue ſuite de jours, de mois, d'années, ſe réuniront tous dans le paſſé, parce qu'il ſera vrai en même-tems de dire qu'ils ſont tous paſſés. Ainſi tous par une vertu indiviſible, ils concourront à l'effet malheureux de la damnation. Or imaginez-vous ce qu'ils feront tous enſemble, puiſqu'un ſeul ſuffiroit pour former l'enfer. Ah, Chrétiens, ne vous rebutez pas de la ſuppoſition que je vais faire : peut-être bleſſera t-elle la délicateſſe de vos eſprits ; mais plût à Dieu, que par-là même elle pût vous inſpirer une ſainte horreur de la corruption de vos cœurs. Si l'on venoit à remuer une eau bourbeuſe & dormante, & qu'expoſant devant vous toutes les immondices qu'elle renferme, on vous forçât à en ſoutenir toujours la vûe, ce ſeroit pour vous non pas un ſpectacle, mais un ſupplice, mais un martyre auſſi rigoureux qu'humiliant. Or telle, & bien plus inſoutenable encore, eſt la peine que Dieu réſerve dans l'enfer, à une ame par exemple, ſenſuelle & impudique. Il lui fera voir du même coup d'œil tout ce qu'il y a eu dans elle, par la concupiſcence da la chair, de plus ſale & de plus infect. Conſentemens ſecrets, deſirs criminels, eſpérances conçues, occaſions cherchées, commerces ſcandaleux, entretiens laſcifs, libertés, regards, diſſolutions, molleſſes, il lui

endra tout cela préſent ; & la fixant à cet bjet, dont rien ne pourra plus le détourner, egarde, lui dira-t-il à chaque moment de éternité, voilà les ſuites de ton incontinen- e, voilà ce qu'a produit ton cœur.

Que concevez-vous de plus intolérable que e monſtrueux amas d'impuretés ? Jugez-en ar ce que nous éprouvons dans ces revûes lus générales & plus exactes de nos conſcien- es. Quelle honte, quand tout-à-coup cette nnombrable multitude de péchés ſe déve- oppe devant nos yeux ? Mais ſi cette honte oute ſurnaturelle & toute divine qu'elle eſt, i cette honte, lors même qu'elle eſt l'effet de a grace, lors même qu'elle eſt le principe le notre réconciliation avec Dieu, nous tient ieu néanmoins de peine, & d'une peine que ous cherchons tant à éviter, que ſera-ce le la honte des réprouvés & du ſentiment qu'ils en auront ? Ah ! Seigneur, s'écrioit Da- vid, dans la ferveur de ſa pénitence, je ne uis plus vivre, & je ſuis hors de moi-même, quand je conſidére mes iniquités, & que je es vois multipliées à l'infini : j'en ſuis émû juſque dans la moëlle de mes os : *Non eſt pax oſſibus meis à facie peccatorum meorum.* Pſal. 37.

C'étoit un Roi, Chrétiens, & un Roi dans la proſpérité, un Roi élevé au plus haut point de la félicité humaine : cependant il étoit troublé, il étoit ſaiſi, il étoit conſter-

né à la vûe de cette affreuſe ſcéne qui lui r traçoit ſes égaremens & ſes déſordres. Co cluez donc quel ſera l'état d'une ame qui e levée de la terre, & d'ailleurs bannie du ſéjo de ſa béatitude céleſte, ſe trouvera comm toute recueillie dans le ſouvenir de ſon péché aura inceſſamment cette penſée, j'ai péché ſe dira inceſſamment à elle-même, j'ai pé ché; & y penſera, & ſe le dira, ſans jamai le pouvoir détruire ce péché qu'elle haïra qu'elle abhorrera comme la ſource irremédia ble de ſon amour.

Et voilà notre leçon, Chrétiens. Le mau vais riche ſouhaita que ſes freres encore vi vans ſur la terre, puſſent au moins profite de ſon exemple. Dieu ne le voulut pas. Peut-être s'étoient-ils rendus indignes de cette grace, & peut-être un des grands châtimens que Dieu exerça ſur eux, fut de ne leur pas faire ſçavoir le funeſte état de leur frere dans l'enfer. Mais ce que Dieu ne leur accorda pas, il nous l'accorde aujourd'hui : il veut que l'exemple de ce réprouvé nous inſtruiſe, que la folie, pour ainſi dire, faſſe notre prudence, & que le regret qu'il reſſent du paſſé, nous ſerve à réformer & à ſanctifier le préſent & l'avenir. Il eſt vrai que Dieu ne nous envoie pour cela ni Lazare, ni aucun des morts, parce qu'il prétend que ſa parole écrite dans ſon Evangile & annoncée par ſes mi-

ıſtres, doit être plus convaincante & plus ifaillible pour nous, que le rapport de Laza- & celui de tous les morts.

Nous nous figurons quelquefois que la ré- ırrection d'un mort & la parole d'une ame evenue de l'enfer, ſeroit d'un grand poids our faire impreſſion ſur nos eſprits, & pour ous convertir. Abus, Chrétiens, & puiſque ous n'écoutons ni Moyſe, ni les Prophétes, 'eſt-à-dire, ni la parole de Jeſus-Chriſt, ni elle de ſes Prédicateurs, nous trouverions ien encore des raiſons pour conteſter & our rejetter tout autre témoignage : outre u'il n'eſt pas de la providence de Dieu, d'u- er de ces moyens extraordinaires, tandis que ous en avons d'autres qui peuvent ſuffire. C'eſt de là, dit ſaint Auguſtin, que Dieu n'a amais fait de miracles pour confondre l'A- héïſme ; parce que l'Athéïſme eſt plus que ſuffiſamment confondu par la voix de toute la nature. Ainſi il ſe contente pour notre inſ- truction de nous donner l'exemple du riche réprouvé. Mais que faiſons-nous, mes chers Auditeurs ? appliquez-vous, s'il vous plaît, à cette morale. Bien loin de profiter de cet exemple, nous ne profitons pas même de notre propre expérience. Car dès cette vie nous avons une expérience ſenſible du repen- tir des damnés, & quelle eſt-elle ? le trouble & le remords du péché dès que nous l'avons

commis. Trouble, remords, image tout à fois, & peine de l'enfer. Car qu'eſt-ce que remords du péché, cette honte que l'on conçoit, ce reproche que l'on ſe fait à ſoi même & malgré ſoi-même, cette peine ſouffrir qu'on nous le faſſe d'ailleurs, qu'eſt ce que cela? ſinon une voix ſecrete qui nou dit qu'il y a un enfer, & que déja nous l portons en quelque ſorte au-dedans de nous mêmes. Mais voici notre déſordre, Chré tiens: pour pécher plus librement & plus im punément, nous tâchons à nous défaire peu à peu de cet enfer anticipé, & ſi j'oſe m'ex primer ainſi, de cet enfer temporel qui tour mente nos conſciences, mais qui pourroi être pour nous un enfer ſalutaire en nous pré ſervant de l'enfer éternel. C'eſt-à-dire, que nous étouffons en nous le remords du péché, qui, ſelon ſaint Chryſoſtôme, eſt comme une derniere grace dans l'ordre de la prédeſtination & du ſalut: & parce que ce remords eſt inſéparable de l'idée d'un Dieu, de l'idée d'une providence, de l'idée d'une vie immortelle; je veux dire, parce qu'il eſt impoſſible de croire un Dieu, de croire une providence, de croire une vie immortelle, & de ne pas ſentir ce remords, pour nous affranchir de ce remords nous tâchons à nous aveugler ſur ces points capitaux de la Religion; du moins nous tâchons à en douter, & à ne les croire

u'à demi. Car il faudroit en venir là pour ouver la paix dans le péché : mais nous avons eau faire des efforts, nous avons beau raiſon- er & diſputer, ce ver du péché ne meurt pas our cela, & dès cette vie même nous n'au- ons jamais l'avantage de nous en être abſo- ument délivrés. Il y aura toujours des heu- es & des tems où il reviendra tout de nou- eau nous picquer : ce ſera au milieu de nos laiſirs & dans les momens les plus doux en pparence. Des millions d'autres plus déter- inés & plus impies que vous, en ont fait nille fois & en font tous les jours la triſte preuve. Que dis-je ? les Souverains mêmes & les Monarques de la terre ne peuvent l'a- néantir. Ils ſe défendent de tout, mais ils ne çauroient ſe défendre d'eux-mêmes, & leur péché monte avec eux juſques ſur le trône our les perſécuter.

Déplorable condition, mes Freres, que cel- e du pécheur, puiſqu'en quelque état qu'il ſe rouve, ſoit dans le terme de la réprobation près la mort, ſoit dans la voie qui y conduit endant la vie, ſon péché eſt par-tout pour ui un enfer inévitable. Mais quel reméde ? e vous l'ai dit, c'eſt de bien ménager dès-à- préſent ce remords du péché dont le mauvais iche ne peut plus faire un bon uſage : car c'eſt de ce remords, ſi nous le voulons, que dépend notre converſion. Que fais-je donc, Chré-

tiens, si je suis fidéle à la grace ? au lieu d
touffer ce remords du péché, comme l'imp
& le libertin, je le réveille au contraire,
l'excite en moi par de fréquentes & de sol
des réflexions. Ce que feront éternellemei
les damnés par une nécessité rigoureuse, e
considérant toujours malgré eux les suit
funestes de leur péché, je le fais par une sa
précaution. Je repasse tous les jours devai
Dieu dans l'amertune de mon cœur, comm
le saint Roi Ezéchias, le nombre de mes ar
nées : *Recogitabo tibi annos meos in amaritu*
Isaï. 38. *dine animæ meæ.* Je dis à Dieu : Ah, Seigneu
si mon péché me fait maintenant tant de pei
ne, que seroit-ce dans l'enfer? Je ne me con
tente pas de cela : je demande à Dieu ce re
mords comme une des graces les plus spécia
les qu'il puisse donner à ses élus, quand l
passion les a précipités dans l'abysme du pé
ché. Je le prie de me reprendre, non pas dan
sa colere, mais selon cet esprit de miséricorde
qui n'est pas seulement le consolateur, mais l
censeur du monde, & qui comme censeur en
Joan. 16. devient le réformateur ; *Arguet mundum de*
peccato. Je vais encore plus avant : j'anticipe
ce remords : je raisonne avec moi-même, &
je me demande ; Quel fruit tirerai-je de ce
péché ? quand je l'aurai commis, voudrai-je
l'avoir fait, & que m'en restera-t-il autre
chose que le remords & la confusion ? pour

uoi donc faire maintenant ce qu'alors je oudrai n'avoir jamais fait ? C'eſt ainſi que e m'inſtruis, que je m'encourage à tenir ferne contre les tentations du monde & de la hair, à réſiſter dans les occaſions les plus langereuſes & dans les momens les plus critiques, à ne ménager rien pour me garantir de ette affreuſe damnation, où le réprouvé n'a as ſeulement à ſouffrir du paſſé par le plus ortel regret, mais un préſent par le ſupplice e plus douloureux. C'eſt la ſeconde partie.

UN des ſouhaits de ſaint Bernard, & ce qu'il demandoit avec plus d'ardeur, expliquant ces paroles du Prophéte, *Deſcendant in infernum viventes*, c'étoit que les pécheurs deſcendiſſent en eſprit & par la penſée dans l'enfer ; ne doutant pas que la vûe de cet affreux ſéjour & des tourmens qu'on y endure, ne dût faire la plus vive impreſſion ſur eurs cœurs, & convaincu qu'il n'y avoit oint de moyen plus aſſuré pour ne pas tomber après la mort dans ce lieu de miſéres, que d'y deſcendre ſouvent par la réflexion pendant la vie : *Deſcendat in infernum viventes, ne deſcendant morientes.* Mais pour l'entier accompliſſement du ſouhait de ſaint Bernard, il faudroit, Chrétiens, que nous y puſſions deſcendre avec les mêmes connoiſſances, &, s'il étoit poſſible, avec la même ex- II. PARTIE. *Pſ.* 54. *Bern.*

périence que les damnés, afin d'en pouvoir juger comme eux, & d'en tirer au même-tems des conſéquences qui leur ſont déſormais inutiles, mais qui nous peuvent être encore ſi ſalutaires. Car de deſcendre en eſprit dans l'enfer avec des lumieres auſſi foibles que les nôtres, avec une imagination auſſi diſſipée que la nôtre, ſur-tout avec une inſenſibilité pour les choſes de Dieu auſſi prodigieuſe que la nôtre ; c'eſt preſque faire ſans fruit, ce que ſaint Bernard ſe propoſoit comme un des remédes les plus efficaces pour nous ramener dans nos égaremens, & nous corriger de nos déſordres. Ah, dit ſaint Auguſtin, qui pourroit maintenant comprendre ce que comprend un damné ? qui pourroit avoir dans une profonde méditation les mêmes idées qu'il a de ſon état préſent au milieu des flammes ? Tâchons de les avoir, Chrétiens ; & puiſque ce n'eſt pas encore aſſez pour nous de deſcendre ſpirituellement dans l'enfer, entrons dans les ſentimens d'une ame réprouvée, ſubſtituons ſes lumieres aux nôtres, & reconnoiſſons combien c'eſt une choſe terrible que de tomber entre les mains du Dieu vivant : *Horrendum eſt incidere in manus Dei viventis.* Que fait-elle cette ame malheureuſe, ou en quel état eſt-elle ? elle ſe voit ſéparée de Dieu, elle ſe voit au milieu d'un feu dont elle eſt la triſte victime. Double peine ;

Hebr. 10.

une & l'autre parfaitement repréſentée par eſus-Chriſt dans le riche de l'Evangile.

Elle ſe voit ſéparée de Dieu; voilà l'eſſentiel & comme le fonds de ſa réprobation. *Elevans autem oculos meos cùm eſſet in tormentis, vidit Abraham à longè, & Lazarum in ſinu ejus.* Ce iche, dit le Sauveur du monde, du lieu de on tourment levant les yeux, apperçut de oin Abraham, & Lazare dans ſon ſein. Il le voyoit ce ſaint Patriarche dans un éloignement infini, *A longè*; & c'eſt ce qui le déſoloit. Il s'en voyoit ſéparé par un cahos, c'eſt-à-dire par une vaſte diſtance: tellement qu'entre Abraham & lui, il ne pouvoit plus y avoir nulle communication *Magnum chaos inter vos & nos firmatum eſt*; & c'eſt ce qui le déſeſpéroit. Or s'il ſe voyoit ſi loin d'Abraham, il ſe voyoit encore, dit ſaint Ambroiſe, bien plus éloigné de Dieu: *Si Abraham à longè, quantò longiùs à Deo*: & cette ſéparation de Dieu étoit bien encore un autre ſupplice pour lui. *Luc. 16.* *Idem.* *Ambr.*

Car qu'eſt-ce que d'être ſéparé de Dieu? Ah, Chrétiens, quelle parole! la comprenez-vous? Séparé de Dieu, c'eſt-à-dire, privé abſolument de Dieu. Séparé de Dieu, c'eſt-à-dire, condamné à n'avoir plus de Dieu, ſi ce n'eſt un Dieu ennemi, un Dieu vengeur. Séparé de Dieu; c'eſt-à-dire, déchû de tout droit à l'éternelle poſſeſſion du premier de tous les

êtres, du plus excellent de tous les êtres, c
ſouverain être qui eſt Dieu. Peine, dit ſai
Bernard, qui ne ſe peut meſurer que par l'in
finité de Dieu, puiſque cette peine eſt la pri
vation de Dieu même, & par conſéquen
qu'elle eſt grande à proportion que Dieu e
Bern. grand : *Hæc enim tanta pœna, quantus ille*
Ainſi, comme Dieu diſoit à un juſte dan
Geneſ. l'Ecriture, *Ero merces tua magna nimis*, c'eſ
15. moi-même qui ſerai ta récompenſe; & je l
ſerai en me donnant à toi, parce que je n'a
rien de plus grand ni de meilleur à te donne
que moi-même : il pourra dire à un réprou-
vé, C'eſt moi-même qui ſerai ton ſupplice;
& je le ſerai en t'éloignant de moi, car je
n'ai rien dans les tréſors de ma colere de plus
formidable que cet éloignement & cette en-
tiere ſéparation de moi-même. En effet,
Chrétiens, ces trois penſées que le réprouvé
aura toujours préſentes, Dieu n'eſt plus à
moi, & je ne ſuis plus à lui; Dieu n'eſt plus
pour moi, & je ne ſuis plus pour lui; Dieu
n'eſt plus dans moi ni avec moi, & je ne ſuis
plus dans lui ni avec lui; ces trois affligean-
tes penſées ne ſeront-elles pas capables de fai-
re ſon enfer ? Or c'eſt ce qui ſe vérifiera, ce
qui s'accomplira dans autant de créatures que
Dieu en réprouvera. Du moment que Dieu
prononcera à une ame ce redoutable arrêt,
Retirez-vous, il ſe dépouillera, pour ainſi dire,

d tous ſes droits ſur elle, hors ceux que la né-
ceſſité de ſon domaine ne lui permettra pas
dliéner ; & cette ame, ſi je puis encore
rler de la ſorte, perdra elle-même tous ſes
coits ſur Dieu. Ame, non-ſeulement indi-
ge de le poſſéder, mais indigne même de
li appartenir. Dieu la répudiera, ſouffrez
tte expreſſion, & elle répudiera Dieu ; &
ns ce divorce mutuel, elle trouvera la con-
mmation de ſon malheur. Dès cette vie ce
rrible myſtère de la perte d'un Dieu, com-
ence déja dans la perſonne des pécheurs ;
ieu & l'ame par le péché ſe ſéparent, & ſe
parent juſqu'à ſe renoncer l'un l'autre. *Vo-* *Oſee.* 1.
a nomen ejus, non populus meus. Prophéte,
iſoit Dieu, n'appelle plus ce peuple mon
euple : il a ceſſé de l'être ; & la qualité que
i dois déſormais lui donner, c'eſt qu'il ne
eſt plus : *Voca nomen ejus, non populus meus.*
oilà ſon nom & le caractère qu'il portera ;
ar dès qu'il m'a oublié pour ſuivre des dieux
trangers, il m'a renoncé comme ſon Dieu,
& je le renonce pour mon peuple : *Quia vos*
ion populus meus, & ego non ero veſter.

Et ce langage eſt ſi ordinaire à Dieu dans
es ſaints livres, que quand les Iſraëlites par
ne monſtrueuſe idolatrie eurent ſacrifié au
veau d'or dans le déſert, Dieu émû de colere
& irrité contre eux, n'en parla plus à Moyſe
que dans ces termes ; *Vade, deſcende, peccavit* *Exod.* 19.

populus tuus ; va, Moyſe, deſcends de la mo
tagne, & tu verras le crime que ton peu
a commis. Prenez garde, Chrétiens, Di
les appelle le peuple de Moyſe, & non le ſie
comme ſi ce peuple n'eût plus été à lui,
lui à eux, depuis qu'ils étoient tombés da
l'infidélité. Mais ces paroles, dit ſaint Chr
ſoſtôme, qui ne ſont, pour ainſi dire, que com
minatoires dans cette vie, & qui tout au pl
n'ont qu'une partie de leur effet, puiſqu'e
les n'ôtent pas à une ame l'eſpérance ni l
moyens de réparer la perte qu'elle a faite, s'ac
compliront entiérement & à la lettre dans u
réprouvé. Plus d'alliance entre Dieu & lui
plus d'union : comme ſi Dieu lui diſoit, To
libertinage t'a fait ſouhaiter de n'avoir poin
de Dieu, tu n'en auras jamais : tu n'as pa
voulu connoître ton Dieu, tu ne le verras &
tu ne le connoîtras jamais : tu ne t'es pas mi
en peine de chercher Dieu, quand tu le pou
vois trouver ; tu le chercheras, & tu ne l
trouveras jamais ; & ce qui faiſoit ton impié-
té, c'eſt ce qui fera déſormais ta peine : quand
Dieu vouloit être à toi, tu lui as dit inſo-
lemment que tu ne voulois point être à lui ;
maintenant que tu voudrois être à lui, il te
déclare pour jamais qu'il ne veut plus être à
toi. Or lequel des deux eſt le plus déſolant
pour une ame, ou que Dieu ne ſoit plus à elle,
ou qu'elle ne ſoit plus à Dieu ?

Mais

Mais je me trompe, Chrétiens : toute réprouvée qu'elle eſt, elle ſera encore à Dieu, & Dieu à elle. Dieu lui ſera encore inſéparablement uni, & elle à Dieu : mais c'eſt cela même qui doit faire ſon malheur. Si elle pouvoit être tout-à-fait privée, tout-à-fait ſéparée de Dieu, elle ne ſeroit malheureuſe qu'à demi. Le comble de ſa miſére ſera d'en être privée d'une façon, & de ne l'être pas de l'autre ; d'en être ſéparée d'une façon, & inſéparable de l'autre : privée de Dieu en tant que Dieu étoit l'objet de ſa félicité, & pénétrée de Dieu en tant que Dieu ſera le ſujet éternel de ſes plus violens tranſports ; c'eſt ce qui la conſternera. Dieu la renoncera en qualité de pere, en qualité d'époux, en qualité de protecteur, en qualité de derniere fin ; c'eſt-à-dire, dans toutes les qualités qui le rendent bienfaiſant, doux & aimable : & il s'attachera à elle en qualité de juge, en qualité d'ennemi, en qualité de vengeur, en qualité de perſécuteur ; c'eſt-à-dire, ſelon toutes les qualités qui le rendent, tout Dieu qu'il eſt, non-ſeulement ſévére & redoutable, mais dur & impitoyable. De-là donc cette ame ſera doublement malheureuſe : malheureuſe d'avoir encore un Dieu, malheureuſe de n'en avoir plus ; d'avoir encore un Dieu conjuré, déclaré, armé contre elle ; & de n'avoir plus de Dieu favorable, propice & miſéricordieux

pour elle ; d'avoir encore un Dieu pour exciter ſa haine & ſes plus mortelles averſions, & de n'en avoir plus pour contenter ſes deſirs & ſes plus ardentes inclinations. Car ce ſera là ſon grand ſupplice, de ſentir éternellement que Dieu l'avoit créée pour lui-même, & qu'elle ne pouvoit être heureuſe qu'en lui & que par lui ; & de ne recevoir éternellement de Dieu que des rebuts & des mépris, de ne trouver éternellement entre Dieu & elle q'une inſurmontable oppoſition. Elle eſtimera Dieu malgré elle, & elle aura une inclination naturelle pour lui, & cependant elle le haïra : elle l'eſtimera tel qu'elle ne le poſſédera jamais, & elle le haïra tel qu'elle l'aura toujours préſent. Or ce conflict d'eſtime & de haine, de deſir & d'averſion, d'éloignement & de pourſuite à l'égard du même objet, c'eſt, Chrétiens, ce que nous appellons l'Enfer.

Après cela, je voudrois en vain m'étendre ſur les peines ſenſibles dont cette ſéparation de Dieu doit être accompagnée, & dont les Prédicateurs ont mille fois tâché, mais inutilement, de vous faire comprendre l'horreur. En vain, je voudrois vous repréſenter ce feu, qui d'une maniere non moins véritable qu'elle eſt ſurprenante, exercera ſur les eſprits & ſur les corps toute ſon activité, ainſi que parle ſaint Auguſtin, *Miris, ſed veris modis* ; ce feu qui force encore maintenant le

Auguſt.

mauvais riche à pouſſer ce cri lamentable, *Crucior in hac flamma*, & ſur quoi il n'y a point de réprouvé qui ne puiſſe dire avec bien plus de raiſon que Job : *Mirabiliter me crucias*. Ah ! Seigneur faut-il que vous faſſiez même des miracles pour me tourmenter, & que forçant les loix de la nature vous donniez à un être materiel, pour en faire l'inſtrument de votre vengeance, la vertu d'agir ſur une ſubſtance ſpirituelle ? Si je vous diſois, Chrétiens, que tout ce qu'il y a dans le monde, & tout ce que notre imagination ſe peut figurer de plus affreux, que tout ce que la cruauté des tyrans a jamais ſçû inventer, que tout ce que la patience des Martyrs a été capable d'endurer ; que tout cela n'eſt pas l'ombre de ce feu ; c'eſt-à-dire que les douleurs les plus aiguës, que les ſupplices les plus lents, que les tortures, les gênes, les genres de mort les plus inouïs, comparés à ce feu, ne méritent pas même le nom de tourmens, *Quæcumque homines patiuntur in hac vita, in comparatione hujus ignis, non parva, ſed nulla ſunt* ; je ne vous dirois rien que ce qu'a dit ſaint Auguſtin dont j'ai emprunté ces paroles. Je ne vous dirois rien que ce qu'a dit ſaint Jérôme ſur cette terrible menace de Dieu à ſon peuple : *Stillabit furor meus ſuper locum iſtum* : Je ferai dégouter ma fureur ſur la terre : car, reprend ce Pere, que

Luc. 16.

Job. 10.

Auguſt.

II. *Paral.* 34.

ſera-ce donc quand il répandra dans l'enfer toutes les pluies de ſa colere, & qu'il la fera tomber comme un torrent ! *Si tanta eſt ſtilla, quid erit de totis imbribus ?* Je ne vous dirois rien que ce qu'a dit Pierre Damien, au ſujet de ces fléaux dont l'Egypte fut affligée. Car, ſelon la belle remarque de ce ſçavant Cardinal, ce n'étoit encore alors que le doigt de Dieu qui frappoit les Egyptiens, *Digitus Dei eſt hîc :* mais ce ſera le bras même de Dieu & tout ſon bras qui frappera les réprouvés, *Totâ divinitatis dexterâ percutiuntur.* Je ne vous dirois rien que ce qu'ont dit tous les autres comme eux ; & leur autorité, ſur-tout une autorité ſi conſtante & ſi unanime, quand nous n'aurions point d'autre preuve, devroit bien nous ſuffire pour renoncer à tout ce que le libertinage du monde oppoſe, ou prétend oppoſer à une vérité ſi ſolidement établie.

Hieron.

Exo. 8.

Petr. Dam.

Mais je laiſſe tout cela, Chrétiens, pour faire avec vous une réflexion dont je pourrois me promettre les plus grands effets, ſi elle entroit une fois dans vos eſprits. Voilà ce que la foi nous enſeigne : un feu éternel, une éternelle ſéparation de Dieu, voilà ce que toutes les Ecritures nous annoncent. Ce qui m'étonne, & ce qui ſeroit capable de me troubler, ſi les mêmes Ecritures ne m'en découvroient le myſtère, c'eſt qu'une vérité ſi touchante nous touche ſi peu, & que parmi ceux

à qui je parle, il y en ait peut-être qui jamais n'en ont encore été bien touchés. Ce qui m'étonne, c'eſt qu'étant ſi délicats, ſi amateurs de nous-mêmes, ſi ſenſibles à la douleur, ce feu que la colere de Dieu allume pour punir nos crimes, ne faſſe ſur nous que les plus foibles impreſſions. Ce qui m'étonne, c'eſt que ne pouvant ignorer que la perte de Dieu eſt notre ſouverain mal, & que cette perte de Dieu, irréparable dans l'enfer, dépend de la perte volontaire que nous en faiſons dans cette vie, nous conſentions tous les jours librement à le perdre; que nous le perdions ſans inquiétude, ſans chagrin; que nous le perdions même ſouvent avec joie, & que de toutes les pertes que nous faiſons dans le monde, celle-là nous ſoit la plus indifférente. Ce qui m'étonne, c'eſt que la même foi qui nous dit qu'il y a un enfer où l'on brûle, & où l'on eſt privé de Dieu, nous dit encore qu'un ſeul péché nous expoſe à l'un & à l'autre, que Dieu n'a point de moindre vengeance pour le punir que l'un & l'autre, & que le péché néanmoins & le péché le plus mortel, ſoit traité parmi nous de jeuneſſe, de fragilité excuſable, & ſouvent même de jeu, de galanterie, de bel eſprit & de belle humeur. Eſt-ce ſtupidité, eſt-ce-inadvertance, eſt-ce fureur, eſt-ce enchantement? Croyons-nous ce point fondamental du chriſtianiſme; ne le croyons-

nous pas ? ſi nous le croyons, où eſt notre ſageſſe ? ſi nous ne le croyons pas, où eſt notre religion ? Je dis plus : ſi nous ne le croyons pas, que croyons-nous donc ? puiſqu'il n'eſt rien de plus croyable, rien de plus formellement révélé par la parole divine, rien de plus ſolidement fondé dans la raiſon humaine, rien dont la créance ſoit plus néceſſaire pour tenir les hommes dans le devoir, rien ſur quoi le doute leur ſoit plus pernicieux, puiſqu'il le porte à tous les déſordres. Mais pour ne le pas croire, ou pour ne le croire qu'imparfaitement, en ſommes-nous plus à couvert ? aurons-nous bien devant Dieu de quoi nous juſtifier, en lui diſant, Je ne le croyois pas ? ſauverons-nous par-là les conſéquences de la choſe ; & ſi elle ſe trouve vraie, quoique nous ne l'ayons pas crûe, où en ſerons-nous ? Eſt-ce raiſonner en hommes, que de riſquer ſur un tel ſujet ? que ne faiſons-nous pas tous les jours pour éviter un mal incertain, par la raiſon ſeule de ſon incertitude ? avons-nous fait un pacte avec l'enfer, comme ces pécheurs dont parle le Prophéte ; ou avons-nous une démonſtration & une évidence parfaite qu'il n'y ait point d'enfer ? Ce que les impies alléguent pour le combattre, eſt-il comparable à ce qu'établit la foi ? ſommes-nous donc ſages de quitter le parti de la foi, & n'eſt-il pas non-ſeulement le plus ſûr,

mais le plus plausible, mais le plus raisonnable ? quelle peine plus naturelle pour une ame révoltée contre Dieu, que la perte de Dieu ? quel châtiment plus juste pour une ame sensuelle & adonnée à d'infâmes plaisirs & défendus par la loi de Dieu, que le feu ? Quoique ce tourment du feu, qui est le mal de la créature, soit en lui-même si affreux, a-t-il rien qui approche de la griéveté du péché qui est le mal du créateur ? & n'est-il pas de l'ordre que le mal du créateur soit vengé par celui de la créature ?

Ah ! Chrétiens, c'est là-dessus qu'il faut aujourd'hui nous déterminer & nous déclarer. David disoit à Dieu : Seigneur, c'est par le feu que vous m'avez éprouvé ; & ce feu de votre justice m'étant appliqué par votre miséricorde, m'a tellement purifié, qu'il ne s'est plus trouvé en moi d'iniquité : *Igne me examinasti, & non est inventa in me iniquitas.* Psal. 16.
Entrons dans ce sentiment, Chrétiens, & expliquant ces paroles du feu de l'enfer, méditons-les bien. Avant que Dieu nous punisse par ce feu, ou plutôt de peur que Dieu ne nous punisse par ce feu, éprouvons-nous par ce feu nous-mêmes, examinons-nous nous-mêmes ; afin de pouvoir dire à Dieu, *Igne me examinasti, & non est inventa in me iniquitas.* Que le feu d'enfer, dit saint Augustin, nous serve à exciter dans nous un autre feu,

& à y éteindre encore un troiſiéme feu ; c'eſt-à-dire, qu'il excite dans nous le feu de la charité, & qu'il y éteigne le feu de la cupidité. Quand l'eſprit impur allume dans nos cœurs le feu de la concupiſcence, interrogeons-nous nous-mêmes ; demandons-nous à nous-mêmes, comme ce Solitaire du déſert attaqué d'une violente tentation : Hé bien, chair de péché, chair voluptueuſe & immortifiée, pourras-tu ſupporter l'ardeur de ces flammes, à quoi tu ſera condamnée pour tes plaiſirs criminels ? Il n'y a point de paſſion dont cette penſée ne triomphe. Auſſi que n'ont pas fait les Saints, prémunis & fortifiés de cette réflexion ? Ils ont, pour uſer de l'expreſſion de ſaint Paul, arrêté toute la violence du feu : *Extinxerunt impetum ignis.* Je veux dire, qu'au milieu des ſcandales du monde, où leur condition les tenoit engagés, ils ſe ſont maintenus dans l'innocence ; que malgré la corruption du monde, ils ſe ſont conſervés purs & ſans tache ; que la contagion du mauvais exemple n'a pû rien ſur eux, & cela parce qu'ils avoient en vûe ce feu dévorant dont ils étoient menacés, & qu'ils vouloient éviter : *Igne me examinaſti.* Ne ſeroit-il pas étrange qu'il fût moins actif pour nous, & qu'ayant fait de ſi grands miracles dans les Saints, il n'eût pas la vertu de conſerver notre cœur & d'en réprimer les deſirs ?

Hebr. 11.

Quand nous aurons une fois ſurmonté le feu de la cupidité, il ne nous ſera pas difficile avec la grace d'allumer dans nos ames le feu de la charité, ce feu ſacré que Jeſus-Chriſt nous a apporté du ciel, & qu'il eſt venu répandre ſur la terre, *Ignem veni mittere in terram*; ce feu dont il ſouhaite ſi ardemment que nous brûlions tous, *Et quid volo niſi ut accendatur*? ce feu de l'amour divin, que nous ne pouvons guère, imparfaits & intéreſſés que nous ſommes, entretenir dans cette vie, ſi le feu de l'enfer par une crainte ſalutaire ne ſert à le conſerver. *Luc.* 12. *Ibid.*

Craignons l'un, mes chers Auditeurs, pour nous diſpoſer à l'autre. Rempliſſons-nous de celui-ci pour nous garantir de celui-là. Demandons ſouvent à Dieu qu'il nous embraſe du feu de ſon amour, afin que nous ne reſſentions jamais le feu de ſa juſtice. En un mot, que l'enfer même par un merveilleux effet nous devienne un préſervatif contre l'enfer. Il me reſte à vous faire voir le malheur du réprouvé par rapport à l'avenir dans le déſeſpoir où il eſt d'obtenir jamais grace. C'eſt la derniere partie.

III. PARTIE.

C'Eſt un inſtinct naturel à tous ceux qui ſouffrent, de chercher daus l'avenir la conſolation & le reméde du préſent. Comme nous voulons toujours être heureux, & que c'eſt

une inclination néceſſaire, elle ſe ſoutient, ou plutôt elle nous ſoutient en quelque ſorte nous-mêmes au milieu des plus grands maux. Nous nous faiſons un charme de notre eſpérance, & ce charme adoucit la douleur qui nous preſſe. Quoique ſouvent il n'y ait rien dans le futur qui nous doive être favorable, nous ne laiſſons pas d'y enviſager cent choſes que nous nous figurons, & qui ne ſeront jamais, mais qu'il ſuffit de nous figurer comme pouvant être un jour, pour y trouver de quoi repaître notre imagination. L'incertitude même de l'avenir nous eſt utile, puiſqu'elle nous donne droit d'eſpérer non-ſeulement ce que nous eſpérons & ce que nous attendons, mais ce que nous n'eſpérons & n'attendons pas. Il n'en eſt pas ainſi des réprouvés dans l'enfer. Un réprouvé ſouffre, je ne dis pas ſans eſpérance, ce ſeroit trop peu, mais dans un déſeſpoir actuel & perpétuel. Ce qui n'eſt pas encore lui ſert de ſupplice & le rend plus malheureux que ce qui eſt : ou plutôt, ce qui eſt le tourment non-ſeulement parce qu'il eſt, mais parce qu'il ſera toujours ; en ſorte que l'avenir eſt pour le préſent un ſurcroît de peine, qui l'aigrit, qui y met le comble, & qui fait le caractère propre de la réprobation, puiſque, ſelon la penſée du Docteur Angélique, l'enfer n'eſt proprement enfer que par la vûe & le ſentiment de l'avenir.

Voici donc ce qui accable l'ame réprouvée dans l'enfer, & ce que vous n'avez peut-être jamais bien conçu : c'eſt qu'elle déſeſpére d'obtenir jamais de Dieu aucune grace, quand elle le prieroit toute l'éternité ; c'eſt qu'elle déſeſpére de fléchir jamais Dieu par la pénitence, quand elle déteſteroit ſon péché toute l'éternité ; c'eſt qu'elle déſeſpére, non-ſeulement d'acquitter, mais de diminuer jamais ſes dettes devant Dieu par ſes ſouffrances, quoiqu'elle doive ſouffrir toute l'éternité. Trois reſſources immanquables dans la vie, mais abſolument inutiles à un réprouvé, la priere, la pénitence, la ſouffrance. Nous en avons la preuve dans le mauvais riche. Que fait-il ? il prie. Que demande-t-il ? il conjure Abraham de lui accorder pour toute grace une goutte d'eau, mais cette goutte d'eau lui eſt refuſée. Tous les interprétes conviennent qu'il y a de la parabole & de la figure dans cette circonſtance ; & que l'intention de Jeſus-Chriſt eſt de nous faire entendre par-là, que dans l'enfer, il n'y a plus de grace à eſpérer, ni de rédemption ; *Quia in inferno nulla eſt redemptio* : que de cet océan de miſéricorde & de bonté qui eſt Dieu, il ne découlera jamais ſur ces créatures infortunées une ſeule goutte pour les ſoulager, comme jamais il ne découlera ſur elles une ſeule goutte du ſang du Rédempteur pour les ſauver ; pourquoi ? *Offic. def.*

parce que ce n'eſt plus le tems des miſéricordes & du ſalut. En vain donc le réprouvé s'écriera-t-il éternellement comme le riche de l'Evangile, non plus en s'adreſſant à Abraham, mais à Dieu même : *Miſerere meî*; Ah! ciel, un peu de relâche, un peu de compaſſion pour moi : Dieu endurci contre ſes cris, érernellement lui répondra, mais dans toute la rigueur de la lettre, ce qu'il répondoit à ſon peuple : *Quid clamas ſuper contritione tua* ? Que ſervent ces plaintes & ces lugubres accens? ils frappent mon oreille, mais ils ne vont point juſques à mon cœur ! *Inſanabilis dolor tuus* ; il n'y a plus de reméde ni de retour; & ſi vous en voulez ſçavoir la raiſon; elle eſt dans vous-même : *Propter multitudinem iniquitatis tuæ, & propter dura peccata tua feci hæc tibi* ; c'eſt que vous-même vous avez été ſi long-tems inſenſible à ma voix; c'eſt que vous-même vous m'avez laiſſé mille fois appeller, ſans vouloir m'entendre ; c'eſt que vous-même vous vous êtes ſi outrageuſement, ſi opiniâtrément, ſi conſtamment obſtiné contre moi, *Propter dura peccata tua*. Ainſi s'accomplira cette parole de l'Evangile, que Dieu n'écoute point les pécheurs : mais quels pécheurs ? non pas les pécheurs de la vie ; car dans la vie ils ſont toujours en état de toucher le cœur de Dieu : non pas les pécheurs pénitens ; car la pénitence de la vie

Luc. 16.

Jerem. 30.

est toujours toute-puissante auprès de Dieu : mais les pécheurs impénitens à la mort & consommés dans leur péché, mais les pécheurs de l'enfer.

Que dis-je, & dans l'enfer même n'y a-t-il pas une pénitence ? Oui, Chrétiens, & c'est là que la sagesse nous représente les pécheurs pressés de douleur, poussant des soupirs, versant des torrens de larmes. Ah ! ce ne sont pas ces effets de la pénitence qui leur manquent, mais le principe qui la sanctifie. C'est-à-dire, & voici en deux mots tout le mystère de cette éternelle réprobation, c'est-à-dire, qu'éternellement ils gémiront, qu'éternellement ils pleureront, qu'éternellement ils feront pénitence, mais une pénitence forcée, une pénitence de démons & de désespérés. Or une telle pénitence, dit saint Augustin, n'effacera jamais le péché : par conséquent le péché subsistera toujours ; & tant que le péché subsistera, ils feront toujours également redevables à la justice de Dieu, & exposés à ses vengeances. C'est ce qu'Abraham du haut de la gloire exprime au mauvais riche par ce cahos insurmontable qui les sépare ; *Magnum chaos inter nos & vos firmatum est* : en sorte que de ce séjour bienheureux où repose Abraham, on ne peut plus tomber dans ce lieu de tourmens où souffre le riche ; & que de ce lieu de tourmens où le riche souffre, *Luc.* 16.

on ne peut plus monter à ce bienheureux ſéjour où Abraham goûte un repos inaltérable : pourquoi ? parce que dans l'un on ne peut plus perdre la grace, & que dans l'autre on ne peut plus réparer le péché : *Ut qui volunt hinc tranſire ad vos, non poſſint, neque inde huc tranſmeare.* *Ibid.*

Mais quoi ? toujours ſouffrir, & par de ſi longues & de ſi cruelles ſouffrances ne rien acquitter ; cela ſe peut-il comprendre ? comprenez-le, mes chers Auditeurs, ou ne le comprenez pas ; la choſe n'en eſt pas moins vraie, & ce n'en eſt pas moins un article de votre foi. Origéne en voulut douter, & d'autres comme lui réduiſirent l'éternité malheureuſe à un certain nombre de ſiécles. Car, diſoient-ils, pour ſoutenir leur erreur, il n'eſt ni de la bonté ni de la juſtice de Dieu, de punir toujours des créatures qu'il a formées, & d'exiger pour les péchés de la vie, d'une vie ſi courte, une ſatisfaction qui ne finira jamais. C'eſt ainſi qu'ils raiſonnoient : mais moi de leurs principes même je tire avec Tertullien & ſaint Auguſtin une conſéquence toute contraire. Car Dieu eſt bon : qui ne le ſçait pas ? mais cette bonté, reprend Tertullien, n'eſt pas ſeulement en Dieu miſéricorde, elle eſt encore ſainteté. Or une ſainteté toujours ſubſiſtante eſt toujours ennemie du péché ; & par une ſuite néceſſaire, elle doit

ujours haïr le péché, toujours pourſuivre
péché, toujours punir le péché, ſi le pé-
hé dure toujours. Donc puiſqu'il n'y a rien
ans l'enfer qui aboliſſe & qui détruiſe le pé-
hé, il n'y aura jamais rien qui en arrête le
hâtiment. Dites le même de la juſtice. De-
uis tant de ſiécles le mauvais riche ſe déſeſ-
ére au milieu des flammes, où il fut enſeve-
i, & s'écrie en ſe déſeſpérant : *Crucior in hac flamma* : mais ce qu'il diſoit il y a tant de ſiécles, il le dit encore, & toujours il le dira, parce qu'il le reſſent encore, & que toujours il le reſſentira. Oui cette parole foudroyante & atterrante, *Nunc autem cruciaris*, maintenant vous êtes tourmenté, il l'entendra toujours. Maintenant, *Nunc* : que ce maintenant a d'étendue, puiſqu'il embraſſe l'éternité toute entiere ! *Nunc* : maintenant ; c'eſt-à-dire aujourd'hui, & toujours ; c'eſt-à-dire demain, & toujours ; c'eſt-à-dire dans une année, dans un ſiécle, dans des millions de ſiécles, & toujours encore au-delà. Or concevez s'il eſt poſſible, quelle impreſſion fait ſur une ame réprouvée un ſi affreux déſeſpoir.

Luc. 16.

Ibidem.

De vous donner une idée juſte de cette éternité, c'eſt ce que je n'entreprends pas, & qui le pourroit ? Plus on creuſe dans cet abyſme, plus on ſe confond, plus on ſe perd. Uſez, tant qu'il vous plaira, de figures & de

comparaiſons : ſans tant de comparaiſons & de figures, je m'en tiens à la foi ; & ſaiſi d'une frayeur ſalutaire, je me proſterne devant cette redoutable juſtice qu'il eſt encore tems de fléchir en notre faveur, mais que rien ne peut toucher après la mort. Ah ! Seigneur, ſi jamais, & pour mes Auditeurs & pour moi, j'ai formé des vœux à votre autel, voici le plus ſincére & le plus ardent : c'eſt, mon Dieu, que votre grace nous éclaire, & qu'elle diſſipe en nous éclairant, le charme qui nous aveugle. Tant de fois vous m'avez envoyé dans cette Cour pour y annoncer vos divines vérités ; mais de toute vos vérités, quelle autre dût plus exciter mon zéle ? J'y vois des mondains occupés du monde, poſſédés du monde, enchantés du monde. Je les vois enyvrés de leur grandeur, idolâtres de leur fortune, amateurs d'eux-mêmes, & eſclaves de leurs ſens. Je les vois déſolés, conſternés, comme foudroyés au moindre revers qui trouble leurs projets ambitieux, & qui déconcerte leurs intrigues criminelles. Mais ſur l'éternité, nulle inquiétude, nulle attention : ſoit prétendue force d'eſprit & impiété, ſoit confiance préſomptueuſe & témérité, ſoit oubli, négligence, aveuglement, quoi que ce ſoit, ils vivent en paix & ſans allarmes. Cent fois on leur a repréſenté l'horreur d'une éternelle damnation : mais ils nous écoutent,

omme les enfans de Lot, dont il eſt parlé
ans l'Ecriture, écouterent leur pere, qui de
a part de Dieu vint les menacer d'un incen-
ie général. Il ſemble que ce ſoit un jeu pour
ux : *Viſus eſt eis quaſi ludens loqui.* Dans la *Geneſ.* 19.
juſte indignation qui nous anime, ne pour-
ions-nous pas, à l'exemple de vos Prophé-
es, vous preſſer enfin, Seigneur, de vous fai-
e connoître, & de faire éclater ſur eux vo-
re juſtice ? mais, mon Dieu, nous nous ſou-
enons que s'ils tombent une fois dans les
ains de cette juſtice inexorable, rien ne les
n pourra retirer; que s'ils ſe damnent une
ois, ou s'ils vous obligent une fois à les dam-
er, c'eſt pour toujours, & voilà ce qui ré-
eille toute notre compaſſion. Nous ſçavons
'ailleurs que ce ſont des ames précieuſes, que
e ſont des ames rachetées de votre ſang,
ue ce ſont des ames appellées à votre gloi-
e ; ſeront-elles éternellement perdues pour
ous, ô mon Dieu, & ſerez-vous éternelle-
ent perdu pour elles ? C'eſt à quoi, mes
hers Auditeurs, vous ne pouvez trop pen-
er ; & ſi vous n'y penſez pas maintenant,
uand y penſerez-vous ? Sera-ce un triſte mo-
ent que vous commencerez à reſſentir l'ar-
eur de ces flammes dévorantes ? mais que
ous ſervira d'y penſer alors ; & n'eſt-ce pas
u contraire dans cette penſée que vous trou-
erez, non plus votre ſalut, mais votre tour-

ment ? O éternité ! penſée ſalutaire dans l vie, mais penſée déſeſpérante dans l'enfer. S nous ne voulons pas, Chrétiens, qu'elle ſoi le ſujet de notre déſeſpoir, faiſons-en le moti de notre pénitence. Au lieu de nous expoſe à des peines éternelles pour une félicité tem porelle, tâchons à mériter par des peine temporelles, une félicité éternelle que je vou ſouhaite, &c.

SERMON
POUR LE DIMANCHE
de la troiſiéme Semaine.

Sur l'Impureté.

Cùm immundus ſpiritus exierit ab homine, ambulat per loca arida: quærens requiem, & non invenit. Tunc dicit: Revertar in domum meam unde exivi. Et veniens invenit eam vacantem, ſcopis mundatam, & ornatam. Tunc vadit, & aſſumit ſeptem alios ſpiritus ſecum nequiores ſe, & intrantes habitant ibi.

Lorſque l'eſprit impur eſt ſorti d'un homme, il va par des lieux arides cherchant du repos, & il n'en trouve point. Alors il dit: Je retournerai dans ma maiſon d'où je ſuis ſorti: & à ſon retour, il la trouve vuide, balayée, & ornée. Il part auſſi-tôt, & il va prendre avec ſoi ſept autres eſprits encore plus méchans que lui; ils rentrent dans cette maiſon, & ils y habitent. En ſaint Matth, chap. 12.

SIRE,

C'Eſt une doctrine communément reçûe & fondée ſur l'Ecriture même, qu'il y a des

démons de plusieurs especes ; & cette différence, remarque saint Grégoire Pape, vient des différentes especes de péché où ces esprits de ténèbres ont coutume de nous porter. Il y a des démons d'orgueil, il y a des démons de vengeance, il y a des démons de jalousie & d'envie, il y a des démons de mensonge, d'illusion & d'erreur ; & tous ont leur caractère particulier, aussi-bien que leurs fonctions propres. Celui qui nous est aujourd'hui représenté dans l'Evangile, est le démon d'impureté : cet esprit immonde, dont l'exercice est de souiller les ames purifiées par la grace de Jesus-Christ ; & toutes spirituelles qu'elles sont, de les rendre toutes charnelles, en les infectant de la contagion de leurs corps : *Cùm immundus spiritus exierit ab homine.* Or le Fils de Dieu veut qu'entre tous les autres démons, nous ayons particulierement horreur de celui-ci, & c'est pour cela qu'il entreprend lui-même de nous le faire connoître. C'est donc, mes chers Auditeurs, de cet esprit impur que je dois aujourd'hui vous parler ; & il est important de vous en découvrir la malignité, puisque le même saint Grégoire nous assure que ce démon, ou plutôt que le vice qu'il entretient dans nos cœurs, est la cause la plus générale de la damnation des hommes, & que c'est lui qui tous les jours fait périr tant de pécheurs : *Hoc*

Matt. 12.

Gregor.

aximè vitio periclitatur genus humanum. Je
ous en donnerai une idée dont vous ne pour-
ez tirer d'autre conſéquence, que de le dé-
ſter, & de vous en préſerver. Car en trai-
nt cette matiere, je me ſouviendrai toujours
ue la parole du Seigneur, dont je ſuis le mi-
iſtre, quoiqu'indigne, doit être une parole
haſte, plus épurée que l'argent qui paſſe par
e feu, & qu'on éprouve juſques à ſept fois :
loquia Domini eloquia caſta, argentum igne *Pſal.*
xaminatum, probatum terræ, purgatum ſep- 11.
uplum. Plaiſe à Dieu que vos cœurs auſſi purs
ue cette divine parole, ſoient diſpoſés à en
rofiter : c'eſt la grace que je vais demander
'abord au Saint-Eſprit par l'interceſſion de
a Reine des vierges. *Ave, Maria.*

SAint Thomas parlant du caractère que
ous impriment certains Sacremens de la loi
e grace, lui donne deux qualités, en quoi
l fait conſiſter toute ſon eſſence. C'eſt, dit-
l, & un ſigne ſpirituel, & une puiſſance ſpi-
ituelle, *Signaculum & poteſtas.* Un ſigne *S. Tho.*
pirituel, pour repréſenter dans nous les ef-
ets inviſibles du Sacrement ; & une puiſſan-
e ſpirituelle, pour nous rendre capables d'o-
érer les actions propres du Sacrement. Tel-
e eſt la doctrine de cet Ange de l'école. Or
e dis, Chrétiens, permettez-moi de faire
ette comparaiſon, que l'impureté a pareille-

ment ſon caractère, mais un caractère de r
probation, & qu'en cela cet abominable pé
ché eſt une parfaite image de l'enfer. C'eſt c
que j'entreprends de vous montrer dans c
diſcours ; & pour en faire d'abord le parta
ge, je trouve que ce caractère de réprobatio
que nous découvrons dans l'impureté, quoi
qu'infiniment oppoſé au caractère des Sacre
mens inſtitués par Jeſus-Chriſt, ne laiſſe pa
de lui reſſembler en deux manieres : je veu
dire, en ce qu'il a tout à la fois, & la vertu d
repréſenter, & la vertu d'operer ce qu'il re
préſente. Car je prétends qu'il repréſente dan
l'homme l'état de la réprobation future ; vo
là ſa premiere propriété : & j'ajoute, ſi j
puis m'exprimer de la ſorte, qu'il opére dan
l'homme cette même réprobation en le con
duiſant à l'impénitence finale ; c'en eſt la ſe
conde propriété. En deux mots, impuret
ſigne de la réprobation, & principe de la ré
probation. Signe viſible de la réprobation
parce que rien ne nous repréſente mieux dè
cette vie l'état des réprouvés après la mort
vous le verrez dans la premiere partie. Prin
cipe efficace de la réprobation, parce que rie
ne nous expoſe à un danger plus certain d
tomber dans l'état des réprouvés après l
mort : je vous le ferai voir dans la ſecond
partie. Ce ſujet eſt d'une grande étendue
mais d'une extrême conſéquence. Je ne dira

en qui ne ſoit pour vous une leçon ſalutaire, qui ne mérite toutes vos réflexions.

QUatre choſes, Chrétiens, que nous marque l'Ecriture, expriment parfaitement l'état d'une ame réprouvée dans l'enfer. Les ténèbres & l'obſcurité au milieu d'un feu dévorant : *Mittite eum in tenebras exteriores*. La confuſion & le déſordre dans le ſéjour de toutes les miſéres : *Terram miſeriæ, ubi nullus ordo, ſed ſempiternus horror inhabitat*. L'eſclavage & la ſervitude du démon: *Exeat condemnatus, & diabolus ſtet à dextris ejus*. Enfin, le ver immortel d'une conſcience cruellement & continuellement déchirée : *Vermis eorum non moritur*. Voilà l'idée ſenſible que le Saint Eſprit a prétendu nous donner d'une parfaite réprobation. Or c'eſt ce que nous trouvons dès cette vie même dans l'impureté. Car il n'y a point de péché, ni qui jette l'homme dans un plus profond aveuglement d'eſprit, ni qui l'engage dans des déſordres plus funeſtes, ni qui le captive davantage ſous l'empire du démon, ni qui forme dans ſon cœur un ver de conſcience plus inſupportable & plus piquant; & tout cela par une vertu qui lui eſt propre. D'où je conclus, que ce péché eſt donc un ſigne manifeſte de l'état malheureux de la réprobation; en voici la preuve, appliquez-vous.

I. PART.

Matt. 15.

Job. 10.

Pſ. 108.

Marc. 9.

Non, il n'y a point de péché qui jet l'homme dans un aveuglement plus profonc & ſaint Chryſoſtôme en apporte une raiſc bien évidente : parce que ce péché, dit-il, e un attachement déréglé & même un aſſuje tiſſement honteux de l'eſprit à la chair, que par-là il rend, pour ainſi dire, l'eſpr tout charnel. D'où vient que ſaint Paul e parlant d'un impudique, ne l'appelle plus al ſolument homme, mais homme charnel *Animalis homo.* Or de prétendre qu'un hom me charnel puiſſe avoir des connoiſſances rai ſonnables, c'eſt vouloir que la chair ſoit eſ prit : & voilà pourquoi l'Apôtre conclut qu'un homme poſſédé de cette paſſion, quel que intelligent qu'il paroiſſe d'ailleurs, n connoît plus les choſes de Dieu, parce qu'el-
1. *Cor.* les ne ſont plus de ſon reſſort : *Animalis hom*
11. *non percipit ea quæ ſunt Dei.*

En effet, Chrétiens, prenez garde à cette réflexion de ſaint Bernard, qui me ſemble également ſolide & ingénieuſe ; quand l'homme ſe laiſſe emporter à l'ambition, c'eſt un homme qui péche, mais qui péche en Ange, pourquoi ? Parce que l'ambition eſt un péché tout ſpirituel, & par conſéquent propre des Anges. Quand il ſuccombe à l'avarice & à la tentation de l'intérêt, c'eſt un homme qui péche, mais qui péche en homme, parce que l'avarice eſt un déréglement de la convoitiſe

qui

qui ne convient qu'à l'homme. Mais quand il s'abandonne aux ſales deſirs de la chair, il péche, & il péche en bête, parce qu'il ſuit le mouvement d'une paſſion prédominante dans les bêtes. Or s'il péche en bête, il n'a donc plus ces lumieres de l'eſprit qui le diſtinguent des bêtes, & qui le font agir en homme : il eſt donc réduit à l'ignominie de Nabuchodonoſor, il eſt dégradé de ſa condition, il eſt même au-deſſous de la condition des bêtes, puiſqu'entre les bêtes & lui, il n'y a plus d'autre différence, ſinon qu'il eſt criminel dans ſon emportement, ce que les bêtes ne peuvent être : *Homo cùm in honore eſſet, non intellexit : comparatus eſt jumentis inſipientibus, & ſimilis factus eſt illis.* C'eſt le raiſonnement de ſaint Bernard : & l'expérience le juſtifie tous les jours. Car nous voyons des hommes eſclaves de leur ſenſualité, au moment que la paſſion les ſollicite, fermer les yeux à toutes les conſidérations divines & humaines, ne convenir plus des choſes dont ils étoient auparavant perſuadés, ne croire plus ce qu'ils croyoient, ne craindre plus rien de ce qu'ils craignoient, n'être plus capables de remontrances, agir ſans regle & ſans conduite, devenir brutaux & inſenſés : tant ce péché a de pouvoir & de force pour les aveugler. Venons au détail ; & c'eſt ici que je vous prie de m'écouter. Ils perdent ſur- *Pſ.* 48.

tout trois connoiſſances ; la connoiſſanc
d'eux-mêmes, la connoiſſance de leur pr
pre péché, & la connoiſſance de Dieu. Eſt-
un aveuglement plus déplorable & plus a
freux ?

Ils perdent la connoiſſance de ce qu'i
ſont, dit ſaint Auguſtin, parce que dans c
état de libertinage ils ceſſent d'être ce qu'i
étoient. A quoi j'ajoute en renverſant la pr
poſition, ils ceſſent d'être ce qu'ils étoient
parce que dans cet état de libertinage i
perdent la connoiſſance de ce qu'ils ſont. C
deux penſées reviennent au même princ
pe. En voulez-vous un des plus illuſtres
mais au même-tems des plus terribles exem
ples ? Je le tire de l'Ecriture. Par où con
mença la diſſolution de ces deux vieillar
qui attenterent à la chaſteté de la vertueu
Suſanne, & qui furent ſi hautement confo
dus par le Prophéte Daniel ? Le texte ſac
Dan. nous l'apprend : *Everterunt ſenſum ſuum*
13. *& declinaverunt oculos ſuos, ut non viderer*
cœlum : ils perdirent le ſens, & ils détourn
rent leurs yeux pour ne point voir le cie
Car avec quel front l'auroient-ils pû voir,
en venir juſques à cet excès ? des Magiſtrats
des Juges, des hommes vénérables dans la S
nagogue par leur âge, & qui devoient ſerv
de modéles au peuple. Ah ! Chrétiens, ils n
l'auroient jamais fait, & le ſeul ſouven

ies qualités dont ils étoient revêtus, les au-oit tenus dans le reſpect. Il fallut donc qu'ils 'oubliaſſent eux-mêmes, avant que de ſe ré-oudre à une telle déclaration : & parce que a conſcience ne peut être ſéduite ni corrom-ue, tandis qu'elle a des yeux, il fallut l'aveu-ler abſolument, afin qu'elle ne fût plus en tat de ſe révolter. Ce qu'il y a d'étonnant, 'eſt qu'ils euſſent pû de la ſorte & en ſi peu le tems effacer de leur eſprit toute la con-oiſſance d'eux-mêmes. Mais, reprend ſaint Chryſoſtôme, comme la lumiere eſt d'une na-ure à ſe répandre en un moment dans l'im-enſité des airs, & qu'elle en diſſipe tout-à-oup toutes les ténébres : ainſi dans un inſtant e péché que je combats, ce péché groſſier & harnel, couvre, pour uſer de cette figure, ne ame des plus noires ombres, & obſcurcit outes les vûes de la raiſon & de la foi.

C'eſt de-là, remarque Clement Alexan-rin, que les Poëtes qui furent les Théolo-iens du Paganiſme, lorſqu'ils décrivoient les ratiques honteuſes & les infâmes commer-es de leurs fauſſes divinités, ne les repréſen-oient jamais dans leur forme naturelle, mais oujours déguiſées & ſouvent métamorpho-ées en bêtes. Pourquoi cela? Nous les blâ-ons, dit ce Pere, d'avoir ainſi deshonoré eur religion, & outragé la majeſté de leurs Dieux : mais à le bien prendre, ils en ju-

geoient mieux que nous. Car ils vouloient nous dire par-là, que ces Dieux prétendus n'avoient pû ſe porter à de telles extrémités, ſans ſe méconnoître; & qu'en devenant adultéres, non-ſeulement ils s'étoient dépouillés de l'être divin, mais qu'ils avoient même renoncé à l'être de l'homme.

En effet, n'eſt-il pas ſurprenant de voir juſqu'à quel point ce péché abrutit les hommes? car il n'y a point d'intérêt qu'on ne mépriſe, point d'honneur qu'on ne foule aux pieds, point de dignité qu'on ne proſtitue, point de fortune qu'on ne riſque, point d'amitié qu'on ne viole, point de réputation qu'on n'expoſe, point de miniſtère qu'on ne prophane, point de devoir qu'on ne trahiſſe pour ſatisfaire ſa paſſion. Ue pere oublie ce qu'il doit à ſes enfans, & ne ſe met plus en peine de les ruiner par ſes débauches; un juge ce qu'il doit au public, & ne fait plus ſcrupule de ſacrifier le bon droit à ſes plaiſirs; un ami ce qu'il doit à ſon ami, & ne compte plus pour rien d'abuſer de l'accès qu'il a dans une maiſon pour la deshonorer; un Prêtre ce qu'il doit à Jeſus-Chriſt, & ne craint plus de ſcandaliſer ſon ſacerdoce par des actions abominables; une femme ce qu'elle doit à ſon mari, & ne ſe ſouvient plus de la foi qu'elle lui a jurée; une fille ce qu'elle ſe doit à elle-même, & ne rougit plus de perdre ſa

plus belle fleur, & de se rendre un sujet d'opprobre. Si dans chacun de ces états, on faisoit cette réflexion : Qui suis-je, & à quoi vais-je m'engager ? il n'y a point d'ame, pour abandonnée qu'elle puisse être à la violence de ses desirs, que les seules raisons humaines ne fussent capables de contenir. Mais on a les yeux bandés ; & tandis que cette passion domine, on ne sçait, ni ce qu'on est, ni ce qu'on n'est pas ; parce que le démon d'impureté nous aveugle & nous ôte d'abord la premiere de toutes les vûes, qui est la vûe de nous-mêmes.

Je dis plus : ce même démon n'ôte pas seulement à l'homme la connoissance de ce qu'il est, mais la connoissance de ce qu'il fait, c'est-à-dire, de son propre péché, & ne lui en laisse qu'autant qu'il faut pour le rendre coupable devant Dieu. Sur quoi saint Chrysostôme fait une observation bien judicieuse, & nous découvre une espece de prodige, qui se passe tous les jours dans nos esprits, mais dont il y a bien de l'apparence que nous ne nous appercevons pas : le voici. Dans les regles communes, c'est par l'expérience que nous parvenons à la connoissance des choses : ce que nous n'avons jamais expérimenté, à peine le connoissons-nous : mais à mesure que nous le pratiquons, que nous l'éprouvons, il se montre à nous, & nous apprenons à le

connoître. Voilà l'ordre de la nature. Mais dans le péché dont je parle, il arrive tout le contraire : car nous ne le connoiſſons jamais mieux, que quand nous n'en avons nul uſage ; & nous n'en perdons la connoiſſance, qu'autant que nous nous licentions à le commettre. C'eſt ce que j'appelle prodige. Eſt-il rien de plus vrai, & rien de plus ordinaire ? Car voyez, mes Freres, dit ſaint Chryſoſtôme, quels ſont les ſentimens d'une ame pure & innocente : elle regarde l'impureté comme un monſtre, elle s'en préſerve comme d'une peſte & d'une contagion mortelle, elle en fuit les occaſions, elle en déteſte les intrigues, elle en condamne les moindres libertés, parce qu'elle eſt prévenue que c'eſt le plus dangereux écueil de ſon ſalut. D'où lui vient cette prévention ? de la nature, c'eſt-à-dire, de Dieu même, lequel a imprimé l'horreur de ce vice dans les eſprits de tous les hommes ſans en excepter les Païens. L'homme donc encore chaſte & dans la premiere intégrité de ſes mœurs, a une véritable idée de ce péché. Il ne l'a jamais commis, & c'eſt pour cela qu'il le connoît parfaitement. Mais qu'il s'y laiſſe entraîner, bientôt cette connoiſſance s'affoiblira, bientôt cette idée s'effacera : après quelques chûtes, les péchés les plus monſtrueux ne lui paroîtront plus ſi griefs : des actes il paſſera à l'habitude, de l'habitude à

l'endurciſſement, de l'endurciſſement au ſcandale, & du ſcandale à la derniere impudence. Il n'enviſagera plus ſa paſſion que comme une foibleſſe pardonnable à l'humanité, il n'en aura plus aucun remords, il ne la traitera plus que de galanterie, il s'en glorifiera, il s'en applaudira, il en triomphera. Car ce ſont là, dit Guillaume de Paris, dans ſon admirable traité ſur cette matiere, les progrès de l'impureté.

Mais l'auroit-on jamais crû, ſi le déſordement du ſiécle ne nous le montroit pas, qu'il dût y avoir des hommes dans le monde, & dans le monde Chrétien, d'un ſens aſſez perverti, pour qualifier de ſimple galanterie un crime de cette conſéquence? Si les Païens, ſi les Idolâtres s'en étoient expliqués de la ſorte, le ſcandale de notre religion ſeroit de tenir ce langage après eux & comme eux. Mais que les plus diſſolus d'entre les Païens & les Idolâtres, ayent eu ſur ce point plus de modeſtie que nous: qu'on voye des hommes faire profeſſion de l'Evangile, & cependant ne garder nulles meſures, n'avoir ni honnêteté ni pudeur dans leurs expreſſions, mettre au nombre de leurs conquêtes les engagemens les plus criminels, en tirer avantage, ſe vanter hautement de ce qu'ils font, & ſouvent même de ce qu'ils ne font pas: ah! mes Freres, diſoit ſaint Chryſoſtôme, c'eſt un

aveuglement pire que celui des démons.

Mais qu'eſt-ce de voir des femmes dans le Chriſtianiſme s'accoutumer à de ſemblables diſcours, en faire un divertiſſement & un jeu, en aimer la raillerie & les équivoques, ſe plaire à les entendre, ou ne témoigner là-deſſus qu'une fauſſe répugnance, & d'un air, qui bien loin d'arrêter la licence, ne ſert qu'à la rendre encore plus hardie, & qu'à l'exciter ? Car je ne parle pas ſeulement ici, Femmes Chrétiennes, de ces derniers déſordres dont le ſeul honneur du monde vous fait abſtenir, & à l'égard deſquels on peut dire que Dieu doit peu compter vos victoires, puiſque ſi vous remportez des victoires, c'eſt moins pour lui que pour vous-mêmes. Je parle de ces autres déſordres, moins odieux, ce ſemble, mais qui ſont toujours autant de crimes ; & qui toutes irrépréhenſibles que vous vous flattez d'être ſelon le monde, ne fourniſſent à Dieu que trop de matieres pour vous damner. Je parle de ces converſations libertines, d'où naiſſent tant de maux, & qui portent à une ame de ſi mortelles atteintes. Je parle de ces entretiens ſecrets & familiers, mais dont la familiarité même & le ſecret ſont de ſi puiſſans attraits aux plus funeſtes attachemens. Je parle de ces amitiés prétendues honnêtes, mais dont la tendreſſe eſt le poiſon le plus ſubtil & le plus préſent, pour infecter

les cœurs & pour les corrompre. Je parle de ces commerces assidus de visites, de lettres, de parties, que saint Jérôme appelloit si bien les derniers indices d'une chasteté mourante, *Morituræ virginitatis indicia.* Je parle de ces artifices de la vanité humaine employés à relever les agrémens d'une beauté pernicieuse. Je parle de cette détestable ambition d'avoir des adorateurs, au préjudice du souverain Maître, à qui seul tout culte & tout hommage appartient. Je parle de ces douceurs vraies ou fausses, témoignées à un homme mondain, dont on entretient par-là les criminelles espérances pour être un jour responsable de ses iniquités les plus secretes. Je parle de ces habillemens immodestes, que ni la coutume ni la mode n'autoriseront jamais, parce que ni la mode ni la coutume ne feront jamais de prescription contre le droit divin. Ce ne sont là, dites-vous, que des bagatelles: mais la question est de sçavoir si Dieu en jugera comme vous, & si vous-mêmes, lorsqu'il faudra comparoître devant son tribunal, vous n'en jugerez pas autrement. Vous prétendez que ce sont des choses indifférentes; & moi je soutiens que ce sont autant de crimes: vous prétendez que pour vivre dans les regles, il faut vivre de la sorte; & moi je soutiens que vivre de la sorte, c'est violer toutes les regles de la religion que vous profes- *Hieron.*

ſez. Et parce que cette conduite ne peut s'accorder avec la connoiſſance d'un Dieu (ca le moyen de connoître Dieu & de ne pa connoître ce qui l'offenſe !) de l'oubli de ſoi-même & de l'ignorance de ſon péché, l'homme ſenſuel tombe dans l'ignorance & l'oubl de Dieu, & voilà le fond de l'abyſme où l plonge l'impureté.

C'eſt de-là, diſoit le ſçavant Pic de la Mirande, que de tout tems tous les Athées on été d'une notoriété publique des hommes corrompus par les paſſions charnelles; l'Athéïſme, remarque ce grand perſonnage, n'étant pas ce qui conduit à l'impudicité, mais l'impudicité étant la voie ordinaire qui conduit à l'Athéïſme. C'eſt de-là que tous les impudiques par profeſſion & par état, ſont communément des eſprits gâtés & libertins en matiere de créance, qu'ils ſe préoccupent aiſément contre la religion, qu'ils aiment à en diſputer, à y trouver des difficultés, à ne pas ſçavoir ce qui les réſout; & qu'à peine verra-t-on même une femme du grand monde & dans la débauche, qui ne faſſe l'eſprit fort, & qui ne ſe pique de raiſonner ſur les vérités du Chriſtianiſme. Pourquoi? parce qu'elle voudroit bien ſe perſuader en raiſonnant, qu'il n'y a point de Dieu, ſuivant ce beau mot de ſaint Auguſtin, que perſonne ne doute qui y en ait un, ſinon ceux à qui il ſe-

oit expédient qu'ils n'y en eût point. C'eſt le-là que les progrès de l'impiété ſuivent preſque toujours les progrès du vice, & qu'au ontraire le retour de l'impiété à la foi ne ommence preſque jamais dans une ame que ar le retour du vice à la vertu, c'eſt-à-dire, ue lorſque le feu des deſirs impurs vient s'amortir & à s'éteindre. La raiſon encore ne fois eſt bien naturelle : car le voluptueux e trouvant dans une eſpece d'impuiſſance de roire & de ſe ſatisfaire, la vûe d'une Dieu le roublant dans ſon plaiſir, & ſon plaiſir étant ontredit ſans ceſſe par la vûe d'un Dieu, il rend enfin le parti de renoncer à l'un, pour e maintenir dans la poſſeſſion de l'autre ; & le ne plus croire ce Dieu, qu'il regarde comme l ennemi irréconciliable de ſon plaiſir & le ſon déſordre.

C'eſt ainſi que le plus ſage des Princes, Salomon, cet homme comblé de tous les dons du ciel, cet homme qui depuis le cédre juſqu'à l'hyſope n'ignoroit rien de tout ce qu'il y avoit dans le monde dont il étoit l'oracle, en méconnut l'auteur. Il n'eut plus de peine à ſe proſterner devant des Idoles de pierre, depuis qu'il eut adoré des idoles de chair, & il perdit les plus belles lumieres de ſon eſprit, dès qu'il eut donné ſon cœur à d'infâmes créatures.

Saint Auguſtin fait une réflexion bien in-

génieuſe touchant la différence du vrai Dieu & des faux Dieux du Paganiſme, ou pour mieux dire, touchant l'aveuglement des Païens à l'égard de leurs faux dieux, & notre aveuglement à l'égard du vrai Dieu que nous adorons. Ceci convient pafaitement à mon ſujet. Car en quoi, demande ce ſaint Docteur, a conſiſté l'aveuglement du Paganiſme? le voici : c'eſt que les hommes dans le Paganiſme ayant fait eux-mêmes leurs dieux, ils les ont faits ſelon leur caprice, & tels qu'ils les ont voulu : & parce qu'ils craignoient que ces prétendus dieux ne fuſſent des juges trop ſévéres, & qu'ils ne condamnaſſent avec trop de rigueur les déréglemens de leur vie, ils en ont fait des dieux paſſionnés, des dieux coléres & emportés, des dieux ſujets aux mêmes crimes que nous ; afin que chacun les pût commettre ſans honte & même avec honneur. Voilà juſqu'où la paſſion parmi les nations païennes a porté l'aveuglement : mais le Dieu des Chrétiens, pourſuit ce Pere, eſt bien d'une autre condition : car n'ayant pas été fait par les mains des hommes, les hommes avec tous leurs artifices n'ont pû l'accommoder à leurs ſentimens ; & lui-même ne s'étant pas fait ce qu'il eſt, mais étant ſaint par la néceſſité de ſon être, il étoit incapable de ſe conformer à leurs inclinations corrompues. Que fait donc l'impudique ? Le connoiſſant tel, & déſeſpérant de

le pouvoir changer, il le désavoue pour son Dieu : & au lieu de donner dans les erreurs de l'idolatrie & de la superstition, il s'abandonne à l'irreligion : c'est-à-dire, au lieu d'attribuer à Dieu des choses indignes de Dieu, comme ceux qui présentoient de l'encens à un Jupiter incestueux, il efface de son esprit toutes les idées de la divinité. Mais ce Dieu qui par essence est la pureté même, & qui ne peut en rien se démentir, aime mieux que les hommes ne le connoissent point, que de le connoître pour un Dieu fauteur de leurs passions honteuses. Non non, dit-il dans l'Écriture, je ne serai plus votre Dieu, & je me ferai même une gloire de cesser de l'être. Vous affecterez de ne me plus connoître, & j'affecterai de n'être plus connu de vous, puisque dans l'état d'abomination où le péché vous a réduits, la connoissance que vous auriez encore de moi, ne seroit qu'un surcroît d'outrage à ma sainteté : mais aussi souvenez-vous que cet oubli doit mettre le comble à votre malice, & qu'il en sera dès cette vie même la plus terrible punition.

En effet, Chrétiens, y a-t-il rien de si affreux dans les ténébres de l'enfer que cet aveuglement? L'enfer a des ténébres, il est vrai; mais la même foi qui me l'enseigne, m'apprend d'ailleurs que ce ne sont que des ténébres extérieures, *Mittite eum in tenebras ex-* *Mat t.* 22.

teriores : au lieu que les ténébres d'une aveugle concupiſcence ſont des ténébres renfermées, & , pour ainſi dire, concentrées dans l'homme, & auſſi intimes à l'homme, que l'homme l'eſt à lui-même. Les démons ſont dans le ſéjour des ombres & de l'obſcurité : mais ils ſont eux-mêmes remplis de clarté ; car ils ne comprirent jamais mieux, ni ce que c'eſt que Dieu, dont ils reſſentent la main vengereſſe ; ni ce que c'eſt que le péché, dont ils portent la peine éternelle ; ni ce qu'ils ſont eux-mêmes, & pour quelle fin ils avoient été créés. Ils ſont donc entiérement inveſtis de ténébres, mais intérieurement pénétrés de lumieres ; & l'impudique au contraire eſt inveſti de lumieres, & pénétré de ténébres. Il a hors de lui toutes les lumieres de la foi qu'il n'auroit qu'à conſulter, & qui lui feroient voir la dignité de ſon ame ſanctifiée par le ſacrement de Jeſus-Chriſt, l'opprobre du péché qui la deshonore & qui la ſouille, l'excellence de Dieu à qui il doit ſe ſoumettre & contre qui il ſe révolte : mais au-dedans ce n'eſt qu'une ſombre nuit, & voilà pourquoi il ne voit rien. Ne faut-il donc pas conclurre qu'il eſt encore dans de plus épaiſſes ténébres que les réprouvés mêmes ?

Allons plus loin. Le déſordre qui regne dans l'enfer, regne-t-il également dans l'imputeté ? Egalement, Chrétiens, & d'autant

plus que le désordre de l'enfer est nécessairement accompagné d'un ordre supérieur, que la justice divine y a établi : puisque dans la doctrine des Peres, l'enfer, tout enfer qu'il est, est le lieu destiné par la providence, où Dieu comme créateur de l'univers rappelle toutes choses à l'ordre ; punissant ce qui est punissable, & tirant de ses créatures rebelles les satisfactions qui lui sont dûes : au lieu que le désordre de l'impureté est simplement un désordre, & rien de plus. De vous expliquer dans toute son étendue la nature de ce désordre, ce seroit un discours infini. Saint Augustin le fait consister en ce que l'esprit de l'homme, qui par un droit de supériorité naturelle doit gouverner & régir le corps, se laisse au contraire gouverner lui-même par les sens. Ce qui n'arrive pas, dit-il, dans les autres vices, ni dans les autres passions, où l'esprit au moins s'il est vaincu, n'est vaincu que par soi-même, au lieu qu'il est ici vaincu par la chair. Ce sont les termes de ce saint Docteur : *In aliis quippe affectibus, animus à se ipso vincitur ; hic autem pudet animum sibi resisti à corpore, quod ei inferiore natura subjectum est.* Mais cette pensée est trop spirituelle pour exprimer le désordre d'un péché aussi grossier que celui-là. Saint Chrysostôme nous en donne une idée plus sensible, lorsqu'il nous dit que le désordre de l'impureté *Augus.*

dans l'homme eſt de porter l'homme à des excès, où la ſenſualité même des bêtes ne ſe porte pas. Car il eſt certain que l'homme faiſant ſervir ſa raiſon, j'entends ſa raiſon dépravée, à ſa concupiſcence, a inventé pour ſe ſatisfaire, des crimes que la ſeule concupiſcence ne lui auroit jamais inſpirés; & que comme il n'y a que l'homme entre les animaux capable d'être chaſte par vertu & au-deſſus des loix de la nature, auſſi n'y a-t-il que l'homme capable d'être vicieux & emporté au-delà des bornes de la nature-même. Ainſi ſaint Chryſoſtôme le déclaroit-il, dans l'exemple de ces villes abominables dont il eſt parlé au livre de la Genéſe, & ſur qui Dieu fit éclater l'ardeur de ſa colere. Villes infortunées, dont l'exécrable péché en a perverti tant d'autres! car combien Dieu n'en voit-il pas d'auſſi criminelles, peut-être juſques au milieu du Chriſtianiſme; & s'il ne les punit pas en faiſant pleuvoir ſur elles le ſoufre & le feu, combien de vengeances ſecretes, mais encore plus terribles, n'exerce-t-il pas tous les jours ſur ceux qui renouvellent de pareilles abominations? N'eſt-ce pas ce que nous veut faire entendre ſaint Paul, quand il nous les repréſente abandonnés de Dieu & livrés aux paſſions les plus honteuſes? & quoique l'Apôtre n'ait pas fait difficulté de s'en expliquer ouvertement, oſerois-je, tout Miniſtre que je

ſuis de l'Evangile, uſer ici des mêmes expreſſions ? Je craindrois que toutes conſacrées qu'elles ſont, elles ne bleſſaſſent votre pudeur ; & plût à Dieu que le démon de la chair ne vous eût jamais ouvert les yeux pour comprendre ce que je ne puis dire, & qu'il fût toujours dangereux d'en parler, de peur d'apprendre aux Chrétiens ce qu'ils ignorent. Car malheur à moi, ſi ſous prétexte de confondre les pécheurs, je ſcandaliſois jamais une ame ſimple & innocente. Mais diſons la vérité, Chrétiens : où eſt aujoud'hui l'innocence & la ſimplicité ? Si l'on ne fait pas tout le mal, on veut le pouvoir & le ſçavoir faire. Vous diriez que la nature ne ſoit pas aſſez corrompue, & qu'il faille y ajouter l'étude, pour ſe faire une ſcience de ſes déſordres mêmes. Paroît-il un livre diabolique qui révéle ces myſtères d'inquité, c'eſt celui que l'on recherche, celui que l'on dévore avec tout l'empreſſement d'une avide curioſité. Que l'imagination en ſoit infectée, qu'il faſſe des impreſſions mortelles dans le cœur, que le venin qu'il inſpire aille juſqu'à la partie de l'ame la plus ſaine, qui eſt la raiſon, il n'importe ; c'eſt le livre du tems qu'il faut avoir lû, & cela ſans égard au péril qui s'y rencontre : comme ſi l'on étoit ſûr de la grace, & qu'on eût fait un pacte avec Dieu pour avoir droit de s'expoſer ſans préſom-

ption aux occaſions les plus prochaines. Car celle-ci, je dis cette curioſité de ſçavoir ce qui doit faire horreur à penſer, eſt une de ces tentations que nulle excuſe ne juſtifie, & dont cependant avec toute la prétendue réforme dont on ſe pique, on ne peut preſque gagner ſur ſoi de ſe faire un point de conſcience.

Mais achevons, s'il eſt poſſible, de développer ce que j'appelle déſordre de l'impureté. Tertullien ſemble l'avoir conçu d'une maniere plus figurée, & par conſéquent plus propre à un diſcours qui n'a pour but que votre édification. C'eſt dans le livre de la chaſteté, où j'avoue que ce grand homme emporté par la force de ſon génie, parloit déja en hérétique, mais en hérétique, remarquent ſes commentateurs, qui ne l'étoit au moins que par un excès de zéle, & dont on ne peut nier que les erreurs n'ayent été mêlées des plus ſaintes & des plus ſolides vérités. Il dit donc, & c'eſt une de ces vérités, que l'eſprit impur a comme une liaiſon néceſſaire avec tous les vices, & que tous les vices ſont, pour ainſi dire, à ſes gages & à ſa ſolde, toujours prêts à le ſervir pour le ſuccès de ſes déteſtables entrepriſes. C'eſt pour lui, par exemple, que l'homicide répand le ſang humain, pour lui que la perfidie prépare des poiſons, pour lui que la calomnie eſt ingénieuſe à inventer, pour lui que l'injuſtice eſt toute-puiſſante,

quand il s'agit de solliciter, pour lui que l'avarice épargne, pour lui que la prodigalité dissipe, pour lui que le parjure trompe, pour lui que le sacrilége attente sur ce qu'il y a de plus saint. Voilà, disoit Tertullien, la pompe infernale que je m'imagine voir, quand je considére les démarches de cette dangereuse passion, *Pompam quandam atque suggestum aspicio mœchiæ.* L'impudicité est à la tête de tout cela, & tout cela lui fait escorte. Pensée qui s'accorde parfaitement avec celle du Fils de Dieu, lorsqu'il nous représente dans l'Evangile l'esprit impur accompagné de sept autres esprits, ou aussi méchans, ou encore plus méchans que lui ; puisqu'il est certain que le démon d'impureté est presque toujours suivi du démon de vengeance, du démon de discorde, du démon d'impiété, du démon d'injustice du démon de médisance, du démon de prodigalité, du démon d'effronterie & de licence : & combien pourrois-je en joindre d'autres? mais arrêtons-nous à ceux-là, pour vérifier même à la lettre la parole de Jesus-Christ, *Et assumit septem alios spiritus secum nequiores se.* Tertul.

Parlons sans figure. Avouons que ce péché est en effet le grand désordre du monde, puisqu'il attire après soi tous les autres désordres. Je dis que c'est pour lui que se répand le sang humain ; écoutez-moi. D'où

ſont venues les guerres les plus cruelles & les plus fatales aux peuples, ſinon d'une paſſion d'amour? une femme enlevée par un inſenſé fut l'étincelle qui excita les plus violens incendies, & qui conſuma des nations entieres. Parce qu'un homme étoit impudique, il fallut que des milliers d'hommes périſſent par le fer & par le feu. Mais ne remontons point ſi haut pour avoir des preuves de cette vérité: notre ſiécle, ce ſiécle ſi malheureux, a bien de quoi nous en convaincre, & Dieu n'a permis qu'il engendrât des monſtres que pour nous forcer à en convenir. Nous les avons vûs avec effroi, & tant d'événemens tragiques nous ont appris plus que nous ne voulions, ce qu'un commerce criminel peut produire, non plus dans les Etats, mais dans les familles, & dans les familles les plus honorables. L'empoiſonnement étoit parmi nous un crime inoui; l'enfer pour l'intérêt de cette paſſion l'a rendu commun. On ſçait, diſoit le Poëte, ce que peut une femme irritée: mais on ne ſçavoit pas juſqu'à quel excès pouvoit aller ſa colere, & c'eſt ce que Dieu a voulu que nous connuſſions. En effet, ne vous fiez point à une libertine, dominée par l'eſprit de débauche: ſi vous traverſez ſes deſſeins, il n'y aura rien qu'elle n'entreprenne contre vous; les liens les plus ſacrés de la nature ne l'arrêteront pas; elle vous trahira, elle vous ſacri-

fiera, elle vous immolera. C'eſt par l'homicide, pourſuivoit Tertullien, que le concubinage ſe ſoutient, que l'adultére ſe délivre de l'importunité d'un rival, que l'incontinence du ſexe étouffe ſa honte en étouffant le fruit de ſon péché.

Je dis que c'eſt pour ce péché qu'on devient prophanateur. L'auroit-on crû, ſi la même Providence n'avoit fait éclater de nos jours ce que la poſtérité ne pourra lire ſans en frémir? auroit-on crû, dis-je, que le ſacrilége eût dû être l'aſſaiſonnement d'une brutale paſſion? que la prophanation des choſes ſaintes eût dû entrer dans les diſſolutions d'un libertinage effrené? que ce qu'il y a de plus vénérable dans la religion, eût été employé à ce qu'il y a de plus corrompu dans la débauche, & que l'homme ſuivant la prédiction d'Iſaïe eût fait ſervir ſon Dieu même à ſes plus infâmes voluptés? *Verumtamen ſervire me feciſti in peccatis tuis, & laborem mihi præbuiſti in iniquitatibus tuis.* Diſons des choſes moins affreuſes, & que celles-là demeurent, s'il eſt poſſible, enſevelies dans un éternel oubli. Je dis que c'eſt l'eſprit impur qui entretient les diſſentions & les querelles d'une ville, d'un quartier. Vous le ſçavez: trois ou quatre femmes décriées & célébres par l'hiſtoire de leur vie, en font preſque immanquablement toute l'intrigue; & de-là naiſ- *Iſaï.* 43.

ſent les inimitiés de ceux qui les fréquentent, de-là les emportemens de ceux qui s'en croient mépriſés, de-là les haines irréconciliables entre elles-mêmes, de-là les diſcordes domeſtiques, les furies d'un mari à qui cette plaie une fois ouverte en laiſſe plus que des aigreurs & le reſſentiment le plus profond & le plus amer. Je dis que c'eſt l'impureté qui rend la calomnie ingénieuſe à former des accuſations, & à ſuborner des témoins : la mémoire n'en eſt que trop récente. Du moins n'eſt-ce pas de cette ſource empoiſonnée que viennent les plus ſanglantes railleries, les médiſances atroces, les libelles injurieux & diffamatoires, mille autres attentats contre la réputation du prochain & contre la charité ? Je dis que c'eſt cette paſſion qui rend l'injuſtice toute-puiſſante dans les ſollicitations ; & l'uſage que vous avez du monde vous permet-il d'en douter ? On ſçait que ce Magiſtrat eſt gouverné par cette femme, & l'on ſçait bien au même-tems le moyen d'intéreſſer cette femme & de la gagner ; c'eſt aſſez : car avec cela, il n'y a point de bon droit qui ne ſuccombe, point de chicane qui ne réuſſiſſe, point de violence & de ſupercherie qui ne l'emporte. Combien de juges ont été pervertis par le ſacrifice d'une chaſteté livrée & abandonnée ; & pour combien de malheureuſes, la néceſſité de ſolliciter un juge impudique n'a-t-elle

as été un piége & une tentation ? Je dis que
'eſt ce vice qui déſole les maiſons, & qui en
iſſipe tous les biens : N'en avez-vous pas vû
ent exemples ? heureux, ſi vous n'en avez
as fait l'épreuve, ou par votre propre péché,
u par le péché d'autrui. Le déſordre ancien &
ommun étoit de voir avec compaſſion un in-
enſé ſous le nom d'amant prodigue, & prodi-
ue juſqu'à l'extravagance, contenter l'avari-
e, & entretenir le luxe d'une mondaine qu'il
dolatroit : mais le déſordre du tems, eſt de
oir au contraire une femme perdue d'honneur
uſſi-bien que de conſcience, par un renver-
ement autrefois inoui, faire les avances &
es frais, s'épuiſer, s'endetter, ſe ruiner pour
n mondain à qui elle eſt aſſervie, dont elle
ſſuye tous les caprices, qui n'a pour elle que
es hauteurs, & qui ordonne de tout chez
lle en maître. L'indignité eſt que ce déſor-
re s'établit de telle ſorte, qu'on s'y accou-
ume ; le domeſtique s'y fait ; on obéit à cet
tranger, ſes ordres ſont reſpectés & ſuivis,
arce qu'on s'apperçoit de l'aſcendant que ſon
rime lui donne : tandis que celle-ci ne gar-
dant plus de meſures, & libre du reſpect hu-
main dont elle a ſecoué le joug, ſe fait une
anité de ne ménager rien, & un plaiſir de
ſacrifier tout, pour ſe piquer du ridicule avan-
tage & de la folle gloire de bien aimer.

Ne vous offenſez pas, Meſdames, & quand

il y auroit de l'imprudence à pouſſer trop loin ces reproches, ſouffrez qu'à l'exemple de ſaint Paul, je vous conjure de la ſupporter : 2. Cor. 11. *Utinam ſuſtineretis modicum quid inſipientiæ meæ, ſed & ſupportate me.* Dieu témoin de mes intentions, ſçait avec quel reſpect pour vos perſonnes, & avec quel zéle pour votre ſalut, je parle aujourd'hui : mais Dieu a ſes vûes, & il faut eſpérer que ſa parole ne ſera pas toujours ſans effet. C'eſt de vous, Meſdames, & le ſçavez-vous, & jamais y avez-vous bien penſé devant Dieu ? c'eſt de vous que dépend la ſainteté & la réformation du Chriſtianiſme ; & ſi vous étiez toutes auſſi chrétiennes que vous devez l'être, le monde par une bienheureuſe néceſſité deviendroit chrétien. Le déſordre qui m'afflige, eſt que l'on prétend maintenant, & peut-être avec juſtice, vous rendre reſponſables de ce débordement de mœurs que nous voyons croître de jour en jour ; & que l'on n'en accuſe plus ſimplement vos lâchetés, vos complaiſances, vos foibleſſes, mais qu'on l'impute à vos artifices & à la dépravation de vos cœurs. N'eſt-il pas étonnant qu'au lieu de cette modeſtie & de cette régularité que Dieu vous avoit donnée en partage, & que le vice même reſpectoit en vous, il y en ait parmi vous d'aſſez endurcies, pour affecter de ſe diſtinguer par un enjouement & une liberté à quoi

tant

ant d'ames ſe laiſſent prendre comme à l'ap-
as le plus corrupteur ? L'excès du déſordre,
'eſt que toutes les bienſéances qui ſervoient
utrefois de rempart à la pureté, ſoient au-
ourd'hui bannies comme incommodes. Cent
hoſes qui paſſoient pour ſcandaleuſes, & qui
uroient ſuffi pour rendre ſuſpecte la vertu
hême, ne ſont plus de nulle conſéquence. La
outume & le bel air du monde les autori-
, tandis que le démon d'impureté ne ſçait
ue trop s'en prévaloir. Le comble du déſor-
re, c'eſt que les devoirs, je dis les devoirs
s plus généraux & les plus inviolables chez
s Païens mêmes, ſoient maintenant des ſu-
ts de riſée. Un mari ſenſible au deshonneur
e ſa maiſon eſt le perſonnage que l'on joue
r le théâtre, une femme adroite à le trom-
r eſt l'héroïne que l'on y produit : des ſpec-
cles où l'impudence léve le maſque, & qui
rrompent plus de cœurs que jamais les Pré-
cateurs de l'Evangile n'en convertiront,
nt ceux auſquels on applaudit. Aſſujettiſ-
ment, dépendance, attachement à ſa condi-
on, tout cela eſt repréſenté comme une eſ-
ce de tyrannie, dont le ſçavoir-faire doit af-
anchir. C'eſt ce qu'on ne ſe laſſe point d'en-
ndre ; & tel qui par ſa triſte deſtinée y a le
us d'intérêt, eſt le premier à s'en divertir.
aginez-vous d'ailleurs un mari, qui pour-
t par le don de Dieu, d'une femme pru-

dente & accomplie, ne laiſſe pas de s'entête d'une paſſion bizarre; aime par obſtinatio ce qui ſouvent n'eſt point aimable, & ne peu aimer par raiſon ce qui mérite tout ſon amour ne ſe rebute de ce qui lui eſt permis que par ce qu'il lui eſt permis, & ne s'attache ave ardeur à ce qui lui eſt défendu, que parc qu'il lui eſt défendu; traite avec dureté & avec rigueur ce qui devroit être l'objet d ſa tendreſſe, & adore opiniâtrément ce qu eſt la cauſe viſible de tous ſes malheurs. Voi là ce que j'appelle déſordre; & combien en core y en a-t-il d'autres que je paſſe, & qu je ne puis marquer?

Cependant à l'aveuglement & au déſordre l'impureté ajoute encore l'eſclavage, troiſi me trait de reſſemblance dans l'impudiqu avec l'état des réprouvés dans l'enfer. Car n'y a point de péché qui rende l'homme pl eſclave du démon. Dans les autre péchés, d S. Grégoire Pape, l'eſprit de ténèbres no attaque comme un ennemi, il nous ſollici comme un tentateur, il nous ſurprend comm un ſéducteur; mais dans celui-ci, il nous d mine comme un tyran. S'il nous corrompt pourſuit ce Pere, par une autre paſſion, ma gré ſa victoire, il eſt toujours dans la défia ce, il craint toujours quelque changement, que la grace ne lui arrache ſa proie: mais s nous a fait tomber dans une impureté, s'il no

engagés dans un commerce criminel, c'eſt
lors le fort armé de l'Evangile; il tient une
me dans ſes filets, il eſt ſûr de ſa conquête, &
s'en croit paiſible poſſeſſeur; *In pace ſunt ea* Luc.
uæ poſſidet. Pourquoi, demande ſaint Auguſ- 11.
n, ſuſcitoit-il dans les premiers ſiécles de
Egliſe tant de perſécutions contre les Chré-
ens? Ah! répond ce ſaint Docteur, c'eſt que
s Chrétiens vivoient dans une entiere pure-
de mœurs, c'eſt qu'ils étoient chaſtes par
at, & par conſéquent affranchis de la domi-
ation du péché. Comme donc le démon ne
ouvoit s'en rendre maître par l'amour du
laiſir, il tâchoit à les vaincre par l'horreur des
pplices; mais depuis qu'il a trouvé moyen
e s'introduire dans le Chriſtianiſme par
s voluptés ſenſuelles, toutes les perſécutions
nt ceſſé. Car cette voie lui a paru bien plus
ourte & plus aſſurée. En exerçant ſa cruauté
ontre les Martyrs, il tourmentoit les corps;
ais les ames étoient perdues pour lui: au
eu que l'impureté lui aſſujettit, ſans effuſion
e ſang, & les ames & les corps. Et je puis
en dire ici ce que diſoit S. Hilaire à l'Em-
ereur Conſtance, lorſque par des flatteries
angereuſes il tentoit & il ébranloit les fidé-
s: Plût à Dieu que nous euſſions vécu au
ms des perſécuteurs! nous devons beau-
up aux premiers Céſars, puiſque c'eſt par
ux que nous avons triomphé de l'enfer: *Plus* Hilar.

crudelitati debemus, quia diabolum vicimus. Mais maintenant nous combattons avec un ennemi d'autant plus à craindre qu'il le paroît moins. Il ne déchire pas la chair, mais il la flatte : *Non dorsa cædit, sed membra palpat.* En nous persécutant il nous donneroit la vie ; mais il nous chatouille pour nous donner la mort : *Non proscribit ad vitam, sed titillat in mortem.* En nous confinant dans une prison il nous donneroit la liberté ; mais il nous retient dans son Palais pour nous réduire en servitude : *Non tradit carceri in libertatem, sed intra palatium retinet in servitutem.*

Idem.

Idem.

Idem.

Ainsi parloit ce saint Evêque. Et voilà l'triste état où saint Augustin gémit si long temps, & sur quoi il se faisoit de si sensibles reproches. Ce grand homme avant sa conversion, sans être encore touché des puissans motifs qui dans la suite le ramenerent à son devoir, soupiroit néanmoins de se voir esclave de sa passion. Il ne vouloit pas encore être à Dieu ; mais au moins eût-il voulu être à lui-même. Hé quoi, Augustin, se disoit-il, seras-tu donc toujours maîtrisé par une aveugle concupiscence & dominé par les sens ? demeureras-tu toujours plongé dans d'infâmes plaisirs ? après avoir gouté les délices de l'esprit, suivras-tu toujours les appétits du corps ? Encore si tu conservois quelque emp

te ſur ta cupidité : mais la chair te gouverne, que dans les plus nobles exercices de ton ame elle vienne te gourmander par un ſentiment brutal, qu'elle ne te donne aucune tréve, ni aucun relâche, & que tu ſois toujours prêt à lui obéir : ah ! c'eſt porter dans toi-même un enfer, puiſque c'eſt y porter un démon qui ſans ceſſe te fait éprouver ſa plus impérieuſe & ſa plus cruelle tyrannie.

De-là naît le ver de la conſcience & le trouble : quatrieme & dernier rapport de l'impudique avec les réprouvés au milieu des flammes qui les brûlent. Car l'homme ſenſuel & voluptueux veut ſe ſatisfaire, & cherche un certain repos, qu'il croit ſe pouvoir procurer en ſuivant ſes deſirs criminels ; mais par un ordre tout contraire de la Providence, c'eſt en ſuivant ſes deſirs criminels qu'il perd le repos & qu'il ſe met dans l'impuiſſance de le trouver : *Quærens requiem, & non invenit.* *Matt.* 12. D'où pourroit-il l'eſpérer ? du côté de Dieu, ſon créateur & le juge de ſes actions & de ſa vie ? du côté de la créature dont il eſt adorateur, de cet objet malheureux de ſon attachement & de ſa paſſion ? Or l'un & l'autre, s'il raiſonne bien, & même quand il raiſonneroit mal, lui devient une ſource d'inquiétudes, de chagrins, de remords, de déſeſpoirs : encore un moment de réflexion, & je conclus cette premiere partie.

Trouble du côté de Dieu, que l'impudique enviſage comme le juge de ſes actions & de ſa vie. Car prenez garde, s'il vous plaît tout péché, par la raiſon générale qu'il eſt péché, met entre Dieu & le pécheur, tant qu'il eſt pécheur, une diviſion, une guerre irréconciliable. Par conſéquent, il eſt impoſſible que le pécheur, du moment qu'il ſe révolte contre Dieu, ne perde pas la paix : *Quis reſtitit ei, & pacem habuit?* Mais il faut avouer que cela même convient encore ſinguliérement & plus proprement au péché de la chair pourquoi ? ſaint Chryſoſtôme nous en donne la raiſon, & l'expérience la confirme. Parce qu'il n'y a point de péché, dit ce Pere, que l'homme ſoit d'abord plus déterminé à ſe reprocher, point de péché où il lui ſoit plus difficile de ſe flatter & de ſe former une fauſſe conſcience, point de péché dont la confuſion & la honte lui ſoit plus naturelle, & où le prétexte de l'erreur & de l'ignorance ait moins de lieu : donc point de péché que le remords ſuive de plus près, & qui de ſa nature ſoit plus incompatible avec le repos & la tranquillité de l'ame : *Quærens requiem, & non invenit.*

Job. 9.

Matth. 12.

Dans les autres péchés, ajoute ſaint Chryſoſtôme, à force de ſe préoccuper, on croit en péchant même, avoir raiſon ; & par-là on s'affranchit au moins du trouble préſent

que cauſe le péché, quand il eſt commis avec une conviction actuelle de ſa malice. Ainſi la haine, ainſi l'ambition, l'avarice portent-elles tous les jours l'homme à des excès qui le rendent criminel devant Dieu, mais qui dans lui-même ne l'empêchent pas de jouïr d'un calme profond. Comme ce ſont des péchés plus intérieurs, l'amour-propre ſçait non-ſeulement les déguiſer, mais les juſtifier, juſqu'à les faire paroître honnêtes : & de-là ſouvent on eſt rempli d'orgueil, on fait tort au prochain, on bleſſe la charité & la juſtice ſans aucun ſcrupule ; pourquoi ? parce qu'on n'en convient pas avec ſoi-même, & qu'il eſt rare qu'en tout cela on ſe juge dans la rigueur. Tel eſt, dit ſaint Chryſoſtôme, le caractère des péchés de l'eſprit.

Il n'y a que le péché de la chair, où l'homme, pour peu qu'il ait de religion, ne trouvant nulle défenſe & nulle excuſe, eſt obligé malgré lui de ſe condamner. Car ce péché eſt trop groſſier, pour ſervir de ſujet aux illuſions d'une conſcience erronée ; & l'ame par un reſte d'intégrité que ce péché ne détruit pas dans l'inſtant qu'elle y tombe, eſt forcée de ſe reconnoître coupable, de prononcer elle-même ſon arrêt, & commence déja à l'exécuter par les horreurs d'une réprobation éternelle dont elle eſt ſaiſie. A peine donc l'impudique a-t-il gouté le fruit de ſon incon-

tinence qu'il en éprouve l'amertume. A peine a-t-il accordé à ſes ſens ce que la loi de Dieu lui défend, qu'il demeure interdit, confus, livré comme Caïn à ſon propre péché qui devient ſon ſupplice & ſon tourment. Il ſemble que le premier rayon de la foi qui l'éclaire, aille à lui en découvrir l'énormité & la difformité, pour lui en ôter le plaiſir. Tandis qu'il croit un Dieu vengeur des crimes, voilà ſon état : *Quærens requiem, & non invenit.*

Je ſçais, & je l'ai dit, qu'à meſure qu'il ſe dérégle, il voudroit bien ſecouer le joug de cette foi qui l'importune ; & qu'un des effets les plus naturels de la cupidité qui l'aveugle, eſt d'affoiblir dans ſon eſprit la créance des vérités qui le troublent, & qui en le troublant le contiennent dans le devoir. Mais s'il ſe délivre par-là du trouble ſalutaire de la pénitence, ce n'eſt que pour tomber dans un autre encore plus triſte & plus affreux ; je dis celui d'un eſprit emporté par la paſſion & chancelant dans la religion. Car ou le démon de l'impureté qui le poſſéde, l'a rendu abſolument infidéle, ou non : c'eſt-à dire, ou malgré ſon déſordre, il a encore quelque reſpect pour les oracles de la parole de Dieu, ou il n'en a plus : or s'il en a, comment peut-il les écouter & ne pas trembler ? & s'il n'en a plus, quelle aſſurance du reſte peut-il avoir en n'écoutant que lui-même ?

En effet, s'il ceſſe d'être Chrétien, dans quelle autre miſére ne tombe-t-il pas, expoſé non plus aux allarmes que lui cauſe ſa foi, mais aux incertitudes cruelles où le jette ſon infidélité même ? Car cette infidélité ne l'aſſurant de rien, & lui faiſant hazarder tout, de quel ſecours lui peut-elle être pour trouver la paix ? au défaut de la loi qu'il a rejettée, quels témoignages ſon ame, cette ame naturellement Chrétienne ne porte-t-elle pas contre lui, pour le déconcerter, pour le déſoler juſques dans ſon libertinage ? quels combats, quels retours ſecrets n'a-t-il pas à ſoutenir ? quelles difficultés à ſurmonter ? quels doutes à réſoudre ? dans ces agitations & ces embarras, où eſt le prétendu bonheur qu'il ſe promettoit ? *Quærens requiem, & non invenit.*

Trouble encore plus ſenſible du côté de l'objet qu'il adore : ne le voyons-nous pas tous les jours ; & en faudroit-il davantage que ce que nous voyons, pour apprendre à nous préſerver d'une pareille maladie ? Soit qu'on la conſidére dans ſa naiſſance, ſoit qu'on la ſuive dans ſon progrès, ſoit qu'on en juge par l'iſſue, n'eſt-elle pas de tous les maux ſans exception le plus inquiet ? Dans ſa naiſſance : car quel tourment, par exemple, eſt comparable à celui d'un eſprit bleſſé qui aime & qui s'apperçoit qu'il n'eſt pas aimé ; qui veut plaire, & qui pour cela même déplaît ; qui conçoit

des desirs ardens, & qui ne trouve que de froideurs; qui s'épuise en services & en soins & qui n'est payé que de rebuts ? Cette passio ridicule & bizarre, mais opiniâtre, quelqu force qu'il ait d'ailleurs, n'est-ce pas ce qui l dessèche, ce qui le mine, ce qui le fait misérablement & inutilement languir ; & de quel que bon sens que Dieu l'ait pourvû, n'est ce pas ce qui l'infatue, ce qui pousse sa raiso à bout, ce qui le met dans l'impuissance d s'en aider ? En sorte que tout persuadé & tou convaincu qu'il est de sa folie, il ne peut l vaincre ni s'en défaire : d'autant plus malheu reusement ensorcelé, pour ainsi dire, qu'il n l'est qu'à ses dépens, tandis que les autres peu touchés de ce qu'il endure, ou en rail lent, ou en ont pitié.

Voilà, si l'on ne répond pas à sa passion quelle est sa déplorable destinée. Mais quan on y répondroit, quelles inquiétudes & quel les craintes qu'on n'y réponde pas également qu'on n'y réponde pas sincérement, qu'on n' réponde pas constamment, qu'on n'y répon de pas également ? car où trouver un retou parfait ; & lors même qu'il se trouve, o sont ceux qui pour leur repos veulent s'en te nir assurés ? En aimant, est-on jamais conten de la personne qu'on aime ? Qu'on n'y répon de pas sincérement : car dans ce commerc d'amitiés mondaines, & par conséquent im

pures, combien de fausses apparences ? combien de dissimulations ? combien de tromperies, de ruses, sur-tout quand l'ambition ou l'intérêt engagent l'une à jouer tel personnage ? & pour peu que l'autre soit éclairé, combien de soupçons justes & légitimes, mais affligeans & désolans, doivent lui déchirer l'ame & le consumer ?

Je dis plus, & dans la suite de cette même passion, que ne faut-il pas essuyer ? Ou celle dont on a fait son idole est vaine & indiscrete, ou elle est fiére & orgueilleuse, ou elle est capricieuse & inégale, ou elle est légere & inconstante. Or à quelles épreuves, à quelles bassesses, à quelles miséres n'est-on pas alors réduit ? Que la passion, comme il arrive presque immanquablement, se tourne en jalousie, quel enfer ! Dieu peut-il mieux se venger d'un impudique, qu'en le laissant venir là. Du moment que la jalousie s'est emparée de son cœur, lui faut-il un autre bourreau que lui-même, pour le mettre à la torture & à la gêne ? que de veilles qui le fatiguent, qui l'accablent ! que de tristes & d'affreuses nuits, toujours occupé qu'il est à combattre des phantômes, & à se remplir de fiel & de venin contre des rivaux peut-être imaginaires ! Mais si sa curiosité lui découvre en effet ce qu'il craignoit de voir, quoiqu'il le cherchât avec tant d'empressement & tant de vigilan-

ce, quels dépits & quelles fureurs ! & quell image plus naturelle pourrois-je vous en donner que les pleurs des damnés & leurs grincemens de dents ? *Fletus & ſtridor dentium.* En fin, quelle iſſue & quel dénouement ordinaire ont ces criminelles intrigues ? La ſeule vûe de l'avenir n'eſt-elle pas une peine continuelle & toujours préſente, quand on ſe dit à ſoi-même & qu'on ſe le dit avec aſſurance Cette paſſion finira ; & le ſuccès le moins fâcheux que j'en puis attendre, c'eſt qu'elle finira par quelque choſe de déſagréable, c'eſt-à-dire, qu'elle s'uſera & ſe changera en dégout : mais ce que j'en dois plus craindre, c'eſt qu'elle finira peut-être par quelque choſe de douloureux, par une infidélité qui me déſeſpérera, par une ingratitude qui me conſternera, par un mépris qui m'outragera, par une ignominie qui me comblera de confuſion, qui me mettra hors d'état de paroître dans le monde dont je ſerai la fable, qui m'en bannira pour jamais : c'eſt qu'elle finira ſans moi & malgré moi, avant que de finir en moi ; & qu'elle ne ſubſiſtera dans moi, que pour me rendre la vie inſupportable, & pour me faire goûter par avance toutes les horreurs de la mort. Ah, mon Dieu ! nous ne le comprenions pas ; mais il eſt vrai, que vous ne châtiez jamais plus rigoureuſement le pécheur, qu'en le livrant à ſes appétits déréglés. Il croit

Matt. 8.

trouver sa félicité, & il y trouve une répro-
tion anticipée. Achevons. Impureté, signe
de la réprobation, ç'a été la premiere partie.
Impureté, principe de la réprobation, c'est
la seconde.

POur parler le langage des Peres, & pour II. PARTIE.
duire aux principes de la théologie la se-
onde proposition que j'ai avancée, opérer la
éprobation dans une ame, c'est la conduire à
impénitence finale, puisqu'il est évident que
impénitence finale est la disposition la plus
rochaine à la réprobation, ou plutôt, le
ommencement de la réprobation même. En
ffet, dit saint Augustin, les pécheurs ne sont
éprouvés, que parce qu'ils ne sont plus dans
a voie, ni en état de faire pénitence : s'ils y
ouvoient rentrer, ou que dans le lieu même
e leur tourment ils pussent encore être tou-
hés d'un sentiment de conversion, l'enfer ne
eroit plus enfer pour eux, & ils cesseroient
'être réprouvés : mais ils le sont & le seront
oujours, parce qu'il n'y a plus pour eux de
etour, & qu'une impénitence consommée a
is, pour ainsi dire, le dernier sceau à leur
lamnation. S'il y a donc un péché, dont la
ertu particuliere & spécifique soit d'engager
e pécheur dans cette malheureuse impéniten-
e, c'est ce que j'appelle non plus un signe,
ais un principe de réprobation.

Tel eſt le péché d'impureté, pourquoi parce qu'entre les péchés qui précipitent l'homme dans l'abyſme de perdition, il n'y en a aucun qui ſemble plus éloigné de la pénitence chrétienne, & qui par conſéquent dans le cours de la Providence ſoit plus irrémiſſible. Je dis, Chrétiens, irrémiſſible non pas dans le ſens que l'a entendu Tertullien, lorſqu'il prétendoit que ce péché étoit ſans remède; que l'Egliſe n'avoit reçu pour l'abolir aucun pouvoir, & que tout impudique devoit être abandonné à la rigueur des jugemens de Dieu, exclus de toute réconciliation, & viſiblement réprouvé par une ſéparation entiere & ſans reſſource, du corps de Jeſus-Chriſt. Car l'entendre de la ſorte, c'étoit une erreur, & cette erreur, pour la diſtinguer de la vérité que je prêche, conſiſtoit en deux points. Premierement en ce que Tertullien vouloit que l'impureté fût d'elle-même & abſolument irrémiſſible; ce que je n'ai garde de penſer: mais je dis ſeulement que c'eſt un péché très-difficile à guérir; de ſorte que les remédes mêmes inſtitués par le Fils de Dieu, & commis à la diſpenſation de l'Egliſe, quoiqu'ils le puiſſent effacer, ne l'effacent néanmoins qu'aſſez rarement, parce que mille obſtacles preſque invincibles en arrêtent l'effet ſalutaire. Secondement, la penſée de Tertullien étoit que l'impénitence

e habituelle dont l'impureté eſt ſuivie, ne épendoit point de la volonté du pécheur : ar ſelon ſes maximes, quand le pécheur auoit fait les derniers efforts, & donné les preues les plus ſenſibles d'une pénitence parfaite, Egliſe n'y devoit point avoir égard, pour e rétablir dans l'uſage des divins myſtères, & ans la communion des fidéles : autre artile que condamne l'Egliſe, & que je condamne avec elle, reconnoiſſant que ſi le plus mporté & le plus ſcandaleux des hommes ſe onvertiſſoit à Dieu de bonne foi, qu'il en lonnât des marques ſolides, qu'il juſtifiât ſa ontrition par la régularité de ſa vie, l'Egliſe lors en lui impoſant les ſatisfactions légitimes auroit droit de l'admettre à la pénitence, & de lui accorder la grace qu'il auroit demandée avec gémiſſemens & avec larmes. Mais j'ajoute au même-tems que par les déſordres de ſon habitude criminelle, l'homme ſe fait, pour ainſi parler, à lui-même un état d'impénitence, & d'une impénitence volontaire, d'une impénitence à laquelle il ne veut pas renoncer, dont il entretient la cauſe, & qui lui endurcit le cœur d'autant plus dangereuſement, qu'elle lui eſt agréable & qu'elle lui plaît.

Voilà, dis-je, en quoi la vérité que j'établis, eſt différente de l'héréſie de Tertullien. Héréſie, où je vous prie, en paſſant, de re-

marquer avec moi deux choſes importante & qui peuvent être pour vous d'une gran édification : ſçavoir, le principe d'où el procédoit, & le fondement ſur lequel on l'a puyoit. D'où procédoit cette héréſie ? appl quez-vous à ceci : d'une ſainte horreur do l'Egliſe étoit prévenue contre le péché qu je combats ; mais horreur que Tertullien ou tra, pour uſer de ce terme, en déférant tro à ſes lumieres & à ſon ſens. Car voici com ment il raiſonna : l'Evangile m'aſſure qu'il a des péchés monſtrueux, qui ne ſe pardon nent ni dans le ſiécle préſent ni dans le ſiécl à venir. Rien de plus monſtrueux dans u Chrétien que le déréglement d'une chair ſen ſuelle & impure. Par conſéquent il faut qu l'impureté ſoit un de ces péchés irrémiſſible dont parle le Saint-Eſprit. Il ſe trompoi dans la premiere propoſition, ne la prenan pas au ſens orthodoxe qui la modifie : mai pour la ſeconde il ne ſuppoſoit rien qui n fût univerſellement reçû ; & nous jugeon aſſez de-là, que l'impureté étoit donc alor regardée comme un crime bien énorme, puiſ qu'il ſe trouvoit même des hommes ſçavan & zélés qui ne pouvoient conſentir que la pénitence la plus juſte & la plus complette fût ſuffiſante pour l'expier. De plus, on juge de cette héréſie combien à l'égard de ce cri me la diſcipline de l'Egliſe étoit rigoureuſe

avec quelle ſévérité l'on procédoit contre s impudiques. Car il falloit bien que cela it ainſi, puiſque la conſtitution du Pape ephyrin, qui promettoit grace aux ſimples rnicateurs, ſouffrez ce terme, quelque pru- ente qu'elle fût, ne laiſſa pas de partager s eſprits, de déplaire à pluſieurs, & d'en ré- olter quelques-uns, entre leſquels Tertul- en ſe déclara le plus hautement. J'apprends, ſoit-il dans la chaleur de cette controverſe, ue le ſouverain Pontife, l'Evêque des Evê- ues, a publié une Ordonnance, mais déciſi- e & abſolue, en vertu de laquelle les for- cateurs après les exercices ordinaires d'une nitence laborieuſe peuvent eſpérer une tiere rémiſſion : *Audio edictum, & quidem remptorium: Pontifex ſcilicet maximus, Epiſ- pus Epiſcoporum, dicit: Ego fornicationis licta pœnitentiâ functis dimitto.* Enſuite il écrie : O indignité, ô prévarication, ô us, qui ouvre la porte à toutes ſortes de tences ! Prenez garde, Chrétiens : cette nduite le ſcandaliſa, & il aima mieux ſe ſé- rer du corps de l'Egliſe en l'accuſant de re- chement, que de ſouſcrire à cette Ordon- nce & de l'approuver. Il falloit donc que ſimple fornication eût été juſques-là ſu- tte à de grandes peines. Mais encore ſur oi Tertullien ſe fondoit-il pour porter les oſes à cet excès, & pour traiter d'irrémiſ- *Ter- tull.*

sible le péché selon le monde le plus pardo-
nable? Sur des raisons, Chrétiens, toutes
sentielles, quoiqu'il soit vrai qu'il en abu
Par exemple, il ne pouvoit souffrir qu
Chrétien apportât pour excuse de son dés
dre la foiblesse de la chair. Ah! mon F
re, reprenoit-il, ne me dites pas que la ch
a été foible en vous : elle n'a été que t
forte, puisqu'elle l'a emporté sur l'espri
Idem. *Nulla enim tam fortis est caro, quam quæ s*
ritum elisit. Hé quoi, ajoutoit-il, nous re
sons la grace de la pénitence à celui qui
succombé dans la persécution ; & nous l'
corderons à celui qui dans la paix succom
à sa passion? Nous ne pardonnons pas à u
chair que le supplice a effrayée, & nous p
donnerons à celle qu'un faux plaisir a corro
pue? Non non, poursuivoit-il, il y auroit
cela de l'injustice : car une chûte libre &
lontaire mérite bien moins de compassio
qu'une lâcheté involontaire & forcée.
l'apostasie d'un Chrétien par la crainte de
mort, toute criminelle qu'elle est, est l'ef
d'une violence étrangère ; au lieu que le d
sordre de l'impudique vient d'une pure in
délité. Le Chrétien lâche & déserteur de sa r
ligion peut alléguer pour sa défense la cruau
des bourreaux ; mais le sensuel & le volu
tueux ne peut s'en prendre qu'à lui-mêm
Et qui des deux à votre avis fait un pl

rand outrage à Jesus-Christ, ou celui qui abandonne dans les tourmens, ou celui qui renonce dans les délices? ou celui qui souffre & qui gémit en lui manquant de foi, ou celui qui lui manque de foi pour se contenter & se satisfaire? Tous ces sentimens de Tertullien sont grands sans doute & élevés: mais voici sa raison principale; écoutez-la, s'il vous plaît: c'est que la chair de l'homme ayant été adoptée, annoblie, sanctifiée par l'incarnation divine, le péché qui la deshonore & qui la souille, ne devroit plus seulement passer pour un crime, mais pour un monstre. Car enfin, continuoit-il au même endroit, que la chair se soit licentiée, & qu'elle se soit même perdue avant Jesus-Christ, on peut dire qu'elle n'étoit pas encore digne des dons du salut, & qu'elle n'étoit pas encore formée aux pratiques de la sainteté. Mais depuis que le Verbe de Dieu a contracté avec elle la plus intime alliance en se faisant lui-même chair, *Et verbum caro factum est*: *Joan.* 1. 14.
oh! mes Freres, concluoit Tertullien, faisons état que cette chair a comme changé de nature, & qu'elle n'est plus ce qu'elle étoit: *Exinde caro quæcumque alia jam res est.* Pourquoi donc voudrions nous la justifier, par ce qu'elle nous paroît avoir de fragile, *Quid ergo illam nunc de pristino excusas?* Que l'impureté ait été rémissible dans la loi ancien- *Tertull. Idem.*

ne, c'étoit un tems où l'homme ne porte pas encore la qualité de membre de Jesu Christ, & où notre chair n'avoit pas l'honneur d'être incorporée à la sienne : mais depuis qu'elle lui est unie personnellement, depuis qu'elle a été lavée par le baptême & dans le sang de l'Agneau, depuis qu'elle est devenue le sujet des plus excellentes opérations de la grace, il est juste, ou que vous la conserviez vous-mêmes, ou que vous soyez éternellement réprouvés de Dieu.

C'étoit ainsi que raisonnoit ce défenseur de la pureté, mais après tout défenseur trop obstiné & trop ardent. C'étoit ainsi qu'il frappoit l'impudique d'un anathême éternel : & moi, Chrétiens, sans aller si loin, j'ai dit & je le dis, que l'impureté n'exclut point encore absolument & dès maintenant le pécheur de la miséricorde divine : mais j'ajoute qu'il s'en exclut lui-même par un attachement opiniâtre à son péché. En voulez-vous les preuves ? je les réduits à trois. Car il est vrai qu'il n'est point de péché qui rende le pécheur plus sujet à la rechute, point de péché qui expose plus le pécheur à la tentation du désespoir, point de péché qui tienne le pécheur plus étroitement lié par l'habitude. Encore un moment d'attention, & j'finis.

Point de péché qui rende le pécheur plus

ſjet à la rechute. Ecoutez là-deſſus ce que ſe
d: à lui-même dans notre Evangile l'Eſprit
impur : *Revertar in domum unde exivi*, je re- *Matt.*
turnerai dans ma maiſon d'où je ſuis ſorti : 12.
cr quoique je l'aye quittée, par la facilité
ue je trouve à y rentrer dès que je le veux,
le ne laiſſe pas d'être à moi, & quand je la
uitte, je ne la quitte que pour un tems, ſans
eſſer pour cela d'en être le maître : j'y re-
urnerai, *Revertar*, & j'y reprendrai tous
s avantages que j'y avois : je la trouverai
ettoyée & parée, mais je la ſouillerai tout
e nouveau, & le dernier état de cette ame
ra pire que le premier ; *Et fiunt noviſſima* *Ibidem.*
ominis illius pejora prioribus. Vous recon-
oiſſez-vous, Chrétiens, & cette peinture
eſt-elle pas une expreſſion naturelle de ce
ui ſe paſſe dans vous ? Si vous êtes poſſédés
e ce démon de la chair, ne ſont-ce pas là les
alheureuſes épreuves que vous faites tous
s jours de ſon pouvoir & de votre foibleſ-
e ? Après que vous l'avez chaſſé en vous
onvertiſſant à Dieu, n'eſt-ce pas ainſi qu'il
evient, & que comptant ſur votre fragili-
é, il n'a qu'à employer le charme trompeur
'une volupté paſſagère pour vous pervertir ?
Quelque ſoin que vous ayez de purifier vos
onſciences, de les orner & de les parer, n'eſt-
e pas ainſi qu'il commence tout de nouveau
les corrompre & à les infecter ? Votre état

alors n'eſt-il pas encore plus mortel qu'il l'étoit ? n'en devenez-vous pas encore pl eſclaves de la ſenſualité, encore plus incap bles de vous modérer, encore plus emport dans les occaſions, encore plus lâches & pl changeans dans vos réſolutions ? Ah ! m Freres, permettez-moi de vous le dire, av douleur, voilà ce qui fait gémir les paſteu de vos ames & ceux qui doivent en répondr Quand vous avez recours à nous dans le ſ cré tribunal, voilà ce qui nous rend vos co feſſions ſuſpectes, ce qui nous empêche d faire fond ſur vos ferveurs : voilà ce qui no oblige comme diſpenſateurs des myſtères d Dieu, à prendre avec vous tant de précau tions, à ne vous en pas croire ſur votre parc le, à nous défier de vos ſoupirs & de vos lar mes, à vous ſuſpendre la grace du Sacrement & après bien des délais à ne vous l'accorde qu'avec peine : voilà ce qui nous met dans l néceſſité de nous dépouiller même quelque fois de ces entrailles de miſéricorde que de manderoit notre fonction, & de nous endur cir contre vous, en refuſant abſolument d vous délier & de vous abſoudre.

Point de péché qui expoſe plus le pécheu à la tentation du déſeſpoir. C'eſt ſaint Pau *Epheſ.* 4. qui nous l'apprend : *Deſperantes, ſemetipſos tradiderunt impudicitiæ.* Je vous conjure, me Freres, diſoit-il aux Ephéſiens, de ne plus vi

ve comme ces pécheurs qui perdant toute eſ-
prance, s'abandonnent à toutes ſortes de diſ-
ſlutions, *In operationem immunditiæ omnis.* *Ibid.*
Car l'effet le plus ordinaire de l'impureté eſt
de ruiner dans une ame tout l'édifice de la
grace, & d'en renverſer juſques au fonde-
ment, qui eſt l'eſpérance chrétienne. Mais
encore, demande ſaint Chryſoſtôme, de quoi
l'impudique déſeſpére-t-il, & de qui déſeſpé-
re-t-il? Il déſeſpére, reprend ce ſaint Doc-
teur, de ſa converſion, il déſeſpére de ſa per-
ſévérance, il déſeſpére du pardon de ſes cri-
mes; & quand on lui promettroit le pardon
de ſes crimes, il déſeſpére de ſa volonté pro-
pre; il déſeſpére de Dieu, & il déſeſpére de
lui-même. Eſt-il de plus triſtes & de plus
déſolantes extrémités? Il déſeſpére de ſa con-
verſion: car le moyen, ſe dit-il à lui-même,
ou plutôt lui fait dire l'eſprit impur, le
moyen que je rompe mes chaînes, le moyen
que je m'arrache du cœur une paſſion qui fait
toute la douceur de ma vie, le moyen que je
renonce de bonne foi à ce que j'aime encore
de meilleure foi? ſi je diſois que je le veux, ne
mentirois-je pas au Saint-Eſprit? & ſi je n'ai
pas la force de m'y réſoudre & de le vouloir,
ne ſuis je pas le plus infortuné des hommes
& le plus délaiſſé de Dieu? Suppoſé même
la converſion, il déſeſpére de ſa perſévéran-
ce: car que puis-je attendre de moi, pour-

ſuit-il, après tant de légéretés & de chan
mens ? Quand je dirai aujourd'hui à D
que je veux ſortir de ma miſére, & que la
ſolution que j'en ai formée ſera éternell
pour le dire & pour le penſer, ſerai-je p
en état de l'exécuter ? N'ai-je pas dit ce
fois la même choſe, & cent fois après l'av
dit, ne me ſuis-je pas trouvé le même q
j'étois ? Pourquoi prétendre que ce que
dirai maintenant ſera plus ſolide ? & pou
quoi me flatter que je ne ſerai plus ce roſea
agité du vent, qui céde & qui plie dès qu
eſt ébranlé par le moindre ſouffle ? En le vo
lant ainſi, en m'y engageant, changerai-je
naturel, aurai-je une autre trempe d'eſprit
ſerai-je pourvû de plus grands ſecours, m
fournira-t-on des remédes plus préſens &
plus efficaces que ceux-mêmes que j'ai ſi ſou
vent rendus inutiles ? Enfin, il déſeſpére tou
à la fois, & de Dieu, & de lui-même : d
Dieu, parce que c'eſt un Dieu de ſainteté qu
ne peut approuver ni ſouffrir le mal ; de lui
même, parce qu'étant tout charnel, & ven-
Rom.7. du, comme dit ſaint Paul, au péché, *Venum datus ſub peccato*, il ne peut preſque plus de
formais aimer le bien : de Dieu, parce qu'il a
ſi ſouvent abuſé de ſa miſéricorde & de ſa pa-
tience ; de lui-même, parce qu'il a les plus
ſenſibles convictions de ſon inſtabilité & de
ſon inconſtance : de Dieu & de lui-même ;

parce

arce qu'il voit entre Dieu & lui des oppoſi-
ons infinies, qu'il ne croit pas pouvoir ſur-
nonter, & qui lui font prendre le parti de ſe
ivrer aux deſirs de ſon cœur : *Deſperantes, Epheſ.*
metipſos tradiderunt impudicitiæ. 4.

Auſſi, Chrétiens, eſt-il vrai que nul autre
péché ne tient le pécheur ſi étroitement lié
ar l'habitude. Tout y contribue : les occa-
ions de ce péché beaucoup plus fréquentes,
facilité de commettre ce péché beaucoup
lus grande, le penchant naturel vers ce pé-
é beaucoup plus violent, les impreſſions
e laiſſe ce péché beaucoup plus fortes. Ne
cherchons point tant de raiſons ; mais te-
ons-nous-en à la ſeule expérience. Je vous
demande, mes chers Auditeurs, combien
it-on d'impudiques dans le monde, je dis
mpudiques par état, qui ſe convertiſſent ?
connoiſſez-vous beaucoup dans qui la
ce ait opéré ce changement ? Je trouve
n, diſoit autrefois ſaint Chryſoſtôme, &
plus droit encore de le dire aujourd'hui,
trouve bien des ames pures qui ſe ſont tout-
fait préſervées de la contagion du péché. Il
en a eu de tous tems, & il y en aura tou-
ors pour l'édification de l'Egliſe & pour la
lire de Jeſus-Chriſt. Je vois dans le Chriſ-
niſme des ſociétés d'hommes crucifiés au
nde & à la chair, qui ſur la terre ſemblent
ire comme les Anges du ciel : j'y vois des

aſſemblées de vierges, qui, ſelon l'expreſſi
de ſaint Jean, ont blanchi leurs vêteme
dans le ſang de l'Agneau : j'y vois des fe
mes pleines de vertu, des veuves d'une rép
tation & d'une vie irréprochable. Mais c
Chrétiens chaſtes & réglés après avoir vé
dans le déſordre ; mais des hommes autr
fois laſcifs & voluptueux, qui ayent ceſſé
l'être ; mais des ames libertines & diſſolu
qui recouvrent le don de la pudeur après l'
voir perdu par l'incontinence : ah ! mes Fr
res, reprenoit S. Chryſoſtôme, c'eſt ce q
je cherche dans le monde, mais aſſez inuti
ment ; & c'eſt ce qui me fait douter, ſi lo
qu'il s'agit de ce crime, la pénitence n'
pas encore plus rare que l'innocence, & s
n'eſt pas plus facile de ne tomber point
tout que de ſe relever après ſa chûte. Je ſçai
mes chers Auditeurs, que l'un & l'autre
poſſible à Dieu ; je ſçais que l'Ecriture &
tradition ne laiſſent pas de nous en four
de célébres exemples : mais comment vo
les propoſe-t-on ? comme des prodiges de
grace, comme des faits extraordinaires
ſinguliers ; un Auguſtin, une Magdelain
quelques autres ſpécialement élûs pour ê
des vaſes de miſéricorde, mais dont le p
tit nombre eſt cent fois plus capable de vo
faire trembler, que de vous donner de
préſomption.

Cependant, me direz-vous, on voit ces
)mmes eſclaves de la chair ſe préſenter avec
)uleur au Sacrement de la pénitence. Avec
)uleur, Chrétiens ? Ah ! quelle douleur !
r pour vous en découvrir l'abus ordinaire,
vous l'ignorez, ils ſe préſentent, dit le Chan-
lier Gerſon, à ce Sacrement de la péniten-
, bien plus communément pour être con-
mnés de Dieu que pour être abſous de ſes
iniſtres : ils s'y préſentent, mais avec des
conſtances qui font bien connoître que
r deſſein n'eſt pas de déraciner le mal. Car
urquoi ces craintes, ces réſerves en s'accu-
t ? pourquoi ces vains ménagemens d'une
dence toute humaine ? pourquoi ces chan-
mens de Confeſſeurs ? pourquoi même ce
oix affecté des moins ſévéres & des plus
mmodes ? Le grand ſecret pour un Chré-
n en qui ce péché prédomine, eſt de ſe met-
ſous la conduite d'un homme de Dieu, in-
ligent, exact, zélé : mais c'eſt ce qu'ils ne
ulent pas. Enfin, ils s'y préſentent faiſant
ve avec leur paſſion, & ne rompant jamais
ec elle. Car obſervez-les dans la ſuite, &
us verrez ſi j'ai raiſon de me défier de leur
nitence. Ils déteſtent, ce ſemble, leur pé-
é : mais ils ne ceſſent pas pour cela d'en
ner l'objet & d'en entretenir les occaſions.
ſe défont d'un engagement : mais ce n'eſt
e pour en former un autre. La fréquenta-

tion de cette perſonne leur devenant mêm
nuiſible ſelon le monde, ils s'en éloignent
mais ils prennent parti ailleurs : au défaut
celle-ci, ils trouveront celle-là. Je dis plu
au défaut de tout le reſte, ils ſe trouvero
toujours eux-mêmes, & ce ſera aſſez. Ai
ils changent de ſujets, mais ils ne change
pas de ſentimens ; & malgré leur douleur pr
tendue, leur péché ſubſiſtera toujours. Qua
donc feront-ils une vraie pénitence ? Da
cette vie ? ils ne s'y déterminent jamais. Da
l'autre ? elle y eſt inutile & ſans effet. A
mort ? c'eſt alors le péché qui les quitte,
non pas eux qui quittent le péché. Les vo
donc ſans pénitence & dans le tems & da
l'éternité, & par conſéquent dans un état
réprobation. Or qui les réduit en cet éta
l'impureté. Mais ſi cela eſt, il s'enſuit do
que le monde eſt plein de réprouvés, pu
qu'il eſt plein de voluptueux & d'impudiqu
A cela, mon cher Auditeur, je n'ai p
toute réponſe que deux paroles à vous di
mais qui ſont d'une autorité ſi vénéral
& au même-tems d'une déciſion ſi expreſſ
qu'elles ne ſouffrent nulle réplique.

La premiere de ſaint Paul : que les i
pudiques ne ſeront jamais les héritiers
I. Cor. 6. royaume de Dieu : *Neque fornicarii, neq
adulteri, neque molles ..... regnum Dei poſſi
bunt.* La ſeconde de Jeſus-Chriſt même : c

ous ſommes tous appellés au Royaume de
)ieu, mais qu'il y en a peu d'élûs; *Multi* *Matt.*
ocati, pauci electi. Or comparant entr'elles 22.
es deux grandes vérités quelque indépen-
antes qu'elles ſemblent être d'abord l'une de
autre, j'y découvre un enchaînement admi-
ible: car quand je m'imagine d'une part beau-
oup d'appellés & peu d'élûs, & que de l'au-
e je vois tant d'ames ſenſuelles & ſi peu de
naſtes, je n'ai plus de peine à voir la liaiſon
e la parole du Sauveur du monde avec
elle de l'Apôtre, & je ne cherche point d'au-
e dénouement de ce terrible myſtère de la
jédeſtination & de la réprobation des hom-
es. Le ſeul partage que font dans le mon-
e l'incontinence & la chaſteté, ſuffit pour
ous le faire comprendre. Car s'il y avoit
eaucoup d'ame pures, ou ſi beaucoup d'im-
udiques ſe convertiſſoient, je ne pourrois
jeſque plus me perſuader, qu'il y eût ſi peu
élûs. Au contraire, s'il étoit vrai qu'il y eût
eaucoup d'élûs, malgré le petit nombre
ames pures, ou le nombre encore plus petit
impudiques convertis, il faudroit dire que
s impudiques auront donc place dans le
oyaume de Dieu. Mais un nombre infini
voluptueux & d'impudiques, & d'ailleurs
l impudique reçû dans l'héritage céleſte,
ilà ce qui vérifie & ce qui me fait parfaite-
ent entendre l'oracle du Fils de Dieu, plu-

ſieurs d'appellés, peu d'élûs : *Multi vocati pauci electi.*

C'eſt à vous, mes chers Auditeurs, à prendre garde, tandis qu'il eſt encore ten pour vous. Car il eſt tems encore après tout & à Dieu ne plaiſe que je vous renvoye ſa eſpérance. En vous propoſant des vérités terribles, mon deſſein n'a été que de vous l rendre ſalutaires. Si j'ai dit que l'impure eſt de tous les péchés celui qui rend le p cheur plus ſujet à la rechûte, ce n'eſt que po vous engager à une plus exacte pratique la vigilance chrétienne. Si j'ai dit qu'il n'y point de péché qui expoſe plus le pécheur la tentation du déſeſpoir, ce n'eſt que po vous élever au-deſſus de vous-mêmes, & po vous porter à implorer le ſecours de Di avec plus d'ardeur & plus de confiance. Si j' dit que nul autre péché ne tient le péche plus étroitement lié par l'habitude, ce n' que pour vous inſpirer des ſentimens pl héroïques, & pour vous déterminer à fai de plus généreux efforts. Votre ſalut les d mande, & Dieu les attend de vous : m pour cela, mon Dieu, nous avons beſoin votre grace, d'une grace prévenante, d'u grace victorieuſe & toute-puiſſante. Gra que je demanderai ſans ceſſe : elle eſt précie ſe, & j'en connois le prix ; mais toute pr cieuſe qu'elle eſt, je puis l'obtenir, & Di

e la refuſera point à ma priere. Grace à la-
uelle je ne mettrai nul obſtacle ; ce n'eſt pas
ſſez : à laquelle je me diſpoſerai, & par où?
ar la fuite des occaſions, par la mortification
e mes ſens, par la fréquente confeſſion, par
a lecture des bons livres, par d'utiles entre-
iens avec un directeur ſage & zélé, par les
umônes, par les ſacrifices, par tous les moyens
ue la religion me fournit. Grace à laquelle
e répondrai fidélement & ſans me tromper,
romptement & ſans héſiter, pleinement &
ns rien réſerver. Grace que je n'expoſerai
mais ; car l'expoſer, ce ſeroit vouloir la per-
re. Mais auſſi, mon Dieu, grace avec la-
uelle je me promettrai une ſainte perſévé-
ance, juſqu'à ce que j'arrive à la gloire où
ous conduiſe, &c.

SERMON
POUR LE LUNDI
de la troiſiéme Semaine.

Sur le Zéle.

Dixit Jeſus Phariſæis : Utique dicetis mihi hanc ſimilitudinem : Medice, cura teipſum.

Jeſus-Chriſt dit aux Phariſiens : Sans doute que vous m'appliquerez ce proverbe : Médecin, guériſſez vous vous-même. En ſaint Luc, chap. 4.

CE ne fut point par une ſimple conjecture de la diſpoſition des Phariſiens & de la malignité de leurs cœurs à ſon égard, que le Fils de Dieu leur parla de la ſorte : ce fut dit ſaint Chryſoſtôme, par un eſprit de prophétie, & par une vûe anticipée de ce qui lui devoit arriver dans ſa paſſion, puiſqu'en effet les Phariſiens le voyant ſur la croix, lui reprocherent qu'il avoit ſauvé les autres, & qu'il ne pouvoit ſe ſauver lui-même. Reproche que ce divin Sauveur avoit bien prévû qu'on lui feroit un jour ; mais à quoi

par avance répondoient bien les miracles qu'il péroit dans la Judée & dans la Galilée : eproche qui ne lui pouvoit être fait que par in eſprit d'infidélité ; & reproche enfin qui e détruiſoit de lui-même, puiſqu'il n'avoit oint d'autre fondement que l'envie & l'opiiâtreté des Phariſiens. Mais ne pouvons-nous as dire, qu'autant que ce reproche étoit oible contre Jeſus-Chriſt, autant auroit-il de orce contre nous ſi nous voulions aujourl'hui nous l'appliquer, ou s'il falloit nous en éfendre ? C'eſt ce qui m'engage, mes chers Auditeurs, à prendre pour ſujet de ce diſours, ce qui contient en effet tout le myſtèe de notre Evangile, ſçavoir cette parabole utrefois en uſage parmi les Juifs, *Medice, ura teipſum*; Médecin, guériſſez-vous vousnême. C'eſt ce qui me donne lieu de vous die dans les mêmes termes, du moins dans le nême ſens : Chrétiens, penſez à vous-mêes, corrigez-vous vous-mêmes, n'ayez point ant de zéle pour les autres, que vous n'en yez encore plus pour vous-mêmes ; ou pluôt, meſurez le zéle que vous avez pour les utres, ſur le zéle que vous devez avoir pour ous-mêmes, & de celui-ci tirez des conſéquences pour celui-là. Telle eſt la ſolide leon que je viens vous faire, après que nous urons demandé le ſecours du ciel par l'inercеſſion de Marie. *Ave, Maria.*

IL n'eſt rien de plus ſublime, ni même d plus héroïque dans l'ordre des vertus chré tiennes, que le zéle du ſalut & de la perfec tion du prochain. Car ce zéle, dans la penſé du Docteur Angélique ſaint Thomas, eſt un expreſſion de l'amour divin : c'eſt ce que l charité a de plus pur & de plus exquis ; c'eſ ce qui a fait le caractère des hommes apoſto liques ; c'eſt le don qu'ont eu les Prophétes & l'eſprit qui anime les Prédicateurs de l'E vangile ; enfin, c'eſt dans cette vie le couron nement & la conſommation de la ſainteté Auſſi quand l'Ecriture parle des Apôtres elle nous les repréſente comme de brillante étoiles dans le firmament de l'Egliſe, c'eſt à-dire, comme des lumieres en qui Dieu ſe plaît à faire éclater toutes les richeſſes de ſa grace. Cependant, Chrétiens, quelque excel lence & quelque prérogative que je décou vre dans ce zéle de la perfection des autres, il m'eſt évident, & voici tout mon deſſein, qu'il doit être ſoutenu & autoriſé, qu'il doit être épuré & réglé, qu'il doit être adouci & modéré par le zéle de notre perfection pro pre. Soutenu & autoriſé, parce que ſans cela il eſt vain & ſans effet ; épuré & réglé, parce que ſans cela il eſt défectueux & faux ; adouci & modéré, parce que ſans cela il eſt odieux & rebutant.

Tâchez, s'il vous plaît, Chrétiens, à bien entrer dans ces trois penſées. Rien de plus grand que le zéle du ſalut & de la perfection du prochain; mais ce zéle tout grand qu'il eſt, en le regardant du côté de Dieu qui l'inſpire, peut être, à le prendre du côté de l'homme qui le pratique, foible dans ſon ſujet, vicieux dans ſa ſubſtance, extrême dans ſon action. Il peut être foible dans ſon ſujet, parce qu'on ne penſe pas avant toutes choſes à l'appuyer ſur un ſolide fondement. Il peut être vicieux dans ſa ſubſtance, parce qu'on n'a pas ſoin d'en faire un juſte diſcernement. Il peut être extrême dans ſon action, parce qu'on n'y mêle pas ce qui en doit faire le ſage adouciſſement. Or d'où dépend ce fondement ſolide qui doit ſoutenir notre zéle, ce juſte diſcernement qui doit régler notre zéle, ce ſage adouciſſement qui doit modérer notre zéle? du ſoin que nous apporterons à nous corriger d'abord nous-mêmes & à nous perfectionner. Car c'eſt ce zéle de nous-mêmes & pour nous-mêmes, qui autoriſera notre zéle pour le prochain, qui rectifiera notre zele pour le prochain, enfin qui adoucira notre zéle pour le prochain. Voilà en trois mots les trois parties de ce diſcours.

C'Eſt par nous-mêmes, Chrétiens, que PAR

doit commencer ce zéle de correction & de réforme que la vûe des intérêts de Dieu a coutume de nous inſpirer : & cette maxime eſt fondée ſur l'ordre eſſentiel de la charité, qui veut qu'en matiere de ſalut & de tout ce qui ſe rapporte au ſalut, nous nous aimions, ſans exception, nous-mêmes préférablement à tout autre. Car l'amour-propre, dit ſaint Ambroiſe, qui eſt condamné comme vicieux & comme injuſte dans tout le reſte, devient en ce ſeul point, non-ſeulement honnête & raiſonnable, mais d'une obligation & d'un devoir indiſpenſable. En effet, je dois aimer le ſalut de mon prochain plus que mes biens, plus que ma ſanté, plus que mon honneur, plus que ma vie ; mais il ne m'eſt pas même permis de l'aimer autant que mon ſalut propre, & que ma perfection ſelon Dieu : & s'il étoit en mon pouvoir de convertir tout le monde en me pervertiſſant, ou de le réformer en me déréglant, je devrois abandonner la converſion & la réformation de tout le monde ; perſuadé que Dieu ne voudroit pas alors que le monde fût converti ni réformé par moi, puiſqu'il ne pourroit être qu'au préjudice de cette charité perſonnelle que je me dois à moi-même, & en vertu de laquelle Dieu veut que je m'applique premierement à moi-même, & que je lui réponde de moi-même.

C'eſt ainſi que raiſonne ſaint Auguſtin, & rès lui le Docteur Angélique ſaint Tho- as. Or que s'enſuit-il de là ? ce que j'ai dit abord, Chrétiens : ſçavoir, que tout zéle la perfection des autres, qui ne ſuppoſe pas zéle ſincére de ſe perfectionner ſoi-mê- e, quelque droite intention d'ailleurs qui le ſſe agir, eſt un zéle peu ſenſé, un zéle mal donné, un zéle même chimérique & faux; par conſéquent un zéle ſans autorité du té de celui qui l'exerce, & ſans effet de la rt de ceux envers qui on l'exerce. Pour- uoi un zéle ſans autorité du côté de celui ui l'exerce ? Saint Grégoire Pape en ap- orte la raiſon : parce qu'il n'y a que le bon xemple que l'on donne, & le témoignage u'on ſe rend d'avoir commencé par ſoi-mê- ne, qui puiſſe autoriſer une entrepriſe auſſi élicate que celle de reformer les autres ; & ue du moment que le zéle n'eſt pas ſoute- u d'une régularité au moins égale à celle u'il exige du prochain, & dont il veut faire ne loi au prochain, il n'a plus même cette ienſéance qui lui ſeroit néceſſaire pour ſe éclarer & pour agir. Je m'explique. Vous ous inquiétez de mille choſes, que vous rétendez être autant d'abus, & à quoi l'on onvient avec vous qu'il ſeroit bon d'appor- er reméde : mais on vous dit au même-tems ue cette inquiétude vous ſied mal, tandis

que tout ce qu'il y a dans vous-même de blâ mable & ſouvent d'inſupportable, ne trou ble en rien votre tranquillité. Vous êtes tou ché des injuſtices & des déſordres qui ré gnent dans notre ſiécle, & l'on ne peut pa déſavouer qu'il n'y en ait de très-grands & en très-grand nombre : mais d'ailleurs on vous répond que vous avez mauvaiſe grace de par ler ſi haut, & de déclamer avec tant de cha leur contre des déſordres étrangers, tandis que vous prenez ſi peu garde à certains dé ſordres viſibles qu'on remarque dans votre perſonne, & que vous y pourriez remarquer. Vous donnez des avis ſalutaires, & peut-être eu égard aux ſujet & aux circonſtance, ces avis ſont-ils bien fondés : mais quelque bien fondés qu'ils puiſſent être, on ne com prend pas avec quelle aſſûrance vous oſez les donner à celui-ci ou à celle-là, & les donner ſi exactement, & les donner ſi rigou reuſement, en ne vous les donnant jamais à vous-même. Car on a toujours droit de s'é tonner que des défauts dont Dieu ne vous a point fait reſponſable, & qu'il ne tient pas à vous de corriger, excitent tant vos murmu res & vos plaintes, lorſque les vôtres dont vous devriez être encore plus en peine, & dont Dieu vous demandera compte, ne font ſur vous nulle impreſſion. Ordonnez dans vous la charité, ſelon le précepte & l'expreſ.

on du Saint Esprit ; c'est-à-dire, avertissez-
ous vous-même, reprenez-vous vous-mê-
ne, scandalisez-vous de vous-même, & puis
ous serez reçu à reprendre & à censurer les
utres. Sans cela, non-seulement votre zéle
'a rien que de foible, mais il devient même
n quelque sorte mépriſable, puisqu'il porte
vec soi sa réfutation, & qu'il n'y a qu'à l'op-
oser à lui-même pour le faire taire & pour le
onfondre.

C'est l'excellente leçon que vouloit nous
ire le Fils de Dieu dans l'Evangile, par cet-
e espece de parabole dont il se servoit : *Quid* Luc. 6.
utem vides festucam in oculo fratris tui ; &
rabem quæ in oculo tuo est, non consideras ?
ourquoi voyez-vous une paille dans l'œil
e votre frere, vous qui dans le vôtre n'ap-
ercevez pas une poutre ? & comment pou-
ez-vous dire à votre frere : Mon frere, souf-
ez que je vous ôte cette paille qui vous in-
ommode, lorsque vous avez vous-même
ne poutre qui vous aveugle ? Comme si le
auveur du monde eût dit à ce prétendu zélé,
'est la réflexion de S. Chrysostôme, qui re-
ient à ma pensée, comme s'il lui eût dit qu'un
el zéle ne lui convenoit pas ; & que ce lan-
gage de charité, qui dans tout autre auroit
té louable, ne pouvoit être qu'un reproche
ontre lui. Comme s'il lui eût dit, que quel-
que sensibles que fussent les imperfections de

ſon frere, ce n'étoit point à lui à les rem-
quer & à les voir, *Quid autem vides?* que
avoit des lumieres, il devoit les ménager p
lui-même, & établir pour principe que juſq
ce qu'il fût parvenu à la connoiſſance de
même, c'étoit une préſomption de voul
connoître les autres & les juger.

Morale que ce divin Maître enſeign
encore bien mieux dans la pratique, lo
qu'il trouvoit mauvais, par exemple, q
les Phariſiens entrepriſſent d'accuſer deva
lui cette femme ſurpriſe en adultère, & qu'
s'ingéraſſent à en pourſuivre la punition. Po
quoi cela, demande ſaint Jérôme? le crin
de cette femme n'étoit-il pas conſtant
avéré? la loi de Moyſe n'ordonnoit-elle p
expreſſément qu'elle fut lapidée? Il eſt vra
mais il paroiſſoit indigne à Jeſus-Chriſt, q
des hommes auſſi criminels que les Phariſien
& qui remplis d'une fauſſe idée de leur ſain
teté, ne penſoient à rien moins qu'à pun
dans eux-mêmes ce qu'ils condamnoient ave
tant de ſévérité dans le prochain, s'éri
geaſſent en cenſeurs publics, témoignaſſen
tant d'ardeur pour l'obſervation de la loi, 1
fiſſent partie contre les pécheurs: voilà c
que le Sauveur du monde ne pouvoit ſup
porter: & c'eſt pourquoi il leur répondit
que celui d'entre eux qui ſe trouvoit ſans pé
ché, jettât donc la premiere pierre; leur mar

qant ainſi qu'il n'y avoit que celui-là ſeul à
qi il pût être permis de le faire, & que les
atres avoient aſſez dans leurs propres ſcan-
cles de quoi s'occuper, pour ne pas tourner
tutes leurs penſées & tout leur zéle contre
l; ſcandales d'autrui. Argument plauſible
convaincant dont ces ſages du Judaïſme
ſentirent ſi vivement preſſés, que, ſelon le
pport de l'Evangéliſte, ils ſe retirerent ſans
en dire; *Et audientes unus poſt unum exi-* Joan. 8.
nt incipientes à ſenioribus.

Mais avouons-le, mes chers Auditeurs, &
plorons ici la miſére humaine. Examinons
en tous les traits de ce tableau, & nous
connoîtrons que c'eſt le nôtre. Car qu'y a-
il de plus commun dans le Chriſtianiſme,
ue l'illuſion de ce zéle Phariſaïque, qui con-
ſte à être éclairé pour les autres, régulier
our les autres, fervent pour les autres, & pour
oi-même ſans exactitude, ſans attention,
ans réflexion? Que voit-on maintenant dans
e monde? vous le ſçavez: des gens qui vou-
roient rétablir l'ordre par-tout ailleurs que
ans leurs perſonnes & dans leur conduite;
es laïques corrompus & peut-être impies,
ui prêchent ſans ceſſe le devoir aux Eccléſi-
aſtiques: des ſéculiers mondains & volup-
ueux, qui ne parlent que de réforme pour
es Religieux? des hommes de robe pleins
d'injuſtices, qui invectivent contre le liberti-

nage de la Cour, des courtisans libertins, qui déclament contre les injustices des hommes de robe; des particuliers d'une conduite déréglée qui cherchent des moyens pour remettre ou pour maintenir la regle dans l'Etat, mais à qui l'on pourroit bien dire ce que Jesus-Christ disoit à ces femmes de Jérusalem: *Nolite flere super me, sed super vos ipsas flete*; ne pleurez point sur moi, mais sur vous mêmes. Luc. 13.

En effet, on s'afflige & on gémit, on se plaint que le monde se pervertit tous les jours qu'il n'y a plus de religion, que les intérêts de Dieu sont abandonnés; & l'on ne gémit pas sur les relâchemens où l'on tombe, & où l'on s'entretient, sur la mauvaise éducation qu'on donne à ses enfans, sur les débauches qu'on tolére dans ses domestiques. Saint Paul avoit peine à comprendre comment celui qui n'a pas soin de sa maison, pouvoit avoir le zéle de l'Eglise de Dieu, *Quomodo Ecclesiæ Dei diligentiam habebit*? Mais ce que S. Paul ne comprenoit pas, on le comprend bien aujourd'hui, puisqu'on a trouvé le secret d'allier ces deux choses; & que malgré la corruption des familles chrétiennes, causée par la négligence de ceux qui les gouvernent, il est pourtant vrai que jamais l'Eglise n'eut tant de réformateurs, sans mission, sans titre, sans caractère, qui se croient néan- 1. Tim. 3. 4.

oins ſuſcités & autoriſés de Dieu.

Je ſçais, mes chers Auditeurs, que les Saints nt eu ce ſentiment de zéle ; mais plût au el qu'on voulût s'en tenir aux exemples des ints ! il n'en faudroit pas davantage pour us porter à un prompt amendement, & our nous établir dans une ſolide humilité. e ſçais que David diſoit à Dieu : *Tabeſcere* Pſ. 118. *e fecit zelus meus, quia obliti ſunt verba tua nimici mei.* Ah, Seigneur ! mon zéle m'a eſſéché, quand j'ai vû juſqu'à quel point os ennemis vous oublioient : mais je ſçais uſſi qu'il ne parloit de la ſorte, qu'après s'êre reproché mille fois de l'avoir oublié luiinême, qu'après en avoir fait une rigoureuſe énitence, qu'après avoir hautement & pleiement réparé un oubli ſi criminel. Faiſons e qu'il a fait & nous aurons droit de dire ce qu'il a dit. Je ſçais quels vœux & quels ſouhaits formoit ſaint Bernard, quand il deſiroit avec tant de paſſion de revoir l'Egliſe dans ſon ancien luſtre & dans ſa premiere pureté ; *Quis mihi det, ut videam Eccleſiam Dei ſi-* Bern. *cut in diebus antiquis* ? mais autant que je ſuis édifié du ſouhait de ſaint Bernard, autant ſuis-je ſurpris & confus de voir ſouvent tenir ce langage à un mondain, connu pour avoir peu de religion, ou à une mondaine, remplie d'orgueil & idolâtre d'elle-même ; & j'en reviens pour l'un & pour l'autre à la maxime

de l'Evangile, *Cura te ipſum* : c'eſt bien vous qu'il appartient de parler en ces termes allez, guériſſez vos plaies qui ſont viſibles mortelles, & ne vous ingérez point à voulo guérir celles que la malignité d'un eſprit ch grin vous fait peut-être appercevoir là où n'y en a point. Demeurez dans vous-même vous y trouverez plus que ſuffiſamment quoi employer, & même à quoi épuiſer c fonds de zéle qui vous rend ſi vif & ſi arden Que l'Egliſe ſoit réformée ; j'y conſens : mai elle ne le doit point être par vous, tandis qu vous ſerez ce que vous êtes. Vous aurez bea porter des loix : dès que ces loix viendront d vous qui n'en gardez aucune, elles ne ſervi ront qu'à votre confuſion, puiſque rien n paroît plus digne de mépris qu'un zéle acti & empreſſé dans un homme dont les action démentent les paroles.

De-là, zéle ſans effet de la part de ceu envers qui on l'exerce, & voici pourquoi : car comme nous n'aimons pas à être corrigés, & que naturellement toute réforme qui nous vient d'ailleurs que de nous-même, par la ſeule raiſon qu'elle vient d'ailleurs, nou bleſſe & nous révolte, nous nous attachons volontiers à examiner quiconque ſous une apparence de zéle & de charité veut prendre l'aſcendant ſur nous ; & nous croyons bien nous en défendre, quand nous remarquons

ns lui certains foibles qu'il ne remarque
s lui-même, & ſur quoi il ne ſe fait pas
ſtice. Par là nous éludons toutes ſes remon-
ances, par là nous ſçavons lui fermer la bou-
ie; par là, bien loin de l'écouter, nous de-
nons fiers & indociles; par là nous pen-
ns avoir droit de lui répondre ce que répon-
t Jetro à Moyſe: *Stulto labore conſumeris*; *Exod.* 18.
ous travaillez en vain, & vous prenez une
eine bien inutile. La plus groſſiere des er-
urs eſt de penſer que l'on vous croira, lorſ-
u'il paroît par votre conduite, que vous ne
ous croyez pas vous-même; que l'on ſuivra
os conſeils, quand vous êtes le premier dans
pratique à les abandonner. C'eſt bâtir d'une
ain, tandis que l'on détruit de l'autre: ce
ue l'Ecriture traite de folie. De-là vient que
eux qui dans le monde & par office ſont
hargés de répondre des autres & de les cor-
iger, ont une double obligation mais une
bligation, dit S. Auguſtin, auſſi terrible de-
ant Dieu qu'elle eſt indiſpenſable, de s'ap-
liquer avant toutes choſes à leur perfection
ropre, pour ſe rendre capables de remplir les
levoirs que la Providence leur a impoſés. De-
à vient que le grand Apôtre parlant des Prê-
res & des Miniſtres de l'Egliſe, veut pour
premiere qualité que ce ſoient des hom-
nes irrépréhenſibles, *Oportet irreprehenſibiles* 1. *Tim.* 3.
ſſe: pourquoi? afin que les peuples, pour ſe

parer de leur cenſure, ne puiſſent pas leur di re : *Medice, cura teipſum :* vous êtes médeci des ames, mais ſoyez d'abord médecin d la vôtre. Reproche qui leur ôte toute liber de parler, & toute autorité dans l'exercice d leur miniſtère. Reproche ſi je puis uſer d cette figure d'Iſaïe, qui les tient comme de chiens muets dans la maiſon de Dieu. Repro che, qui les met dans la néceſſité de ſouffrir l vice & de craindre les vicieux ; de tolére celui-ci, & de ne pas pouſſer celui-là. Re proche enfin, qui de tout tems a énervé & qui énerve encore plus que jamais la diſcipli ne & le bon ordre, dont ils devroient être l ſoutien, mais dont il faudroit pour cela qu'il fuſſent les modéles.

Non pas après tout, Chrétiens, qu'on n dût même leur obéir & profiter de leur leçons, quand il paroîtroit encore dans eux plus de foibleſſes, & qu'ils ſeroient moins ré glés ; puiſque leur caractère eſt indépendan du mérite de leur vie, & que ſelon Jeſus-Chriſt, du moment qu'ils ſont aſſis dans la chaire de Moyſe, il faut recevoir avec reſpect ce qu'ils enſeignent ſans prendre garde à ce qu'ils font : mais parce que le commun des hommes n'eſt ni aſſez ſpirituel, ni aſſez équi table, pour faire cette préciſion, on juge com munément de l'un par l'autre ; & en mépri ſant ce qu'ils font, on s'accoutume à mépri

ce qu'ils enſeignent. Or ſi le plus ſaint mi-
tère n'eſt pas là-deſſus à l'épreuve de la
lignité du monde, que ſera-ce de toutes les
res conditions ? Ah ! Chrétiens, que ne
ut point un homme tel que le concevoit
nt Paul, un homme irrépréhenſible ? il n'y
point de mal qu'il ne puiſſe arrêter, point
bien qu'il ne ſoit en état de procurer. S'il
dans une charge, avec quelle force ne par-
a-t-il pas, quand il faudra s'oppoſer à des
ndales ? s'il eſt à la tête d'une famille, quel
pire n'y prendra-t-il pas pour y faire fleu-
la piété ? s'il a des enfans à élever, de quel
ids ne ſeront pas auprès d'eux ſes avertiſſe-
ens & ſes conſeils, & avec quelle docilité
les recevront-ils pas ? Mais qu'un pere dé-
uché ou violent, faſſe à ſon fils des leçons
modération & de régularité, quel fruit en
ut-il eſpérer ? Qu'une mere évaporée &
ondaine prêche à ſa fille la modeſtie & la
ite du monde, quel ſuccès en peut-elle at-
ndre ? Donnez, Seigneur, donnez à votre
gliſe des Miniſtres pour la gouverner, & à
otre peuple des guides pour le conduire: mais
es Miniſtres qui ſçachent ſe gouverner eux-
êmes, mais des guides qui apprennent à ſe
onduire eux-mêmes : car c'eſt ainſi que le
oin de notre propre perfection doit autoriſer
otre zéle, & qu'il le doit encore régler, com-
e nous l'allons voir dans la ſeconde partie.

II. PARTIE. IL y a, dit saint Jérôme, des vertus d'u nature si équivoque & si douteuse, que la pi miere regle pour les pratiquer sûrement, de s'en défier. Tel est le zéle de la perfecti du prochain. Dieu nous en fait une vertu & une vertu nécessaire en mille rencontre mais parce que ce zéle est sujet à dégéner & à se corrompre, Dieu veut qu'en le prat quant, nous l'examinions, & que notre so principal soit de le rectifier : de le rectifier dis-je, & par rapport à notre raison, & p rapport à notre cœur ; par rapport à notre ra son, parce qu'il se peut faire que ce ne so pas un zéle selon la science, ainsi que no *Rom.* 10. l'apprend saint Paul, *Æmulationem Dei h bent, sed non secundùm scientiam* ; par rappo à notre cœur, parce qu'il arrive souvent q ce n'est pas un zéle selon la charité. Or p où le rectifierons-nous en l'une & en l'aut maniere ? Je dis que ce sera par le zéle de no tre perfection propre ; & voilà, Chrétiens la seconde leçon que je tire de cette paro de notre Evangile, *Cura teipsum.* Tâchons en bien pénétrer le sens.

Nous avons du zéle pour les autres ; souvent il se trouve que ce zéle, bien loin d'ê tre un zéle selon la science, par une malheu reuse contagion que lui communiquent le qualités de notre esprit, est un zéle erroné, u

zé

éle bizarre, un zéle borné & limité : autant
e caractères qui le falſifioient, & qui nous
bligent par conſéquent à en faire un ſérieux
xamen, pour le bien connoître & pour ne
ous y pas laiſſer ſurprendre. Permettez-moi
'en venir à un détail, qui développera toute
a penſée. Combien d'hérétiques dans la ſui-
e des ſiécles ont entrepris de réformer l'E-
liſe, & d'en retrancher, ſoit pour le dogme,
oit pour la diſcipline, des erreurs & des abus
maginaires ? Peut-être quelques-uns agiſ-
oient-il avec une eſpece de bonne foi :
eut-être ſe flattoient-ils d'avoir reçû grace
our cela, & peut-être en effet y étoient-ils
ouſſés par un certain mouvement de zéle :
ais zéle erroné, qui procédant de l'eſprit
e ſchiſme, ne pouvoit être que pour la deſ-
uction & nullement pour l'édification. Si
eux que ce zéle animoit, avoient eu au mê-
e-tems un autre zéle, je veux dire, celui
e leur propre ſanctification ; ſi d'abord ils
uſſent fait un retour ſur eux, pour réfor-
er leur orgueil, pour réformer leur pré-
mption, pour réformer leur ſingularité,
our réformer leur entêtement & leur opi-
iâtreté, ſources funeſtes & ordinaires des
éréſies, la raiſon leur eût dit, ou ils ſe ſe-
oient dit à eux-mêmes : Il n'eſt pas juſte que
on ſentiment particulier ſoit la déciſion &
regle des choſes ; mais il eſt juſte au con-

traire que je le ſoumette à l'autorité de cel
qui a Jeſus-Chriſt pour chef & le Saint-Eſpr
pour maître. En matiere de religion, le par
de l'obéiſſance & de l'unité eſt le ſeul par
qu'il y ait à prendre; & quand hors de-là
ferois des miracles, non-ſeulement ces mir
cles me devroient être ſuſpects, mais je l
devrois regarder comme des illuſions. Ils a
roient penſé, ils auroient parlé de la ſorte
& le zéle de leur réformation perſonnelle e
ſervi de correctif au prétendu zéle d'une r
formation générale, qui les trompoit. Ma
parce que cette attention ſur eux-mêmes le
manquoit, qu'arrivoit-il, Chrétiens? ce q
vous ſçavez: en voulant retrancher des abu
ils rempliſſoient le monde d'erreurs; en
s'appliquant jamais à guérir ces maladies i
ternes qui corrompoient peu à peu le fon
de leur religion, ils ſe pervertiſſoient, ils
précipitoient en aveugles dans l'abyme
perdition, & ils y entraînoient les autres av
eux. Voilà ce que j'appelle un zéle erroné

Zéle bizarre: ſuivez-moi toujours,
reconnoiſſez aujourd'hui les égaremens
l'homme dans la recherche même du bie
zéle bizarre, qui ſans avoir appris à ſe go
verner par le bon ſens, voudroit néanmoi
être reçû à gouverner ſouverainement
monde; & qui plein de ſes idées vaines
quelquefois extravagantes, au lieu de trava

er à les redreſſer, prétend à ſon gré, & ſelon extravagance de ſes idées, donner la loi par-out, & réformer tout. Or combien d'exem-les dans le ſiécle où nous vivons, n'en avons-ous pas ? Laiſſez agir des gens pouſſés & onduits par cet eſprit, & vous verrez quels eaux effets aura leur zéle. Il n'y aura point l'états qu'ils ne renverſent, point de devoirs u'ils ne confondent, point de ſociétés qu'ils e diviſent, point de maiſons qu'ils ne trou-lent. Au lieu de proportionner leur zéle aux onditions des hommes, ils meſureront les onditions des hommes par leur zéle. Au ieu de s'accommoder aux génies & aux ta-ens, ils voudront accommoder tous les ta-ens & tous les génies à leurs humeurs & à eurs vûes. Ils ſeront ſévéres où il faut être loux, & lâches où il faudroit être ſévéres. ls conſeilleront plus qu'on ne peut, & ne lemanderont pas ce que l'on doit : ils por-eront à des excès de perfection, incompati-les avec les points d'obligation. L'un enga-era à des retraites imprudentes & hors de aiſon, l'autre à des éclats inſoutenables & ême ſcandaleux : celui-ci, d'un homme u monde bien intentionné fera un viſion-aire ; celui-là, d'une femme vertueuſe une évote entêtée : pourquoi ? parce que tout ela n'a pour principe qu'un zéle mal enten-u, & que le premier agent qui donne aux

autres l'impreſſion, ne s'eſt pas étudié d'abord à ſe régler ſoi-même. Le reméde ſeroit donc de ſe précautionner contre ſoi-même, *Cura teipſum*, & de faire les réflexions ſuivantes : Je paſſe pour ſingulier, & je le ſuis en effet. J'ai toujours des ſentimens écartés & oppoſés aux ſentimens communs. Or dans la conduite du prochain dois-je tant déférer à mes lumieres; & la prudence ne veut-elle pas que je m'attache à ce qui eſt généralement approuvé, & que je me départe de ce que je vois contredit par une certaine raiſon univerſelle ? C'eſt ainſi que le zéle pourroit devenir diſcret & ſage; mais bien loin de ſe faire une ſi utile leçon, on ſe fait de ſes bizarreries une eſpece de mérite; & parce qu'on a l'eſprit tourné autrement que le reſte des hommes on ſe croit au-deſſus de tous les autres hommes, ſans conſidérer qu'il eſt bien plus probable qu'on eſt d'autant plus au-deſſous qu'on penſe moins y être.

De-là zéle borné & limité : ce que l'on a jugé bon & ſaint, on veut qu'il ſoit bon & ſaint pour tout le monde; & ſi tout le monde n'en paſſe par-là, on eſt déterminé à condamner tout le monde & à croire tout le monde perdu. Hors du plan de réforme qu'on a conçû, tout paroît égarement, tout paroît déſordre & relâchement. Mais Dieu le ſouverain maître, a-t-il donc traité avec

ous, pour ne distribuer ses dons & ses gra-
es que selon vos projets ? n'a-t-il point dans
es trésors de sa sagesse d'autres idées du bien,
ue celles que vous proposez ? nous appelle-
-il tous au même genre de perfection ? nous
onduit-il tous par le même chemin ? est-ce
vous seul qu'il a révélé ses voies ? est-ce de
ous seul qu'il veut se servir pour l'accom-
lissement de ses desseins ? & qui êtes-vous
nfin, pour entreprendre, si je puis ainsi par-
er, de racourcir sa Providence, & pour vou-
oir lui prescrire des bornes ? Il auroit fallu
e bonne heure vous élever l'esprit, *Cura*
eipsum : il auroit fallu vous faire une plus
rande ame, une ame capable de tout bien,
apable au moins d'estimer le bien par-tout
ù il est & de quelque part qu'il vienne. Il
uroit fallu vous appliquer ces paroles de l'A-
ôtre aux Corinthiens : *Eandem autem ha-* II. Cor.
entem remunerationem.....dilatamini & vos ; 6.
yez, mes Freres, les uns pour les autres un
éle moins étroit & moins resserré. Alors on
e vous verroit plus tant fatiguer le monde
e vos avis ; on ne vous entendroit plus tant
éclamer contre ceux qui prennent d'autres
outes que les vôtres, & vous ne feriez plus
ant d'efforts pour les amener, ou de gré, ou
e force, à votre point.

Cependant après avoir rectifié le zéle par
apport à l'esprit, il reste à le régler & à

l'épurer par rapport au cœur; & c'eſt ici que notre amour-propre triomphe, & qu'il met en œuvres tous ſes artifices & toutes ſes ruſes. Car de croire que tout zéle pour la perfection du prochain, ſoit un zéle inſpiré de Dieu, abus, Chrétiens : ſi cela étoit, il ne ſeroit ni ſi prompt ni ſi naturel; il ne ſeroit pas ſi aiſé de l'avoir; il en coûteroit davantage pour le ſoutenir, & l'on ne verroit pas les plus imparfaits & ſouvent même les plus libertins s'en faire honneur. Mais l'illuſion eſt, de confondre les choſes, & de prendre pour vrai zéle ce qui eſt paſſion & pure paſſion : je veux dire, de prendre pour zéle ce qui eſt chagrin, de prendre pour zéle ce qui eſt inquiétude, de prendre pour zéle ce qui eſt intrigue, de prendre pour zéle ce qui eſt envie, de prendre pour zéle ce qui eſt ambition & intérêt : car tout cela, quoiqu'infiniment éloigné d'un zéle chrétien, ne laiſſe pas de l'imiter & d'en avoir toutes les apparences. Ainſi l'envie ſemble-t-elle déplorer dans le prochain des défauts qu'elle ſe plaît à y remarquer. Ainſi l'ambition, ſous prétexte de rétablir ou de maintenir l'ordre, cherche-t-elle à dominer. Ainſi l'eſprit d'intrigue trouve-t-il par-là mille occaſions de ſe produire & de s'ingérer. Ainſi la vivacité d'une ame naturellement inquiéte la porte-t-elle à ſortir hors d'elle-même, pour s'attacher aux imperfections du pro-

ain & pour y trouver des ſujets ſur quoi
excuſer. Ainſi la mélancolie prend-elle le
om de zéle, pour avoir droit de conteſter &
e condamner. Mais tout cela, ajoute ſaint
régoire Pape, n'eſt point ce zéle de Dieu
l'avoit ſaint Paul, quand il diſoit aux Co-
nthiens : *Æmulor enim vos Dei æmulatione.* *II. Cor.*
'eſt le zéle de l'homme & de l'homme paſ- 11.
onné, de l'homme aveugle & corrompu.
r ſans le zéle de Dieu, celui de l'homme
'eſt qu'un phantôme, & pour parler avec
Ecriture, un idole de zéle, *Idolum zeli* : *Ezech.*
eſt l'expreſſion du Prophéte Ezéchiel ; & 8.
ous ſçavez ce que dit l'Apôtre S. Jacques,
ue la paſſion de l'homme, c'eſt-à-dire, le
le de l'homme n'accomplit jamais la juſtice
e Dieu.

Mais qu'un homme de bonne heure ſe ſoit
udié lui-même, pour connoître les plus
crets mouvemens de ſon cœur ; que par de
intes violences il ſe ſoit rendu maître de
s inclinations & de ſes antipathies, de ſes
ſirs & de ſes averſions ; qu'il ait appris à
primer ſa cupidité, à borner ſon ambition,
étouffer ſes reſſentimens, à modérer ſes co-
res, à calmer ſes inquiétudes : alors il ſera
état de diſtinguer quel eſprit l'anime dans
n zéle, & de le réduire aux termes de la
iſon & de l'équité. Sans autre pierre de
uche que ſes propres réflexions, il démêlera

au travers des plus belles couleurs dont ſe pare le faux zéle, la malignité de l'envie, l'aigreur de l'animoſité & de la haine, les emportemens de la vengeance, les artifices de l'intrigue, les prétentions de l'intérêt, les ſaillies & les impétuoſités du naturel. Il ſçaura quand il faudra parler, & quand il faudra ſe taire. Il ne cherchera point à guérir un mal peut-être aſſez léger, par un autre mal beaucoup plus grand; & à corriger un déſordre peut-être aſſez peu ſenſible, par un autre déſordre beaucoup plus criminel; je veux dire par une médiſance atroce, ou par un éclat ſcandaleux. Il ne s'attachera point opiniâtrément, ſous une apparence de zéle, à butter certaines perſonnes qui ne lui plaiſent pas, à les décrier & à les détruire plutôt que d'autres qu'il aime & à qui il paſſe tout. Dès qu'il aura quelque ſujet de craindre que ſes vûës ne ſoient pas aſſez épurées, qu'il n'y entre de la paſſion, il prendra le parti de l'humilité & du ſilence; perſuadé qu'il vaut mieux après tout riſquer la perfection de ſon frere que la ſienne propre. Ah! mon Dieu, qu'eſt ce que l'homme, & combien eſt-il ſujet à s'égarer, lors même qu'il ſemble tenir les voies les plus droites & pratiquer les plus belles vertus? Quoi qu'il en ſoit, Chrétiens, il ne ſuffit pas d'autoriſer notre zéle pour la perfection du prochain, & de le régler:

ut encore l'adoucir, & c'eſt à quoi nous ſer-
ra le zéle de notre perfection particuliere,
mme je vais l'expliquer dans la troiſiéme
rtie.

SI dans la conduite de la vie nous étions III. PARTIE.
ujours auſſi diſpoſés, ou à faire grace aux
tres qu'à nous la faire à nous-mêmes, ou à
us faire juſtice à nous-mêmes qu'à la faire
ux autres, il ſeroit inutile, dit ſaint Chry-
ſtôme, de chercher dans la morale chrétien-
e de quoi tempérer la ferveur de notre zéle
l'égard du prochain, puiſqu'il eſt conſtant
'elle n'excéderoit jamais les termes d'une
ſte modération. Mais parce que l'iniquité
e l'homme lui donne un penchant tout con-
aire, & que ſon naturel le porte, quand il
laiſſe agir, à n'être indulgent que pour
i, & à réſerver pour les autres toute ſa ſé-
érité, le zéle le plus ſincére & le plus pur a
eſoin d'un tempérament, qui ſans affoiblir ſa
ertu, rende ſon action plus ſupportable, &
ui en corrige les excès ſans en altérer le prin-
pe. Ainſi le Sauveur du monde réprima-t-il
zéle de deux diſciples qui s'intéreſſerent
our ſon honneur, & qui indignés de l'ou-
age qu'il avoit reçu, lui demandoient qu'il
t deſcendre le feu du ciel ſur les Samari-
ins. Zéle Apoſtolique, reprend ſaint Am-
oiſe, mais dont la rigueur devoit être adou-

cie par l'onction de cette admirable parole;
Luc. 9. *Nescitis cujus spiritûs estis*, vous ne sçavez pas sous quelle loi vous vivez, & quel en est l'esprit. Ainsi dans la doctrine de S. Paul, le zéle même de la conversion des pécheurs, qui devroit être, ce semble, le plus ardent & le plus libre, veut-il néanmoins des ménagemens sages, & si nécessaires, que sans cela, tout divin qu'il est, il deviendroit non-seulement inefficace, mais intolérable & odieux. Ainsi de tout tems les hommes Apostoliques, dans la poursuite des plus saintes entrepriſes, ont-ils crû, si j'ose parler ainsi, devoir humaniser leur zéle, pour lui donner cet attrait & cette grace dont ils étoient persuadés que dépendoit sa force. Il est donc question de trouver le correctif, mais le correctif infaillible & sûr, de tous les mouvemens trop vifs & trop impétueux du zéle, quoique véritable, dont on se sent animé pour les autres; & je dis encore que c'est le zéle qu'on doit avoir pour soi-même : en voici la raison qui comprend dans un seul point les plus excellentes instructions.

C'est que tout homme zélé pour soi-même, quelque bien qu'il se propose & qu'il enviſage hors de soi, a toujours en vûe cette grande maxime, de ne risquer jamais la charité, & d'abandonner plutôt tout le reste que d'exposer cette vertu, qu'il regarde comme le

ndement & la baſe de tout ce qu'il prétend
lifier. Il dit ſur-tout & par-tout avec l'Apô-
e : Quand je parlerois le langage des An-
s, quand je ferois des miracles dans le mon-
, ſi je n'ai la charité je ne ſuis rien. Or la
arité a toutes les qualités, qui doivent faire
ns une ame cet admirable tempéramment
ue nous cherchons; & il eſt impoſſible que
zéle dégénére dans aucune des extrémités
quoi il eſt ſujet, tandis que la charité le di-
ge. Car prenez garde, Chrétiens; le zéle
ont on ſe ſent émû à l'égard du prochain,
and il abonde, eſt naturellement impa-
ent, précipité, aigre, impérieux, défiant,
crédule, facile à s'offenſer & à ſe piquer :
oilà ſes défauts, ou pour mieux dire, ſes ex-
s. Mais par des caractères bien oppoſés &
en remarquables, la charité, ſelon S. Paul,
t patiente, humble, ſimple, ſans fard, ſans
greur, ne s'emportant jamais, ne s'élevant
mais, ſe réjouiſſant du bien, croyant peu le
al, enſorte que nous y trouvons tous les
douciſſemens qui doivent perfectionner no-
e zéle. Etudions tous ces traits, mes chers
uditeurs, & ne négligeons pas des regles
uſſi eſſentielles & auſſi importantes que cel-
s-là.

Le zéle, je dis le zéle de la perfection d'au-
rui, eſt naturellement impatient. Car on en
oudroit voir d'abord le ſuccès : on voudroit

qu'au moment qu'on a parlé, la face du mon de changeât; qu'il n'y eût plus d'abus, plu de déſordres, dès qu'on les a condamnés : & parce qu'on n'y voit pas les choſes ſi-tôt diſ poſées, non-ſeulement on ſe rebute, mais o en conçoit de la haine contre les perſonnes mais on en témoigne du dépit, mais on écla te & on s'emporte, pourquoi ? parce qu'o ne ſçait pas conſerver la charité, cette char té patiente, & qu'on ne l'appelle pas à ſo conſeil. Or voulez-vous, mon Frere, diſo ſaint Auguſtin, être plus modéré & plus pa tient dans votre zéle ? conſidérez l'éterni de Dieu : *Vis eſſe longanimis ? vide æternit tem Dei.* Car à le bien prendre, votre zé n'eſt inquiet & empreſſé, que parce que vo tre vie eſt courte, & cette impatience qu vous faites paroître quand on ne ſe corrig pas auſſi promptement que vous le voulez eſt même une marque du ſentiment que vou avez de la briéveté de vos jours. Mais Die dont la durée eſt éternelle, a un zéle paiſib & tranquille : comme tous les tems ſont lui, ce qu'il ne fait pas dans un tems, il fait dans l'autre; ce qu'il n'obtient pas au jourd'hui, il ſe réſerve à l'obtenir demain & ſa patience à ſupporter le mal, bien lo d'être un foible qui l'humilie, eſt un attribu dont il ſe fait honneur. Entrez donc dans penſée de cette ſainte éternité, ſi vous voulé

Auguſt.

ue votre zéle ait le calme de cette divine ranquillité : *Vis esse longanimis ? vide æterniatem Dei.* C'étoit le raiſonnement de ce ſaint Docteur : mais ſans remonter juſqu'à l'éternité de Dieu, j'ai bien plutôt fait de me abattre ſur moi-même, & de me dire : A quoi bon ces inquiétudes & ces empreſſemens ? eſt-ce ainſi qu'agit la charité, ou eſt-e ainſi que le Dieu de la charité en uſe à non égard ? ſi ſon zéle pour moi s'étoit laſſé n tant de rencontres, & ſur tant de ſujet, où en ſerois-je ? pourquoi mon zéle pour les utres auroit-il moins de conſtance ? Dieu n'a attendu des années entieres, & le moindre retardement me pouſſe à bout. J'ai réſiſté au zéle de Dieu, & je ne puis ſouffrir qu'on réſiſte au mien ; eſt-il rien de plus inuſte ? & voilà, Chrétiens, ſur quoi ſaint Paul fondoit ce point de morale ſi paradoxe dans la ſpéculation, & ſi vrai dans la pratique, quand il diſoit qu'encore que le zéle ſoit prompt & ardent, la charité eſt patiente, & que c'eſt à la patience de la charité d'arrêter la promptitude & l'ardeur du zéle : *Charitas patiens eſt.* *I. Cor. 13.*

Comme notre zéle eſt impatient, par une ſuite néceſſaire il devient chagrin, fâcheux, mortifiant, plein d'amertume, toujours ſur le ton de l'invective & du reproche ; enſorte qu'il ſemble qu'on ſe faſſe un plaiſir d'attriſ-

ter le prochain en le réformant, au lieu de l
conſoler en lui inſpirant de la confiance &
en l'encourageant. Car vous ſçavez combie
ce caractère de zéle eſt ordinaire, & quell
peine les ames ſouvent les mieux intention
nées & les plus droites ont à s'en défendre
De dire, Chrétiens, que le zéle du Sauveu
des hommes n'a point été de cette nature
qu'au contraire, c'eſt par un zéle de douceu
qu'il a fait profeſſion de les gagner, & qu'il le
a en effet gagnés, que quelque ardeur qu'eû
cet Homme-Dieu pour les intérêts de ſon Pe
re, quelque horreur qu'il eût des ſcandale
qui ſe commettoient dans le monde, quelqu
auſterité de mœurs & de vie qu'il préten
dît établir (trois choſes infiniment capable
d'exciter le feu divin qui le brûloit, & de l'en
flammer,) rien néanmoins de tout cela n'
aigri ſon zéle : mais que de-là même il a tir
des raiſons pour l'adoucir; ſçachant fort bie
qu'une loi auſſi ſévére que ſon Evangile, n
réformeroit jamais le monde qu'autant que l
douceur de ſa conduite la rendroit aimable
que l'horreur qu'il avoit des ſcandales, ſépa
rée de cette douceur, iroit à exterminer le
ſcandaleux & non pas les ſcandales mêmes, &
que l'ardeur dont il étoit animé pour les in
térêts de ſon Pere céleſte, ſeroit un feu dé
vorant qui conſumeroit & qui ne purifieroi
pas. De dire encore que c'eſt par cette dou

ır, que ſon zéle a été tout-puiſſant, qu'il a
chi les cœurs de bronze, qu'il a attiré les
blicains, qu'il a ſanctifié les péchereſſes,
'il a opéré les grands miracles de con-
rſion : qu'au reſte il n'eſt pas croyable que
tre zéle doive réuſſir par d'autres voies
e le ſien, ni que notre ſévérité ſoit plus ef-
ace ou plus heureuſe : de parler, dis-je, de
ſorte, & de vous propoſer ce modéle, ce
oit une eſpece de démonſtration, dont il
y a perſonne qui ne dût être touché. Mais
ſſant toute autre preuve, j'aime mieux en
enir toujours au même principe, qui dans
ſimplicité a quelque choſe & de plus ſen-
le & de plus pénétrant. Car enfin, mon
ere, puis-je dire à tout homme zélé pour
autres juſqu'à l'excès, conſultez-vous
us-même, & ſoyez vous-même votre ju-
. Dans quelque diſpoſition que vous ſoyez
profiter du zéle des autres pour votre avan-
ment & pour votre perfection, vous vou-
qu'on vous ménage, vous prétendez qu'on
pour vous des condeſcendances & des
ards, vous ne vous accommodez pas de
te exactitude rigoureuſe & Phariſaïque
i ne garde aucune meſure; vous ne pou-
z ſupporter que l'on vous traite avec hau-
ur; s'il s'agit de vous faire une remontran-
, & de vous donner un avis, vous croyez
oir droit d'exiger qu'on prenne votre tems,

qu'on entre dans votre esprit, qu'on étu
votre humeur ; si l'on en use d'une autre n
niere, bien loin de vous ramener à l'ord
on vous révolte. N'est-il donc pas juste q
vous vous imposiez la même loi ? vous
mandez que l'on compatisse à vos foibless
pouvez-vous donc vous dispenser de compa
Matt. aux foiblesses de votre prochain ? *Nonne e*
18. *oportuit & te misereri conservi tui*, conclu
notre divin maître, après nous avoir pro
sé la parabole de ce débiteur, qui ne vou
pas remettre une dette qu'on lui avoit ren
se ? Est-il raisonnable que pour guérir
plaies de vos freres, vous n'employiez que
vin, tout pur & tout aigre qu'il peut êtr
& que votre délicatesse aille au même-te
à vouloir pour votre guérison, qu'on ne ve
se que l'huile sur vos blessures ? Ne faut
pas que votre douceur, selon la belle regle
grand Evêque de Geneve, soit le premi
appareil des plaies dont vous entreprenez
cure ? Or si cette regle convient par-tout
à l'égard de toute sorte de sujets, beauco
plus, dit saint Grégoire Pape, convient-e
à l'égard de ceux qui dominés par de longu
habitudes & après avoir vécu dans de gr
désordres, forment enfin la généreuse réso
tion de quitter leurs premiers engagemens
de retourner à Dieu. Comme ils sont plus fa
bles, ils ont plus besoin d'être aidés, d'êt

itenus, d'être encouragés. Non pas qu'il lle manquer de fermeté : mais il y a une fer-eté ſage, une fermeté qui ſçait s'inſinuer, i ſçait ſe faire aimer, & faire aimer à ceux-eme que l'on corrige la ſalutaire correc-n qu'ils reçoivent. Si vous les rebutez r un zéle dur & impitoyable, vous leur nnerez horreur du reméde, vous les éloi-erez du Sacrement, ils ſe replongeront ns le même abyme, dans les mêmes dé-rdres, ils abandonneront tout. Ah ! com-en de pécheurs touchés de Dieu, auroient nſommé l'ouvrage de leur converſion, s'ils oient tombés entre les mains d'un miniſtre us patient & plus compatiſſant ? mais par-que celui qu'ils ont rencontré, les a con-ſtés, les a chagrinés, les a déſeſpérés, plus pénitence pour eux pendant la vie, & peut-re plus de pénitence même à la mort.

Je ſçais que cette charité qu'inſpire le vrai le & qui lui eſt ſi propre, demande bien es ménagemens & bien des réflexions. Je ais que pour ne ſe pas échapper quelque-is, il faut bien s'étudier ſoi-même & être en maître de ſoi-même. Mais, mon cher uditeur, de quoi s'agit-il ? il s'agit de gagner otre frere à Dieu, *Lucratus eris fratrem* *Matt.* *uum.* Il s'agit de le retirer de la voie de perdi- 18. on, de le ramener dans les voies de Dieu. e laiſſerez-vous périr pour ne vouloir pas

vous faire à vous-même quelque violence après qu'il en a coûté à Jesus-Christ tout so sang pour le sauver ? Allumez, Seigneur, al lumez dans nos cœurs ce feu divin, ce sair zéle dont brûloit votre Prophéte, que dis-je dont vous avez brûlé vous-même sur la terre Rendez-nous sensibles aux intérêts de votr gloire, sensibles aux intérêts du prochain sensibles à nos propres intérêts : & nous n'é pargnerons rien pour des ames qui vous doi vent éternellement glorifier, pour des ame avec qui nous devons être éternellemen unis dans le ciel, pour des ames dont la sanc tification & le salut, après avoir été le suje de nos soins, deviendra le gage de notre fé licité éternelle, où nous conduise, &c.

SERMON
OUR LE MERCREDI
de la troiſiéme Semaine.

Sur la parfaite obſervation de la Loi.

eſſerunt ad Jeſum ab Jeroſolymis Scribæ & ariſæi, dicentes : Quare diſcipuli tui tranſ-ediuntur traditionem ſeniorum ? Ipſe autem ſpondens, ait illis : Quare & vos tranſgre-mini mandatum Dei propter traditionem veſ-m ?

Docteurs & des Phariſiens venus de Jéruſa-n s'adreſſerent à Jeſus-Chriſt, & lui dirent : urquoi vos diſciples violent-ils les traditions des ciens ? Mais il leur répondit : Pourquoi vous-mes violez-vous le commandement de Dieu pour ivre votre tradition ? En ſaint Matth. chap. 15.

MADAME, La Reine.

'Etoit un des caractères de la fauſſe dévo-n, ou ſi vous voulez, de l'hypocriſie des ariſiens, de s'attacher ſcrupuleuſement aux

traditions qu'ils avoient reçûes de leurs
res, & de violer au même-tems ſans ſcru
le les plus importantes obligations de la loi
Dieu. Ils payoient juſqu'à la dixme des p
petites herbes : mais ils manquoient de c
rité pour le prochain. Ils obſervoient le S
bat avec une exactitude qui alloit preſc
juſqu'à la ſuperſtition : mais ils ne craignoi
point le jour même du Sabbat de comm
tre des injuſtices. Ils reprenoient les Apôt
de ne laver pas leurs mains avant le repa
mais ils contrevenoient eux-mêmes au co
mandement de Dieu le plus indiſpenſab
qui eſt d'honorer ſon pere & ſa mere, pu
qu'ils apprenoient aux enfans à les trai
avec dureté ; & par une fauſſe religion,
plutôt par une ingratitude digne de tous
châtimens du ciel, à les abandonner dans
beſoin, & à leur refuſer les ſecours dont
leur étoient redevables : tel étoit, dis-je,
déſordre de ces ſages du Judaïme. Que
aujourd'hui le Sauveur du monde ? Conda
ne-t-il abſolument cette régularité qu'ils
ſoient paroître à obſerver toutes les traditi
des anciens & toutes les cérémonies qui l
étoient preſcrites ? Non, Chrétiens : ſouv
rain Légiſlateur, il vouloit que toute la
fût accomplie juſqu'à un point : mais
une conduite pleine d'équité & de ſageſſ
il loue dans ſes ennemis mêmes ce qu'il

e louable, & il blâme ſeulement ce qu'il
de criminel & de vicieux. Il approuve ce
ils font, & il leur reproche ce qu'ils ne
t pas. En comparant deux ſortes de de-
rs, dont les uns ont pour objet les points
la loi les plus eſſentiels, & les autres re-
dent les articles les moins néceſſaires, il
r fait entendre qu'il faut d'abord pratiquer
x-là, & ne pas enſuite omettre ceux-ci :
c *oportuit facere, & illa non omittere.* Par *Matth.* 23.
, mes Freres, il nous apprend à nous pré-
ver nous-mêmes d'un déſordre tout op-
é à celui des Phariſiens, mais aſſez com-
n dans le monde, je dis dans le monde
rétien. Car le déſordre des Phariſiens
it de s'attacher aux petites choſes, & de
gliger les grandes; & le nôtre eſt de nous
ner quelquefois tellement aux grandes,
e nous croyions pouvoir impunément mé-
ſer les petites. Mais moi je prétends qu'il y
ntre les unes & les autres une telle liaiſon,
e de manquer volontairement & habituel-
nent aux moindres devoirs, c'eſt s'expoſer
violer bientôt & en mille rencontres les
s grands préceptes, & ce que la loi nous
donne ſous de plus griéves peines. Voilà le
jet que j'entreprends de traiter dans ce diſ-
urs; & en le traitant, Madame, quelle con-
lation pour moi de parler à une Reine, ou
vant une Reine, qui ſur le Trône & mal-

gré tous les dangers de la Cour, ſçait ſi en rendre à Dieu ce qui lui eſt dû; qui fide à la loi & à toute la loi, va bien encore ns la pratique au-delà de la loi; en un mot, ui par la plus rare & la plus merveilleuſe all ce, réunit dans ſon auguſte perſonne tout é- clat de la grandeur humaine, & tout le é- rite de la ſainteté chrétienne? Ce n'eſt c ic point ici pour vous, Madame, une mo le trop ſublime & nouvelle : mais ſans qu e ſoit une morale nouvelle, ni trop relevée p r Votre Majeſté, elle y trouvera toujours e quoi animer de plus en plus la ferveur d a piété. Saluons d'abord Marie, & lui diſc , *Ave, Maria.*

JE dis, Chrétiens, qu'il eſt infiniment d - gereux de négliger dans la voie du ſalut s petites choſes; & qu'en tout ce qui touch a religion & la conſcience, il n'y a rien d ſi léger, qui ne mérite nos ſoins, & qui ne - mande une fidélité parfaite & une entiere ſ - miſſion. Je fonde cette importante max e ſur deux principes; l'un eſt l'orgueil de l'h - me, & l'autre eſt ſon aveuglement. L'ho - me de lui-même eſt orgueilleux, & que t en lui ſon orgueil? il le porte à l'indép - dance, & lui donne un penchant ſecret à - manciper & à s'affranchir de la loi. Ce n'eſt pas aſſez : outre que l'homme eſt orgueille

i eſt aveugle ? & que fait en lui ſon aveugle-
rent ? Il l'empêche de bien connoître toute
l tendue de ſes devoirs & de bien diſcerner
c qu'il y a de plus ou de moins eſſentiel dans
l loi. De-là je forme deux propoſitions qui
ntiennent tout le fonds de ce diſcours, &
ci en feront le partage. Car je prétends qu'un
ſervatif néceſſaire pour réprimer l'orgueil
notre cœur, c'eſt de l'aſſujettir aux moin-
ces obligations de la loi : vous le verrez dans
l premiere partie. J'ajoute que nous ne pou-
ns mieux corriger les erreurs de notre eſ-
it, ou en prévenir les ſuites funeſtes, que
r une obéiſſance exacte aux plus petits de-
irs de la loi : je vous le montrerai dans la
conde partie. Rendez-vous attentifs à l'une
& à l'autre : & quoique cette matiere n'ait
s peut-être d'abord de quoi frapper vos eſ-
its, vous en comprendrez néanmoins bien-
t toute la conſéquence.

I. PARTIE.

A remonter juſqu'à la ſource de la corrup-
on de l'homme, il eſt évident, Chrétiens,
ue le premier de tous les déſordres, c'eſt l'or-
eil ; & que le premier effet de l'orgueil,
eſt l'amour de l'indépendance & de la liber-
. Voilà le vice capital & prédominant de
otre nature ; d'où il arrive que nous avons
nt de peine à nous aſſujettir, que toute au-
rité ſupérieure nous eſt onéreuſe, que le

commandement & la loi nous tient lieu
joug, & que notre inclination nous porte t
jours à le ſecouer quand elle n'eſt pas rég
par la raiſon. Ce vice nous eſt ſi naturel, q
ne faut pas même l'imputer au péché d'o
gine comme à ſa cauſe, puiſqu'il eſt vrai, c
juſques dans l'état d'innocence le prem
homme non-ſeulement y fut ſujet, mais
ſuccomba, & que ce bienheureux état
l'exemptoit de toute autre foibleſſe, ne l
xempta pas de celle-ci, je veux dire, de
orgueil ſecret qui le pouſſa à s'émanciper
l'obéiſſance dûe à ſon Souverain & à
Dieu. Car, comme remarque ſaint Ambroi
l'homme n'eſt pas tombé dans ce déſor
d'aimer la liberté & l'indépendance, pa
qu'il a déſobéi à Dieu; mais il a déſobé
Dieu, parce qu'il étoit ſujet à ce déſordr
& l'on ne peut pas dire que ſon orgueil ſ
une ſuite de ſon péché, puiſque l'Ecritu
nous apprend au contraire que ſon péch
été l'effet de ſon orgueil. Il eſt donc certa
que l'orgueil nous donne de lui-même
penchant à nous licentier, & à nous affra
chir des loix qui nous ſont impoſées.
quoique cela ſoit ainſi, il y a néanmoins d
loix d'une autorité ſi vénérable, & d'u
obligation ſi bien fondée dans les princip
mêmes de la raiſon, que quelque paſſion q
nous ayons pour la liberté, nous ne pouvo
preſq

eſque nous départir de l'attachement reſ-
ctueux & de la ſoumiſſion qu'elles exigent
nous ; & ces loix ſont celles de la religion
de la conſcience : de la religion qui nous
à Dieu, car c'eſt de-là qu'elle a pris ſon
m ; & de la conſcience qui nous aſſujet-
à nous-mêmes. Oui, tout ennemi qu'eſt
omme de la dépendance, il a de la peine
ne pas aimer ces deux loix, parce qu'il les
viſage comme les deux ſources de ſon bon-
ur & de ſon ſalut éternel. Tandis qu'il eſt
core dans l'intégrité & dans la pureté des
æurs, rien de plus ſouple qu'il l'eſt à la loi
térieure de ſa conſcience ; rien de plus
aché ni de plus ſoumis au culte de la reli-
n. Cependant il ne laiſſe pas d'ailleurs d'a-
ir toujours dans lui-même le fonds de cette
nicieuſe liberté, ou plutôt de ce perni-
ux libertinage, qui ne peut ſupporter la
he & la contrainte ; & lors même que
us propoſons de nous captiver ſous l'empire
la religion & de la conſcience, l'orgueil
notre eſprit nous ſuſcite une autre loi di-
tement oppoſée comme dit ſaint Paul, à
tes les loix de Dieu. Loi qui conſiſte à ne
onnoître pour loi que ce qui nous plaît ;
n'écouter la conſcience, qu'autant qu'elle
us flatte ; à n'avoir plus de déférence pour
religion, qu'autant qu'elle ſe trouve con-
me à nos vûes ; c'eſt-à-dire, à nous faire

les arbitres de l'une & de l'autre, & à vivre en effet selon notre caprice & selon les desirs de notre cœur.

Voilà donc comme une espece de combat dans l'homme entre son orgueil & sa raison ; sa raison qui veut qu'il se soumette, & son orgueil qui ne le veut pas ; sa raison qui lui apprend à se laisser conduire & gouverner, sur tout dans les choses de Dieu, & son orgueil qui lui persuade de n'en croire que lui-même ; sa raison qui autorise la religion & la conscience comme ayant droit de souveraineté sur lui, & son orgueil qui se révolte contre cette souveraineté. Qui l'emporte de deux ? ni l'un ni l'autre, Chrétiens, si nous avons égard aux commencemens. Pourquoi ? parce que d'abord ils sont presque l'un & l'autre de force égale : le respect de la conscience & de la religion étant assez fort pour soutenir quelque tems contre l'amour déréglé de l'indépendance & de la liberté ; & l'amour de l'indépendance & de la liberté étant trop violent pour être jamais entierement détruit par le respect de la religion & de la conscience. Mais voici ce qui arrive, quand l'homme commence à quitter Dieu, & que Dieu commence à se retirer de l'homme ; c'est que dans la pratique de ces deux devoirs qui touchent la religion & la conscience, il observe les grandes choses avec quelque sincérité, & que

e ſe fait plus une regle de garder les petites.
a toujours, ou il ſemble toujours avoir de
vénération pour ce qui lui paroît eſſentiel ;
ais il y a d'autres points moins importans
ur leſquels il ſe relâche ſans ſcrupule ; & ſi
ous voulez ſçavoir la raiſon de cette diffé-
ence, elle eſt claire, dit S. Grégoire Pape.
ar elle eſt fondée ſur ce que les grandes cho-
es, en ce qui regarde la conſcience & la re-
gion, portent avec elles un caractere ſi viſi-
le & ſi éclatant de l'autorité divine, qu'il
tient l'homme dans l'ordre ; au lieu que les
etites, où ce caractère eſt moins remarqua-
e, le rebutent par la ſujétion qu'elles de-
andent. Que fait-il donc ? il ſe réduit aux
emieres ; mais celles-ci, il les abandonne.
our ne pas devenir libertin, il veut être ré-
ulier dans les unes ; & pour ne ſe pas rendre
op dépendant, il s'accoutume à mépriſer
s autres. Tel eſt le principe du déſordre de
omme. Et cet état quoique bien contraire
ix deſſeins de Dieu, quoiqu'infiniment
oigné de la perfection chrétienne, quoique
ès-dangereux pour le ſalut, ne ſeroit pas
rès tout par lui-même un état de damna-
on, ſi l'on en demeuroit là. Mais voici le
ogrès ; c'eſt ſaint Bernard qui l'a obſervé,
qui a pris ſoin de nous en développer le
yſtère dans ſon excellent ouvrage des de-
és de l'humilité & de l'orgueil. Vous me

demandez, dit-il, mes Freres, ce que fait dans l'homme cette liberté préſomptueuſe qui le porte à négliger certaines obligations de conſcience moins rigoureuſes & moins étroites ? & moi je vous réponds qu'elle produit en lui les plus funeſtes effets. Car je dis qu'elle lui fait perdre inſenſiblement le reſpect & l'obéiſſance qu'il doit à Dieu. Je dis qu'elle étouffe peu à peu dans lui la crainte des jugemens de Dieu. Je dis qu'elle le rend hardi à tout entreprendre contre la loi de Dieu. Je dis qu'après lui avoir fait contracter l'habitude des petits péchés, & lui en avoir ôté la honte, elle lui donne bientôt, ſelon l'Ecriture, un front de proſtituée pour les plus grands crimes, *Frons meretricis facta eſt tibi* ; & que ces tranſgreſſions, quoique légeres, ſont autant de bréches fatales par où le démon entre dans ſon cœur.

Jerem. 3.

En effet, ajoute ſaint Bernard, je l'ai reconnu, & l'expérience me l'a appris, que de même qu'un juſte qui marche avec ferveur dans la voie de Dieu, après en avoir eſſuyé toutes les petites difficultés, ſe joue des plus grandes qu'il croyoit auparavant inſurmontables ; auſſi un pécheur qui ſuit le cours & les mouvemens de ſa paſſion, à force de franchir le pas dans les moindres occaſions, en vient enfin juſqu'au point de ne trouver plus rien qui l'arrête dans la voie de l'iniquité

Et quemadmodum justus, ascensis his gradibus, corde alacri currit ad vitam; sic iisdem descensis impius jam absque labore festinat ad mortem. Voyez-vous, dit ce Pere, comment le juste & le pécheur, quoique par différens principes, acquiérent cette liberté, l'un pour la vie & l'autre pour la mort? La charité donne des aîles à l'homme juste, & la cupidité en donne au pécheur : *Illum proclivem caritas, illum cupiditas facit.* Le juste ne ressent pas sa peine, parce qu'il est animé de l'amour de Dieu; & le pécheur est insensible à la sienne, parce qu'il est dans l'endurcissement : *In uno amor, in altero stupor laborem non sentit.* Dans l'homme juste, c'est l'abondance de la grace, & dans le pécheur c'est le comble du péché qui exclut les remords & la crainte : *In illo perfecta virtus, in isto consummata iniquitas foras mittit timorem.* Tous deux s'avancent dans le chemin du vice ou de la vertu, & s'y avancent de telle sorte qu'ils n'en sont pas même fatigués.

Bern. *Idem.* *Idem.* *Idem.*

Mais avant que le pécheur en soit venu là, n'a-t-il rien à souffrir? Ah, mes Freres, reprend saint Bernard, il y en a qui souffrent, & qui sont-ils? Ce sont ceux qui voudroient tenir le milieu; c'est-à-dire, certaines ames imparfaites qui voudroient secouer le joug de la conscience & de la religion dans les petites

choſes, & qui ne voudroient pas le rompre dans les grandes : *Medii ſunt qui fatigantur & anguſtiantur.* Car ceux-là, dit-il, ſouffrent de tous les côtés ; & du côté de la grace, à laquelle ils réſiſtent, & du côté de leur paſſion qu'ils ne ſatisfont pas pleinement : la grace les trouble, & la paſſion les irrite : la grace leur reproche d'avoir fait telles démarches, & la paſſion aucontraire de n'être pas encore allés plus avant : la grace leur dit, Falloit-il mépriſer Dieu pour ſi peu de choſe ; & la paſſion, Falloit-il ne ſe ſatisfaire qu'à demi ? Ainſi ils demeurent tout à la fois expoſés à la peine intérieure de l'une & de l'autre, ou ſi vous voulez, ils goûtent tout à la fois & les amertumes du vice & celles de la vertu, ſans en goûter la douceur. Mais prenez garde, pourſuit ſaint Bernard, bientôt la paſſion & l'amour de la liberté prévaut : car cet état de violence ne peut pas durer ; & il faut, ou que de la négligence des petites choſes l'homme paſſe juſqu'au mépris des grandes, ou qu'il rentre dans l'ordre dont il s'eſt écarté & qui eſt celui d'une entiere ſoumiſſion à Dieu. Et parce qu'en matiere de péché le retour eſt auſſi difficile que le progrès eſt naturel, pour un pécheur qui revient de cette licence préſomptueuſe, il y en a cent autres qu'elle conduit à la perdition ; & c'eſt pourquoi ſaint Bernard en fait un degré d'orgueil

Idem.

ſi dangereux pour le ſalut. En effet, écoutez bien, s'il vous plaît, mes chers Auditeurs, ce que je vais vous dire, de-là ſont venus preſque tous les ſcandales & tous les déſordres qui ont éclaté dans le monde ; de-là les grands attentats de l'héréſie & les prodigieux égaremens de l'impiété ; de-là les affreux relâchemens de la diſcipline de l'Egliſe ; de-là la décadence des ordres les plus religieux & les plus fervens ; de là la ruine d'une infinité d'ames chrétiennes qui ſe ſont perdues, & qui ſe perdent encore tous les jours. Le voulez-vous voir dans une induction également ſenſible & touchante ? ſuivez-moi.

J'ai dit les grands attentats de l'héréſie. Car de quoi étoit-il queſtion, quand Luther, cet homme né pour la déſolation du Royaume de Jeſus-Chriſt, commença à répandre le venin de ſon erreur ? de quoi s'agiſſoit-il ? à peine le ſçait-on : tant la choſe, ce ſemble, importoit peu. Il trouvoit dans les indulgences, ou, pour mieux dire, dans l'application & dans la conceſſion des indulgences, certains abus qui le choquoient : il auroit voulu en retrancher l'excès & en rectifier l'uſage. Etoit-ce donc là des points ſi eſſentiels dans la religion ? Non, Chrétiens : mais de quelque nature qu'ils fuſſent, la déciſion ne lui en appartenoit pas : il n'en devoit point être l'arbitre, ni le juge. Cependant il le

prétendit, & ſur cet article il oſa traiter de ſuperſtitieuſe la pratique commune des fidéles. Où le mena ce premier pas ? vous le ſçavez ; juſqu'à combattre les plus inviolables maximes de la foi orthodoxe. C'étoit peu de choſe que la matiere qui s'agitoit : mais ce fut aſſez pour le rendre hardi à innover. De l'uſage de l'indulgence il en vint à la ſubſtance même, qu'il rejetta. Et parce que la foi de l'indulgence avoir du rapport & de la liaiſon avec celle du purgatoire ; après avoir décrié l'indulgence, il n'héſita plus à attaquer la créance du purgatoire. La foi du purgatoire étoit le fondement de la priere pour les morts ; il abolit la priere pour les morts. Cette priere ſe trouvoit autoriſée par les liturgies & par le ſacrifice de la Meſſe ; il renonça au ſacrifice de la Meſſe, non ſans peine, il eſt vrai, mais enfin il y renonça. Cela l'engageoit dans le myſtère de la ſatisfaction de Jeſus-Chriſt, du mérite des bonnes œuvres, de la juſtification des hommes ; il ne reſpecta rien ; ſatisfaction, mérites, bonnes œuvres, il dogmatiſa ſur tout. Là-deſſus l'Egliſe s'éléve contre lui ; il ne connoît plus d'autre Egliſe, que celle des prédeſtinés qui eſt inviſible. Le ſouverain Pontife le déclare anathême, & il déclare lui-même le ſouverain Pontife Antechriſt. On lui oppoſe les livres de l'Ecriture ; il déſavoue pour livres de l'E-

criture tous ceux qui lui ſont contraires. On le preſſe au moins par ceux qu'il reçoit, & il s'obſtine à n'en point recevoir dont il ne ſoit lui-même l'interpréte pour en déterminer le ſens. On convoque des aſſemblées & des Conciles : mais il proteſte contre les Conciles, & il ne veut pour regle que l'eſprit intérieur qui le gouverne. Voilà le dernier emportement de l'héréſie. Penſoit-il en venir là ? non : il confeſſa lui-même cent fois qu'il étoit allé plus loin qu'il ne vouloit, & il s'étonnoit le premier des progrès de ſa ſecte & de ſes erreurs. Mais il n'en devoit pas être ſurpris, puiſque le caractère de l'eſprit de l'homme eſt de ſe licentier toujours, quand il a pris une fois l'eſſor. Ce ſeul point de l'indulgence fut comme un levain. *Modicum fermentum* ; mais un levain qui venant à s'enfler par l'orgueil de cet héréſiarque, corrompit en peu de tems, ſelon l'expreſſion de l'Evangile, toute la maſſe, & fit de ce Catholique, de ce Religieux, un apoſtat. *I. Cor. 5.*

J'ai dit les prodigieux égaremens de l'impiété. Voyez, mes Freres, ces libertins de profeſſion dont le monde eſt rempli, qui prenant pour force d'eſprit l'endurciſſement de leur cœur, font gloire de n'avoir plus ni foi ni loi. Ne croyez pas que cet état d'irreligion où ils vivent ſe ſoit formé tout-à-coup, ni qu'ils ayent d'abord effacé de leur eſprit ces

notions générales de l'exiſtence & de la providence d'un Dieu ; c'eſt ce qui ne peut être, & ce qui ne fut jamais. En effet leur libertinage, je dis libertinage de créance, commence d'abord ; par où ? que ſçais-je ? par quelques railleries qu'ils font de certaines dévotions populaires : cela leur ſemble léger, & peut-être eſt-il tel qu'il leur paroît. Mais laiſſez croître ce petit grain ; bientôt ils ne craignent point de cenſurer les dévotions reçues & approuvées de toute l'Egliſe : c'eſt quelque choſe de plus. Enſuite ils étendent leur cenſure juſqu'à nos plus ſaintes cérémonies : témérité encore plus grande. Delà ils paſſent au mépris des Sacremens : autre degré de préſomption. Ce mépris eſt ſuivi d'une révolte ſecrete & intérieure contre nos myſtères mêmes : diſpoſition prochaine à l'extinction de la foi. Enfin, ils ne conſidérent plus la religion que comme une police extérieure, néceſſaire pour contenir les peuples : maxime pleine d'abomination. Cela joint aux réflexions qu'ils font ſur les événemens du monde, les fait douter s'il y a une providence ; ſurcroît d'aveuglement, dont Dieu les punit. Ne ſçachant plus s'il y a une providence, ils ne ſçavent pas trop, ni s'il y a un Dieu, ni s'ils ont une ame ſpirituelle capable de le poſſéder, parce que tout cela leur devient incertain : dernier comble de l'impié-

té. Or remontez au principe du mal, & tâchez à le découvrir ; ce n'eſt rien, ou preſque rien : mais votre Prophéte l'a dit, Seigneur, & il eſt vrai, que l'inſolence de ceux qui ſe retirent de vous va toujours croiſſant : *Superbia eorum qui te oderunt, aſcendit ſemper.* Pſal. 73.

Eſt-ce ainſi qu'il en va à l'égard des mœurs ? oui, Chrétiens, & plus même à l'égard des mœurs, qu'à l'égard de la foi. Car, comme dit ſaint Ambroiſe, les loix qui nous obligent à bien vivre, nous tenant encore plus dans la dépendance que celles qui nous obligent à croire, nous avons plus de penchant à les violer. Tant de relâchemens que nous déplorons, d'où ont-ils pris leur origine, demandoit ſaint Bernard ? ſinon de la liberté démeſurée, avec laquelle les Chrétiens lâches & les mondains n'écoutant que leur amour-propre & leur orgueil, ont négligé premiérement les petites obſervances, & puis ſe ſont peu à peu déchargés des grandes. Ces relâchemens ſe ſont-ils jamais introduits par un ſoulévement ſubit & général des fidéles, & par une rébellion formée de leur part contre les ſaintes loix que l'Egliſe leur preſcrivoit ? Non, répond ſaint Bernard ; mais ils ont toujours commencé par des exemptions en apparence reſpectueuſes, que chacun ſous divers prétextes a voulu s'accorder au préjudice du droit commun, prétendant qu'en telle & telle cir-

conſtance la loi n'étoit pas faite pour lui, & ſe ſouciant peu des conſéquences que ſon mauvais exemple devoit produire dans les autres. D'où vient que le monde chrétien s'eſt vû quelquefois avec étonnement plongé dans l'abyme d'un déſordre univerſel, ſans qu'on pût dire ni quand ni comment il y étoit tombé; ſi ce n'eſt, ajoute le même Pere, parce qu'il y étoit tombé par des degrés, & par des chûtes preſque inſenſibles? Dépravation énorme dans ſes accroiſſemens, mais ſi imperceptible dans ſa naiſſance, qu'à peine l'a-t-on pû remarquer. Pourquoi tant de Synodes, & tant de Conciles aſſemblés pour la réformation non pas de la foi, mais de la diſcipline qui s'affoiblit & qui dégénere toujours? n'étoit-ce pas pour réfrener cette licence ſi funeſte & ſi contagieuſe, qui ſe gliſſe auſſi-bien dans le Chriſtianiſme & dans les ordres les plus ſaints, que dans les ſociétés les plus prophanes? Et pourquoi l'Egliſe, malgré le ſoin continuel qu'elle a apporté à réformer ſes enfans & à ſe réformer elle-même, a-t-elle néanmoins été comme forcée de conſentir à l'abolition de ces loix ſi ſalutaires & ſi ſages, qui furent autrefois en vigueur, & qui n'ont ceſſé d'y être que parce que l'abondance de l'iniquité a prévalu? n'eſt-ce pas par de légeres tranſgreſſions que ce changement a commencé? Ce n'eſt pas aſſez. Pourquoi ſaint

Bernard écrivant à un grand Pape, se plaignoit-il hautement d'une espece de corruption dont il rejettoit en partie le blâme sur la Cour Romaine, & qui consistoit à accorder trop aisément toutes sortes de dispenses ? N'en apportoit-il pas la raison, sçavoir, que cette facilité des prélats & des supérieurs à dispenser, augmentoit de plus en plus l'inclination violente qu'ont les hommes à s'émanciper ? Hé quoi, Saint Pere, lui disoit-il avec un zéle respectueux, mais tout évangélique, falloit-il donc faire des loix, s'il devoit y avoir tant d'exemptions & tant de dispenses ? ne sçavez-vous pas que vous avez des hommes à conduire, c'est-à-dire, des créatures ennemies de l'assujettissement, & qu'il faut à leur égard, non point de la tolérance & de la mollesse pour relâcher, mais de la force & du courage pour leur résister ? & ne voyez-vous pas jusqu'à quel point s'est accrû cet abus des dispenses : en sorte qu'après les avoir autrefois reçûes comme des graces, on les exige maintenant comme des dettes ; & qu'au lieu qu'elles ne se donnoient que pour des sujets importans, on les obtient aujourd'hui pour les raisons les plus vaines & les plus frivoles ? Quoi donc, poursuivoit-il, vous défend-on par-là de dispenser ? non, mais de dissiper : *Quid ergo, inquis, prohibes dispensare ? non, sed dissipare.* Là où la nécessité aura *Bern.*

lieu, la dispense est excusable : là où l'intérêt public & la gloire de Dieu se trouveront engagés, elle est louable : mais hors de la nécessité & de l'utilité commune, ce n'est plus une dispense, mais une dissipation : *Ubi neutrum jam non dispensatio, sed dissipatio crudelis est.* Idem. Dissipation cruelle : pourquoi ? parce qu'elle damne également, & le supérieur qui dispense, & l'inférieur qui est dispensé; parce qu'elle fomente dans les esprits cet amour de l'indépendance, qui des plus petites fautes conduit aux plus grands désordres.

Que seroit-ce maintenant, si j'examinois en détail d'où vient la réprobation particulière de tant d'ames qui périssent, & qui suivant le cours du monde s'égarent de la voie du salut ? n'est-ce pas ordinairement des moindres péchés ? Car voit-on des justes se pervertir dans un moment ? voit-on des pécheurs commencer à se déclarer par les derniers scandales ? Non, disoit saint Grégoire Pape, il n'en va pas ainsi. Il y a un apprentissage pour le vice aussi-bien que pour la vertu. Quelque disposition que nous ayons au mal, il faut même livrer des combats, avant que d'être tout-à-fait méchant. C'est par la vanité, ajoute ce saint Docteur, & retenez bien cette parole, elle est belle, c'est par la vanité que nous parvenons à l'iniquité ; & nous y parvenons infailliblement, lorsque notre volonté accou-

:umée à de petits péchés n'eſt plus touchée le l'erreur des crimes : tellement que par :ette habitude, dont elle s'eſt en quelque fa-çon nourrie & fortifiée, elle acquiert enfin dans ſa malice, je ne dis pas ſeulement de a tranquillité, je ne dis pas ſeulement de l'impunité, mais de l'autorité : *A vanitate ad iniquitatem mens noſtra ducitur, ſi aſſueta malis levibus graviora non perhorreſcat, & ad quandam autoritatem nequitiæ per culpas nutrita perveniat.* Rien de plus vrai, Chré-tiens, ni de plus ſolide que la penſée de ce Pere. Car c'eſt, par exemple, la vanité d'une converſation trop libre qui ſera la ſource de la damnation de ce jeune homme. C'eſt la vanité des habits & des ajuſtemens qui ſervira d'entrée au démon pour ſéduire & pour perdre cette femme. C'eſt la vaine curioſité de lire tel livre, qui entamera l'innocence de celui-ci. C'eſt une vaine complaiſance pour le monde, qui deviendra la ruine de celle-là. Je m'explique. *Gregor.*

Vous voulez être vêtue comme les autres, & en cela vous ne comptez pour rien de vous affranchir d'une certaine régularité à quoi vous réduit le Chriſtianiſme ; voilà la vanité : mais cette vanité vous rendra idolâtre de vous-même, mais cette vanité vous inſpirera des deſirs de plaire auſſi funeſtes que criminels, mais cette vanité fera péri avec vous je ne ſçais combien d'ames créées pour

Dieu & rachetées du ſang d'un Dieu ; voil l'iniquité : *A vanitate ad iniquitatem.* Vou voulez vous ſatisfaire en liſant ce livre pro phane & dangereux, & ſur cela vous étouffe les remords de votre conſcience ; voilà la va nité : mais ce livre vous fera perdre le goû de la piété, mais ce livre vous remplira l'eſpri de folles imaginations & même des plus ſa les idées du vice, mais ce livre fera naître dan votre cœur des tentations auxquelles vou ne réſiſterez pas ; voilà l'iniquité : *A vanitat ad iniquitatem.* Il vous plaît d'entretenir en core quelque commerce avec cette perſonne de lui écrire, de la voir, de converſer avec elle, & vous êtes ſûr de vous-même comme ſi tout cela étoit innocent ; voilà la vanité : mais ce reſte de commerce rallumera bien tôt le feu que la grace de la pénitence avoit éteint & fera revivre toute la paſſion ; voila l'iniquité : *A vanitate ad iniquitatem.* D'abord ce n'eſt qu'enjouement, que galanterie, que belle humeur ; & c'eſt ce que ſaint Grégoire appelle vanité : mais de-là s'enſuit ce que Guillaume de Paris appelle les troupes & les légions du démon de la chair. *Exercitus & acies carnis.* C'eſt-à-dire, de-là les premiers ſentimens du péché, de-là les conſentemens criminels aux deſirs du péché, de-là les actions honteuſes qui mettent le comble au péché, de-là les attachemens opiniâtres à

l'habitude du péché, de-là les prétendues juſtifications dont on s'autoriſe dans l'état du péché, de-là la gloire impie & ſcandaleuſe que l'on tire ou que l'on veut tirer du péché, de-là l'inſolence avec laquelle on ſoutient le péché. Car tout cela, Chrétiens, a une liaiſon & un enchaînement néceſſaire : & dire, J'irai juſques-là, & je ne paſſerai pas outre ; je me permettrai telle choſe, & je ne m'accorderai rien davantage, c'eſt n'avoir pas les premiers principes de la connoiſſance de ſoi-même : pourquoi ? parce que la regle eſt infaillible, que de la vanité nous allons à l'iniquité ; *A vanitate ad iniquitatem.*

C'eſt à quoi, mon cher Auditeur, vous ne pouvez trop prendre garde, & ce qui demande toute votre étude & tous vos ſoins. Je n'ignore pas qu'une obſervation parfaite de la loi, je dis de toute la loi & des moindres devoirs qu'elle nous impoſe, a ſes peines, & qu'il faut ſçavoir pour cela prendre ſur ſoi-même en bien des rencontres, & ſe contraindre ; mais l'Evangile ne nous enſeigne point une autre voie du ſalut que la voie étroite : *Arcta via eſt quæ ducit ad vitam.* Et voilà pourquoi le Sauveur du monde nous a tant avertis de nous faire violence à nous-mêmes, parce que le royaume des cieux ne s'emporte que par la violence ; *Regnum cœlorum vim patitur, & violenti rapiunt illud.* Voilà pour- *Matt.* 7. *Matt.* 11.

quoi il nous a tant exhortés à faire effort : *Contendite.* De croire que la porte du ciel s'élargiſſe, ou qu'elle ſe rétréciſſe à votre gré ; c'eſt une erreur, dit ſaint Chryſoſtôme, puiſque ſaint Jean, dans ſon Apocalypſe, nous déclare qu'elle eſt de bronze & d'airain. Et en effet, prenez telles libertés qu'il vous plaira, accordez-vous à vous-mêmes tels priviléges que vous voudrez, jamais la loi de Dieu ne changera, ni ne pliera ; & tous les adouciſſemens dont vous uſerez, ne la feront pas relâcher d'un ſeul point de ſa ſévérité. Au contraire, plus vous entreprendrez ſur elle, plus vous tâcherez à vous la rendre favorable, & plus elle deviendra redoutable pour vous : car alors bien loin de vous favoriſer, elle s'élévera contre vous, & elle vous condamnera. Or cela ſuppoſé, comment devons-nous agir, ſi nous ſommes ſages ? comment devons-nous raiſonner ? n'eſt-ce pas de la ſorte ? Le chemin du ſalut eſt étroit ; il faut donc que je reſſerre auſſi ma conſcience : car il n'y a point de danger pour moi de me reſtreindre dans les bornes de mon devoir ; mais je dois tout craindre, ſi je viens jamais à les franchir. Je ne puis être trop ſoumis à Dieu ; mais je cours riſque de me perdre, ſi je ne le ſuis pas aſſez : & cet eſprit d'indépendance, qui pourroit peut-être me réuſſir en traitant avec les hommes, ne ſçauroit m'attirer de la part de

Dieu que le ſouverain malheur. Ah, Chrétiens ! on cherchoit autrefois des remédes efficaces pour bannir les ſcrupules du monde ; & moi par un ſentiment bien oppoſé, je voudrois que ce qui s'appelle le monde fût aujourd hui empli de ſcrupules. Oui, plût au ciel que tant d'ames libertines fuſſent converties en ſcrupuleuſes ? Dieu y trouveroit ſa gloire, & elles y trouveroient leur ſûreté. Ce ſeroit en elles une foibleſſe ; mais dont il ſeroit bien plus aiſé de les guérir, que de la malheureuſe préſomption qui les rend ſi hardies à tranſgreſſer la loi. Il ne s'agit ici que de petites choſes, j'en conviens : mais parce que nous ſommes ſuperbes, c'eſt une premiere raiſon pour être en garde, juſques dans ces petites choſes, contre nous-mêmes. A quoi j'ajoute que nous ſommes aveugles & peu éclairés ; ſeconde raiſon qui va faire le ſujet de la ſeconde partie.

II. PARTIE.

POur peu que nous prenions ſoin de nous étudier nous-mêmes, nous reconnoîtrons bientôt que l'ignorance & l'aveuglement ſont les appanages du péché. L'expérience ne nous l'apprend que trop. Mais puiſque nous marchons dans les ténébres, conclut admirablement S. Auguſtin, il faut donc que nous meſurions tous nos pas, & que notre circonſpection ſupplée au défaut de nos lumieres.

Or elle n'y peut ſuppléer qu'en nous faiſa
obſerver inviolablement cette maxime, d'êt
exacts & religieux juſques dans les plus pe
tes choſes. Voilà, dit ce grand Docteur, l
correctif néceſſaire de notre ignorance, en c
qui regarde la conduite du ſalut. Je conſidé
re, ajoute-t-il, ces ténébres de l'eſprit hu
main en deux manieres différentes ; en tan
que ce ſont les peines du péchés, & qu'elle
ont rapport à la juſtice de Dieu ; & en tan
qu'elles nous ſont volontaires & qu'elle
viennent de la malignité de notre cœur. Com
me peines du péché, je les déplore ; comm
effets de notre volonté, je les déteſte : mai
dans l'une & dans l'autre vûe, elles me cauſen
de ſaintes frayeurs ; & après avoir bien exa
miné je ne trouve point d'autre voie pour e
éviter les ſuites funeſtes, que d'être fidéle
Dieu dans les plus légéres obligations & dan
l'accompliſſement des moindres devoirs. San
cela il eſt impoſſible que je ne m'égare, &
que je ne tombe dans des abymes, d'où
peut-être je ne me retirerai jamais.

Ce ſentiment n'eſt-il pas bien raiſonnable,
& n'eſt-ce pas celui que nous devons pren-
dre ? Rien, mes chers Auditeurs, où les hom-
mes ſoient plus ſujets à ſe tromper & plus ex-
poſés à l'erreur, qu'en ce qui regarde la con-
ſcience & la religion. Ecoutez la raiſon qu'en
apporte ſaint Grégoire Pape ; elle eſt remar-

able & digne de lui : c'eſt dans ſes mora-
; ſur Job. Un objet, dit ce grand Pape,
ur être vû clairement & diſtinctement,
it être à l'égard de l'œil qui le voit, dans
e juſte diſtance ; c'eſt-à-dire, qu'il n'en doit
re ni trop proche ni trop éloigné : car dans
ne trop grande proximité il empêche ſon
tion, & dans un trop grand éloignement
épuiſe ſa vertu : en ſorte que l'œil tout clair-
yant qu'il eſt, ne peut appercevoir les cho-
s les plus viſibles, quand elles ſont par rap-
rt à lui dans l'une ou dans l'autre de ces
uations. Il en eſt de même de notre eſ-
it & de ſes connoiſſances : & voilà, dit
même Saint, ce qui nous rend aveugles
ns les devoirs de la conſcience & de la re-
gion. Car les matieres de la religion ſont in-
niment élevées au-deſſus de nous, & c'eſt
our cela que nous les perdons de vûe, parce
u'elles ſont, pour ainſi dire, hors de la ſphére
de l'activité de notre eſprit ; & celles de la
nſcience ſont au-dedans de nous-mêmes :
r qu'eſt-ce que la conſcience, dit Saint Ber-
rd, dans le traité qu'il en a fait, ſinon la
ience de ſoi-même ? *Conſcientia quaſi ſui* Bern.
ſius ſcientia. Comme donc il arrive que
œil deſtiné à voir tout ce qui eſt hors de lui,
e ſe voit point néanmoins lui-même ; ainſi
eſprit de l'homme eſt-il pénétrant, ſubtil,
lein, ſi j'oſe employer ce terme, de ſagacité

pour tout le reſte, hors pour la conſcience qui eſt ſon œil & par où il doit ſe connoître.

Mais que s'enſuit-il de-là ? ah ! Chrétiens, vous prévenez déja ma penſée, & plaiſe au ciel qu'elle vous ſerve de regle dans la pratique : c'eſt que l'homme étant aveugle dans ces deux choſes, je dis en ce qui regarde la religion & la conſcience, il eſt inévitable pour lui de s'y tromper, s'il n'apporte un ſoin extrême à ſe préſerver des illuſions où ſon aveuglement le peut conduire : de s'y tromper, dis-je, ne perdez pas la réflexion qu'ajoute ſaint Bernard, non pas en ſuppoſant pour grandes les fautes qui ſont légéres de leur nature, car il eſt rare que ſon erreur le mene là ; mais en ſuppoſant pour légéres celles qui ſont en effet importantes : illuſion qui lui eſt très-ordinaire. C'eſt-à-dire, qu'il eſt ſujet à traiter de bagatelles en matiere de conſcience & de religion, des choſes où la religion néanmoins & la conſcience ſe trouvent notablement intéreſſées ; à ne compter pour rien ce qui devant Dieu doit être cenſé pour beaucoup ; à juger pardonnable & véniel, ce qui de ſoi-même eſt criminel & mortel ; à diminuer par de fauſſes opinions la rigueur des plus étroites obligations : car tout cela ce ſont autant d'effets de l'aveuglement de l'homme. Et parce que cet aveuglement ne le juſtifie pas ; parce que c'eſt un aveuglement, ou af-

été par malice, ou formé par négligence, ou
menté par paſſion, qu'arrive-t-il encore ? ce
ie nous éprouvons tous les jours : que pour
nnoître mal les petites choſes, l'homme eſt
poſé à manquer dans les plus eſſentielles ;
ie ſuivant les erreurs dont il ſe prévient ſur
s fautes prétendues légéres, il lui eſt aiſé de
mmettre de véritables crimes ; & que pen-
nt ne faire qu'un pas dont les ſuites ſont peu
craindre, il court riſque de ſe précipiter &
e ſe perdre, s'il ne s'impoſe cette loi, d'avoir
our Dieu une fidélité entiere, & de ne rien
égliger juſqu'aux plus menues pratiques.
ar cette loi bien obſervée le met à couvert
e tout, & fait, pour parler de la ſorte, qu'il
eut être aveugle en aſſûrance ; puiſqu'il eſt
ertain, que tant qu'il s'attachera à cette ma-
ime, quand il ſeroit du reſte rempli d'er-
eurs, quand ſon eſprit ſeroit obſcurci des
lus épaiſſes ténébres, il ne s'égarera jamais,
& que toujours il marchera auſſi droit que s'il
voit pour ſe conduire toutes les lumieres
l'une ſouveraine prudence : pourquoi ? parce
que la loi qu'il s'eſt preſcrite, lui ſervira de
guide ; & voilà le ſecond principe ſur lequel
j'ai fondé ma propoſition, que dans ce qui
touche la religion & la conſcience, il eſt d'une
importance extrême de ſe reſſerrer toujours,
plutôt que de ſe licentier en aucune maniere
& de ſe relâcher.

En effet ne l'avons-nous pas vû, & ne le voyons-nous pas encore, que le relâchement ſur certains points eſtimés peu néceſſaires, eſt un des piéges les plus dangereux pour nous ſurprendre & pour nous faire tomber dans les plus grands déſordres ? En voulez-vous des exemples par rapport à la Religion ? Souvenez-vous, mes chers Auditeurs, de ce qui eſt rapporté par ſaint Auguſtin dans un de ſes traités ſur ſaint Jean, & de la fameuſe diſpute émue entre un Manichéen & un Catholique au ſujet d'une mouche, qui par hazard ſervit d'occaſion à la plus célébre des controverſes qui partageoient alors les eſprits. Eſt-il croyable, diſoit au Catholique le Manichéen, qu'un ſi petit inſecte & d'ailleurs ſi importun à l'homme ait été créé de Dieu ? Non, lui répondit celui-ci avec ſimplicité, je ne le puis croire. Prenez garde, dit ſaint Auguſtin ; il étoit Catholique de profeſſion, bien intentionné pour la vraie créance, & fort éloigné de cet eſprit ſuperbe & préſomptueux qui conduit au libertinage & à l'impiété : mais il étoit ignorant, & il ne concevoit pas que la production d'une mouche fût quelque choſe dont ſon adverſaire pût ſe prévaloir & prendre avantage ſur lui. Que fit le Manichéen ? on vous l'a dit cent fois : de la mouche il lui perſuada d'accorder le même pour l'abeille, de l'abeille il le pouſſa

juſqu'à

ſqu'à l'oiſeau, de l'oiſeau à la brebis, de la
ebis à l'éléphant; enfin il lui fit avouer que
ieu n'étoit pas le créateur de l'homme.
'où procéda une ſi groſſiere erreur? de l'a-
uglement d'eſprit qui ſéduiſant le Catho-
ue, lui fit négliger & compter pour peu
qui néanmoins étoit un point fondamen-

En faut-il un exemple encore plus ſenſible
plus connu? De l'héréſie Manichéenne,
ſſons à l'héréſie Arienne; & voyez ſur
oi rouloit en ces premiers tems le ſchiſ-
e du monde chrétien. Il ſe réduiſoit tout
n ſeul mot: ſçavoir, ſi le Verbe devoit
e appellé conſubſtantiel, c'eſt-à-dire, de
ême ſubſtance que ſon Pere, comme le
uloient les défenſeurs de la vérité; ou s'il
oit ſeulement ſemblable en ſubſtance à ſon
re, comme le ſoutenoient les partiſans
Arius. Cette queſtion, remarque ſaint Hi-
re, ſans parler des Schiſmatiques, parta-
oit même entr'eux les Orthodoxes: les
s prétendant que c'étoit peu de choſe, &
s autres en faiſant un article capital. Pour-
oi, diſoient les premiers, tant de chaleur
tant de bruit? Que ce ſoit *conſubſtantiel*
i l'emporte, ou *ſemblable en ſubſtance*, une
fférence ſi légere doit-elle troubler le repos
e l'Egliſe? Eſt-il juſte qu'un ſi petit ſujet
uſe une diviſion ſi univerſelle, & que pour

une ſyllabe, pour une lettre dont on ne co
vient pas, plus de la moitié du monde ſo
retranchée de la communion des fidéle
C'eſt ainſi qu'ils parloient avec un zéle ave
gle & indiſcret; & parce qu'ils ne connoi
ſoient pas aſſez ce myſtère de la divinité
Verbe, en négligeant une ſyllabe dont il s'
giſſoit, ils ruinoient le fondement de la rel
gion chrétienne. Au lieu que ſaint Athan
ſe & les vrais fidéles avec lui, mieux in
truits & plus éclairés, vouloient qu'on
crifiât tout pour ce ſeul mot *conſubſtantie*
prêts à mourir eux-mêmes, & à le maint
nir par l'effuſion de leur ſang; tant ils le j
gerent néceſſaire pour conſerver la pureté
la religion catholique. N'eſt-ce pas ai
qu'en mille rencontres, lorſque l'Egliſe uſa
de ſon autorité, a voulu décider & régl
des points de foi, ſes ennemis, pour éluder d
déciſions oppoſées à leurs ſentimens, & a
quelles ils refuſoient de ſe ſoumettre, les tr
toient de queſtions vaines & inutiles? Je
dis point combien cette conduite répugne
l'humilité de la foi & à la prudence éva
gélique: c'eſt aſſez que vous compreniez p
là l'obligation indiſpenſable que nous avo
de reſpecter juſques aux plus petites choſe
par-tout où la religion eſt mêlée, puiſqu
eſt vrai que notre ignorance nous expoſe
de ſi funeſtes égaremens.

Que n'ai-je le tems, pour la perfection de ce discours, d'appliquer aux mœurs & à la conscience, ce que j'ai dit de la foi & de la religion ! Que ne puis-je produire ici certains genres de péchés, toujours griefs en quelque sujet que ce soit dès qu'ils sont volontaires, mais que l'ignorance nous fait mettre souvent au nombre des petits péchés ! Combien en pourrois-je compter d'autres dont nous mesurons la griéveté, ou la légereté, non suivant ce qu'ils sont en effet dans les conjonctures présentes, mais selon nos idées & les desirs de notre cœur ! Sénéque disoit un beau mot, que nous n'estimons grands certains dons de la fortune, & certains établissemens du monde, que parce que nous sommes petits : *Ideò magna æstimamus, quia parvi sumus.* Mais ici au contraire il y a mille choses qui ne nous paroissent petites, que parce que notre aveuglement est grand. Ce n'est point une simple réflexion que je fais, c'est une regle que je vous propose, & une regle nécessaire dans la conduite de la vie. Oui, Chrétiens, je dis qu'il y a certains genres de péchés, où nous nous trompons toujours, quand nous les supposons légers, parce qu'ils ne sont jamais tels dans l'idée de Dieu. Ainsi cet abominable péché, ce péché monteux que saint Paul nous défend de nommer, est-il toujours mortel & toujours un su- *Senec.*

jet de damnation, dès qu'il eſt accompagé d'un conſentement libre. Opinion conſtante, & ſi autoriſée parmi les Théologiens, que ce ne ſeroit pas ſeulement une témérité de la contredire, mais un ſcandale. Dans l'impureté, dit le ſçavant Guillaume de Paris, rien de léger, rien de véniel. Cependant qui le ſçait ? qui de vous en eſt perſuadé ? qui de vous a pris ſoin de s'en inſtruire ? combien y a-t-il là-deſſus d'erreurs répandues dans le monde ? & par une ſuite néceſſaire, combien de crimes ſe commettent tous les jours dans ſa fauſſe & malheureuſe prévention que ce ne ſont point des fautes qui attirent la haine de Dieu ? J'ajoute qu'il y a d'autres péchés tantôt griefs, tantôt légers ; mais dont nous ne meſurons la malice que ſelon les divers intérêts qui nous gouvernent. Avons-nous fait au prochain l'injure la plus atroce ? ce n'est rien à nous en croire : mais nous a-t-il offenſés ? la moindre injure que nous en avons reçûe, eſt un monſtre à nos yeux. Jamais l'aggreſſeur a-t-il reconnu tout le tort qu'il a, & jamais l'offenſé eſt-il convenu du peu de tort qu'on lui a fait ? l'un l'augmente, l'autre le diminue, chacun comme l'amour-propre & ſa paſſion l'inſpirent. Juſques dans le tribunal de la pénitence, où nous prétendons agir avec Dieu de bonne foi, combien de railleries & de médiſances, combien de paroles piquantes

que l'on compte pour des bagatelles, & ſur quoi l'on ne daigne pas même s'expliquer? Eſt-ce qu'elles ſont toutes en effet de ce caractère, & qu'il n'y en ait preſque aucune qui puiſſe nous cauſer de juſtes remords ? Eſt-ce que nous voulons mentir au Saint-Eſprit, & les diſſimuler malgré les remords de la conſcience ? Non, Chrétiens : mais c'eſt que nous ſommes aveugles, & que notre aveuglement nous empêche de les appercevoir & d'en être touchés.

Quel reméde, mes chers Auditeurs, & quel parti prendre pour ſe garantir des ſuites d'un aveuglement ſi pernicieux ? Ah ! Seigneur, vous me l'avez appris : c'eſt de me contenir dans les bornes d'une exacte & entiere ſoumiſſion à votre loi ; c'eſt de ne me permettre quoi que ce ſoit qui puiſſe en quelque ſorte bleſſer votre loi ; c'eſt de n'affecter jamais une fauſſe liberté, qui ſi ſouvent, lors même que je l'ignorois, & parce que je l'ignorois, m'a rendu prévaricateur de votre loi. Voilà le moyen, ô mon Dieu, dont vous m'avez pourvû & que je dois mettre en œuvre. Sans cela ma perte eſt inévitable. Car il faudroit pour me garantir des chûtes fatales dont je ſuis menacé, ou que mon aveuglement ceſsât, ou qu'une étude conſtante & aſſidue de mes devoirs ſuppléât aux lumieres qui me manquent. De n'être plus aveugle, ni

exposé aux erreurs de mon esprit, c'est ce qu
je ne puis espérer : car étant pécheur, telle e
ma triste destinée, & comme il ne dépen
pas de moi d'être exempt de toutes les foi
blesses de la concupiscence, aussi ne puis-j
être dans cette vie absolument dégagé d
ténébres de l'ignorance, puisque c'est un
peine de mon péché. De combattre cet
ignorance par des réflexions continuelles s
le nombre & la qualité de mes devoirs, il e
vrai que je le puis : mais le ferai-je toujours
& quand je le ferois, aurai-je toujours ass
de lumieres pour y réussir, c'est-à-dire, po
connoître clairement & distinctement ce q
est d'une obligation rigoureuse, & ce qui n
l'est pas ? & quand enfin je le connoîtroi
aurai-je toujours assez de force & assez
résolution pour agir selon mes connoissa
ces ? Ah ! Seigneur, il est bien plus court
bien plus sûr de m'interdire tout péché,
quelque nature qu'il puisse être. Outre q
j'aurai l'avantage d'en être plus agréable
vos yeux, outre que je me ferai un mérite
vivre dans un plus parfait attachement à v
volontés, outre que ce sera une consolati
pour moi de penser que je suis du nombre
vos fidéles serviteurs, ou que je tâche
moins à vous servir comme eux ; motif
quoi je dois être plus sensible qu'à toutes l
récompenses que je pourrois attendre

ous : je n'aurai plus beſoin quand il s'agira de otre loi, de l'examiner de ſi près, ni de cher- ier tant d'éclaiciſſemens & d'aller à tant e conſeils, qui ſouvent me flattent au lieu de 'inſtruire, ou qui m'embarraſſent au lieu de ie calmer. Cette exactitude, cette régulari- é dans le plus petites choſes me tiendra lieu e tout le reſte. Avec cela je pourrai compter ur vous & ſur moi-même : ſur vous, par- e que vous vous êtes engagé à combler de os graces une ame qui vous donne tout ſans éſerve; ſur moi-même parce que j'aurai e plus aſſuré préſervatif contre ma fragi- té naturelle & contre le penchant de mon œur.

Heureux, mes Freres, ſi vous entrez dans es ſentimens! Méditez bien cette maxime e ſaint Bernard, que ce ſeroit un miracle, ſi elui qui ſe permet tout ce qui lui eſt permis, e ſe laiſſoit pas emporter à ce qui lui eſt dé- endu. Souvenez-vous de cet oracle du Saint- Eſprit, que quiconque mépriſe les petites hoſes, tombe peu à peu, & même ſans y rendre garde, dans les grandes. N'oubliez amais que vous êtes foibles, & que vous ne ouvez mieux vous précautionner contre le éché, qu'en évitant juſqu'à l'ombre même u péché. Enfin, mettez-vous en état d'en- endre de la bouche de Jeſus-Chriſt cette onſolante parole : Venez, bon ſerviteur;

parce que vous m'avez été fidéle en peu d
choſe, prenez poſſeſſion de mon Royaum
céleſte, & goûtez-y une félicité éternelle
Puiſſions-nous tous y parvenir, Chrétiens
c'eſt ce que je vous ſouhaite, &c.

SERMON
POUR LE JEUDI
de la troiſieme Semaine.

Sur la Religion & la Probité.

Omnes qui habebant infirmos variis languoribus, ducebant illos ad Jeſum. At ille ſingulis manus imponens, curabat eos. Exibant autem dæmonia à multis, clamantia, & dicentia : Quia tu es Filius Dei. Et increpans non ſinebat ea loqui, quia ſciebant ipſum eſſe Chriſtum.

Tous ceux qui avoient des malades de diverſes maladies, les amenoient à Jeſus, & il les guériſſoit tous en les touchant. Or les démons ſortoient de pluſieurs poſſédés, criant, & diſant : Vous êtes le Fils de Dieu. Mais il les reprenoit, & ne leur permettoit pas de parler, parce qu'ils ſçavoient qu'il étoit le Meſſie. En ſaint Luc, chap. 4.

C'Eſt le témoignage que rendent au Sauveur du monde dans notre Evangile es eſprits de ténébres à qui il faiſoit ſentir on ſouverain pouvoir, en les chaſſant des orps, & dont il étoit venu ſur la terre renerſer l'injuſte domination. Témoignage cer-

tain, puiſqu'ils ſçavoient & qu'ils avoie
appris par de ſi ſenſibles épreuves ce qu'
Luc. 4. étoit : *Quia ſciebant ipſum eſſe Chriſtum.* T
moignage public, puiſqu'ils le diſoient
Ibid. qu'ils le faiſoient ſi hautement entendre : *Cl*
mantia, & dicentia, Quia tu es Filius De
Témoignage d'autant plus glorieux au Fi
de Dieu, que c'étoient ſes ennemis même
qui reconnoiſſoient ſa toute-puiſſante vertu
Ibid. & qui publioient ſa divinité : *Exibant a*
tem dæmonia. Mais témoignage que cet hon
me-Dieu mépriſe & qu'il rejette, parce qu
ce n'étoit après tout qu'un témoignage fo
cé, & qu'il ne partoit pas d'un vrai ſent
ment de religion : *Et increpans non ſineb*
Ibid. *ea loqui.* Car s'ils obéiſſoient à ſes ordres e
ſortant des poſſédés, c'eſt qu'ils ne pouvoie
réſiſter à ſa parole ; & tandis qu'ils l'hon
roient d'une part, ou qu'ils ſembloient l'h
norer en l'appellant Fils de Dieu, ils le bla
phémoient de l'autre, & ils le renonçoient
en s'oppoſant de toutes leurs forces à l'éta
bliſſement de ſa loi. En vain donc, mes Fr
res, pour en venir à nous mêmes, adorons
nous Dieu, ou prétendons-nous l'adorer,
nous ne l'adorons en eſprit & en vérité. E
vain lui rendons-nous un culte apparent,
dans la pratique nous démentons par no
mœurs ce que nous confeſſons de bouche. E
vain ſommes-nous Chrétiens, ou nous diſon

ous Chrétiens, ſi nous ne le ſommes que de om, & ſi nous n'en devenons pas plus fidé- es à nos devoirs. Et quand je dis nos de- oirs, je n'entends pas ſeulement certains de- oirs de religion, mais les devoirs les plus ommuns de la ſociété & les plus ordinaires ans l'uſage de la vie & dans le commerce du onde. C'eſt de-là même auſſi que je tire le ujet de ce diſcours ; & prenant la matiere en énéral, je veux vous faire voir le rapport ne- eſſaire qu'il y a entre la religion & la probi- é : je veux vous donner une parfaite idée de une & de l'autre, en vous montrant la dé- endance mutuelle qu'elles ont l'une de l'au- e. Puiſſiez-vous ſur ce plan régler déſor- ais toute la conduite de votre vie ! C'eſt our cela que j'implore le ſecours du ciel, & ue je m'adreſſe à Marie, en lui diſant, *Ave, Maria.*

AVoir de la probité ſelon le monde, & voir de la religion, ce ſont deux choſes qu'on de tout tems diſtinguées, & qui ſont en ef- et très-différentes, ſoit qu'on les conſidére ans leurs principes, ſoit qu'on en juge par eurs objets, ſoit qu'on ait égard aux fins u'elles ſe propoſent. Car la probité ſelon le onde ſemble n'être tout au plus qu'un effet le la raiſon, & la religion eſt le grand ouvra- e de la grace. La probité ſelon le monde eſt

bornée à quelques devoirs de ſociété qu'ell regle entre les hommes, & la religion eſt oc cupée aux plus ſaints exercices du culte d Dieu La probité ſelon le monde n'enviſag rien que de mortel & de périſſable, & la reli gion porte ſes vûes & ſes eſpérances juſqu dans l'éternité. Cependant j'oſe avancer un propoſition dont quelques-uns ne compren dront pas d'abord toute la vérité, mais dor j'eſpére que la ſuite de ce diſcours les convain cra : car je prétends que la probité & la reli gion, toutes différentes & quelquefois mêm toutes oppoſées qu'elles paroiſſent, ont néan moins entre elles une liaiſon très-étroite juſques-là qu'à les prendre dans toute l'éten due qu'elles doivent avoir, on peut dire ab ſolument qu'elles ſont inſéparables. Pour quoi ? concevez, s'il vous plaît, ces deu penſées : parce qu'il eſt impoſſible qu'un hom me qui n'a point de religion, ait une véritа ble probité; & qu'il n'eſt pas plus poſſibl qu'un homme qui n'a pas le fonds d'une vrai probité, ait une ſolide religion. Ces deux ma xímes ont beſoin d'éclairciſſement : mais l'é clairciſſement que je vais leur donner, en doi être la preuve. Point de probité ſans rel gion, c'eſt la premiere partie : point de reli gion ſans probité, c'eſt la ſeconde. Mais probité avec la religion ou la religion avec c probité, voilà ce qui fait ſelon Dieu & ſelo

le monde l'homme de bien, & ce que j'ai préſentement à développer.

JE l'ai dit, Chrétiens, & il faut que le monde malgré lui le reconnoiſſe, que ſans la vertu de religion qui nous aſſujettit à Dieu & à ſon culte, il n'y a point de véritable probité parmi les hommes. Voici les raiſons ſur quoi je fonde cette importante maxime. Premiérement, parce qu'il n'y a que la religion, qui puiſſe être une regle certaine, un principe univerſel & un fondement ſolide de tous les devoirs qui font ce caractère de probité dont je parle. Secondement, parce que tout autre motif que celui de la religion, n'eſt point à l'épreuve de certaines tentations délicates, où la vraie probité ſe trouve ſans ceſſe expoſée. Enfin, parce que quiconque a ſecoué le joug de la religion n'a plus de peine à s'émanciper de toutes les autres loix qui pouvoient le retenir dans l'ordre; ni à ſe défaire de tous les engagemens qu'il a dans la ſociété humaine, & ſans leſquels la probité ne peut ſubſiſter. Je vais vous faire entendre ces trois penſées. I. PARTIE

Je dis que la religion eſt le ſeul principe ſur quoi tous les devoirs qui font la vraie probité, peuvent être ſûrement établis. C'eſt la doctrine du Docteur Angélique ſaint Thomas dans ſa Seconde ſeconde, queſtion

quatre-vingt-uniéme. Car la religion, dit-il, dans la propriété même du terme, n'eſt rien autre choſe qu'un lien qui nous tient attachés & ſujets à Dieu comme au premier être. Or dans Dieu, ajoute ce ſaint Docteur, ſont réunis comme dans leur centre, tous les devoirs & toutes les obligations qui lient les hommes entre eux par le commerce d'une étroite ſociété. Il eſt donc impoſſible d'être lié à Dieu par un culte de religion, ſans avoir en même-tems avec le prochain toutes les autres liaiſons de charité & de juſtice, qui ſont même ſelon l'idée du monde, ce qui s'appelle l'homme d'honneur. Ainſi, Chrétiens, quand Dieu nous commande de l'adorer & de ne ſervir que lui ſeul, *Dominum Deum tuum adorabis, & illi ſoli ſervies*; bien loin que cette reſtriction, lui ſeul, exclue aucun des devoirs de la vie civile, elle les embraſſe tous; bien loin qu'elle les affoibliſſe, elle les affermit tous; bien loin qu'elle préjudicie à ce que les hommes ſont en poſſeſſion d'exiger les uns des autres, elle le maintient dans toute ſa force, & elle l'autoriſe dans toute ſon étendue. Car en vertu de la loi que j'ai reçûe & que je me ſuis faite, de ſervir un Dieu, je rends à chacun par une conſéquence néceſſaire ce qui lui eſt dû, l'honneur à qui appartient l'honneur, le tribut à qui je dois le tribut; je ſuis fidéle à mon Roi, obéiſſant à

Deut. 6.

mes ſupérieurs, reſpectueux envers les grands, modeſte envers mes égaux, charitable à l'égard des pauvres; j'ai du zéle pour mes amis, de l'équité pour mes ennemis, de la modération pour moi-même : pourquoi ? parce que dans Dieu ſeul je trouve ce qui m'oblige à tout cela, mais d'une maniere qui ne peut être qu'en Dieu, & qui ne ſe trouve point hors de Dieu.

En effet, je conſidére en Dieu tous ces devoirs comme autant de dépendances du culte ſuprême dont je lui ſuis redevable, & par conſéquent comme autant de points de conſcience eſſentiels à mon ſalut. Or cette vûe de conſcience & de ſalut eſt la grande regle qui fait que je me ſoumets, que je me captive; que j'uſe, s'il eſt beſoin, de ſévérité & de rigueur contre moi-même, pour me réduire à la pratique de toutes ces obligations. Et voilà, Chrétiens, la ſainte & divine morale que Tertullien propoſoit aux infidéles & aux païens pour leur faire comprendre la pureté de notre religion, & pour effacer les fauſſes idées qu'ils en avoient. Il leur faiſoit voir que bien loin qu'ils ne duſſent former aucun ſoupçon, ni avoir aucun ombrage, ils la devoient regarder comme une religion utile à la ſûreté & au bien commun. Car c'eſt, leur remontroit-il, cette religion qui nous apprend à faire tous les jours des vœux à notre Dieu

pour la prospérité de vos Césars, lors même qu'ils nous persécutent ; & à offrir pour eux le sacrifice de nos Autels, au même-tems qu'ils sacrifient le sang de nos freres à la rigueur de leurs édits. C'est cette religion qui nous apprend à servir dans vos armées avec une fidélité sans exemple, puisque vous êtes obligés de reconnoître que vous n'avez point de meilleurs soldats que les Chrétiens. C'est cette religion qui nous apprend à payer exactement & sans fraude les tributs & les impôts publics, jusques-là que les bureaux de vos recettes, (c'est l'expression de Tertullien,) rendent graces de ce qu'il y a des Chrétiens au monde, parce que les Chrétiens s'acquittent de ce devoir par principe de con-
Tertul. science & de piété : *Hinc est quòd vectigalia vestra gratias Christianis agunt, utpote debitum ex fide pendentibus.* Ces paroles sont admirables. En effet, si dans un Etat toutes choses se traitoient selon les loix du Christianisme ; si les peuples y obéissoient en Chrétiens, & si ceux qui les gouvernent les gouvernoient en Chrétiens ; si la justice y étoit rendue, si l'on y exerçoit le commerce, si les emplois & les charges s'y administroient selon la conduite toute pure & l'inspiration de l'esprit chrétien, quel ordre n'y verroit on pas, & quel e paix ? marque évidente, dit S. Augustin, non-seulement de la vérité, mais

le la néceſſité de notre religion. Et c'eſt encore par-là qu'entre les différentes ſectes de a religion chrétienne, le parti catholique qui eſt le parti de la vérité, s'eſt de tout tems diſtingué du parti de l'erreur. Car pourquoi, par exemple, les héréſies ont-elles toujours fait naître les déſordres, & pourquoi ont-elles ſuſcité dans tous les lieux où elles ſe ſont élevées la révolte des ſujets contre les Puiſſances légitimes, ſinon, dit le ſçavant Pic de la Mirande, parce qu'il eſt impoſſible de dégénérer de la vraie religion ſans dégénérer de la vraie probité? Or quel eſt le premier devoir de la probité, ſi ce n'eſt de ſe ſoumettre à l'autorité?

Il faut donc conſidérer la religion dans le cœur de l'homme, comme le premier mobile dans l'univers. Prenez garde, s'il vous plaît, Chrétiens: ce ciel que nous appellons premier mobile, a une vertu ſi puiſſante, qu'il fait rouler avec ſoi tous les autres cieux, qu'il répand ſes influences juſques dans le ſein de la terre, & qu'il entretient par ſon action & par ſon mouvement toute l'harmonie du monde. Si ce premier mobile s'arrêtoit, diſent les Philoſophes, toute la nature ſeroit dans le trouble & dans la confuſion. De même, quand le principe de la religion vient une fois à être détruit ou altéré dans un eſprit, il n'y faut plus chercher de regle ni de

conduite ; plus d'honnêteté de mœurs, du moins constante & générale : remarquez bien ces deux termes, constante & générale, qui comprennent tout. Car sur quoi seroit fondée cette honnêteté ? sur les seules vûes de la raison ? Ah ! Chrétiens, vous êtes trop éclairés & trop bien instruits du mérite des choses, pour croire que la raison seule, dans l'état où elle est réduite, c'est-à-dire, corrompue par le péché, affoiblie par les passions, sujette comme elle est à se prévenir & à s'aveugler, puisse maintenir l'homme dans une innocence entiere & irréprochable. Vous avez trop de pénétration, pour ne pas voir les scandales qui arriveroient, si les devoirs de la société humaine dépendoient uniquement de l'idée que chacun s'en forme ; & l'horrible renversement qui s'ensuivroit, si chacun, selon son caprice & selon son sens, se faisoit l'arbitre de ce qu'il peut, de ce qu'il doit, de ce qui lui appartient, de ce qui lui est permis : en sorte que sa raison lui tînt lieu d'un tribunal souverain au-dessus duquel il n'en reconnût point d'autre, & dont il n'y eût aucun appel. Je ne veux que vous-mêmes pour en juger. Cette raison sans religion, combien d'injustices n'autoriseroit-elle pas ? combien de trahisons & de fourberies ne trouveroit-elle pas moyen de justifier ? à combien de crimes ne donneroit-elle pas le nom de vertu ?

C'eſt pour cela, dit S. Chryſoſtôme; ce- eſt remarquable, c'eſt pour cela que dans s affaires du monde les plus importantes, ns les traités d'alliance & de paix, dans les emieres charges d'un Etat, dans l'admi- ſtration même de la juſtice ordinaire, on ige des ſermens, qui ſont des proteſtations ubliques & ſolemnelles de religion : pour- uoi? parce que ſans le ſceau de la religion, n ne croit pas pouvoit s'aſſurer de la raiſon es hommes; & parce que les hommes mê- es qui connoiſſent fort bien le foible de ur raiſon, ſe défient toujours les uns des au- es, à moins que cette raiſon qu'ils ont pour ſpecte n'ait, pour ainſi dire, uue caution upérieure & un garant qui eſt la religion. ar qu'eſt-ce en effet que le ſerment & le ju- ement dans la doctrine des Théologiens, ſi- on une eſpece de caution que nous fournit religion même, pour pouvoir répondre ux autres de notre raiſon? Or cela s'eſt pra- iqué généralement dans toutes les nations & dans tous les ſiécles. Autre preuve, dit aint Chryſoſtôme, pour confondre le liber- inage, & pour détruire cette prétendue ſuf- iſance de la raiſon, dont l'impiété ſe glorifie. Auſſi, Chrétiens, conſultez votre propre ex- périence; y a-t-il perſonne de vous qui vou- lût que ſa vie & ſa fortune fuſſent entre les mains d'une homme ſans religion? Quelques

lumieres qu'il ait, quelque raiſon qu'il fa
paroître, dès-là que je ſçais qu'il n'a poi
de Dieu, ne m'eſtimerois-je pas malheure
qu'il fût le maître de mes intérêts; & n'
viterai-je pas toujours, autant qu'il eſt
moi, d'avoir aucun engagement avec lu
Au contraire, ſi je ſuis convaincu que cel
avec qui je traite, a de la foi & de la co
ſcience, je ne crains rien; & un Athée, to
Athée qu'il eſt, ſe confiera plutôt à un hon
me qui croit un Dieu, qu'à un libertin & u
impie comme lui. Providence adorable, c'e
ainſi que vous éclatez juſques dans l'impiété
& que malgré nous nous concevons de l'ho
reur pour l'irreligion, qui non-ſeulement
contredit & ſe condamne, mais s'abhorre e
le-même.

Vous me direz qu'indépendamment d
toute religion, il y a un certain amour de l
juſtice que la nature nous inſpire, & qui ſu
fit au moins pour former un caractère d'hon
nête homme ſelon le monde. Je ſçais, Chré
tiens, que cela ſe dit, & que c'eſt le prétext
ſpécieux dont le libertinage le plus raffiné
ſert, pour conſerver encore quelque reſte d'e
time & de bonne opinion parmi les hommes
Mais c'eſt un prétexte qui n'a jamais tromp
que les ſimples, & dont il eſt aiſé d'apper
cevoir l'illuſion. Car ſans examiner quel ſe
roit cet amour de la juſtice abandonné à l

ſcrétion de la bonne ou mauvaiſe foi de
aque particulier, je vous demande, Chré-
ens, où l'on trouveroit dans le monde des
ommes qui ſe piquaſſent d'un grand zéle
ur la juſtice, s'ils étoient une fois perſua-
és qu'il n'y a, ni Dieu, ni religion? Y en
roit-il beaucoup? un ambitieux, un ſen-
el, un avare ſeroit-il beaucoup touché de
tte idée de juſtice ſéparée de la connoiſſan-
e de Dieu? & ces honnêtes gens prétendus du
onde comment en uſeroient-ils? Car enfin
il n'y avoit point de religion, & que je n'euſ-
plus devant les yeux ce premier être qui
e régit & qui me gouverne, je me regarde-
is moi-même comme ma fin; & par un
éréglement de raiſon, qui deviendroit néan-
oins alors comme raiſonnable, je rapporte-
is tout à moi: mon intérêt, mon plaiſir,
a ſatisfaction, ma gloire ſeroient mes divi-
ités, & je prétendrois avoir droit de leur
crifier toutes choſes: pourquoi? parce que
e ne verrois plus rien au-deſſus de moi, ni
ors de moi, de meilleur que moi. Et n'eſt-
e pas ainſi que vivent les Athées, qui n'ont
lus nulle créance de la divinité, ſe ſubſti-
uant en quelque ſorte à la place de Dieu, &
'agiſſant que pour eux-mêmes, parce qu'ils
'ont point d'autre Dieu qu'eux-mêmes?
Or dites-mois'il peut y avoir avec cela quel-
que probité? le moyen qu'un homme préoc-

cupé de cette maxime eût de la charité pou le prochain ? le moyen qu'il pût ſe faire un vertu d'obéir & de dépendre, & qu'il ſe ſou mît autrement que par contrainte & par ba ſeſſe de cœur ?

Et c'eſt ici, Chrétiens, que je dois vous fai remarquer non pas l'impiété, mais l'extra vagance de cette politique malheureuſe dor un faux ſage de ces derniers ſiécles s'eſt glo rifié d'être l'auteur. Politique qui ne reço de religion, qu'autant qu'il en faut pour bie faire ſon perſonnage ſelon le monde, & qu n'en retient que l'apparence & la figure pou garder préciſément les bienſéances de ſo état. Car ſans entreprendre de réfuter une ma xime ſi déteſtable ; ſans m'arrêter à la penſé de Guillaume de Paris, qu'une religion fein te & hypocrite eſt dans un ſens pire que l'irr ligion même ; ſans dire qu'elle eſt plus dange reuſe que ne ſeroit un Athéïſme déclaré, par ce qu'on ſe defie moins d'elle, & qu'elle peu ſervir à cacher toutes ſortes de crimes ; ſan vous faire obſerver, que c'eſt parmi les peu ples où cette doctrine s'eſt répandue, que le plus noires perfidies ont été plus communes & Dieu veuille que bientôt il n'en ſoit pa ainſi de nous ; ſans parler des déſordres qu s'enſuivroient, ſi les peuples n'avoient de re ligion qu'autant que leurs intérêts le deman dent ; déſordres qui montrent bien juſqu'o

a l'égarement des hommes quand ils ſe dé-achent une fois de Dieu, & combien ce que lit ſaint Paul eſt vrai, que Dieu les livre à un ens réprouvé : ſans, dis-je, inſiſter là-deſſus, l me ſuffit, Chrétiens, que cette damnable olitique, en raiſonnant contre Dieu, ſe dé-ruiſe par elle-même & par ſon propre raiſon-ement. Car toute impie qu'elle eſt, elle re-onnoît au moins la néceſſité d'une religion pparente, pour contenir les peuples dans le evoir ; & par-là même elle convient que la aiſon ſeule n'eſt pas capable d'entretenir ans le monde cette probité qui le doit régler : 'où je conclus moi la néceſſité d'une vraie eligion ; pourquoi ? parce que la vraie pro-ité ne peut pas être fondée ſur le menſonge. i donc il faut une religion, & s'ils ſont eux-nêmes forcés de l'avouer, ils en doivent onſéquemment admettre une vraie, à moins u'ils ne veuillent faire de l'univers ce que eſus-Chriſt reprochoit aux Juifs qu'ils voient fait du temple de Dieu, c'eſt-à-dire, ne caverne de voleurs.

Allons encore plus avant. J'ai dit, Chré-iens, qu'il n'y avoit que le motif de la reli-gion, qui fût à l'épreuve de certaines tenta-ions délicates, auſquelles le devoir & la robité ſe trouvent ſans ceſſe expoſés. Je n'explique, & ſuivez-moi. J'appelle tenta-ions délicates, celles qui attaquent le cœur

par ce qu'il a de plus ſenſible, qui oppoſe un intérêt puiſſant à l'intégrité d'une con ſcience foible, & qui mettent la raiſon en compromis avec une forte paſſion. Tenta tion délicate par exemple, lorſqu'il ne dé pend pour avoir l'approbation & l'eſtime du monde, que d'embraſſer le parti de l'injuſti ce, & qu'en tenant ferme pour la vérité on s'attire le mépris & la haine. Tentation déli cate, quand pour agir en homme de bien, il faut réſiſter à l'autorité & au crédit, & ris quer même ſa fortune & toutes ſes eſpéran ces. Tentation délicate, quand on voit entre ſes mains un profit conſidérable mais injuſte & qu'en donnant à telle affaire une fauſſe couleur, ou en prenant certaines meſures, on la peut faire réuſſir à ſon avantage. Tenta tion délicate, lorſqu'aux dépens d'un miſéra ble ou d'un inconnu, on peut ſervir un ami ou que pour perdre un ennemi, on n'a qu'à s'écouter un peu plus, & qu'à ſuivre les ſenti mens de ſon cœur. Tentation délicate, lor que franchiſſant un pas hors des bornes de cette raiſon ſévére & ſcrupuleuſe qui nous arrête, on ſe met en état d'être tout & de par venir à tout. En un mot, tentation délicate lorſqu'on ſe trouve en pouvoir de faire le mal ſans en craindre les conſéquences, ou parce que l'on eſt au-deſſus des jugemens du monde & de la cenſure, ou parce que la cor ruption

ption étant ſi générale on ſe promet d'avoir
s approbateurs & des flatteurs juſques dans
crime. N'eſt-ce pas là & en mille autres
njonctures, que nous voyons la raiſon la
us droite, à ce qu'il paroît, ſuccomber néan-
oins à la tentation, ſi elle n'eſt ſoutenue par
religion ? Car il eſt aiſé, comme remarque
Ambroiſe, de trouver dans le monde des
mmes religieux ſur leur devoir, quand leur
voir n'eſt combattu par nul intérêt contrai-
. C'eſt alors qu'on parle hautement, qu'on
nonce des oracles, qu'on ſe déclare pour
vertu & la probité ; & je conçois bien que
tte probité peut être un fruit de la raiſon
maine : mais de voir des hommes d'une
obité & d'une vertu qui ſe ſoutienne ſans
ception contre tout intérêt ; des hommes
nneur quand il en doit tout coûter pour
tre ; des hommes équitables contre eux-
êmes, & auſſi déterminés à faire aux autres
ſtice d'eux-mêmes qu'à ne ſe la pas faire à
x-mêmes des autres ; ah ! Chrétiens, c'eſt
e eſpece de miracle où la religion doit ve-
r au ſecours de la raiſon, & ſans ce miracle
int de probité.

De-là vient que dans le ſiécle où nous vi-
ns, pardonnez-moi cette réflexion, que je
is non par un eſprit de critique, mais par un
ntiment de zéle ; de-là vient que dans notre
écle on ſe laiſſe aller à tant de déſordres

dont auroient rougi les Païens-mêmes. De-là vient que preſque tous les états ſont aujourd'hui décriés, & qu'on ne s'étonne plu de voir des juges gouvernés par celui-ci ou gagnés par celle-là. De-là vient qu'un homme parfaitement irreprochable dans le maniement des deniers publics, & qui ſort le mains pleinement nettes de certains emplois eſt preſque maintenant pour nous un prodige. Le dirai-je ? de-là vient qu'une femm vraiment fidéle commence à devenir bie rare dans le monde; que dans les conditior les plus honorables il y a tant de pratiques & de menées, tant d'artifices & de détours, qui je n'oſerois par reſpect pour cet auditoi donner le nom qui leur convient, mais qu la voix, ou ſi vous voulez, que l'indignatio publique traite tous les jours de friponnerie De-là vient que le ſacerdoce, tout ſpirituel tout ſaint qu'il eſt, eſt ſouvent prophané p des commerces & des négoces, non-ſeul ment criminels & défendus de Dieu, ma ſordides même ſelon l'opinion commun enfin, que le vrai caractère de l'honneur e preſqu'effacé par-tout. Pourquoi cela ? vous l'ai dit : parce que dans la plûpart d états & des conditions de la vie il y a p de religion. Car encore une fois, comme voulez-vous que cette femme, que ce jug que cet homme d'affaires en telles rencontr

je puis me les figurer, ne ſoient pas emportés par la paſſion qui les domine, ſi chacun d'eux n'a quelque choſe qui l'éléve au-deſſus de ce milieu ſi juſte & ſi précis de la raiſon? C'eſt ce que fait la religion, qui dans la crainte de Dieu non-ſeulement nous empêche d'attenter ſur le bien d'autrui, mais nous fait même abandonner le nôtre; qui non-ſeulement triomphe de l'ambition, mais nous porte encore à l'abaiſſement & à l'humiliation; qui non-ſeulement réprime les deſirs criminels de la chair, mais nous détache même des commodités & des aiſes de la vie : c'eſt-à-dire, qui faiſant faire à l'homme au-delà de ce que la raiſon lui commande, le rend victorieux de tout ce que la tentation lui peut ſuggérer.

Et voila, Chrétiens, ce que nous avons vû dans la perſonne de Jeſus-Chriſt. Le démon lui montrant tous les royaumes de la terre, lui promit de l'en rendre maître, s'il vouloit ſe proſterner ſeulement une fois devant lui. C'étoit une tentation bien forte : mais que fit le Sauveur ? il ſe ſervit de la religion contre une attaque ſi dangereuſe : & ſans autre défenſe que celle-ci, *Scriptum eſt : Dominum Deum tuum adorabilis*, il eſt écrit : Vous adorerez le Seigneur votre Dieu; il confondit son ennemi. Il ne lui dit point tout ce que la philoſophie & le monde auroient pû répon- *Matt.* 4.

dre à la propoſition que lui faiſoit cet eſpr
tentateur : car de quel ſecours peut être
morale & la philoſophie, quand il s'agit d'u
Royaume & même de pluſieurs ? mais par
que le Royaume du Fils de Dieu n'étoit p
de ce monde, il l'arrêta par ces parole
Ibid. *Dominum Deum tuum adorabis* ; & par-là
triompha de lui, *Tunc reliquit eum diabolu*
Ayons de la religion, Chrétiens, il n'y
point d'intérêt, point de tentation que no
ne puiſſions aiſément ſurmonter : n'en ayo
pas, il n'y a point de tentation, point d'i
térêt qui ne nous ſurmonte. Or ſi cette m
xime eſt abſolument & généralement vr
de tout homme qui n'a point de religio
beaucoup plus l'eſt-elle d'un déſerteur de
foi, lequel après avoir eu autrefois de la
ligion, n'en a plus maintenant, mais a
coué le joug, & dans ſa révolte a dit au
bien que l'infidéle Jéruſalem, *Non ſervi*
Car que ne peut-on pas craindre d'un ho
me, qui s'eſt défait de la crainte de ſon Di
& de quoi n'eſt-il pas capable, puiſqu'il a
capable même de s'élever contre le Tout-p
ſant ? ſi le reſpect dû à ce premier être,
pû le retenir, qui l'arrêtera ? que ne mépr
ra-t-il pas, après avoir mépriſé ce que
les autres révérent ? & quelle conſcienc
ſe formera-t-il pas, après avoir pû s'en
mer une qui ſemble l'affranchir du plus

iolable de tous les devoirs qui eſt le culte de
on créateur ?

De-là, & c'eſt la troiſieme raiſon que j'ai outée, de-là plus de loix ſi ſacrées qu'il ne oule aux pieds, plus d'engagemens ſi étroits quoi il ne renonce. Engagemens de dépen-ance : il ſe ſoulevera, ſi l'occaſion le permet, ontre les puiſſances les plus légitimes. En-gagemens de juſtice : il ne reſpectera ni l'in-ocence ni le bon droit ; & s'il eſt néceſſaire, ſacrifiera le foible & le pauvre. Engage-ens de fidélité : il ira, ſans héſiter, à la fa-e du Magiſtrat & devant les Autels démen-r ſa parole & ſe parjurer. Engagemens du ng & de la nature : il vendra, s'il le faut, nis, parens, freres, & pere même. Belle le-on pour vous, Rois de la terre, qui vous ap-end que rien n'eſt plus pernicieux dans la our d'un Prince, que ces hommes ſans reli-on. Belle leçon, Grands du monde, qui ous apprend à éloigner de vous l'impiété & mpie. Belle leçon, Maîtres du ſiécle, qui ous apprend à ne ſouffrir point auprès de ous des domeſtiques libertins. Belle leçon our nous, mes chers Auditeurs, & pour nous ous, qui nous apprend à n'avoir jamais de liai-on avec des gens ſuſpects en matiere de réance, & à ne compter pas plus ſur eux que ur leur foi. Si le libertin oſe paroître devant ous, s'il oſe en notre préſence tenir des diſ-

cours ſcandaleux, ne le ménageons en rie
mais ſoyons auſſi courageux à lui réſiſter, à
décréditer, à défendre le Dieu que nous ad
rons, qu'il eſt hardi & inſolent à l'attaqu
Honorons notre religion; honorons-la pa
tout & en tout dans ſes myſtères, dans ſ
ſacrifice, dans ſes ſacremens, dans ſes cérém
nies, dans ſes obſervances. Tandis qu'elle ſu
ſiſtera dans nous, Dieu ſera avec nous, ou ſi
péché nous le fait perdre, nous aurons to
jours une voie pour le retrouver. La religi
juſques dans notre péché, nous parlera, no
rappellera, nous tracera le chemin & nous r
ménera. Mais ſi nous laiſſons éteindre cet
lumiere, où ſera notre reſſource? marcha
dans les ténébres, & dans les plus profond
ténébres, quelles chûtes ne ferons-nous pa
en quels abymes ne nous précipiterons-no
pas? ſous une vaine montre de probité,
quelle corruption de mœurs & à quels exc
ne nous porterons-nous pas? Point de probi
ſans religion, mais auſſi point de religi
ſans probité, c'eſt la ſeconde partie.

II. PARTIE. COmme il y a une eſpece d'hypocriſie don
l'effet eſt de tromper les autres, auſſi y en a
t-il une bien plus ſubtile & plus déliée q
conſiſte à ſe tromper ſoi-même en matier
de religion: & quoique la premiere ſembl
avoir plus de malignité, puiſqu'elle abuſe

ce qu'il y a de plus ſaint qui eſt le culte de Dieu, pour nous faire paroître aux yeux des hommes ce que nous ne ſommes pas; il faut néanmoins reconnoître que la ſeconde eſt plus dangereuſe dans un ſens, puiſqu'elle ruine le principe fondamental de toute la conduite de l'homme, qui eſt la juſte connoiſſance des choſes, en nous donnant une fauſſe idée de la religion, & une idée ſouvent plus difficile à corriger que l'irreligion même. C'eſt cette ſeconde eſpece d'hypocriſie que j'attaque préſentement, & que je réduits à un certain genre de Chrétiens, dont ma ſeule propoſition vous marque le caractère; & qui ſans un deſſein prémédité d'impoſer au public, ſont eux-mêmes dans l'erreur, ſe flattant qu'ils ont de la religion, & cependant n'ayant pas ce fonds de probité, d'intégrité, de ſincérité que le monde même exige de ceux qui veulent vivre ſelon ſes loix & avec honneur. Car il n'y en a que trop dans cette illuſion, & ce ſont là ceux à qui je parle. Je prétends qu'une religion ſans probité, je dis ſans probité dans le ſens que le libertinage même & le Paganiſme l'entendent, c'eſt-à-dire ſans une conduite irreprochable devant les hommes, & ſans une exacte régularité à remplir tous les devoirs de la vie civile, n'eſt qu'un phantôme de religion & qu'un ſcandale de religion: qu'un phantôme de reli-

gion, parce que le fonds de la religion lu manque; qu'un ſcandale de religion, parc qu'elle ne ſert qu'à deshonorer la vraie reli gion. Deux vérités terribles pour tant de fau Chrétiens : j'expoſe l'une & l'autre en peu d paroles.

N'on, mes chers Auditeurs, ce n'eſt qu'ur phantôme de religion qu'une religion ſan probité : ainſi l'Ecriture le déclare-t-elle dan un point particulier, mais dont la déciſio juſte & ſolide, quoique d'abord elle ſemble outrée, peut s'étendre à tous les autres. Le
Jac. 1. voici : *Si quis putat ſe religioſum eſſe, non refrænans linguam ſuam, ſed ſeducens cor ſuum, hujus vana eſt religio*; ce ſont les paroles de ſaint Jacques dans ſon Epitre canonique. Mes Freres, diſoit ce grand Apôtre, ſi quelqu'un de vous croit avoir de la religion, & que néanmoins il ne réprime pas ſa langue & qu'il lui donne toute liberté de parler, qu'il ſçache que ſa religion eſt vaine. Prenez garde, Chrétiens, il ne dit pas; Si quelqu'un de vous ſe licentie en quelques rencontres à parler contre le prochain; car cela peut quelquefois arriver par foibleſſe, par imprudence, par emportement, lors même qu'on a de la religion : mais l'Apôtre dit, Si quelqu'un de vous ne mettant jamais un frein à ſa langue, ſe fait une habitude de railler l'un, de mépriſer l'autre, de cenſurer celui-ci, de dé-

ier celui-là, & qu'il croie pouvoir accor-
er cette licence effrenée avec la vraie reli-
ion, c'eſt un aveugle qui s'égare : & quoi-
ue peut-être il ne s'en eſtime, ni moins ſpi-
tuel, ni moins parfait; quoique peut-être
ſe faſſe de ſes médiſances-mêmes un point
e religion & de piété, comme ſi c'étoit un
éle chrétien qui l'inſpirât, je ſoutiens moi,
t je conclus qu'il n'a qu'une religion imagi-
aire : *Hujus vana eſt religio.* Quelle conſé-
uence, reprend ſaint Chryſoſtôme ? n'étoit-
e pas aſſez de dire que cet homme en ne re-
enant pas ſa langue, offenſe la religion, qu'il
leſſe la charité, qu'il engage ſa conſcience,
t qu'il ſe rend criminel devant Dieu ? non :
nais prenant la choſe dans ſa ſource, l'Apô-
re prononce abſolument que c'eſt un hom-
ne ſans religion ; *Hujus vana eſt religio.*

Or, Chrétiens, comprenez toute la force
le ce raiſonnement : s'il eſt de la foi qu'une
pareille erreur, une erreur pratique touchant
es ſaillies & les libertés d'une langue médi-
ante & ſans retenue, ſuffit pour détruire dans
nous l'eſprit de la religion, que ſera-ce de ces
déſordres eſſentiels qui détruiſent entiere-
ment la probité dans le commerce des hom-
me, & que certains hommes prétendroient
néanmoins pouvoir accommoder avec la re-
ligion ? Que ſera-ce de ces duplicités accom-
pagnées de mille proteſtations d'amitié & de

bonne foi ? Que ſera-ce de ces avarices ſoi
dides, & couvertes d'un voile de déſintéret
ſement dont on ſe pare ? Que ſera-ce de ce
animoſités profondes & invétérées, ſi con
traires à la charité & à la paix, mais à qu
l'on donne une fauſſe couleur de juſtice ? Qu
ſera-ce de ces excès, de ces emportemens, d
ces duretés envers le prochain que l'on juſti
fie par une intention prétendue droite ? Qu
ſera-ce de ces fraudes, de ces chicanes, d
ces vexations qui ruinent non-ſeulement de
familles, mais des villes, mais des province
entieres ? Que ſera-ce de mille autres déſor
dres qui ne ſont que trop connus, & qui rom
pent tous les liens de la ſociété humaine ? tou
cela eſt-il compatible avec une religion toute
ſainte, avec une religion toute parfaite, avec
une religion toute divine ? Le ſeroit-il même
avec le Paganiſme ? Hé quoi, Seigneur, un
Païen eût crû par-là renoncer à la religion qu'il
profeſſoit ; avec de telles pratiques on l'eût
parmi des Païens, traité d'anathême ; & dans
un ſi monſtrueux déréglement de mœurs,
nous nous flatterons d'être Chrétiens ?

Remontons au principe. Vous me demandez pourquoi la religion a une dépendance ſi néceſſaire de la probité ; & moi je vous réponds, que c'eſt un ordre établi de Dieu, & que Dieu lui-même en quelque ſorte ne peut pas changer. Car comme la grace ſup-

poſe la nature, & que la foi eſt entée, pour ainſi dire, ſur la raiſon, auſſi la religion a-t-elle pour baſe la probité. Détruiſez la nature, il n'y a plus de grace; pervertiſſez la raiſon, il n'y a plus de foi; & ôtez de la ſociété des hommes ce que nous appellons probité, il n'y a plus de religion. En effet, la religion, dit ſaint Jérôme, veut un ſujet digne d'elle & digne de Dieu. Elle nous perfectionne en nous élevant à Dieu; mais elle ſuppoſe dans nous, ou plutôt, elle commence dans nous une certaine perfection, qui nous rend tels que nous devons être à l'égard des hommes; & ſi nous n'avons ces qualités & ces diſpoſitions, Dieu ne peut agréer notre culte, ni s'en tenir honoré : car ce qui n'eſt pas même bon devant les hommes, comment le ſeroit-il devant Dieu, dont le jugement eſt bien encore au-deſſus du jugement des hommes? Etre juſte, être fidéle, être déſintéreſſé, être ſans reproche dans l'eſtime du monde, ou du moins le vouloir être, travailler à l'être, & pour ſoutenir, pour ſanctifier toutes ces vertus avoir de la religion & être Chrétien, voilà l'ordre invariable, & auquel il faut que la religion ſe conforme. Mais que faiſons-nous? nous renverſons cet ordre, & par l'illuſion la plus déplorable nous nous formons de grandes idées de religion & de Chriſtianiſme, qui ne ſe trouvent appuyées ſur rien,

parce qu'en même-tems nous négligeons l
premiers devoirs de la fidélité & de la juſt
ce : c'eſt-à-dire, que nous bâtiſſons ſans fond
ment, ou pour m'exprimer avec S. Paul, q
nous bâtiſſons ſur un fondement de paill
Nous voulons conſtruire un édifice de pierr
précieuſes, mais nous paroiſſons devant Die
ſemblables à cette ſtatue de Nabuchodonoſ
dont parle le Prophéte Daniel. Elle avoit
tête d'or & les pieds de terre. Cette tête d'
repréſente la religion, & ces pieds de ter
nos actions. Or qu'eſt-ce que cela, ſinon u
phantôme & une chimere ? car une chime
dans la ſignification même du terme, ma
que un compoſé d'eſpeces différentes, q
n'ont enſemble nulle liaiſon & nul rapport
un viſage d'homme avec un corps de bê
C'eſt ainſi que les fables l'ont figurée ; & c
qui eſt impoſſible dans la nature, n'eſt-ce p
ce que nous voyons & ce que nous déploro
dans la conduite de la plûpart des Chrétiens
Combien peuvent dire, comme S. Bernard
mais avec tout un autre ſujet que ſaint Be
nard : Je ſuis la chimere de mon ſiécle, o
plutôt la chimere du Chriſtianiſme. J'honor
Dieu, mais j'offenſe les hommes. J'ai de
ſentimens de piété, mais je parle, j'agis e
mille occaſions avec moins de droiture &
moins de raiſon que les plus impies. J'ai d
zéle pour certaines œuvres d'éclat & de ſur

érogation, & n'en ai point pour des œuvres de néceſſité & d'obligation. Je ſuis éloquent ſur la diſcipline de l'Égliſe & ſur la ſévérité de l'Evangile; & toute ma vie ſe paſſe à former des partis, à nouer des intrigues, à répandre des calomnies, à déchirer l'un, à détruire l'autre : chimere de religion. Il faut que la religion, la vraie religion, commence par les devoirs généraux d'équité, de charité, de reconnoiſſance, de ſoumiſſion & d'obéiſſance, parce que c'eſt ainſi, dit l'Apôtre ſaint Jacques, que l'on ſe défend de la malignité & de la contagion du ſiécle, & que c'eſt en quoi conſiſte la religion pure & ſans tache : *Religio munda & immaculata hæc eſt, immaculatum ſe cuſtodire ab hoc ſæculo.* *Jacob* 1.

Sans cette probité ſincere & reconnue, non-ſeulement phantôme de religion, mais ſcandale de religion. Je m'explique. J'appelle ſcandale de religion, ce qui expoſe la religion au mépris & à la cenſure : j'appelle ſcandale de religion, ce qui lui ôte le crédit & l'autorité qu'elle doit avoir dans les eſprits; j'appelle ſcandale de religion, ce qui donne au libertinage une eſpece de ſupériorité & d'aſcendant ſur elle. Or n'eſt-ce pas là ce que fait la conduite d'un Chrétien ſans probité ? Si le Chriſtianiſme peut devenir mépriſable, par où le deviendra-t-il plus naturellement que par-là ? Je ſçais que nous ne manquons

pas de réponſes pour faire taire le monde. J
ſcais qu'il faut bien diſtinguer la religion, d
ceux qui la profeſſent; qu'il ne faut pas con
fondre la ſainteté qui lui eſt propre & qu'ell
ne perd jamais, avec nos déſordres qu'elle e
la premiere à condamner & à nous reproche
Mais le monde eſt-il aſſez équitable pour fai
ce diſcernement ? eſt-il aſſez bien diſpoſé pou
le vouloir, ne cherche-t-il pas au contrai
des prétextes contre elle ? & pour peu qu'il
autoriſent ſon impiété, ne ſe fait-il pas u
plaiſir de les relever, & de les exagérer
Quand donc on voit des Chrétiens infidéle
dans leurs paroles, intéreſſés dans leurs vûes
inflexibles dans leurs coleres, impitoyable
dans leurs vengeances, ſans modération dan
leurs excès, ſans pudeur dans leurs débau
ches, diſſimulés, artificieux, fourbes & im
poſteurs qu'en peut penſer le libertinage, &
qu'en penſe-t-il en effet ? N'en tire-t-il pa
avantage, & n'eſt-ce pas un triomphe pou
lui ? Allez alors lui vanter l'excellence de l
loi de Dieu : que n'aura-t-il pas, ou que n
croira-t-il pas avoir à lui oppoſer ? il la traite
ra, ou d'hypocriſie & de jeu, ou de ſpécula
tion impraticable : d'hypocriſie & de jeu,
puiſqu'avec de ſi belles leçons, avec de ſ
hautes maximes, elle ne rend pas meilleur
ceux qui l'embraſſent : de ſpéculation impra
ticable, puiſqu'en faiſant même profeſſion de

la ſuivre, on n'en obſerve pas les regles, & qu'on n'en accomplit pas les devoirs. Il raiſonnera mal, j'en conviens : mais enfin il raiſonnera de la ſorte ; & voilà les impreſſions que feront ſur ſon eſprit les exemples qu'il aura devant ſes yeux. Car c'eſt à ces exemples qu'il s'attachera, c'eſt ſur ces exemples qu'il s'appuyera, c'eſt par ces exemples qu'il jugera. Que ne dit on pas tous les jours de la dévotion ? vous le ſçavez : que pour être dévot par état, on n'en eſt ſouvent que plus déguiſé, que plus vindicatif, que plus fâcheux aux autres, que plus amateur de ſoi-même. On le dit, & pourquoi ? parce qu'on voit en effet des dévots, j'entends de prétendus dévots, trompeurs, des dévots ulcérés & enveniмés les uns contre les autres, des dévots tigres, chagrins, bizarres, des dévots ſenſuels & délicats. Or ce qu'on dit en particulier de la dévotion, on le dira en général de la religion.

Ainſi, mes Freres, s'il nous reſte encore quelque zéle pour notre religion, vivons d'une maniere, non-ſeulement qui lui faſſe honneur, mais qui la faſſe aimer de ceux-mêmes qui lui pourroient être les plus oppoſés. Or je vous en ai appris le moyen. Qu'ils voyent en nous de la probité, c'eſt ce qui les édifiera. Nos dévotions, nos ferveurs, nos pénitences, tout cela eſt ſaint : mais à peine

en ſeront-ils touchés : leurs vues ne vont point encore juſques-là, & ils attendent que nous les attirions par quelque choſe de plus proportionné à leurs idées, & à l'imperfection de leur état. Soyons bienfaiſans, doux, affables, prévenans, humbles dans nos penſées, intégres dans nos ſentimens, modeſtes dans la fortune, patiens dans l'adverſité, ſans détours, ſans artifices, ſans oſtentation, ſans hauteur : alors aidés de la grace nous les gagnerons, nous les convertirons, nous les ſanctifierons, & nous nous ſanctifierons nous-mêmes avec eux. Tel eſt, Seigneur, le témoignage que vous demandez de nous. Les Martyrs pour la même religion que nous profeſſons, ont verſé leur ſang & donné leur vie. Nous devons être dans la même diſpoſition de vous ſacrifier tout ; mais nous ne nous trouvons plus dans les mêmes occaſions. Ah ! mon Dieu, quelle honte pour un Chrétien de ne pas faire au moins en partie par l'innocence de ſes mœurs, ce que tant d'autres ont fait par leurs inébranlable conſtance au milieu des plus rigoureux tourmens ! Ce ne ſera pas en vain, Seigneur, que nous vous glorifierons, puiſque vous avez promis à ceux qui vous honorent une gloire immortelle, où nous conduiſe, &c.

SERMON

POUR LE VENDREDI

de la troiſiéme Semaine.

Sur la Grace.

ſpondit Jeſus, & dixit ei : Si ſcires donum Dei.

ſus-Chriſt lui répondit : Si vous connoiſſiez le don de Dieu. En ſaint Jean, chap. 4.

DIRE,

CE don de Dieu que ne connoiſſoit pas encore cette femme Samaritaine dont il eſt parlé dans notre Evangile, & que le Sauveur des hommes lui fit connoître, c'eſt, ſelon tous les Peres de l'Egliſe & tous les interprétes de l'Ecriture, la grace même de Jeſus-Chriſt. Cette grace ſans laquelle nous ne pouvons rien, & avec laquelle nous pouvons tout : cette grace, par où, comme dit l'Apôtre, nous ſommes tout ce que nous ſommes,

ſi nous ſommes quelque choſe devant Die
cette grace qui nous éclaire, qui nous attir
qui nous perſuade, qui nous convertit; cet
grace qui nous porte au bien, & qui no
éloigne du péché; cette grace qui nous m
en état de gagner le ciel & d'y parvenir; cet
grace qui opére en nous & avec nous tout
que nous faiſons pour Dieu, & qui dans l'o
dre du ſalut, nous donne par ſon efficace
non-ſeulement le pouvoir, mais la volonté
l'action : voilà, dis-je, mes chers Auditeur
l'excellent don qu'il nous eſt ſi important
nous-mêmes de bien connoître. Don pa
fait, qui nous vient d'en-haut & qui deſce
du Pere des lumieres. Don au-deſſus de to
les dons de la nature, & auprès duquel fai
Paul regardoit comme de la boue tous l
dons de la fortune. Don des dons, que J
ſus-Chriſt ſeul a pû nous mériter, & q
nous recevons de la miſéricorde infinie
Dieu.

Cependant par une ignorance groſſiere
nous ne le connoiſſons pas; & par une ingra
titude encore plus criminelle, nous ne pr
nons pas ſoin de le connoître. De-là vie
que ſi ſouvent nous le recevons en vain;
que bien loin de nous en ſervir, pour glorifi
Dieu, & pour nous ſanctifier nous-mêmes
nous en abuſons juſqu'à nous pervertir nou
mêmes & à mépriſer Dieu. Car c'eſt po

ela que Jesus-Christ nous dit comme à la amaritaine : *Si scires donum Dei ;* si vous *Joan.* 4. onnoissiez le don de Dieu. Tâchons donc ujourd'hui, Chrétiens, à nous en former une ste idée. Entrons dans ce trésor immen- e des miséricordes divines. Mesurons-en, s'il st possible, & la hauteur & la profondeur : puisque Marie en a reçu la plénitude, pour arler utilement de la grace, implorons le ecours du Saint-Esprit par l'interceſſion de ette mere de grace, en lui adressant les pa- oles de l'Ange : *Ave, Maria.*

DIspoſer tout avec douceur, & tout exé- uter avec force ; ce ſont les deux excellentes ropriétés que l'Ecriture attribue à la ſageſ- e. Mais il n'y a, dit S. Auguſtin, que la ſa- eſſe de Dieu à qui ces deux propriétés con- iennent tout à la fois dans le dégré de per- ection, qui nous eſt exprimé par ces paro- es : *Sapientia attingit à fine usque ad finem for-* *Sap.* 8. *iter, & disponit omnia suaviter.* En effet la ageſſe des hommes étant auſſi bornée qu'elle ſt, ſe trouve ſujette à deux défauts tout con- raires. Eſt-elle douce dans ſa conduite ? il eſt craindre qu'elle ne devienne foible dans 'exécution. Eſt-elle efficace & ferme dans 'exécution ? il y a danger qu'elle ne ſoit dure ans ſa conduite. Sa douceur, quand elle rédomine, ſe tourne en molleſſe, & ſa force

dégénere dans un excès de ſévérité. Mais i
n'appartient qu'à la ſageſſe de Dieu, de réu
nir parfaitement ces deux vertus, ce ſemble
ſi oppoſées. Car elle a ſeule l'avantage, nor
ſeulement de ne ſéparer jamais la douceur d
la force, mais de trouver la force dans ſa dou
ceur; & par un ſecret inconnu à tout autr
qu'à elle, de faire conſiſter ſa force dans ſ
douceur même. Or ce que l'Ecriture nou
dit de la ſageſſe de Dieu, je puis le dire éga
lement de la grace; puiſque la grace dont j
parle, n'agit en nous que comme l'inſtrumen
de cette ſageſſe ſouveraine, qui eſt en Die
la cauſe principale de notre ſalut.

Et voilà, Chrétiens, l'idée la plus juſte
que je puiſſe vous donner de la grace de Je
ſus-Chriſt : en voilà les deux caractères, dou
ceur & force. Douceur de la grace, dans l
maniere engageante dont elle diſpoſe le pé
cheur à ſa converſion. Force de la grace, dan
les étonnantes victoires qu'elle remporte ſu
le pécheur au moment de ſa converſion. O
ſans chercher d'autre preuve, il me ſuffit d
vous propoſer pour exemple de l'un & d
l'autre cette femme de notre Evangile. Ca
vous verrez d'abord quelle fut l'aimable con
duite de la grace, pour gagner le cœur de cet
te péchereſſe. Vous jugerez enſuite quel fu
le merveilleux pouvoir de la grace, par l'ad
mirable changement qu'elle opéra dans l

eur de cette péchereſſe : *Attingens à fine uſque ad finem fortiter, & diſponens omnia ſuaviter.* La grace de Jeſus-Chriſt employant tous es charmes de ſa douceur pour convertir la amaritaine : ce ſera la premiere partie. La race de Jeſus-Chriſt par ſon efficace & par a force convertiſſant en effet la Samaritaine, de l'abyme du péché où elle étoit plonée, l'élevant tout-à-coup au comble de la ainteté : ce ſera la ſeconde partie. L'une & 'autre renferme tout mon deſſein, & va faire e partage de ce diſcours.

IL ne faut pas s'étonner que la grace, qui eſt le principe de notre converſion, ait pour premier caractère la douceur, puiſqu'elle procéde immédiatement du cœur de Dieu, & que c'eſt le terme de ſon amour le plus pur pour nous. Mais il nous importe de bien ſçavoir en quoi conſiſte cette douceur de la grace, quels en ſont les traits les plus inſinuans, ce qu'elle doit faire en nous, de quelle maniere Dieu veut que nous y répondions; & c'eſt ce que le Saint-Eſprit a viſiblement entrepris de nous faire connoître dans la converſion de cette femme Samaritaine dont il eſt aujourd'hui queſtion de nous appliquer l'exemple. Car que fait la grace pour triompher pleinement d'un cœur rebelle & pour le ſoumettre à Dieu ? Saint Auguſtin & les Théolo- I. PARTIE

giens après lui l'appellent grace victorieuſe, & elle l'eſt en effet. Mais voici une conduite bien différente de la conduite ordinaire des conquérans. Pour triompher de nous, elle paroît en quelque ſorte s'aſſujettir à nous. Ne vous offenſez pas de ce terme, qui ne déroge en rien, comme vous le verrez, ni à la dignité, ni même à l'efficace de la grace, & qui dans ma penſée ne ſignifie rien autre choſe que ſa douceur. Elle paroît, dis-je, s'aſſujettir à nous, comment ? Le voici. Car elle nous attend, juſqu'à nous ſupporter des années entieres. Elle prend les tems favorables; & par une condeſcendance que nous ne pouvons aſſez reconnoître, elle ménage les occaſions pour nous gagner. Quelque intérêt que nous ayons à la rechercher, elle eſt toujours la premiere à nous prévenir. Au lieu de nous arracher par violence ce qu'elle veut obtenir de nous, elle nous le demande; & au lieu de nous le demander avec empire, elle ne l'obtient que par voie de ſollicitation & d'invitation. Elle ne nous demande, dit ſaint Proſper, que pour avoir lieu de nous donner; & elle nous demande peu pour nous donner beaucoup. Elle s'accommode à nos inclinations, à nos talens, aux qualités de notre eſprit, & ſouvent même de la maniere que je l'expliquerai, à nos imperfections & à nos foibleſſes. Elle ne nous engage à rien de diffi-

i, où elle ne nous faſſe trouver de l'attrait, & dont malgré nos répugnances, elle n'exi en nous le deſir. Elle ne nous oblige à mpriſer les biens de la terre, qu'à meſure qu'elle nous en fait voir le néant. Elle ne nous fa entreprendre de grandes choſes pour Dieu, qu'en nous imprimant une haute idée de ſes perfections & des récompenſes qu'il nous promet. Elle ne nous porte à nous renoncer nous-mêmes & à nous haïr nous-mêmes, qu'en nous faiſant convenir par la confeſion de nos propres déſordres, que ce renoncement eſt au moins juſte & cette haine bien fondée. Car telle eſt, Chrétiens, la conduite de la grace; telle en eſt la douceur : & c'eſt auſſi ce que nous voyons bien clairement dans les démarches que fait le Sauveur du monde, pour convertir la Samaritaine. Converſion que Jeſus-Chriſt nous propoſe comme une image ſenſible de ce qui ſe paſſe encore tous les jours entre Dieu & nous par les ſaintes opérations de ſa grace. Ecoutez-moi, & reprenons chaque article par ordre. Vous y trouverez abondamment de quoi vous inſtruire & de quoi vous édifier.

Je dis que ſouvent la grace attend les pécheurs juſques à laſſer la patience de Dieu. Voyez Jeſus-Chriſt, la force & la vertu de Dieu même, fatigué néanmoins, épuiſé, aſſis ſur le bord d'une fontaine. Qu'attend-il ?

une ame infidéle qu'il veut ſauver; une p
chereſſe qu'il a choiſie. Et de quoi eſt-il fa
gué ? ſi nous nous en tenons à la lettre, c'
Joan.4. de la longueur du chemin qu'il a fait, *Fa*
gatus ex itinere : mais comme cet homme-Di
diſoit dans le même Evangile à ſes Apôtre
qu'il avoit une viande à manger bien pl
exquiſe que celle qu'ils lui préſentoient, u
viande myſtérieuſe & divine qu'ils ne co
Joan.4. noiſſoient pas, *Ego cibum habeo manduca*
quem vos neſcitis, auſſi éprouvoit-il alors u
toute autre laſſitude que celle qu'il faiſoit p
roître, & cette laſſitude lui venoit ſans dou
d'avoir ſi long-tems ſupporté cette malhe
reuſe dans le déréglement de ſa vie & da
l'habitude de ſon crime. Car voilà, dit fai
Auguſtin, ce qui devoit, tout Dieu qu'il étoi
l'avoir fatigué, ce qui devoit avoir preſqu
épuiſé ſa patience. Cependant il ne ſe rebu
point; & quelque éloignée de Dieu, quelqu
endurcie dans ſon péché que ſoit cette fem
me, il eſt réſolu de l'attendre : uſant pou
elle, ſi je puis me ſervir du terme de l'Ecr
ture, de ces lenteurs adorables qui arrêtet
les coups de ſa juſtice, & qui ſuſpendent l
Eccli. colere & ſes vengeances, *Suſtentationes Dei*
2. C'eſt pour cela qu'il eſt aſſis, & qu'il ſe repo
Joan.4. ſe, *Fatigatus.... ſedebat.* Or ce repos d'u
Dieu dans les emportemens & les révolte
de ſa créature, c'eſt ce que j'appelle la dou
ceu

eur de la grace. Ah, Chrétiens, combien de écheurs dans le monde, & peut-être parmi eux à qui je parle, ſont actuellement dans même état que cette femme criminelle & bſtinée ? c'eſt-à-dire, combien de pécheurs piniâtres ont laſſé Dieu, ont outragé la bon- de Dieu, ont irrité le courroux de Dieu ; à force d'accumuler péché ſur péché, re- ûte ſur rechûte, & d'augmenter par-là cha- ue jour le poids de leur iniquité, ſont deve- us pour Dieu comme de peſans fardeaux, ais dont néanmoins, par un effet de ſon épuiſable miſéricorde, il veut bien attendre retour? A juger de Dieu par nous-mêmes, ut-être cette patience ſeroit-elle pour nous ſcandale ; peut-être nous viendroit-il dans ſprit que Dieu manque de zéle pour ſa oire, & qu'il ne ſoutient pas aſſez hautement ſouveraineté de ſon être. Mais c'eſt en cela ême, diſent les Peres, qu'il la ſoutient, & 'il fait éclater ſa gloire : car il n'y a que la tience d'un Dieu qui puiſſe aller juſques-là. elle des hommes, qui n'a pas plus d'étendue ue la petiteſſe de leur cœur, eſt bientôt à ut : mais la meſure de la patience de Dieu, t la grandeur de Dieu même.

En effet, continue ſaint Auguſtin, Dieu t patient, parce qu'il eſt éternel ; il eſt pa- ent, parce qu'il eſt fort ; il eſt patient, parce 'il eſt Dieu : *Patiens eſt quia æternus eſt,* *Auguſt.*

quia fortis est, quia Deus est. Et rien, à l
bien prendre, ne nous marque mieux sa divi
nité, & n'en est un témoignage plus invinci
ble, que cette tranquillité surprenante avec la
quelle il dissimule & il tolére les offenses de
hommes. Mais de ce principe quelle consé
quence, mes chers Auditeurs, devons-nou
tirer ? s'ensuit-il que le pécheurs ait droit d
différer sa conversion, & de faire attendr
Dieu, parce que Dieu veut bien l'attendre
C'est ainsi qu'ont toujours raisonné, & qu
raisonnent encore les libertins & les mon
dains ; & c'est ce faux raisonnement, & cett
damnable présomption, qui de tout tems l
a confirmés & les confirme tous les jou
dans leur libertinage & dans leurs désordre
Mais à Dieu ne plaise, Chrétiens, que nou
fassions un tel abus de ses miséricordes ;
quand il s'agit de pénitence, l'erreur la pl
pernicieuse où nous puissions tomber, est c
nous attendre que Dieu nous attendra : pou
quoi ? par mille raisons qui ne souffrent poi
de réplique, & que vous ne pouvez ignor
sans ignorer au même tems les plus essentie
les maximes de votre religion. Ecoutez-le
Parce que si Dieu nous attend, c'est uniqu
ment à sa grace, que nous en sommes red
vables : or il n'est rien de plus impie, ni rie
de plus insensé, que de compter sur cet
grace, jusqu'à s'en prévaloir contre Di

nême : *An oculus tuus nequam est : quia ego bonus sum ?* Parce qu'il y en a plusieurs que Dieu n'attend pas, & sur qui pour l'exemple les autres il lui plaît d'exercer sa juste colere, en les laissant mourir dans leur péché ; *Ego vado, & quæretis me, & in peccato vestro moriemini.* Parce qu'à l'égard même de ceux que Dieu attend, il y a un terme après lequel il ne les attend plus : *Adhuc quadraginta dies, & Ninive subvertetur.* Parce que nous ne pouvons sçavoir jusques à quand Dieu nous attendra, ni même s'il nous attendra, & que c'est le secret le plus impénétrable pour nous & le plus caché : *Quis scit si convertatur, & ignoscat ?* Parce que notre seule présomption, en nous assurant que Dieu nous attendra, suffit pour l'engager à ne nous attendre pas ; de peur, comme remarque Tertullien, que sa patience qui est un de ses plus saints attributs, ne servît à autoriser & à fomenter nos crimes. Tout cela, Chrétiens, autant de vérités inconteſtables, qui doivent nous tenir dans un sage tempéramment de crainte & de confiance. Vérités, qui nous laissent toujours dans l'espérance d'une grace assez constante pour nous attendre, mais qui nous empêchent bien de faire fond sur cette espérance pour vivre dans l'impénitence. Vérité, dont le merveilleux enchaînement nous oblige à ne pas faire attendre Dieu

Matt. 10.

Joan. 8.

Jonæ. 3.

Jonæ. 1.

trop long-tems; perſuadés qu'il nous atten
encore, mais du reſte qu'il n'eſt rien de
terrible qu'un Dieu dont la patience outré
ſe laſſe enfin d'attendre un pécheur, ni rie
de ſi puniſſable qu'un pécheur qui volontaire
ment & de plein gré fait attendre un Dieu
Cette morale demanderoit un diſcours en
tier. Je la laiſſe & je paſſe à un autre point.

Non-ſeulement le Sauveur du monde at
tend la Samaritaine, mais par un nouvea
trait de douceur que je découvre dans ſa gra
ce, il prend une occaſion commode pour trai
ter avec cette péchereſſe, un lieu ſéparé d
bruit & du tumulte, où il ſçait qu'elle do
ſe rendre; un tems convenable à ſon deſſein
où elle vient puiſer de l'eau, & où rien n
pourra interrompre les leçons toutes divine
qu'il ſe prépare à lui faire. Non pas que Dieu
pour nous communiquer ſa grace, ait beſoi
de ces ménagemens, ni que la grace de Je
ſus-Chriſt dépende abſolument des tems
des occaſions, pour produire en nous ſo
effet; puiſqu'au contraire c'eſt plutôt la gr
ce qui fait ces tems précieux pour le ſalu
& ces occaſions à quoi notre converſion e
attachée. Mais en cela même ne devons-no
pas admirer l'ineffable bonté de notre Dieu
qui pour nous attirer à lui & pour nous ſauve
veut bien ménager ainſi les occaſions : q
dans cette vûe ſe ſert avantageuſement

elles que nous lui préſentons; qui lui-même
n fait naître auxquelles nous ne penſons pas;
ui des événemens les moins prémédités,
ait pour nous des coups de providence; &
ui méritant d'être également ſervi dans tous
es lieux & dans tous les tems, ne dédai-
ne pas d'attacher ſa grace à certains tems
& à certains lieux? Quand nous liſons dans
a Genéſe, que Rebecca allant abreuver ſes
roupeaux à une fontaine, y rencontra le ſer-
iteur d'Abraham, qui lui annonça ſon bon-
eur & le choix que Dieu faiſoit d'elle pour
tre l'épouſe d'Iſaac: ou dans le livre des
Rois, que Saül cherchant les ânesſes de ſon
ere, trouva le Prophéte qui lui déclara les
ûes de Dieu ſur lui, & lui apprit que le
eigneur l'avoit deſtiné pour être le chef de
on peuple, & pour régner en Iſraël, nous bé-
iſſons l'aimable conduite de la Providence.
Mais cette conduite ſi aimable, Chrétiens,
'étoit encore qu'une figure de ce que Dieu
ouloit faire & de ce qu'il fait tous les jours
n faveur de ſes élus. Car n'eſt-ce pas ainſi
u'il leur offre ſa grace en de favorables con-
onctures? N'eſt-ce pas ainſi, ſi j'oſe m'ex-
rimer de la ſorte, qu'il leur dreſſe de ſain-
es embuches, dans les occaſions que ſa ſa-
geſſe a diſpoſées pour leur converſion & pour
eur ſanctification? Et n'eſt-ce pas de-là que
le ſçavans Théologiens, entre leſquels on

compte même cet incomparable Docteur d
l'Egliſe ſaint Auguſtin, ont fait conſiſter un
partie du myſtère de la grace, je dis de cett
grâce que nous appellons efficace, en c
qu'elle eſt donnée dans l'occaſion où Dieu
prévû qu'elle ſeroit ſalutaire; au lieu, ajou
tent-ils, qu'il donne des graces communes in
différemment, c'eſt-à-dire, indépendammer
de ces occaſions & des diſpoſitions particu
lieres où nous pouvons nous trouver en le
recevant ? Ceci eſt fondé, ſur ce que Die
dit dans l'Ecriture à l'homme juſte, ou ſi vou
I. Cor. voulez, au pécheur converti : *Tempore acce*
6. *to exaudivi te*, c'eſt dans le tems propre qu
Ibid. je vous ai exaucé, *Et in die ſalutis adjuvi te*
& c'eſt au jour de ſalut que je vous ai aidé
Il y a donc, concluent-ils, & non ſans rai
ſon, dans l'ordre de la prédeſtination de
hommes, des tems de grace & de faveur
où le ſalut eſt non-ſeulement plus poſſible &
plus facile, mais plus infaillible & plus sûr
Nous le voyons dans la femme Samaritaine
Mais ſi nous y prenons bien garde, ce qu
nous voyons dans elle, c'eſt ce qui ſe paſſ
encore tous les jours dans nous. Car y a-t-i
perſonne que Dieu ait autrefois touché &
qu'il ait ramené de ſes égaremens, qui n'at
tribue en partie ſa converſion à certaine
rencontres, & qui ne ſe ſouvienne que ce fu
là où Dieu lui ouvrit les yeux & lui parla a

ur ? Ainſi l'a reconnu ſaint Auguſtin ; &
aveu qu'il en fait, eſt une eſpece d'homma-
e, qu'il a crû devoir à la grace. C'eſt dans
s confeſſions, qu'il a pris ſoin lui-même de
ous marquer juſqu'aux moindres particulari-
s du combat qu'elle lui livra ; le trouble,
agitation où il ſe trouva, le jardin où il ſe
tira, le ſaint ami qui l'y accompagna, l'e-
emple des ſolitaires qui le confondit, l'en-
roit de ſaint Paul qu'il lut, & dont il ſe ſen-
t frappé, quand cette grace toute-puiſſante
transforma dans un homme tout nouveau &
ſoumit enfin à Dieu. Ainſi, dis-je, l'a-t-il
ublié ? & ſi nous faiſions tous une pareille
onfeſſion de notre vie, ne pourrions-nous
as tous par proportion rendre de nous-mê-
es un témoignage à peu près ſemblable ?

Quel eſt donc pour nous le point capital &
grande maxime de la ſageſſe chrétienne ?
etenez-la bien, mes chers Auditeurs, & ne
oubliez jamais. C'eſt d'obſerver avec ſoin ces
ccaſions, & de ne les pas manquer. Car com-
ien de choſes dont vous ne voyez pas les
onſéquences & qui vous ſemblent venir du
azard, ſont autant de moyens que Dieu a
hoiſis pour vous retirer du monde, & dont
eut-être il lui a plu de faire dépendre votre
rédeſtination même : par exemple, l'enga-
gement que vous avez avec ce ſerviteur de
Dieu, ce livre de piété que vous goûtez, ce-

ſermon édifiant & convaincant que vous en tendez, cette mort ſubite qui vous effraye cette perte de biens qui vous afflige, cette di grace qui vous humilie, cette infirmité qu malgré vous vous réduit à mener une vie plu réglée, & vous empêche de vous porter au mêmes excès. Si les deſſeins de Dieu vou étoient pleinement connus, & que vous ſçu ſiez avec certitude que c'eſt à cela qu'il a vou lu attacher votre ſalut, ne les ménageriez vous pas ces occaſions ſi importantes? Or vou n'en ſçavez que trop, pour y adorer au moin les conſeils ſecrets de cette providence tout paternelle qui vous gouverne; & ſi vous n'e ſçavez pas davantage, c'eſt ce qui vous obli ge encore à vivre dans une dépendance plu abſolue de cette grace en qui vous vous con fiez. Mais ſi c'eſt une occaſion de ſalut, m direz-vous, & que Dieu y ait attaché la grac de ma converſion, il eſt sûr que je me con vertirai. Je le veux, Chrétiens: mais il n'e pas moins sûr, que vous ne vous convertire jamais ſans un bon uſage de cette grace & d l'occaſion où elle vous eſt préparée. Car d quelque nature que ſoit cette grace, il eſt d la foi que ſon effet ne peut être ſéparé de vo tre fidélité; & de quelque maniere qu'ell agiſſe, il en faut toujours revenir aux deu
Matt. 26. paroles du Sauveur des hommes, *Vigilate & orate*, veillez & priez. Priez, parce que vou

e pouvez rien ſans la grace ; & veillez, par-
e que la grace, toute puiſſance qu'elle eſt, ne
it rien ſans vous. Priez, afin qu'il y ait pour
ous un tems & un jour de ſalut ; & veillez,
in que ce jour de ſalut ne vous échappe pas.
oilà en deux mots les deux points fixes &
ut le précis de la Théologie d'un Chrétien.
ourſuivons.

J'ajoute que la grace qui opére notre con-
erſion, quelque intérêt que nous ayons à la
echercher, eſt toujours la premiere à nous
révenir : & c'eſt dans la doctrine des Peres,
e qu'elle a de plus eſſentiel. Car ſi je la pou-
ois prévenir, dès-là elle ne ſeroit plus grace,
arce qu'elle ſuppoſeroit en nous le merite
e l'avoir prévenue. Je ſçais que nous pou-
ons, quoique pécheurs, chercher Dieu par
grace, & le trouver. Mais, reprend ſaint
ernard, nous ne chercherions jamais Dieu
ar la grace, ſi Dieu par une autre grace ne
ous avoit lui-même cherchés : *Niſi enim* Bern.
rius quæſita, non quæreres, ſicut nec eligeres
iſi electa. Or c'eſt ce qui paroît ſenſiblement
ans la converſion de cette femme de Sama-
ie. Le Fils de Dieu n'attend pas qu'elle faſſe
uelque avance pour venir à lui : il l'aborde,
l lui parle, il l'engage, ſans qu'elle y penſe,
ans un entretien qui doit être le principe
le ſon ſalut. Tel eſt le myſtère & le prodige
out enſemble de la charité de mon Dieu, de

vouloir bien prévenir lui-même des p
cheurs, c'eſt-à-dire, de vouloir bien reche
cher lui-même de viles créatures; de voulc
bien appeller lui-même des ames ingrates
rébelles, des ames criminelles & dignes
toutes ſes vengeances, des ames foibles
inconſtantes, dont peut-être il prévoit les i
fidélités & les rechûtes : de les recherche
dis-je, & d'aller au-devant d'elles, dans u
tems où elles ne penſent point à lui; je d
plus, dans un tems où elles s'éloignent
lui, où elles ſe ſoulévent contre lui, où mê
me elles ont en quelque ſorte horreur d
lui. Ah, Seigneur! puis-je m'écrier ici, tou
ché du ſentiment de ſaint Bernard, & e
m'appliquant ce dogme de notre religion
oppoſé au Pélagianiſme : ah, Seigneur, eſt-
donc vrai, que tout aimable que vous êtes, j
ne puiſſe de moi-même vous aimer, & qu
ma miſére aille encore juſqu'à ne pouvoir dé
ſirer d'être aimé de vous, ſi vous n'excite
en moi ce deſir ? Eſt-il donc vrai que, tou
Dieu que vous êtes, vous ſoyez dans la né
ceſſité de faire les premieres démarches pou
me réconcilier avec vous, ou de m'avoir éter
nellement pour ennemi ? ne ſeroit-ce pa
aſſez que vous fuſſiez diſpoſé à me recevoir
Mais du moins, ô mon Dieu, puiſque vou
voulez bien commencer, ne répondrai-j
point à votre amour ? Ajouterai-je à l'impuil

ance malheureuſe de vous prévenir, le cri-
ne impardonnable de ne vous pas ſeconder ?
Jon, Seigneur, & vous me faites trop bien
omprendre ce que je vous dois, pour que
ion cœur demeure dans une ſi mortelle in-
ifférence. Puiſqu'il eſt de l'honneur de vo-
re grace que ce ſoit elle qui me recherche,
e veux bien me ſoumettre à cette loi. Oui,
ion Dieu, je veux bien m'humilier dans
ette vûe : je veux bien reconnoître devant
ous ma foibleſſe, & me confondre dans la
enſée que de moi-même je ne puis faire un
as pour aller à vous ; & qu'avec toutes vos
erfections, je ne puis vous aimer ſi vous ne
n'aimez, & ſi vous ne m'aimez avant que
e vous aime. Mais du reſte, Seigneur, ce
ra pour moi un puiſſant motif de reconnoiſ-
ance & de fidélité ; & le ſouvenir de votre
nfinie miſéricorde en me cherchant malgré
ute mon indignité, en me prévenant, en
ne remettant dans vos voies, m'attachera
éſormais à vous d'un lien ſi étroit, que la na-
ure, que la paſſion, que le monde avec tous
es charmes, que rien, quoi que ce puiſſe
tre, ne le pourra rompre. Tel eſt le fruit que
ame chrétienne doit tirer de ce point de foi
tilement & ſolidement médité.

Mais encore comment eſt-ce que la grace
ous prévient ? eſt-ce avec autorité & avec
mpire ? non, dit le Prophéte Royal, mais

Psal. 20. par des bénédictions de douceur ; *Prævenisti eum in benedictionibus dulcedinis.* Car si elle nous prévient, c'est en nous demandant ce qu'elle veut obtenir de nous ; & en cela, remarque saint Prosper, consiste la différence de la grace & de la loi : la loi commande, & la grace invite ; la loi menace, & la grace attire ; la loi contraint, & la grace engage. Or c'est ce mêlange de la loi & de la grace, qui fait tout le mystère de l'aimable & souveraine domination de Dieu sur nos cœurs. Il ne tenoit qu'au Sauveur du monde d'user de tout son pouvoir, & d'obliger la Samaritaine à lui rendre d'abord & sans réplique une obéissance forcée : mais parce que c'est sa grace qui agit en elle, il veut qu'elle obéisse non-seulement sans répugnance, mais avec joie & avec amour. Par où donc commence-t-il ? il la prie de l'écouter, & de le croire : *Joan.* 4. *Mulier, crede mihi.* Car quoique Dieu par l'efficace de sa grace soit maître de nos volontés & qu'il puisse, comme il lui plaît, disposer de nous, il n'en dispose néanmoins qu'avec réserve, &, si j'ose me servir du terme de l'Ecriture, qu'avec respect ; c'est-à-dire, en nous inspirant, en nous persuadant, en nous demandant ce qu'il nous veut faire vouloir : *Sap.* 12. *Tu autem, dominator virtutis, cum magna reverentia disponis nos.* Je dis plus : quoique maître absolu, il nous demande peu

pour nous donner beaucoup. Que demande
ésus-Christ à cette Samaritaine? un peu
eau : *Da mihi bibere.* Et pourquoi de l'eau? *Joan.4.*
pour lui faire naître le desir d'une eau bien
lus excellente qu'il lui veut donner; de cet-
eau salutaire & vivifiante, dont la source
jaillit jusques dans la vie éternelle : *Fons* *Ibid.*
quæ salientis in vitam æternam; de cette eau
ui doit pour jamais étancher notre soif, &
ous établir dans une paix & dans une félici-
parfaite, *Qui biberit ex aqua quam ego dabo* *Ibid.*
, *non sitiet in æternum.* Belle idée, mes chers
uditeurs, de ce que nous éprouvons tous
s jour dans la conduite de la grace. Que
emande-t-elle d'abord? presque rien. Un
eu d'attention sur nous-mêmes, un peu de
ègle dans nos actions, un peu de discrétion
ans nos paroles, un peu d'assujettissement à
os devoirs. Donnez-moi cela, nous dit
Dieu : c'est bien peu; mais de ce peu dépen-
ent toutefois les graces les plus abondantes.
r en effet, c'est souvent par ce peu, je veux
ire, par cette petite victoire remportée sur
a passion, par cette petite violence faite à
'humeur par ce petit sacrifice de l'intérêt,
ar ce petit effort de la charité, par ce petit
etranchement d'une vanité mondaine, que
ous nous mettons en état de recevoir la plé-
itude des dons célestes & des miséricordes
lu Seigneur. C'est par-là que commencent les

grands changemens, les grandes conversions ; & ne sommes-nous pas bien coupables si nous refusons à Dieu ce qu'il exige de nous quand l'avantage qu'il nous promet est tellement au-dessus de ce qu'il attend ?

Disons néanmoins encore quelque chose de plus touchant. Je prétends avec S. Chrysostôme, que la grace pour agir avec plus de douceur, s'accommode à nos inclinations, à nos goûts, à nos talens, & même en quelque sorte à nos foiblesses, à nos imperfections, à nos défauts. J'en ai la preuve dans cette femme de notre Evangile. Un autre que le Fils de Dieu qui l'eût entendue disputer & raisonner sur les points les plus importans de la religion, l'auroit rebutée : un autre lui eût dit, qu'il ne lui appartenoit pas de pénétrer dans ces matieres ; que ces questions épineuses & subtiles n'étoient pas de son ressort ; & que la grande science d'une femme devoit être de n'en point trop sçavoir, ou de ne point affecter de paroître en trop sçavoir. Car c'est la réponse commune qu'ont eu de tout tems à essuyer les femmes curieuses, & qu'on a toujours fait valoir contr'elles. Mais notre divin Maître n'ignoroit pas que ce n'est point ainsi qu'on les convertit, & que cette réponse mortifiante pour elles, bien loin de les corriger, ne sert qu'à les aigrir & à les irriter. Que fait-il donc ? Il tient une con-

duite toute oppoſée. Cette femme eſt vaine & curieuſe ; il l'engage par ſa curioſité même : elle ſe pique d'être ſçavante ; il ne dédaigne point de raiſonner avec elle ſur ce qu'il y a dans la religion de plus profond & de plus ſublime. En inſtruiſant les peuples, il ſe ſervoit de paraboles, c'eſt-à-dire, de comparaiſons ſimples & familieres pour s'accommoder à la groſſiereté de leurs eſprits ; mais il n'entretient celle-ci, toute pécheresſe qu'elle eſt, que de matieres élevées & en des termes proportionnés à la grandeur des ſujets dont il veut bien conférer avec elle ; de la nature de Dieu de la perfection de ſon être, de la pureté de ſon culte, de l'adoration en eſprit : & par-là il la détrompe, ſans l'offenſer, des fauſſes idées dont elle étoit prévenue touchant la divinité & les hommages que nous lui devons. Or n'eſt-ce pas ainſi que la grace agit & ſur nos eſprits, & ſur nos cœurs? N'eſt-ce pas ainſi qu'elle ſe conforme à nous, ne nous ſanctifiant preſque jamais (remarquez ceci, je vous prie,) ne nous ſanctifiant preſque jamais d'une maniere contraire à nos inclinations naturelles ; mais perfectionnant ſelon Dieu nos inclinations naturelles, pour nous ſanctifier. Sommes-nous ardens & agiſſans ? elle nous anime d'un ſaint zéle, & nous porte à la pratique des bonnes œuvres. Sommes-nous tendres & affectueux ? elle

nous inſpire pour Dieu une tendreſſe d'amour qui nous fait quelquefois répandre à ſes pieds des torrens de larmes. Sommes-nous d'une humeur facile ? elle rectifie cette facilité d'humeur, & la convertit en charité pour le prochain. Sommes-nous d'un eſprit rigide & ſévére ? elle tourne cette ſévérité en ferveur de pénitence. Elle prend dit l'Apôtre ſaint Pierre, par rapport à nous autant de différentes formes, qu'elle trouve en nous de diſpoſitions différente : *Multiformis gratiæ Dei*. Grace qui nous engage à être ſaints comme on voudroit l'être, ſi Dieu nous en donnoit le choix, & que nous n'euſſions qu'à en délibérer avec nous-mêmes : afin, dit ſaint Chryſoſtôme, qu'il ne nous reſte nul prétexte, pour nous diſpenſer de la ſuivre, puiſqu'elle veut bien ſe ſervir de notre fonds pour l'accompliſſement de ſes deſſeins : puiſqu'il n'y a rien dans nous qu'elle ne mette en œuvre pour l'ouvrage de notre ſalut ; puiſqu'elle ne demande point d'autre naturel que le nôtre, point d'autre complexion que la nôtre, point d'autres talens que les nôtres, pour faire de nous ce que Dieu veut que nous ſoyons ; enfin, puiſque dans un ſens que vous entendez aſſez, nous pouvons, en ne ceſſant point d'être ce que nous ſommes, devenir par elle tout ce que nous ne ſommes pas.

1. *Petr.* 4.

Il eſt vrai, Chrétiens, que par cette grace Dieu nous oblige à mépriſer tout ce que le monde eſtime ; à renoncer de cœur aux honneurs du monde, aux plaiſirs du monde, aux biens du monde : mais ici même voyez encore & goûtez combien le Seigneur eſt doux : *Guſtate & videte, quoniam ſuavis eſt Dominus.* Il ne nous oblige à mépriſer le monde, qu'après qu'il nous en a fait connoître par ſa grace l'illuſion ; qu'après nous avoir convaincus que le monde ne peut jamais nous rendre heureux. Il ne nous oblige à renoncer au monde, qu'après nous avoir ôté par ſa grace l'eſtime & l'amour du monde. Or il eſt aiſé de renoncer à ce que l'on n'eſtime & l'on n'aime plus. C'eſt la ſainte leçon que Jeſus-Chriſt fait à la Samaritaine : *Omnis qui biberit ex aqua hac, ſitiet iterum ;* quiconque boira de cette eau aura encore ſoif ; c'eſt-à-dire, quiconque aura de l'ambition dans le monde, quelque grand qu'il puiſſe être, ne ſera jamais content de ce qu'il eſt ; quiconque voudra s'enrichir dans le monde, quelques biens qu'il poſſéde, n'en aura jamais aſſez à ſon gré ; quiconque ſera eſclave de ſes biens, quoiqu'il ne leur refuſe rien, ne les ſatisfera jamais. Quand je ſuis une fois perſuadé de ce principe, je me détache de tout ſans peine ; & n'en ſommes-nous pas invinciblement perſuadés par la divine impreſſion &

Pſ. 31.

Joan. 4.

les ſaintes lumieres de la grace ? il eſt vrai qu
cette grace m'oblige quelquefois à faire pou
Dieu des choſes difficiles & pénibles : mai
en même tems elle m'y fait trouver de l'at
trait ; & comment ? par la grandeur des mo
tifs qu'elle me propoſe, & par l'eſpéranc
des biens ineſtimables qu'elle me promet
Ioan. 4. *Si ſcires donum Dei, & quis eſt qui dicit tibi Da mihi bibere*: ſi vous le ſçaviez, dit le Sau
veur à cette femme, quel eſt celui qui vou
parle : c'eſt-à-dire, ſi vous ſçaviez, Chrétiens
ce que c'eſt que Dieu ; ſi vous ſçaviez ce qu
Dieu a fait pour vous, & ce qu'il mérite d
vous ; ſi vous ſçaviez ce que vous avez à at
tendre de Dieu ; ſi vous ſçaviez les magnifi
ques récompenſes qu'il réſerve aux humbles
qu'il réſerve aux pauvres, qu'il réſerve à ceu
qui ſouffrent & qui ſe mortifient pour lui : ſi
vous le ſçaviez, ah ! il n'y auroit rien, à quo
vous ne fuſſiez déterminés, & les croix le
plus peſantes vous deviendroient non-ſeule
ment ſupportables mais aimables, dans la feu
le vûe de lui plaire. Or qui nous apprend
tout cela ? la grace de Jeſus-Chriſt. Il eſt vra
que cette grace va, ſelon l'Evangile, juſqu'
nous inſpirer la haine de nous-mêmes ; mai
pour nous inſpirer cette haine évangélique
elle nous fait convenir nous-mêmes de no
tre baſſeſſe, de notre indignité, de notre
corruption, de nos déſordres. D'où nou

ɔncluons nous-mêmes aiſément, que notre éritable intérêt eſt de nous haïr dans cette e, ſi nous voulons nous aimer pour la vie ernelle. Auſſi le Fils de Dieu pour faciliɾ la pénitence à cette pécheresſe de Samae, lui fait-il faire à elle-même la confeſſion e ſon crime ; & par la honte ſalutaire qu'elen conçoit, la réduit-il preſque ſans qu'elle l'apperçoive, à la néceſſité de s'accuſer, e ſe condamner, & par conſéquent de ſe ɔuvertir, puiſque c'eſt dans une ſincére ccuſation & dans une parfaite condamnaon de ſoi-même que conſiſte la vraie conerſion.

Telle eſt, Chrétiens, la conduite de la gra : voilà comment Dieu ſe rend maître de os cœurs. Ce n'eſt point par la ſouveraineté e ſon empire ; ce n'eſt point par les hautes ımieres de ſon entendement divin, mais par douceur de la grace & de ſon eſprit. Il a llu pour gagner le cœur des hommes, que Majeſté s'abaiſſât, & que dans la perſonne u Sauveur la ſageſſe incréée de Dieu s'huıiliât. Or à l'exemple de Dieu, c'eſt par-là ıême que nous nous inſinuerons dans les mes, & que nous y excercerons un pouvoir autant plus abſolu qu'il le paroîtra moins. Ce ne ſera point par l'autorité, beaucoup noins par l'eſprit de domination ou par l'aſendant que nous prendrons & que nous af-

fecterons de pren re ; ce ne ſera pas mêr
par l'habileté, ni par la ſupériorité de gér
& d'intelligence, mais par les ſages ménag
mens de la charité. Il faut pour engager
prochain & pour le toucher, que nous ſu
portions ſes défauts, que nous compatiſſio
à ſes foibleſſes ; que nous condeſcendions
ſes humeurs, que nous ſoyons ſenſibles à
miſéres que nous entrions avec zéle dans
beſoins, & que ſuivant la regle & l'expre
ſion de ſaint Paul, nous prenions comme él
Coloſ. de Dieu des entrailles de miſéricorde ; *I*
3. *duite vos, ſicut electi Dei, viſcera miſericordi*
Cette inſtruction nous regarde tous ; m
nous en particulier, mes Freres, nous, dis-j
que Dieu a ſpécialement appellés au miniſ
re de la converſion & de la ſanctification d
ames ; nous qui comme Prêtres du Seigne
ſommes les diſpenſateurs de ſa grace, & q
devons par conſéquent conformer notre co
duite à celle de la grace même ; c'eſt à no
encore une fois que cette morale s'adreſſe
ſouffrez que je vous l'applique & que je m
l'applique à moi-même. Car voilà votre mo
déle & le mien : c'eſt par la douceur de not
zéle que nous devons toucher les pécheurs
autrement, nous n'y réuſſirons jamais. Ayez
ſi vous voulez, toute la ſcience des Doc
teurs, ayez toute l'éloquence des Prophe
tes, parlez le langage des Apôtres, & mêm

es Anges ; ſi tout cela n'eſt aſſaiſonné de la ouceur évangélique, vous ne ferez rien. 'eſt elle qui doit nous préparer les voies, & ous faire entrer dans les cœurs. Sans elle a nous écoutera, & nous viendrons à bout e tout le reſte ; nous inſtruirons, nous con- aincrons, nous confondrons, nous épouvan- rons ; mais nous ne convertirons pas. Sans le nous troublerons les conſciences, nous éſeſpérerons les foibles, nous révolterons les piniâtres ; mais nous ne les attirerons ja- ais à Dieu. Le Sauveur du monde ne parut vére qu'à l'égard des Phariſiens, de ces ypocrites qui ſous un maſque de piété im- oſoient au peuple & le trompoient ; & par n ſecret jugement de Dieu, ce fut à l'égard es Phariſiens que ſon zéle demeura ſans ffet. Je ne dis pas, mes Freres, que nous evions flatter les pécheurs par de lâches mplaiſances : vous n'ignorez pas combien ai ce ſentiment en horreur. Je ne dis pas que ous ne devons point obliger les pécheurs à out ce que l'Evangile a de plus auſtère, aux igueurs de la pénitence, au crucifiement de a chair, à la mortification de l'eſprit ; mal- eur à moi ſi j'en rabattois un ſeul point. Mais e dis qu'à cette ſévérité qui pourroit ſeule loigner les pécheurs, il faut joindre cette louceur qui les raméne. Je dis qu'il faut pro- portionner cette ſévérité aux diſpoſitions des

ſujets comme la grace elle-même s'y accom
mode, & non pas l'appliquer ſans diſcern
ment & ſans prudence, aux uns trop, aux au
tres trop peu, à ceux-ci hors de leur état,
ceux-là par deſſus leurs forces. Je dis qu'
faut avoir de ſaintes adreſſes, pour faire en
braſſer cette ſévérié & même pour la fair
goûter; montrant qu'elle eſt pratiquable, &
ne portant jamais les choſes à des excès qu
donnent lieu aux mondains de les traite
d'impoſſibles. Je ne dis pas, encore une foi
qu'il ne faille jamais uſer de ſévérité dans l
conduite des ames: mais je dis que ce doi
être une ſévérité diſcrete, une ſévérité qu
ſe faſſe aimer, une ſévérité qui rende le jou
de Dieu ſupportable; & non point une ſévé
rité Phariſaïque, une ſévérité ſans onction
une ſévérité impérieuſe, une ſévérité ſéch
& rebutante, une ſévérité qui ne pourroi
convenir qu'à des eſclaves, mais qui ne con
vient nullement aux enfans de Dieu. Plût au
ciel, mes Freres, que nous fuſſions tous bien
perſuadés de cette vérité, puiſque rien ne
contribueroit davantage à la ſanctification du
Chriſtianiſme! Quoi qu'il en ſoit, voici, mes
chers Auditeurs, ce qui nous rendra inexcu
ſables au jugement de Dieu: l'infinie dou
ceur avec laquelle Dieu nous gouverne. Si
les puiſſances de la terre dont nous dépen
dons, ſe comportoient de la ſorte envers

ous, nous en ſerions idolâtres : Dieu veut
ous gagner par ſa grace, & nous lui ſommes
ébelles ! Il me reſte à vous montrer que cette
race, quoique douce dans la maniere dont
le engage le pécheur, n'en a pas moins de
orce dans ſon action ; & c'eſt ce que vous
lez voir dans la ſuite de notre Evangile,
ui fera le ſujet du ſecond point.

II. PARTIE.

QUelque obſcure que ſoit notre foi, ſi
ous la regardons en elle-même, & dans ſes
yſtères, elle a cependant ſelon la penſée de
us les Théologiens, une eſpece d'évidence
ans ſes motifs ; je veux dire, que ce qu'elle
ous révéle, eſt au moins évidemment croya-
e par la qualité des motifs qui nous obligent
le croire. Or il m'a toujours paru, & il me
aroît encore qu'un de ces motifs les plus
uiſſans & les plus convaincans, eſt de voir
que la grace opere quelquefois en certai-
es ames, que Dieu, comme dit le grand
pôtre, a prédeſtinées pour en faire des va-
s de miſéricorde. Ceci, mes chers Audi-
urs, vous édifiera & vous conſolera. Quand
s Magiciens de Pharaon virent les étonnans
rodiges que faiſoit Moyſe dans toute l'E-
ypte par le ſeul attouchement de cette ba-
uette myſtérieuſe, qui leur donna tant de
rreur, ils confeſſerent enfin que le doigt de
ieu étoit là, c'eſt-à-dire, qu'ils y reconnu-

rent le caractère d'une vertu divine, dont
Législateur & ce Prophéte étoit l'instrumen
Exod. 8. *Et dixerunt malefici ad Pharaonem : Digit Dei est hîc.* Et moi, Chrétiens, quand je n'e visagerois que la conversion de cette femn Samaritaine, telle qu'elle est rapportée da l'Evangile, je conclurrois sans hésiter, qu y a un principe surnaturel qui agit en nou que Dieu a de secrets ressorts pour remu nos cœurs, & les tourner comme il lui plaî que nous recevons du ciel des impressio qui ne peuvent venir que de la grace ; & q par les divines opérations de cette grace notre liberté, sans rien perdre de son indi férence & de ses droits, est parfaiteme soumise à l'empire de Dieu.

Or en quoi consiste le miracle de cet conversion ? Le voici par rapport aux deu puissances de l'ame à qui la grace intérieu est immédiatement communiquée, sçavoi l'entendement & la volonté ; ou si vous vo lez, l'esprit & le cœur. Miracle de la gra dans la victoire qu'elle remporte sur l'esp de la Samaritaine. Miracle de la grace dans changement qu'elle fait du cœur de la Sam ritaine. Miracle, dis-je, opéré d'une façc toute miraculeuse, & avec des circonstan ces, qui ne permettent pas de douter que ne soit l'ouvrage de la main toute-puissan de Dieu : *Digitus Dei est hîc.* Ecoutez-mo Chrétien

rétiens, & suppléez par une attention tou-
nouvelle à la nécessité où je me trouve d'a-
ger en peu de paroles ce qui demanderoit
discours entier.

Miracle de la grace & de sa force dans la
toire qu'elle remporte sur l'esprit de la Sa-
ritaine. Suivez le texte sacré : & vous en
z convenir. C'étoit tout ensemble une
idelle & une hérétique, puisque, selon la
marque d'Origéne, les Samaritains étoient
s le fonds idolâtres, & adoroient les fauſ-
divinités de leurs ancêtres ; & que néan-
ins ils ne laissoient pas de pratiquer au mê-
tems une espece de Judaïsme, mais de
laïsme corrompu par leurs opinions parti-
eres : ce qui les divisoit, & par un schis-
déclaré les séparoit du reste des Juifs :
Non enim coütuntur Judæi Samaritanis. C'é- *Joan.* 4.
une hérétique vaine & suffisante, opiniâ-
& indocile, préoccupée de son erreur &
erminée à la soutenir, qui se picquoit de
sonner & d'être subtile en matiere de reli-
n : car tout cela paroît dans l'entretien
Jesus-Christ eut avec elle. Or vous sça-
l'extrême difficulté, pour ne pas dire
possibilité morale de réduire un esprit,
ore plus l'esprit d'une femme, quand elle
de ce caractère. Vous sçavez combien il
rare de voir une femme entêtée d'une hé-
e (je dis entêtée ; car persuadée par raison,

à peine le fut-elle jamais) ſe mettre en état
reconnoître la vérité, la chercher de bon
foi, & s'y ſoumettre. Soit que par une ma
heureuſe fatalité l'héréſie ait cela de propr
de rendre les cœurs infléxibles & de les e
durcir; ſoit que Dieu par une punition du
ce péché, qui de tous les péchés eſt dans
ſens le plus grief & le plus puniſſable,
coûtume de répandre dans les eſprits d'épa
ſes ténébres qui les aveuglent toujours de p
en plus, & que ſaint Auguſtin appelle p
Aug. cela: *Pœnales cæcitates*: encore une fois v
ſçavez combien ce retour de l'héréſie à
foi, de l'orgueil de l'une à l'humilité de l'
tre, demande d'efforts; & combien d
l'ordre même de la grace il approche du n
racle. Cependant c'eſt ce que la grace op
aujourd'hui, mais par une vertu qui ne p
être que la vertu du Très-haut. Jeſus-Ch
convertit cette femme: de Samaritaine qu
le étoit, il la raméne premiérement à la pu
té du culte Juif, & puis il en fait une parfa
Chrétienne. Après l'avoir fait renoncer a
ſuperſtitions de ſes peres & au ſchiſme où e
a été élevée, après lui avoir fait condam
les erreurs qu'elle ſoutenoit avec tant d'obſ
nation & tant de zéle, il lui fait connoître
qu'il eſt & pourquoi il eſt venu, le ſujet &
fin de ſa miſſion, ſa qualité de Chriſt &
Sauveur, ſa divinité même; myſtères na

illement incroyables, & qu'elle ne pouvoit couvrir qu'à la faveur des plus purs lumieres de la grace qu'il lui communique. Non-seulement il lui révéle ces points si importans & si sublimes ; mais il les lui persuade, mais il les lui fait goûter. Quoiqu'elle ait refusé d'abord de traiter avec lui, elle l'écoute enfin avec docilité & avec respect : quoique tout ce qui venoit des Juifs, lui fût odieux, elle veut bien, tout Juifs qu'il est, le reconnoître & l'adorer comme auteur de son salut : quoiqu'elle ne vît en lui que les apparences d'un homme, elle proteste & croit fermement qu'il est le Christ, vrai Fils de Dieu. Ne faut-il pas confesser qu'une telle conversion fut l'œuvre du Seigneur, & s'écrier avec David : *Hæc mutatio dexteræ excelsi ?* Ps. 78.

Mais en changeant l'esprit de cette Samaritaine, la grace n'agit pas moins puissamment dans son cœur. Car outre qu'elle étoit hérétique & obstinée dans sa fausse créance, elle étoit impudique & libertine dans ses mœurs : péchés, dit saint Chrysostôme, qui malgré leur opposition ne laissent pas d'avoir comme une espece d'affinité, puisque l'hérésie, à proprement parler, n'est autre chose qu'une corruption de l'esprit, comme l'adultere & l'impudicité est une rébellion de la chair. Or Dieu, ajoute saint Chrysostôme, vengeur

de l'un & de l'autre, punit & confond so
vent l'un par l'autre, en permettant que
révoltes de l'esprit contre la vérité soie
communément suivies des plus honteux dé
glemens de la sensualité. Et en effet, no
voyons ces ames si présomptueuses & si fie
sur ce qui concerne la religion, n'être pas
dinairement les plus fermes dans leur dev
ni les plus inébranlables dans la tentatio
Telle étoit cette pécheresse de Samarie a
sa prétendue science & sa vaine subtili
Elle vivoit dans un concubinage public, d
un concubinage auquel elle s'étoit abando
née, & dont elle avoit contracté même u
Joan. 4. longue habitude : *Quinque enim viros habu
ti ; & nunc quem habes, non est tuus vir.* O
y a une maladie difficile à guérir, c'est ce
là : s'il y a un démon capable de résiste
Dieu & à sa grace, il est évident que c'est
esprit impur. Mais en cela même la grace
Jesus-Christ trouve la matiere de son trio
phe. Cette pécheresse, cette prostituée, c
te femme esclave des plus sales passions
enfin purifiée & sanctifiée. Il semble que
sus-Christ lui ait donné un autre cœur ; qu
près lui avoir arraché ce cœur charnel & c
rompu d'où procédoient tant de désordre
il ait créé en elle un cœur nouveau, un co
épuré non-seulement de toutes les souillu
du péché, mais de toutes les affections de

ire. Ce n'eſt plus cette Samaritaine ſcanda-
luſe, qui s'étoit fait un front pour le crime,
qui ſervoit aux ames de démon pour les
rdre. C'eſt une créature toute nouvelle en
ſus-Chriſt, *Nova in Chriſto creatura*; une *II. Cor.*
me transformée en Dieu, & qui ne reſpire 5.
us que l'amour de ſon Dieu; qui n'a plus
n que de chaſte dans ſes penſées, que de
odeſte dans ſes paroles, que de réglé dans
s actions; qui par ſa conduite exemplaire
e déſormais un modéle de vertu, & qui va
andre par-tout l'odeur de ſa ſainteté. Quel
odige, mes chers Auditeurs, & ne devons-
us pas toujours reprendre avec le prophé-
: *Hæc mutatio dexteræ excelſi?*

Mais ſi la grace de Jeſus-Chriſt fait un mi-
le dans la converſion de cette femme, la
niere miraculeuſe dont elle le fait, montre
core bien quelle eſt ſa force & ſa puiſſance.
r n'eſt-il pas étonnant, Chrétiens, que
ix changemens ſi prodigieux ne coûtent
Sauveur du monde qu'un moment? Quand
eu agit ſelon les loix & le cours ordinaire
ſa Providence, il garde, ou du moins il
roît garder des meſures; & dans l'ordre
naturel, auſſi-bien que dans l'ordre natu-
, il s'accommode à notre foibleſſe. Car il
fait pas les Saints dans un inſtant; il les
ctifie peu à peu, & par des progrès quel-
efois inſenſibles il les conduit de dégré en

dégré juſqu'au terme d'une ſainteté conſo
mée. Mais quand il agit ſouverainement
en Dieu, il ne s'aſſujettit point de la ſorte
ne prépare point le ſujet qui doit ſervir
fonds à ſon action. Une parole qu'il profé
fait ſortir des millions d'êtres du néant, éte
les cieux, affermit la terre, donne à ce v
Pſal. univers toute ſa perfection : *Dixit, & fa*
32. *ſunt.* Ainſi le Fils de Dieu ne dit qu'une
Joan. role à la Samaritaine : *Ego ſum* : oui c'eſt m
4. moi qui ſuis ce Meſſie que vous attendez
tout-à-coup la voilà convaincue, la voilà t
chée, la voilà pénétrée des plus ſaints, n
des plus vifs & des plus tendres ſentime
Parole, reprend ſaint Auguſtin, plus eff
ce que celle-même dont Dieu créa le mon
Parole, qui par une ſeconde création, n
bien plus admirable que la premiere, ré
ma dans le cœur de cette femme l'ouvr
de Dieu, que le péché avoit détruit. Je
création plus admirable que la premie
puiſque dans la premiere le néant ſur lec
Dieu travaille, obéit ſans contradiction
parole ; au lieu que dans celle-ci Dieu
vailloit ſur le néant du péché, qui tout né
qu'il eſt, eſt capable comme péché de
réſiſter. Mais encore par quelle marque ſe
ble le Fils de Dieu s'autoriſa-t-il dans l'eſ
de la Samaritaine, & par où trouva-t-il
ſi facile & ſi prompte créance ? Le vit-

ı ce moment-là commander aux tempêtes
: à la mer, guérir les aveugles-nés, reſſuſ-
ter les morts de quatre jours ? Ah ! Chré-
ens, voici la merveille, qui ſurpaſſe toutes
s autres. Le monde converti ſans mira-
es, & ſans miracles devenu Chrétien, ſi
on vouloit ainſi le ſuppoſer, ce ſeroit, di-
it ſaint Auguſtin, le plus grand de tous les
iracles ; ce ſeroit le miracle des miracles,
le plus convaincant pour un Païen qui ne
oiroit pas les autres miracles. Or nous le
yons, mes chers Auditeurs, ce miracle
s miracles, accompli dans cette Samari-
ine. Les Phariſiens & les Docteurs de la loi
yoient tous les jours les miracles de Jeſus-
riſt ; ils en étoient les témoins oculaires ;
parloient à Lazare qu'il avoit publique-
ent reſſuſcité, aux malades qu'il avoit gué-
, & cependant par une obſtination infléxi-
e ils perſiſtoient dans leur incrédulité. Mais
lle-ci ſans miracles, non-ſeulement croit
lui, mais s'attache à lui, ſe donne à lui,
nonce à tout pour lui. D'où vient cela ?
la toute-puiſſance de la grace, qui n'a be-
in que d'elle-même pour triompher du
eur de l'homme. Ce n'eſt pas tout. Quand
Fils de Dieu convertiſſoit les autres pé-
eurs, ce n'étoit qu'après leur avoir donné
our ſa perſonne, par quelque ſignalé bien-
it, un fonds de confiance & d'eſtime. Pour

ſauver leurs ames, il commençoit par gu
leurs corps ; & par condeſcendance à l
foibleſſe, il les engageoit à croire ce q
étoit, en leur faiſant éprouver dans leurs
ſoins ce qu'il pouvoit. Mais parce qu'il a
ſolu de faire paroître dans cette péchereſſe
Samarie toute la force de la grace, il la c
vertit purement, je veux dire, ſans autre
trait, ſans autre engagement d'intérêt que
lui de ſa converſion même. Elle ne croit po
en lui comme la femme Chananéenne, pa
qu'il a délivré ſa fille du démon, ni com
l'hémorrhoïſſe, parce qu'il lui a rendu la ſan
mais elle croit en lui pour lui ſeul ; elle s
tache à lui ſans autre vûe que l'avantage d
tre à lui, & de ne vivre que pour lui. C'eſ
que je reconnois le caractère d'une grace v
torieuſe & toute-puiſſante : *Hæc mutatio d
teræ excelſi.*

Enfin le miracle de la grace, c'eſt qu
ſanctifiant cette femme, elle ſanctifia tou
pays de Samarie, & qu'elle la rendit capa
de communiquer aux Samaritains le don
la foi. De péchereſſe qu'elle étoit, dit ſa
Grégoire Pape, elle ſe trouve miraculeu
Gregor. ment transformée en Apôtre : *Quæ adve
rat peccatrix, revertitur prædicatrix.* Av
que les Apôtres ayent paru, elle va annon
Jeſus-Chriſt à ceux qui ne le connoiſſent p
& ſans déroger à la dignité de ſaint Pierre

celle des autres Apôtres, on peut dire que
l premiere Apôtre du Chriſtianiſme, c'eſt la
Samaritaine. En effet, ſon zéle la preſſe de
t le ſorte, qu'elle ne peut s'arrêter un mo-
ient : elle laiſſe le vaiſſeau qu'elle avoit ap-
rté avec elle, elle ne penſe plus à puiſer de
au, elle quitte Jeſus-Chriſt pour Jeſus-
hriſt même, elle rentre dans la ville, elle
ivite tout le monde à le venir voir & à l'é-
uter ; aimant mieux aller travailler pour ſa
oire, que de goûter plus long-tems les
ouceurs de ſon entretien, & reſſentant dé-
j ces ſaintes ardeurs & ces divins empreſſe-
ens de l'eſprit de foi, qui n'eſt jamais con-
nt de connoître Dieu, s'il ne le fait enco-
connoître autant qu'il le peut & qu'il le
oit.

De tout ceci, quelle concluſion ? Ah ! hrétiens, ne diſons donc plus dans l'état e notre péché, que nous ſommes foibles, que notre foibleſſe eſt un obſtacle inſur-ontable à notre converſion ; mais diſons vec l'Apôtre, que ſi nous ſommes foibles ar nous-mêmes, nous ſommes tout-puiſſans vec la grace & par la grace : *Omnia poſſum* *Phil. 4.*
n eo qui me confortat. Défions-nous de nous-
mêmes, mais eſpérons tout de Dieu. Je ſçais
ue pour vous dégager de l'eſclavage où le
éché vous tient aſſervis, que pour vous in-
erdire ce commerce, que pour renoncer à

cet attachement, que pour étouffer cette
clination, que pour vaincre le monde, il
des efforts à faire & de grands efforts, qu'
a des combats à livrer & de rudes combat
mais prenez confiance, puiſque Dieu vous
pond de ſa grace, dès que vous la demander
de bonne foi, & qu'il vous aſſure que ſa g
II. Cor. 12. ce vous ſuffit : *ſufficit tibi gratia mea.* C'
dans notre infirmité même qu'elle fait écl
ter toute ſa vertu ; & votre retour à Dieu
un retour prompt, un retour parfait, ne fe
pas un plus grand miracle pour elle, que
changement merveilleux de cette pécheres
Idem. de l'Evangile : *Nam virtus in infirmitate pe*
ficitur. Ce n'eſt pas aſſez : & voici, mes che
Auditeurs, le point de morale par où je fini
Si Dieu par ſa miſéricorde vous a tirés
l'abyme, & s'il vous a fait ſentir l'impreſſio
de ſa grace, imitez le zéle de cette Samar
taine. Elle n'étoit pas plus capable que vo
d'annoncer l'Evangile de l'homme-Dieu
elle n'avoit point de caractère particulier
qui l'y obligeât plus que vous : pourquoi ne l
ferez-vous pas comme elle ? En qualité d
Chrétiens, nous devons tous par un engage
ment indiſpenſable chacun dans l'étendue d
notre condition, participer au miniſtère Apo
ſtolique ; & il n'y a point de fidéle, de quel
que profeſſion qu'il ſoit, qui ne doive au
moins par ſes œuvres, par ſes exemples, pa

'édification de ſa vie, par ſes charitables conſeils prêcher Jeſus-Chriſt. Un pere le doit prêcher à ſes enfans, & ſe ſouvenir, qu'il eſt leur premier Apôtre; que c'eſt à lui, comme pere, de leur inſpirer la religion, de leur en donner la premiere teinture, d'employer tous ſes ſoins à la conſerver dans leurs ames, & que ſans cela il ne mérite pas le nom de pere, beaucoup moins celui de pere chrétien. Un maître le doit prêcher à ſes domeſtiques, perſuadé qu'il eſt pire qu'un infidéle s'il néglige un devoir ſi néceſſaire, & que c'eſt, comme le dit l'Apôtre en termes exprès, renoncer ſa foi que de laiſſer dans ſa maiſon des hommes qui ignorent la loi de Dieu & qui ne la pratiquent pas : *Deum negavit, & eſt infideli deterior.* Mais les pécheurs convertis ſont ceux entre tous les autres, qui doivent être plus touchés de cet important devoir. Pourquoi ? parce qu'ils y ſont obligés, & par titre de reconnoiſſance, & par titre de juſtice, & par charité envers le prochain, & par intérêt pour eux-mêmes : parce qu'ils ne peuvent autrement réparer le ſcandale de leur vie paſſée, ni rendre à Dieu ce qu'ils lui doivent pour tribut de leur converſion. Si donc parmi ceux qui m'écoutent, il y en avoit quelqu'un de ce caractère, c'eſt-à-dire, autrefois libertin & dans le déſordre, mais maintenant changé par la grace, & ré- 1. *Tim.* 5.

ſolu à vivre en Chrétien, voilà, lui dirois-je mon cher frere, le modéle que Dieu vous met aujourd'hui devant les yeux : le zéle de la Samaritaine convertie. Ramenez comme elle à Jeſus-Chriſt autant de pécheurs, que votre exemple eſt capable d'en attirer, mais ſur-tout ceux qui furent les complices de vos déſordres. Dites-leur avec David, ce Roi pénitent : *Venite, audite, & narrabo, omnes qui timetis Deum, quanta fecit animæ meæ.* (*Pſal.* 73.) Venez vous qui craignez Dieu, ou plutôt qui par ſa loi avez été inſtruits à le craindre, venez écoutez, & je vous raconterai ce que peut faire la miſéricorde du Seigneur, & ce qu'elle le fait. Il ne vous en faudra point d'autre preuve que mon exemple, & je vous dirai ce que cette infinie miſéricorde a fait pour moi. J'étois dans les mêmes engagemens que vous, dans les mêmes erreurs que vous, dans les mêmes excès que vous : mais la grace de mon Dieu a rompu les liens qui m'attachoient, a diſſipé les nuages qui m'aveugloient, a éteint les paſſions qui m'emportoient. Je prenois auſſi-bien que vous pour folie tout ce que l'on me diſoit des vérités éternelles ; mais la grace de mon Dieu m'a détrompé, & m'a convaincu moi-même de ma propre folie. Je croyois comme vous que ce changement étoit impoſſible, que jamais je ne pourrois me réſoudre à ſortir de mes habitudes criminelles, que ja-

nais je ne pourrois ſoutenir une vie plus reti-
ée & plus réglée, que ce ſeroit un état triſte,
ennuyeux, inſupportable : mais par la grace
le mon Dieu toutes les difficultés ſe ſont ap-
lanies, j'ai triomphé de la nature & de l'ha-
itude, je me ſuis arraché au monde & à ſes
nchantemens, au lieu du trouble & de l'ennui
ue je craignois, j'ai trouvé le calme & la joie.
t que ne puis-je vous ouvrir mon cœur ! que
e puis-je vous faire connoître & vous faire
ntir ce qu'il ſent, depuis que le péché n'y
omine plus, & qu'il commence à jouir d'une
inte liberté ! *Venite, audite, & narrabo, uanta fecit animæ meæ.*

Ah ! Chrétiens, que ne peut pas pour la loire de Dieu une ame bien convertie, & e quelle efficace eſt ſon témoignage en fa-eur de la vertu ! La Samaritaine convertit eule preſque tout un pays ; & combien de écheurs par leur pénitence gagneroient des lles entieres, & en réformeroient les abus ? nſpirez-nous ce zéle, Seigneur, inſpirez-le tous mes Auditeurs. Répandez ſur eux vo-e eſprit ; & que touchés de cet eſprit de ouceur, ſoutenus de cet eſprit de force, ils ntrent dans vos voyes, & y faſſent rentrer ar leurs exemples ceux qu'ils en ont retirés ar leurs ſcandales : en ſorte que nous puiſ-ons tous parvenir un jour à la même gloire, à nous conduiſe, &c.

SERMON

POUR LE DIMANCH

de la quatriéme Semaine.

Sur la Providence.

Cùm ſublevaſſet oculos Jeſus, & vidiſſet quia mul tudo maxima venit ad eum, dicit ad Philippun Unde ememus panes, ut manducent hi? Hoc a tem dicebat tentans eum; ipſe enim ſciebat qu eſſet facturus.

Jeſus-Chriſt levant les yeux, & voyant qu'une gran foule de peuple venoit à lui, dit à Philippe: D' pourrons-nous acheter aſſez de pain, pour donner manger à tout ce peuple? Or il diſoit ceci po l'éprouver; car il ſçavoit bien ce qu'il alloit fai En ſaint Jean, chap. 6.

SIRE,

SI ce qu'a dit ſaint Auguſtin eſt vrai, qu les miracles ſont la voix de Dieu, & qu'au tant de fois qu'il fait paroître ces ſignes viſi bles de ſa toute-puiſſance, ſon intention e

e nous parler, de nous inſtruire, & de nous écouvrir quelque importante vérité; il eſt iſé de reconnoître ce que le Sauveur du ıonde a voulu nous faire entendre par ce rand miracle de la multiplication des pains. ar que voyons-nous dans ce miracle, & ue nous repréſente notre Evangile? tout un euple qui s'abandonne à la conduite de Je- is-Chriſt, des milliers d'hommes qui ſans roviſion, ſans ſubſiſtance, quittent leurs ıaiſons pour le ſuivre; un Dieu touché de ɔmpaſſion pour eux, un Dieu qui pourvoit .i même à leurs beſoins, un Dieu qui lui- ıême leur diſtribue ſes dons libéra.ement, nplement, magnifiquement; & cette nom- euſe multitude enfin nourrie & raſſaſiée au ilieu d'une ſolitude: tout cela ne nous p.ê- ne-t-il pas hautement la Providence divine l'obligation indiſpenſable de nous repoſer r ſes ſoins & de nous confi.r en elle? *Inter-* *Aug.*
ogemus, ce ſont les paroles de ſaint Auguſ- n, *ipſa Chriſti miracula: habent enim, ſi in- lligantur, linguam ſuam.* Interrogeons les iracles de Jeſus-Chriſt, écoutons-les, & ndons-nous-y attentifs. Car comme Jeſus- h ſt eſt ſubſtantiellement le Verbe de Dieu, n'y a rien dans lui qui ne parle, & ſes ctions mêmes ont pour nous leur langage & ur expreſſion. Or ce que nous dit en parti- alier le miracle de ces pains ſi promptement

& ſi abondamment multipliés, c'eſt qu'il y une Providence qui gouverne le monde ; un Providence à laquelle nous devons tous nou ſoumettre, non pas comme le reſte des créa tures par une ſoumiſſion de néceſſité, ma comme des créatures raiſonnables par u libre conſentement de notre volonté. Voilà mes Freres, la voix de Dieu, & ce qu'el nous apprend. Cependant quelque intellig ble & quelque éclatante que ſoit cette voix il y a encore des hommes qui ne veulent p l'entendre. Il y en a qui pour l'avoir entei due, n'en ſont pas plus dociles ni plus ſou mis. Et c'eſt pour cela que je joins à cet voix du miracle de Jeſus-Chriſt, celle de prédication, qui fortifiée & ſoutenue par grace intérieure que le Saint-Eſprit répand dans nos cœurs, y produira, comme je l'e pére, tout le fruit que j'attends de ce di cours. Adreſſons-nous à Marie, & diſon lui : *Ave, Maria.*

DEux choſes, ſelon ſaint Auguſtin, ſo capables de toucher l'homme & de faire im preſſion ſur ſon cœur, le devoir & l'intérê le devoir, parce qu'il eſt raiſonnable ; & l'i térêt, parce qu'il s'aime lui même. Voilà l deux reſſorts qui le font communément agi Mais il faut, ajoute ſainte Auguſtin, que c deux reſſorts ſoient remués tout à la foi

)our avoir dans le cœur de l'homme un plein
:ffet. Car le devoir ſans l'intérêt eſt foible &
anguiſſant, & l'intérêt ſans le devoir eſt bas
& honteux. L'un & l'autre joints enſemble,
)nt une vertu preſqu'infaillibe, & une efficace à laquelle il eſt comme impoſſible de réſiſter. J'entreprends aujourd'hui, Chrétiens, le vous inſpirer une parfaite ſoumiſſion à la 'rovidence de Dieu. J'entreprends de vous epréſenter l'indiſpenſable obligation que ious avons tous, de nous attacher à cette 'rovidence ſouveraine, de nous confier en :lle, de nous conformer à ſes ordres & d'en aire la regle de notre vie. Or pour vous y :ngager, je veux vous faire voir le déſordre & le malheur de l'homme lorſqu'il refuſe à Dieu cette ſoumiſſion : le déſordre de l'homne par rapport à ſon devoir, & le malheur le l'homme par rapport à ſon intérêt : ſon léſordre inſéparable de ſon malheur, puiſqu'il en eſt évidemment & infailliblement la ource : ſon malheur inſéparable de ſon déordre, puiſque ſelon les loix de Dieu, il :n eſt, comme vous verrez, la juſte punition. En deux mots, rien de plus criminel que 'homme du ſiécle qui ne veut pas ſe ſoumettre à la Providence, c'eſt la premiere partie. Rien de plus malheureux que l'homme du iécle qui ne veut pas ſe conformer à la conluite de la Providence, c'eſt la ſeconde.

Mais auſſi par deux conſéquences toutes c
traires, rien de plus ſage que l'homme ch
tien qui prend pour regle de toutes ſes actio
la foi de la providence : rien de plus heure
que l'homme chrétien, qui fait conſiſt
tout ſon appui dans la foi de la Providenc
Deux vérités édifiantes & touchantes, q
vont partager ce diſcours.

I. PARTIE. POur corriger un déſordre, il faut d'abo
s'appliquer à le connoître, & pour le co
noître il en faut chercher & découvrir
principe. Je parle ici, Chrétiens, d'un hor
me du monde, qui vit dans un profond oub
de Dieu, qui ſemble avoir ſecoué le joug
Dieu, qui s'eſt fait comme une habitude
un état de ſe rendre indépendant de Dieu
enfin, qui ſans ſe déclarer néanmoins ouve
tement, mais par la malheureuſe poſſeſſion
il s'eſt établi d'agir ſelon ſon gré & en libe
tin, eſt devenu, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, u
déſerteur, ou ſi vous voulez, un apoſtat
la providence de Dieu : conduite la plus d
plorable, mais effet le plus commun de la d
pravation du ſiécle. Je veux vous en faire vo
le déréglement, & voici comment je le con
çois. Quiconque renonce à la providence
veut ſe ſouſtraire à l'empire de Dieu, ne l
peut faire qu'en l'une ou en l'autre de ce
deux manieres ; ſçavoir, par un eſprit d'inſi

lité, parce qu'il ne reconnoît pas cette ovidence & qu'il ne la croit pas ; ou par une nple révolte de cœur, parce qu'en la croyant ême & en la ſuppoſant il ne veut pas ſe ſou- ettre à elle. Or examinons ces deux princi- s, & voyons dans lequel des deux l'aveu- ement de l'impie eſt plus groſſier & plus iminel.

Si c'eſt par un eſprit d'infidélité, & parce 'il ne croit pas la Providence, je vous de- ande quel déſordre eſt comparable à celui- de ne pas croire, ce qui eſt ſans conteſta- on non-ſeulement la choſe la plus croyable, ais le fondement de toutes les choſes croya- es? de ne pas croire ce qu'ont crû les Païens s plus ſenſés par la ſeule lumiere de la rai- n ; de ne pas croire ce qu'indépendamment la foi nous éprouvons nous-mêmes ſans ſſe, ce que nous ſentons, ce que nous mmes forcés de confeſſer en mille rencon- es par un témoignage que nous arrachent s premiers mouvemens de la nature : mais ir-tout de ne pas croire la plus inconteſtable érité par les raiſons mêmes qui l'établiſſent qui ſeules ſont plus que ſuffiſantes pour ous en convaincre. Or tel eſt l'état du mon- ain, qui ne veut pas reconnoître la provi- ence. Suivons ceci de point en point, & ſtruiſons-nous.

Car le mondain s'aveugle, dit ſaint Chry-

ſoſtôme dans la ſource même des lumie
qui eſt l'être de Dieu, puiſque la premiere
la plus immédiate conſéquence qui ſe tire
l'être de Dieu ou de l'exiſtence de Dieu, c'
qu'il y a une providence. D'où il s'enſ
qu'en renonçant à cette providence, ou bi
il ne connoît plus de Dieu; affreuſe impiét
ou bien il ſe fait un Dieu monſtrueux, c'e
à-dire, un Dieu qui n'a nul ſoin de ſes cré
tures; un Dieu qui ne s'intéreſſe, ni à le
conſervation, ni à leur perfection; un Di
qui n'eſt ni juſte, ni ſage, ni bon, puiſqu
ne peut rien être de tout cela ſans provide
ce. De-là, il ſe réduit, ajoute ſaint Chryſ
ſtôme, à être plus que Païen dans le Chr
ſtianiſme; ou, tout Chrétien qu'il eſt, à pre
dre parti avec ce qu'il y a eu dans le Pag
niſme de plus vicieux & de plus corromp
Car à peine s'eſt-il trouvé des ſectes païe
nes, qui ayent nié la providence, ou qui e
ayent douté, ſinon celles qui par leurs abo
minables maximes portoient les hommes au
plus infâmes excès & aux plus ſales voluptés
celles pour qui il étoit à ſouhaiter qu'il n'
eût dans le monde, ni Dieu, ni loi, ni châ
timent, ni récompenſe, ni providence, n
juſtice.

Ce n'eſt pas aſſez : comme le mérite de l
foi eſt de nous faire eſpérer contre l'eſpéran
Rom.4. ce même, *contra ſpem in ſpem*; le crime d

ndain ſur le ſujet de la providence eſt de
rendre incrédule & inſenſé contre ſa rai-
n même. Car enfin le mondain lui-même
vant le ſeul inſtinct de ſa raiſon, admet
s l'appercevoir, un providence à laquelle
ne penſe pas. Comment cela ? Je m'expli-
ce. Il croit qu'un Etat ne peut être bien
uverné que par la ſageſſe & le conſeil d'un
ince. Il croit qu'une maiſon ne peut ſub-
ter ſans la vigilance & l'œconomie d'un
re de famille. Il croit qu'un vaiſſeau ne
ut être bien conduit ſans l'attention &
abileté d'un Pilote : & quand il voit ce
iſſeau voguer en pleine mer, cette famille
en réglée, ce royaume dans l'ordre & dans
paix, il conclut, ſans héſiter, qu'il y a un
prit, une intelligence qui y préſide. Mais
prétend raiſonner tout autrement à l'égard
monde entier ; & il veut que ſans provi-
nce, ſans prudence, ſans intelligence, par
effet du hazard, ce grand & vaſte univers
maintienne dans l'ordre merveilleux où
us le voyons. N'eſt-ce pas aller contre ſes
opres lumieres, & contredire ſa raiſon ?
joutez les preuves ſenſibles & perſonnelles
e le mondain, ſans ſortir hors de lui-mê-
e, trouve dans lui-même ; mais ſur leſquel-
s ſon obſtination l'aveugle & l'endurcit.
ar il n'y a point d'homme qui repaſſant
ans ſon eſprit les années de ſa vie, & rap-

pellant le ſouvenir de tout ce qui lui eſt ar
vé, ne doive s'arrêter à certains points fixe
je veux dire à certaines conjonctures où
s'eſt trouvé, à certains périls d'où il eſt écha
pé, à certains événemens heureux ou ma
heureux, mais extraordinaires & ſingulier
qui l'ont ſurpris & frappé, & qui ſont auta
de ſignes viſibles d'une providence. Or ſi ce
eſt vrai de tous les hommes ſans exceptio
beaucoup plus encore l'eſt-il de ceux qui fo
quelque figure dans le monde, de ceux q
ont part aux intrigues du monde, de ceux q
entrent plus avant dans le commerce & da
le ſecret du monde; & plus enfin de ceux q
vivent dans le centre du monde, qui eſt
Cour. Car qu'eſt-ce que le monde, diſc
Caſſiodore, ſinon le grand théâtre & la gra
de école de la providence, où pour peu qu'
faſſe de réflexion, l'on apprend à tous m
mens, qu'il y a dans l'univers une puiſſan
& une ſageſſe ſupérieure à celle des homme
qui ſe joue de leurs deſſeins, qui ordonne
leurs deſtinées, qui éléve & qui abaiſſe, q
appauvrit & qui enrichit, qui mortifie & q
vivifie, qui diſpoſe de tout comme l'arbit
ſuprême de toutes choſes. Il n'y a donc poi
d'hommes dans le monde qui ſelon les regl
ordinaires duſſent croire d'une foi plus ferm
la providence, que ceux qui ſe piquent d'
voir la ſcience du monde & d'être les ſag

monde : mais par un ſecret jugement de
ieu, il n'y en a point qui ſoient communé-
ent plus infidéles touchant la providence,
qui ſemblent plus la méconnoître. Et com-
e il n'y aura jamais d'hommes ſur la terre
qu'il n'y en a jamais eu, à qui il eût été
oins pardonnable de former quelque doute
r la providence qu'au Patriarche Joſeph,
rès les miracles éclatans que Dieu avoit
érés dans ſa perſonne ; auſſi ces prétendus
ges du monde ſont-ils plus coupables en
ettant la providence, de refuſer à Dieu
ommage d'un attribut dans la connoiſſance
quel Dieu prend plaiſir, pour ainſi dire, à
élever.

Leur aveuglement va encore plus loin, &
conſiſte en ce qu'ils ne veulent pas rendre
rement & chrétiennement à la providen-
un aveu qu'ils lui rendent ſouvent par né-
ſité, ou plutôt par emportement de cha-
in & de déſeſpoir. Car prenez garde,
rétiens : ce mondain qui oublie Dieu &
providence, tandis qu'il eſt dans la proſpé-
é, & que tout lui ſuccéde ſelon ſes deſirs,
le premier à murmurer contre cette mê-
providence & contre Dieu, quand il lui
rvient une diſgrace qu'il n'avoit pas pré-
e : comme ſi c'étoit un ſoulagement pour
i d'avoir à qui s'en prendre dans ſon mal-
ur, il en accuſe Dieu ; & parla plus étrange

contradiction, il l'attribue à cette provide
ce même qu'il nioit par une fiere & orgu
leuſe impiété. Or qu'y a-t-il de plus biza
que de ne vouloir pas reconnoître une pro
dence pour lui obéir & pour ſe conforme
elle, & d'en reconnoître une pour l'outrage
Voici encore quelque choſe de plus ſurp
nant : c'eſt que ſouvent le libertin veut dc
ter de la providence par les raiſons mêm
qui prouvent invinciblement la providenc
& qui ſeules devroient ſuffire pour la lui p
ſuader. Car ſur quoi fonde-t-il ſes doutes t
chant la providence d'un Dieu ? ſur ce qu
voit le monde rempli de déſordres. Et c'
pour cela même, dit ſaint Chryſoſtôme, qu
doit conclurre néceſſairement qu'il y a u
providence. En effet, pourquoi ces déſord
dont le monde eſt plein, ſont-ils des deſ
dres, & pourquoi lui paroiſſent-ils deſordr
ſinon parce qu'ils ſont contre l'ordre & qu'
répugnent à l'ordre ? Or qu'eſt-ce que
ordre auquel ils répugnent, ſinon la provide
ce ? Il ſe fait donc une difficulté de c
même qui réſout la difficulté, & il devie
infidéle par ce qui devoit affermir ſa f
Mais s'il y avoit, dit-il, une providenc
arriveroit-il dans la ſociété des hommes ta
de choſes dont les hommes eux-mêmes ſc
ſcandaliſés ? Et moi je réponds : Mais de
que les hommes eux-mêmes en ſont ſcanc
liſé

ſés, n'eſt-ce pas une preuve authentique de providence, qui ne permet pas que ces choſes ſoient autoriſées, & qui veut pour cela ue parmi les hommes elles paſſent & qu'elles ayent toujours paſſé pour ſcandaleuſes ? les hommes ne ſe ſcandaliſoient plus de en, c'eſt alors qu'on pourroit peut-être outer qu'il y eût une providence, & que ut-être l'impie pourroit dire dans ſon eur, qu'il n'y a point de Dieu. Mais tandis u'on ſe ſcandaliſe de l'inſolence du vice, ndis que la cenſure même du monde conmne le libertinage, tandis qu'on abhorre mpiété, tandis que la haine publique s'élécontre l'iniquité, la providence eſt à court, & rien de tout cela ne prévaut contre ée. Or on ſe ſcandaliſera toujours de tout a, parce qu'il y aura toujours un Dieu & ue providence. Il eſt vrai : on commettra ns le monde des crimes honteux, des perfies noires, des trahiſons lâches. Mais ces mes ne ſeront honteux, que parce qu'il y a ue providence qui y attache un caractère de hnte & qui nous le fait voir ; ces perfidies n ſeront déteſtées comme perfidies, que parce qu'il y a une providence qui fait aimer la bne foi ; ces trahiſons ne ſeront réputées lhes, que parce qu'il y a une providence qi met en crédit l'honneur & la probité. Ci fera des actions dont on rougira, qu'on

se reprochera, qu'on désavouera; mais
désaveux, ces remords, cette confusion,
ront dans ces actions-là-mêmes autant d'ar
mens en faveur de la providence. Au co
traire, quel avantage contre elle l'impie
tireroit-il pas, si l'on ne les désavouoit pl
si l'on ne s'en cachoit plus, si l'on n'en r
gissoit plus ? Voilà le désordre de celui
renonce à la providence par un esprit d'
crédulité.

Mais supposons qu'il le fasse sans préjud
de sa foi, & par une simple révolte de cœ
autre désordre encore moins soutenable,
croire une providence qui préside au g
vernement du monde, & de ne vouloir
se soumettre à elle, de ne vouloir pas se
gler par elle, ni agir de concert avec el
d'être assez téméraire, ou plutôt assez ins
sé, non-seulement pour affecter de s'en r
dre indépendant, mais pour prétendre a
ver malgré elle aux fins qu'on se propose,
venir à bout de ses entreprises par d'aut
moyens que ceux qu'elle a marqués. Telle
néanmoins le désordre où conduit insensib
ment l'esprit du monde. En croyant mê
une providence, on vit dans le monde co
me si l'on ne la croyoit pas. Car on croit
providence (appliquez-vous, mon cher A
diteur, & reconnoissez-vous ici) on c
une providence, & toutefois on agit dans

aires du monde avec les mêmes inquiétu-
, avec les mêmes empreſſemens, avec les
mes impatiences, avec le même oubli de
eu dans les ſuccès, avec le même abatte-
nt dans les afflictions, avec la même pré-
ption dans les entrepriſes, que ſi cette
vidence étoit un nom vuide, & qu'elle ne
idât de rien, ni n'eût part à rien. En effet,
foi de la providence entroit dans la con-
te de notre vie autant qu'elle y devroit
rer, c'eſt-à-dire, ſi nous ne perdions ja-
s cette providence de vûe, & ſi chacun
ous ne ſe regardoit que comme un ſujet
our exécuter ſes ordres, dès-là il n'y au-
rien dans nous que de raiſonnable : nous
eſerions ni paſſionnés, ni emportés, ni
s, ni inquiets, ni fiers, ni jaloux, ni in-
s envers Dieu, ni injuſtes envers les hom-
: ſoumis à cette providence, nous aurions
le monde des intérêts ſans attachement,
rétentions ſans ambition, des avantages
orgueil ; nous n'abuſerions, ni des biens,
s maux, & nous conſerverions en toutes
es cette ſainte modération de ſentimens
e deſirs, qui, ſelon la maxime de ſaint
, nous rendroit modeſtes dans la proſpé-
& patiens dans l'adverſité. Pourquoi ?
e que tout cela eſt eſſentiellement ren-
é dans ce que j'appelle la ſubordination
. ſoumiſſion d'une ame fidéle à la provi-

dence de Dieu. Mais parce que l'esprit
monde qui prédomine en nous, nous
abandonner cette providence, par une s
inévitable nous tombons en mille désord
Nous recevons de Dieu des bienfaits sans
reconnoître & des châtimens sans en pr
ter. Ce qui devroit nous convertir, nous
durcit; & ce qui devroit nous sanctifier, n
irrite & nous désespére. Nous nous élevo
où il faudroit nous humilier; & nous n
troublons, où il faudroit bénir Dieu & n
consoler. Des succès d'autrui nous nous
sons par envie de honteux chagrins, &
chagrins d'autrui de malignes joies. il n
pas un mouvement de notre cœur, qui
soit, pour ainsi parler, hors de sa place
cela, parce que ce n'est plus du premier
bile, je veux dire, de la foi d'une provi
ce, que nous recevons l'impression. Or
là, Seigneur, comment ne serions-nous
de toutes vos créatures les plus criminel
puisqu'en nous retirant d'une conduite
sainte & aussi droite que la vôtre, il ne n
reste plus que des voies trompeuses & dé
nées où nous faisons autant de chûtes qu
pas?

Prenez garde, Chrétiens; & pour
comprendre la vérité que je vous prêche
marquez que cet homme du siécle, qui s
tache de la providence, pour ne plus dé

e d'elle, ne le fait, ou que pour vivre au
azard & pour ſuivre en aveugle le cours de
fortune, dont le torrent entraîne toutes
s ames foibles ; ou que pour ſe gouverner
lon les vûes de la prudence humaine, dont
s ſages du monde prennent le parti. Or je
utiens que l'un & l'autre eſt pour Dieu l'ou-
age le plus ſenſible, & il n'y a perſonne
vous qui n'en doive convenir avec moi. Car
n'avoir plus d'autre principe de ſa condui-
que la fortune, & d'en vouloir ſuivre le
urs, n'eſt-ce pas tomber dans l'idolatrie des
aïens, qui, comme l'obſerve ſaint Auguſtin,
lieu d'adorer les conſeils de Dieu dans les
énemens du monde, aimerent mieux ſe
ire une divinité bizarre, qu'ils appellerent
rtune, juſqu'à lui ériger des temples, juſ-
u'à l'invoquer dans leurs beſoins, juſqu'à
li offrir des ſacrifices pour l'appaiſer, juſ-
u'à lui rendre des actions de graces quand
s ſuppoſoient qu'elle leur étoit favorable ?
lolatrie dont les ſages mêmes du Paganiſme
pouvoient ſupporter l'abus. Quelle indi-
nité, diſoit un d'entr'eux, de voir aujour-
hui la fortune adorée par-tout, invoquée par-
ut, & au mépris des Dieux-mêmes, révé-
par-tout comme la divinité du monde ?
uid enim eſt quòd nunc toto orbe, lociſque om- *Plin.*
ibus fortuna invocatur, una cogitatur, una
ominatur, una colitur ?

Et n'eſt-ce pas auſſi, Chrétiens, ce Dieu reprochoit aux Iſraëlites, quand il diſoit par la bouche d'Iſaïe : *Et vos qui a*
Iſai. *liquiſtis Dominum, & obliti eſtis montem*
65. *ctum meum, qui ponitis fortunæ menſam libatis ſupeream; numerabo vos in gladio.* P vous qui avez mépriſé mon culte, vous dreſſez un autel à la fortune, & qui par apoſtaſie ſecrete lui faites dans le fond de cœurs des ſacrifices, ſçachez que ma juſ vengereſſe ne vous épargnera pas. Or ce crilége n'a pas ſeulement été le crime Juifs, & des Païens : on le voit encore au lieu du Chriſtianiſme, ſur-tout à la Cour c'en eſt un des plus grands ſcandales. O mes chers Auditeurs, & vous le ſçavez mi que moi : l'idole de la Cour, c'eſt la fortu c'eſt à la Cour qu'on l'adore ; c'eſt à la C qu'on lui ſacrifie toutes choſes, ſon repos ſanté, ſa liberté, ſa conſcience même & ſalut ; c'eſt à la Cour qu'on regle par elle amitiés, ſes reſpects, ſes ſervices, ſes cc plaiſances, juſques à ſes devoirs. Qu'un ho me ſoit dans la fortune, c'eſt une divinité p nous ; ſes vices nous deviennent des vert ſes paroles des oracles, ſes volontés des lo Oſerai-je le dire ? qu'un démon ſorti de l fer ſe trouvât dans un haut dégré d'élévat & de faveur, on lui offriroit de l'ence Mais que ce même homme qu'on idolatre

ienne à décheoir, & qu'il ne ſe trouve plus
n place, à peine le regarde-t-on. Tous ces
aux adorateurs diſparoiſſent, & ſont les pre-
niers à l'oublier : pourquoi ? parce que cette
dole de la fortune qu'on reſpectoit en lui ne
ubſiſte plus. Je ſçais qu'en tout cela l'on ſe
egarde ſoi-même : mais c'eſt juſtement le
éſordre, de ſe regarder & de ſe rechercher
illeurs ſoi-même qu'en Dieu & dans ſa pro-
idence. Il n'y a pas juſques aux gens de bien
t aux ſpirituels, qui ne ſe laiſſent ſurprendre
l'éclat d'une fortune mondaine, & qui
'ayent quelque part à cette idolatrie. Non
as après tout qu'il ſoit abſolument défendu
e ſe ſervir de ceux qui ſont en crédit, pour-
û qu'on les conſidére comme les miniſtres
e la providence : mais alors on ne s'appuie
ır eux que ſelon les vûes de Dieu, & l'on ne
s employe pas, ainſi que nous le voyons
ous les jours, pour opprimer l'un, pour
pplanter l'autre, pour ſoutenir l'injuſtice &
our faire triompher l'iniquité.

Il ſemble que le parti de ceux qui aban-
onnent la providence pour ſe conduire ſe-
n la prudence humaine, devroit être expo-
à moins de déſordres : mais c'eſt en quoi
ous nous trompons. Dans ces partiſans de la
rtune il y a plus de témérité ; mais dans ces
ges du monde il y a plus d'orgueil. Or rien
offenſe plus Dieu que l'orgueil ; & n'eſt-ce

pas ici qu'il paroît évidemment ? Car q
orgueil qu'un homme faisant fond sur soi-n
me, s'assûrant de soi-même, ne compta
que sur soi-même, se croye suffisamment écl
ré pour se gouverner soi-même, & po
avoir droit ensuite de s'applaudir à soi-mêr
de ses avantages, jusques à dire intérieu
ment comme ces impies dans l'Ecriture
Deut. 32. *Manus nostra excelsa, & non Dominus, fe*
hæc omnia ; c'est moi qui me suis fait ce q
je suis ; c'est pour mon industrie & par m
travail que je suis parvenu là : l'établisseme
de ma maison, le succès de mes affaires,
rang que je tiens, tout cela est l'ouvrage
mes mains & non de la main du Seigne
Quel orgueil, que n'ayant pas assez de l
mieres pour nous passer en mille conjonct
res du conseil des hommes, nous pensio
en avoir assez pour n'être pas obligés de co
sulter Dieu ? & afin de réduire cette véri
à quelque espece particuliere, quel désordr
par exemple, qu'un pere suivant les seul
maximes de la sagesse mondaine, s'estime c
pable de disposer souverainement de ses e
fans, de déterminer leur vocation, de les e
gager en tels emplois, de leur procurer te
bénéfices, de leur faire prendre telle ou tel
route, sans examiner si ce sont les voies
Dieu ? A quoi s'expose-t-il par là, & que
les en sont pour lui, aussi-bien que pour l

nfans, les affreuſes conſéquences ; puiſque
out cela, & pour ſes enfans & pour lui-mê-
ne, a de ſi étroites liaiſons avec le ſalut ? Car
nfin du moment que l'homme entreprend de
e gouverner indépendamment de Dieu, il
e charge devant Dieu de toutes les ſuites.
i elles ſont malheureuſes, il en prend ſur
ui le crime ; & comme la prudence humai-
e, même la plus rafinée, eſt ſujette à mille
reurs, qui peut dire combien de dettes il
ccumule les unes ſur les autres, dont il faudra
ndre compte un jour au ſouverain juge ?
uand j'ai recours à Dieu, c'eſt-à-dire,
uand après avoir mûrement délibéré ſelon
eſprit de ma religion, & tâché de bonne
i à connoître l'ordre de Dieu, je viens à
écider & à conclure, je puis alors avoir
tte confiance, ou que je conclus ſûrement,
u que ſi je manque, Dieu ſuppléera à mon
faut : que ſi je m'égare, Dieu aura d'autres
oies pour me redreſſer, & qu'il ne m'impu-
ra pas mon égarement : pourquoi ? parce
autant qu'il étoit en moi, j'ai ſuivi les re-
es de la prudence chrétienne, en le priant
e m'éclairer, & uſant des moyens qu'il m'a
onnés pour m'inſtruire de ſa volonté. Mais
uand je veux moi-même me conduire, je
ois répondre de moi-même, & en répondre
un Dieu jaloux de ſes droits, & qui offen-
de mon orgueil n'eſt pas dans la diſpoſi-

tion de me faire grace. De-là en quels abym
vais-je me précipiter ? Car pour demeur
toujours dans le même exemple, qu'un pe
diſpoſe de ſes enfans ſelon les idées de cet
damnable politique du monde qui lui ſert c
regle, qu'arrive-t-il ? vous le ſçavez : po
en élever un, il ſacrifie tous les autres. P
prédilection pour ceux-ci, il ne fait à ceux-
nulle juſtice. Il deſtine à l'Egliſe ceux q
pouvoient faire leur devoir dans le monde
& il engage dans le monde ceux qui po
voient utilement ſervir l'Egliſe : & par
qu'il eſt néanmoins vrai que leur deſtiné
temporelle a un enchaînement preſque infa
lible avec leur prédeſtination éternelle, e
penſant les établir tous, il les damne tous,
lui-même ſe damne avec eux & pour eu
S'il s'étoit en pere chrétien adreſſé à Dieu
il ſe fût préſervé de tous ces déſordres : ma
il n'en a voulu croire que lui-même, & n'e
croyant que lui-même il s'eſt perdu, il a pe
du ſes enfans, & s'eſt rendu devant Dieu pe
ſonnellement reſponſable de leur perte & d
la ſienne.

Voilà pourquoi le plus ſage des hommes
Salomon, faiſoit à Dieu cette excellent
Sap. 9. priere : *Da mihi ſedium tuarum aſſiſtricem ſa*
pientiam ; ut mecum ſit, & mecum laboret ;
ſciam quid acceptum ſit apud te. Donnez-mo
Seigneur, cette ſageſſe qui eſt aſſiſe ave

ous ſur votre trône, afin qu'elle travaille vec moi, & que ſans me tromper jamais, lle m'apprenne comment je dois agir & ce ui vous eſt agréable. Priere, mes chers Auliteurs, que nous devons faire, chacun dans otre condition, tous les jours de notre vie. riere que Dieu écoutera, parce que ce ſera n hommage que nous rendrons à ſa providene. Priere qui fera deſcendre ſur nous les lus abondantes bénédictions du ciel, parce u'en honorant Dieu elle gagnera Dieu à 'intéreſſer pou nous. Sans cela, ſans cette oumiſſion à la providence de notre Dieu, ous ne ſerons pas ſeulement les plus crimiels, mais les plus malheureux de tous les ommes. Vous l'allez voir dans la ſeconde artie.

II. PARTIE.

C'Eſt un ſentiment de ſaint Auguſtin qui ne eut être conteſté, & qui me paroît auſſi ropre à nous imprimer une haute idée de Dieu, qu'à nous donner une connoiſſance arfaite de nous-mêmes, ſçavoir, que Dieu e ſeroit pas Dieu, ſi hors de lui nous pouions trouver un bonheur ſolide; & que la reuve la plus convaincante & la plus ſenſible u'il eſt notre derniere fin & notre ſouveraine éatitude, eſt qu'en nous éloignant de lui par péché nous devenons malheureux. *Juſſiſti, Aug. Domine, & ſic eſt, ut omnis animus inordinatus*

pœna sit ipse sibi. Vous l'avez ordonné, Seigneur, disoit ce grand homme faisant à Dieu l'humble confession de ses miseres & les déplorant, vous l'avez ainsi ordonné, & l'arrêt s'exécute tous les jours, que tout esprit qui se dérégle & qui veut sortir des bornes de la sujettion & de la dépendance, en se séparant de vous, trouve sa peine dans lui-même. O c'est là justement, Chrétiens, la seconde proposition que j'ai avancée; & c'est assez de l'avoir conçue, pour en être persuadé: le plus grand malheur de l'homme est de se détacher de Dieu, & de vouloir se soustraire aux loix de sa providence: pourquoi cela? en voici les raisons. C'est qu'en renonçant à cette providence adorable, l'homme demeure, ou sans conduite, ou abandonné à sa propre conduite, source infaillible de tous les maux. C'est qu'en quittant Dieu il oblige Dieu pareillement à le quitter, & à retirer de lui cette protection paternelle, qui fait selon l'Ecriture toute la félicité des justes sur la terre. C'est qu'il se prive par-là de la plus douce, ou plutôt de l'unique consolation qu'il peut avoir en certaines adversités, où la foi seule de la providence le pourroit soutenir. Enfin, c'est que ne voulant pas dépendre de Dieu par une soumission libre & volontaire, il en dépend malgré lui par une soumission forcée; & que refusant de se captiver sous

ne loi d'amour, il ne peut éviter d'être aſ-
jetti aux loix les plus dures d'une rigou-
ſe juſtice. Quatre raiſons qui demande-
ient autant de diſcours pour être traitées
ns toute leur étendue & toute leur force;
ais dont l'expoſition ſimple & courte ſuf-
a pour vous convaincre & pour vous tou-
er.

Imaginez-vous donc d'abord, diſoit ſaint
hryſoſtôme, un vaiſſeau en pleine mer, bat-
des vents & des tempêtes, bien équippé
anmoins & bien pourvû de tout le reſte,
ais qui n'a ni pilote ni gouvernail : tel eſt
homme dans le cours du monde, quand il
a plus Dieu pour regle de ſa conduite. Au
faut de la providence, ſur quoi peut-il faire
nd, & à quoi peut-il s'attacher ? S'il trou-
it hors de cette providence, quelque cho-
de ſtable qui l'arrêtât & qui le fixât, ſon
at peut-être ſeroit moins à plaindre : mais il
ut qu'il convienne avec moi, qu'en renon-
nt à la providence & en ſecouant le joug
Dieu, il ne lui reſte que l'un ou l'autre
ces deux partis, je veux dire, ou de met-
e ſon appui dans les hommes, ou d'être ré-
uit à n'avoir plus d'autre reſſource que lui-
ême. Or des deux côtés ſa condition eſt
alement déplorable; & quoi qu'il faſſe, il
inévitablement & inconteſtablement mal-
ureux. Car d'être réduit à n'avoir plus

d'autre reſſource que lui-même, qu'y a-t-i
à le bien prendre, de plus terrible ; & pou
peu que l'homme ſe connoiſſe, eſt-il rien q
ſoit plus capable de le déſoler & de le cor
ſterner ? Si je me trouvois ſeul & ſans guid
dans une ſolitude affreuſe, expoſé à tous l
riſques d'un égarement ſans retour, je ſero
dans des frayeurs mortelles. Si dans une pre
ſante maladie, je me voyois abandonné
n'ayant que moi-même pour veiller ſur moi
je n'oſerois plus compter ſur ma guériſon. S
dans une affaire capitale, où il s'agiroit pou
moi non-ſeulement de ma fortune, mais d
ma vie, tout autre conſeil que le mien m
manquoit, je me croirois perdu & ſans eſp
rance. Comment donc au milieu du monde
de tant d'écueils & de piéges qui m'environ
nent, de tant de périls qui me menacent, d
tant d'ennemis qui me pourſuivent, de tan
d'occaſions où je puis périr, ſans autre ſe
cours que moi même, pourrai-je vivre e
paix, & n'être pas dans de continuelles allar
mes ? Auſſi, Chrétiens, ce qui fait tous le
jours le malheur de l'homme, c'eſt l'homme
même obſtiné à ne vouloir dépendre que d
lui-même. Ce qui rend l'homme malheureux
ce n'eſt point ce qui eſt hors de lui, ni ce qu
eſt au-deſſus de lui, ni ce qui paroît mêm
plus déclaré contre lui ; mais il eſt lui-mêm
la ſource de ſes peines, parce qu'il veut êtr

i-même la regle de ſes actions. Et il faut
ar néceſſité que cela ſoit ainſi. Car comme,
lon l'Ecriture, les penſées des hommes
nt incertaines, confuſes, timides, ſur-tout
l'égard de ce qui les touche, *Cogitationes* *Sap. 9.*
ortalium timidæ : ſi l'homme réduit à lui-
ême, ne ſuit que ſes propres vûes, dès-
rs le voilà dans l'inquiétude, dans l'irréſo-
tion, dans le trouble, ne pouvant plus s'aſ-
rer de rien, obligé à ſe défier de tout,
vré à ſes caprices, à ſes inégalités, à ſes in-
nſtances, eſclave d'une imagination qui le
jue, ſujet aux altérations d'un tempérament
ui le domine. Comme il eſt rempli de paſ-
ons, & de paſſions toutes contraires, il doit
ttendre à en être déchiré ; & s'il ſe renfer-
e dans lui-même, dès-lors, le voilà ſelon
s différentes ſituations accablé de triſteſſe,
ſi de crainte, envenimé de haine, infatué
amour, dévoré d'une ambition démeſu-
e, deſſéché des plus malignes envies, tranſ-
rté de colère, outré de douleur, trouvant
lui-même non pas un ſupplice, mais un
fer.

Je ſçais, Chrétiens, qu'il y a une raiſon
ſupérieure à tout cela, dont il peut & dont il
oit s'aider : mais ſi d'une part elle lui eſt de
elque ſecours, que ne lui fait-elle pas ſouf-
r de l'autre ? A quoi lui ſert, dit ſaint Au-
ſtin, cette raiſon non ſoumiſe à Dieu &

bornée à ſes foibles lumieres, ſinon à le re
dre encore plus malheureux, à lui découvr
des biens auxquels il ne peut parvenir, à l
repréſenter des maux qu'il ne ſçauroit évite
à exciter en lui des deſirs qu'il ne conten
jamais, à lui cauſer des repentirs qui le tou
mentent toujours, à lui donner du dégo
pour ce qu'il a, à lui faire ſentir la privatio
de ce qu'il n'a pas, à lui faire appercevo
dans le monde mille injuſtices qui le déſeſp
rent & mille indignités qui le révoltent?
raiſonne ſur-tout, mais ſes raiſonnemens l'a
fligent; il prévoit tout, mais ſes prévoyanc
le tuent; il affecte d'être prudent & ſage
mais n'eſt-ce pas de cette prudence même
de cette vaine ſageſſe que naiſſent ſes amer
tumes & ſes chagrins? S'il ſe laiſſoit condu
re à Dieu, la ſeule vûe d'une providence o
cupée à veiller ſur lui fixeroit ſes penſées
borneroit ſa cupidité, adouciroit ſes paſſions
fortifieroit ſa raiſon, & dans ce calme d
toutes les puiſſances de ſon ame il ſeroit heu
reux : mais parce qu'il veut l'être ſans Die
& par lui-même, il ne trouve hors de Die
& dans lui-même que miſére & affliction
d'eſprit.

Qu fera-t-il donc? convaincu de ſon inſuf
fiſance, & ne voulant pas s'attacher à Dieu
mettra-t-il ſa confiance dans les hommes
Ah! mes chers Auditeurs, autre miſére en

ore plus grande. Car, dit le Saint-Esprit, malheur à celui qui s'appuie sur l'homme & ir un bras de chair : *Maledictus qui confidit* Jerem. *homine, & ponit carnem brachium suum.* 17.
t en effet, sans parler du reste, à quelle ervitude cet état n'engage-t-il pas ? quelle asseſſe en secouant le joug de Dieu, de mposer le joug de l'homme ; c'est-à-dire, e ne plus vivre qu'au gré de l'homme, de ne lus subsister que par son crédit, de n'avoir us d'autres volontés que les siennes, de ne lus faire que ce qui lui plaît, d'être obligé ns cesse à le prévenir, à le ménager, à le atter ; d'être toujours en peine, si l'on est ns ses bonnes graces ou si l'on n'y est pas, l est content ou s'il ne l'est pas : est-il un clavage plus ennuyeux & plus fatiguant ? Mais dépendre de Dieu, dont je suis sûr que providence ne me peut manquer, voilà ce ui fait ma félicité, & ce qui faisoit celle de int Paul, quand il disoit : *Scio cui credidi*, sçais à qui j'ai confié mon dépôt. Au con- aire quand je pense qu'au défaut de Dieu r qui je ne veux pas me reposer, je confie dépôt, c'est-à-dire, ma destinée & on sort, à des hommes volages, des hom- es intéressés, à des hommes amateurs d'eux- êmes, qui ne me considérent que pour eux- êmes, & qui compteront pour rien de m'a- ndonner dès que je commencerai de leur

être à charge, ou que je cesserai de leur êt
utile, ah ! Chrétiens, pour peu que j'aye
sentiment, il faut que j'avoue qu'il n'est ri
de comparable à mon malheur. Et certes, c
saint Chrysostôme, si cette providence aim
ble d'un Dieu pouvoit être suppléée à not
égard par la protection des hommes, ce s
roit sur-tout par celles des Princes, que no
regardons comme les Dieux de la terre, c
par celle de leurs Ministres & de leurs fav
ris qui nous semblent tout-puissans dans
monde. Or ce sont justement là ceux sur q
l'Ecriture nous avertit de ne pas établir not
espérance, à moins que nous ne voulions b
Ps. 45. tir sur un fondement ruineux *Nolite confia re in principibus.* Et afin que l'expérience no
rendît sensible ce point de foi, ce sont ceu
dont la faveur opiniâtrément recherchée
inutilement entretenue, par une juste punitio
de Dieu, fait tous les jours plus de misér
bles, plus d'hommes trompés, délaissés, s
crifiés, & par conséquent plus de témoins c
cette grande vérité, que dans les enfans d
hommes, je dis même selon le monde, il n
Idem. a point de salut. *In filiis hominum, in quibu non est salus.*

Cependant, Chrétiens, voici le combl
de l'aveuglement du siécle. Quelque persu
dé que l'on soit d'une vérité dont on a tant d
preuves, & qu'il nous est si important de bie

omprendre, on s'obſtine à la combattre, &
'on aime mieux être malheureux en dépen-
ant de la créature, que d'être heureux en
'aſſujettiſſant au Créateur. Malgré les rigou-
euſes épreuves qu'on fait tous les jours de
indifférence, de la dureté, de l'inſenſibilité
e ces fauſſes divinités de la terre, par une
ſpece d'enchantement, on conſent plutôt à
ouffrir & à gémir en comptant ſur elles, qu'à
ouir de la liberté par une ſainte confiance en
Dieu. Demandez à ces adorateurs de la fa-
eur, à ces partiſans & à ces eſclaves du
ionde ce qui ſe paſſe en eux ; & voyez s'il y
n a un ſeul qui ne convienne que ſa condition
mille dégoûts, mille déboires, mille mor-
fications inévitables, & que c'eſt une per-
étuelle captivité. N'eſt-ce pas ainſi qu'ils en
arlent dans le cours même de leurs proſpéri-
s ? Mais quand après bien des intrigues,
ur politique vient à échouer, & que par une
iſgrace imprévûe qui les déconcerte & qui
érange tous leurs deſſeins, ils ſe voyent ou-
iés, négligés, mepriſés ; ah ! mes Freres,
écrie ſaint Auguſtin, c'eſt alors qu'ils ren-
ent un hommage ſolemnel à cette providen-
dont ils n'ont pas voulu dépendre. Et c'eſt
ors même auſſi que Dieu a ſon tour, & que
r une eſpece d'inſulte que lui permet ſa
ſtice & qui ne bleſſe en rien ſa miſéricor-
, il croit avoir droit de leur répondre avec

Deut. ces paroles du Deutéronome : *Ubi sunt I eorum in quibus habebant fiduciam ? Surga & opitulentur vobis.* Où sont ces Dieux dc vous vous teniez sûrs, & qui devoient vc maintenir ? ces Dieux dont la protection vc *Ibidem.* rendoit si fiers, où sont-ils ? *Surgant, & necessitate vos protegant :* qu'ils paroisse maintenant, & qu'ils viennent vous secour C'étoient vos Dieux, & vous faisiez plus fond sur eux que sur moi : hé bien, adress vous donc à eux dans l'extrémité où vc êtes ; & puisque vous les avez servis comr des divinités, qu'ils vous tirent de l'abyr & qu'ils vous relevent : *Surgant, & opitule tur vobis.*

De là, Chrétiens, quelle consolation pc un homme ainsi abandonné de Dieu, apr qu'il a lui-même abandonné Dieu ; que consolation, dis-je, sur-tout en certains ét de la vie, où la foi seule d'une providen nous peut soutenir ? Car tandis que cette l m'éclaire, & que je suis bien persuadé de principe, qu'il y a un Dieu, dispensateur c biens & des maux, enforte qu'il ne m'arri rien que par son ordre & que pour mon l lut & pour sa gloire, j'ai dans moi un soutie contre tous les accidens. Quelque indocile quelque révolté même que je sois selon l sentimens naturels, je ne laisse pas au moi dans la partie supérieure de mon ame, & su

ant les vûes que me donne la foi, de me dire moi-même : J'ai tort de murmurer & de ie plaindre : Dieu l'a ainſi ordonné ; & uiſque c'eſt ſa volonté, je dois m'y ſoumet-'e. Or en me condamnant de la ſorte, je me onſole, & cette penſée me mortifie : quoi-ue je ne la goûte pas peut-être d'abord, ſuffit que je l'approuve & que j'y puiſſe evenir quand il me plaira, pour qu'elle me oit une reſſource toujours préſente dans ma ouleur. Mais quand j'ai une fois effacé de ion eſprit cette idée de la providence, s'il ie ſurvient une affliction de la nature de elles où la raiſon de l'homme eſt à bout, qui ne peuvent recevoir de la part du ionde aucun ſoulagement, où en ſuis-je, & ue me reſte-t-il, ſinon de boire tout le cali-e, & de le boire tout pur, comme les pé-ieurs, ſans tempérament & ſans mélange ? *ſerumtamenfæx ejus non eſt exinanita; bibent* Pſ. 74. *nnes peccatores terræ.* Or dans le cours de la ie & des révolutions qui y ſont ſi ordinai-es, il n'eſt rien de plus commun que ces ſor-es d'états : & Dieu le permet, Chrétiens, our nous convaincre encore plus ſenſible-ient de la néceſſité où nous ſommes de nous ttacher à ſa providence ; & pour nous faire oir la différence de ceux qui ſe confient en lle, & de ceux qui refuſent de marcher dans es voies. Car de-là vient qu'un juſte affligé,

perſécuté, & ſi vous voulez, opprimé, de
meure tranquille, poſſéde ſon ame dans
patience & dans une paix, qui, ſelon l'Apô
tre, ſurpaſſe tout ſentiment humain, tire d
ſes propres maux ſa conſolation : pourquoi
parce qu'il enviſage dans l'univers une prov
dence à qui il ſe fait un plaiſir de ſe confor
Job. 1. mer : *Dominus dedit, Dominus abſtulit ; ſicu*
Domino placuit, ita factum eſt. C'eſt le Sei
gneur qui m'avoit donné ces biens, c'eſt lui
même qui m'en a dépouillé ; que ſon nom
ſoit à jamais béni. Au lieu que l'impie frapp
du coup qui l'atterre, fait, pour ainſi dire
le perſonnage d'un réprouvé, blaſphéman
contre le ciel, trouvant tout odieux ſur l
terre, accuſant ſes amis, plein de fureur con
tre ſes ennemis, ſe déſeſpérant, & dans ſon
déſeſpoir n'ayant pas même non plus que ce
riche de l'enfer une goutte d'eau, c'eſt-à-di
re, d'onction & de conſolation : pourquoi
parce que c'étoit dans le ſein de la providen
ce qu'il la pouvoit puiſer, & que cette ſource
eſt tarie pour lui. Ce qui faiſoit dire à ſain
Chryſoſtôme, que quiconque combat la pro-
vidence, combat ſon bonheur, parce que le
grand bonheur de l'homme eſt de croire une
providence dans le monde & de lui être
ſoumis.

Que dis-je, Chrétiens ? & le mondain
tout rébelle qu'il eſt, n'eſt-il pas encore ſou

lomaine de la providence? Oui, il y eſt, nalgré lui il y ſera ; mais c'eſt cela-même acheve ſon malheur. Car de deux ſortes providences que Dieu exerce ſur les hom-s, l'une de ſévérité & l'autre de bonté, ne de juſtice & l'autre de miſéricorde, au me tems qu'il ſe ſouſtrait à cette providen-favorable en qui il devoit chercher ſon re-, il ſe trouve livré à cette providence ri-ireuſe qui le pourſuit pour lui faire ſentir empire le plus dominant. Comme ſi Dieu diſoit : Tu n'as pas voulu te ranger ſous e-ci, tu ſouffriras de celle-là : car je les ai ſtituées l'une à l'autre par une loi éternel-& irrévocable ; & dans l'étendue que je r ai donnée, rien ne peut être hors de leur ort. La providence de mon amour n'a pû ngager ; ce ſera donc déſormais la provi-nce de ma juſtice qui te contiendra, qui te rimera ; qui par des vengeances tantôt ſe-tes, tantôt éclatantes, ſe fera ſentir à toi ; tantôt par des humiliations, tantôt par des ictions, tantôt par des proſpérités dont tu as enyvré, tantôt par des adverſités dont ſeras accablé, tantôt par des douceurs qui npoiſonneront le cœur, tantôt par des ertumes qui t'aigriront, qui te ſouleveront ne te corrigeront pas, te réduira malgré dans la dépendance. Et voilà comment eu tant de fois en a uſé envers certains

pécheurs de marque. Voilà comment il a tr
té un Pharaon, un Nabuchodonosor, un A
tiochus, & bien d'autres. Ils n'ont pas vou
le reconnoître comme pere; ils ont été for
à le reconnoître comme juge. Ils n'ont p
voulu servir à glorifier sa providence aim
ble & bienfaisante; ils ont servi à glorifi
sa providence souveraine & toute-puissant
Na- *Ponam te in exemplum.* Je ferai un exemp
hum. 3. de toi, disoit-il, par son Prophéte à un
bertin, & c'est ce qu'il a fait & ce qu'il f
encore du peuple Juif. Miracle subsistant
la providence d'un Dieu irrité. Mirac
qui seul peut convaincre les esprits les pl
incrédules quil y a un premier maître, &
Dieu dans le monde, devant lequel tou
créature doit s'humilier & à qui il est ju
que tout homme mortel obéisse. Si donc, m
Freres, nous avons quelque égard à not
devoir ou à notre intérêt, soumettons-nou
lui & à sa providence. Soumettons-lui tout
nos entreprises; & sans négliger les moye
raisonnables qu'il nous permet d'employ
pour les faire réussir, sans y épargner n
soins, du reste reposons-nous tranquilleme
& absolument sur lui du succès. Béniss
le également, & dans les biens & dans l
maux : dans les biens, en les recevant av
reconnoissance : dans les maux, en les su
portant avec patience. Demandons-lui sa
ce

eſſe que ſa volonté s'accompliſſe en nous ; qu'elle s'accompliſſe ſur la terre, & qu'elle s'accompliſſe dans le ciel ; ſur la terre, où il veut nous ſanctifier, & dans le ciel où il veut nous couronner. C'eſt ce que je vous ſouhaite, &c.

SERMON

POUR LE LUNDI

de la quatriéme Semaine.

Sur le Sacrifice de la Meſſe.

Recordati ſunt verò diſcipuli ejus, quia ſcriptum eſt: Zelus domûs tuæ comedit me.

Or les Diſciples ſe ſouvinrent de ce qui eſt écrit: Le zéle de votre maiſon me dévore. En Saint Jean chap. 2.

PUiſqu'il s'agiſſoit de la maiſon de Dieu, il ne faut pas s'étonner, Chrétiens, que le Sauveur du monde, envoyé pour ſouteni les intérêts & pour venger l'honneur de ſon Pere, marquât tant de zéle contre ces profanateurs qu'il chaſſa du temple de Jéruſalem le fouet à la main, & dont il renverſa les tables & les marchandiſes. C'eſt à ce premier temple que nos Egliſes ont ſuccédé; mais avec d'autant plus d'avantage, que nous y offrons un ſacrifice beaucoup plus précieux & plus auguſte. Car ce qui diſtingue particuliérement les temples, ſelon la remarque de

S. Auguſtin, ce qui les conſacre & ce qui leur donne un caractère propre de ſainteté, c'eſt le ſacrifice. Ils ſont ſaints par la Majeſté divine qui les remplit. Ils ſont ſaints par les exercices de religion qu'on y pratique. Ils ſont ſaints par les prieres des fidéles qui s'y aſſemblent. Ils ſont ſaints par les louanges de Dieu qu'on y chante & par les graces qu'il y répand. Mais du reſte, reprend ſaint Auguſtin, Dieu ſe trouve par-tout, Dieu fait des graces par-tout, Dieu peut être prié, béni, ſervi, adoré partout. Il n'y a que le ſacrifice, j'entends le ſacrifice de la loi de grace, qu'il ne ſoit pas permis de lui offrir par-tout, & qu'on ne puiſſe lui préſenter que ſur ſes Autels. Quoi qu'il en ſoit, Chrétiens, c'eſt de ce ſacrifice que je prétends aujourd'hui vous entretenir; c'eſt, dis-je, de l'adorable ſacrifice de la Meſſe. Je veux vous apprendre dans quel eſprit & avec quels ſentimens vous y devez aſſiſter. Je veux, autant qu'il m'eſt poſſible, corriger tant d'irréférences & tant d'abus qui s'y commettent. Ce ſujet eſt particulier: mais il y a de quoi allumer tout le zéle des Miniſtres de Jeſus-Chriſt. Car il n'eſt pas ſeulement ici queſtion de la maiſon de Dieu, mais de ce qu'il y a dans la maiſon de Dieu de plus vénérable & de plus grand: & en vous réformant ſur ce ſeul point, je retrancherai preſque tous les ſcandales que nous voyons dans nos temples,

puiſqu'il eſt vrai que le ſacrifice en eſt l'oc
ſion la plus ordinaire. Vous en êtes témoi
Seigneur, nous en ſommes témoins nous-n
mes ; & pour peu que nous ſoyons ſenſib
à votre gloire, que devons-nous attaqu
avec plus de force, & combattre avec p
d'ardeur ? J'ai beſoin pour cela de votre gr
ce, & je la demande par l'interceſſion
Marie. *Ave, Maria.*

NE perdons point de tems, Chrétiens ;
pour en venir d'abord au point que je trai
je dis que rien n'eſt plus digne de notre
tention & de nos reſpects que l'excellen
le très-ſaint ſacrifice de la Meſſe. Deux r
ſons vont vous en convaincre, & feront
deux mots le partage de ce diſcours. Car
conſidére cet adorable ſacrifice en deux m
nieres & ſous deux rapports, ſçavoir, p
rapport à ſon objet & par rapport à ſon ſuj
Or quel en eſt l'objet ? Dieu même. Et q
en eſt au même temps le ſujet ? un Dieu.
m'explique, & ceci va vous faire entend
toute ma penſée. En effet, mes chers Au
teurs, que nous propoſons-nous dans le ſac
fice de nos autels ? d'honorer Dieu, & voi
comment Dieu même en eſt l'objet. M
pour mieux honorer Dieu dans ce ſacrifi
que lui préſentons-nous ? l'homme-Dieu ;
c'eſt ainſi qu'un Dieu en eſt le ſujet. De-là

ime deux propoſitions que je vous prie de
en méditer, & qui doivent vous ſaiſir d'une
nte frayeur toutes les fois que vous aſſiſtez
x divins Myſtères. Sacrifice de la Meſſe,
rifice ſouverainement reſpectable, pour-
oi? parce que c'eſt à Dieu même qu'il eſt
ert: ce ſera la premiere partie. Sacrifice de
Meſſe, ſacrifice ſouverainement reſpecta-
, pourquoi? parce que c'eſt un Dieu qui y
offert: ce ſera la ſeconde. L'une & l'autre
us inſtruira d'une des plus importantes ma-
res, qui eſt le ſacrifice; & en vous inſpirant
hautes idées de la grandeur de Dieu, ré-
illera dans vos cœurs tous les ſentimens de
religion.

QUe faiſons-nous, Chrétiens, quand nous aſſiſtons aux divins Myſtères, & au ſacrifice de notre religion? Ne le conſidérons point encore ſelon le rapport particulier qu'il a avec la perſonne du Sauveur du monde. Arrêtons-nous à cette qualité générale de ſacrifice. Qu'eſt-ce que ſacrifice, & qu'entendons-nous par ces paroles, aſſiſter au ſacrifice du Dieu vivant? Ah! Chrétiens, vous ne l'avez peut-être jamais compris, & c'eſt néanmoins ce que vous ne pouvez trop bien comprendre, puiſque c'eſt un de vos devoirs les plus eſſentiels. Aſſiſter au ſacrifice, c'eſt être préſent à l'action la plus auguſte & la plus ſainte I. PARTIE.

de la religion que nous profeſſons; à u
action, dont la fin prochaine & immédi
eſt d'honorer la Majeſté de Dieu; à une
tion, qui priſe dans ſon fonds & dans ſa ſu
ſtance, conſiſte particuliérement à humil
la créature devant Dieu; à une action qui
ſormais eſt l'unique par où ce culte d'ado
tion, je dis d'une adoration ſuprême, pui
être extérieurement & autentiquement ren
à Dieu. C'eſt, dis-je, y aſſiſter en toutes
manieres qui peuvent nous inſpirer le reſp
& la révérence dûe à Dieu: y aſſiſter comm
témoins, y aſſiſter comme miniſtres, y aſſ
ter comme victimes: comme témoins, p
autoriſer le ſacrifice par notre préſence; co
me miniſtres, pour le préſenter avec le P
tre; comme victimes, diſent les Peres, p
y être immolés nous-mêmes ſpirituelleme
avec la premiere victime qui eſt Jeſus-Chr
Si donc nous n'accompliſſons pas ce dev
avec toute la retenue & toute la piété q
demande, ne faut-il pas conclurre que le pri
cipe de la foi eſt ou altéré ou corrompu d
nos cœurs? Reprenons chacun de ces articl
& ne perdez pas de ſi ſolides inſtructions.

Oui, Chrétiens, aſſiſter au ſacrifice du v
Dieu, c'eſt aſſiſter à l'action la plus ſainte
la plus auguſte de la religion. De-là vient c
dans les anciennes Liturgies, le ſacrifice ét
appellé action par excellence: & c'eſt ai

ue nous l'appellons encore aujourd'hui, uiſque ſuivant l'obſervation d'un ſçavant ardinal de notre ſiécle, ces mots du ſacré anon, *Infra actionem*, ne ſignifient rien au- e choſe qu'*Infra ſacrificium*: comme ſi l'E- liſe avoit voulu nous avertir, qu'en effet la rande action de notre vie, eſt le ſacrifice. t voilà ce qui de tout tems a donné aux euples de ſi hautes idées du ſacrifice & de out ce qui le regarde. Voilà ce qui leur a endu ſi vénérable la Majeſté des temples, la ainteté des autels, la dignité des Prêtres. entiment ſi univerſel, qu'on peut le mettre u rang de ceux, où, ſelon la penſée de Ter- ullien, il ſemble que notre ame ſoit naturel- ement chrétienne. Mais de ce principe quel- e conſéquence ne puis-je pas tirer d'abord ontre vous; & comment arrive-t-il que ans une action où il paroît que la nature ous ait déja fait à demi Chrétiens, la corrup- ion du libertinage nous faſſe tous les jours evenir païens & moins que raiſonnables? Car enfin, mon cher Auditeur, vous êtes bligés de reconnoître que ce qu'il y a pour ous de plus divin, & par conſéquent de plus eſpectable, c'eſt le ſacrifice du Dieu que ous ſervez; & toutefois vous ne craignez as de vous y préſenter comme ſi c'étoit l'ac- ion la moins ſérieuſe, & qui pût être plus mpunément négligée: vous y venez avec

une imagination distraite, avec des pensé
toutes prophanes, avec des yeux égarés ;
vous y demeurez avec froideur, avec dégoû
& dans des postures pleines d'indécen
Qu'un homme traitât une affaire tempore
avec aussi peu de réflexion, on le mépriseroi
Ici c'est l'affaire capitale, ou, comme pa
saint Ambroise, c'est l'affaire d'état qui se tr
te entre Dieu & l'Eglise ; & vous n'y do
nez nulle attention ; vous n'y avez ni mode
tie, ni recueillement ; vous y assistez p
coutume, par cérémonie ; vous n'y appliqu
ni votre esprit, ni votre cœur : n'est-ce p
outrager Dieu, l'outrager dans l'action m
me & dans le tems où vous devez spécial
ment l'honorer ?

Je dis dans l'action même où vous dev
spécialement l'honorer. Ceci est remarqu
ble. Car qu'est-ce que le sacrifice en le rega
dant par rapport à Dieu, & quelle en est
fin ? le sacrifice, disent les Théologiens, e
un acte de religion, dont le caractère propr
est d'honorer l'être de Dieu. Mais quoi
toutes nos actions saintes & vertueuses ne
rapportent-elles pas à cette fin ? il est vrai
Chrétiens : mais ce rapport n'est pas le mêm
que dans le sacrifice. Voici ma pensée. Die
est la fin générale & derniere de toutes no
actions ; c'est ce qu'elles ont de commun
mais chaque action de piété a de plus une fi

pochaine & particuliere qui la diſtingue des
tres, & d'où ſa perfection dépend. Or je
s que la fin particuliere & immédiate qui
ſtingue le ſacrifice, eſt d'honorer Dieu.
lenez garde: dans tous les autres devoirs
e peut preſque dire que l'homme agit plutôt
ur lui-même & pour ſon intérêt, que pour
ntérêt de Dieu. Car ſi je prie, c'eſt pour
'attirer les graces de Dieu; ſi je fais péni-
nce, c'eſt pour m'acquitter auprès de la
ſtice de Dieu; ſi je pratique de bonnes œu-
es, c'eſt pour m'enrichir de mérites devant
ieu; ſi je participe au divin Sacrement, c'eſt
ur me ſanctifier en m'uniſſant à Dieu. Mais
and je vais au ſacrifice, qu'eſt-ce que j'en-
ſage? d'honorer Dieu. Voila le ſeul objet
e je me propoſe, & qui doit être le terme
mon intention, ſi mon intention eſt con-
me à la nature de mon action. Or jugez
-là ce qu'il faut penſer d'un Chrétien, qui
t ſervir à deshonorer Dieu, ce qui doit
uiquement ſervir à le glorifier? Qu'a fait
ieu, en inſtituant le ſacrifice? Il a dit à
omme: Voilà l'hommage que je demande
que j'attends de toi. Tu ne ſçavois pas en-
re bien reconnoître la ſouveraineté de mon
maine, & je veux moi-même te l'enſei-
er. C'eſt par le devoir que je te preſcrits,
à quoi tu ſatisferas en aſſiſtant au ſacrifice
mes autels. Cela ſuppoſé, reprend ſaint

Jérôme, prophaner ce ſacrifice par des im
modeſties & par des ſcandales; y venir com
me l'on va à un paſſe-tems, à un ſpectacle,
une aſſemblée mondaine; en ſortir ſans
avoir eu nul ſentiment, nul ſouvenir d
Dieu: ah! mes Freres, c'eſt cette eſpec
d'abomination que le Prophéte Daniel avo
prévûe avec horreur, & qui devoit paroît
dans le lieu ſaint.

Elle va plus loin, & comprenons-en tout
l'indignité. En effet, ſi la fin particuliere d
ſacrifice eſt d'honorer Dieu; en quoi conſiſt
cet honneur, que nous rendons ou que nou
devons rendre à Dieu? Ce culte, répon
ſaint Thomas, conſiſte dans une proteſtatio
actuelle que je fais à Dieu de ma dépendan
ce; dans un aveu reſpectueux de ma miſé
& de ma baſſeſſe, dans un exercice, pou
ainſi dire, d'anéantiſſement, & ſi je ſuis pe
cheur, dans une confeſſion humble & ſincé
de mon péché: car tout cela doit entrer dan
le ſacrifice conſidéré de la part de l'homme
& voilà pourquoi l'hoſtie eſt détruite & con
ſommée, pour marquer que l'homme n'e
qu'un néant, & dans l'ordre de la nature, &
dans celui de la grace. En quoi, dit ſain
Auguſtin, paroît l'admirable oppoſition qu
ſe rencontre entre l'oraiſon & le ſacrifice. Ca
l'oraiſon en élevant nos eſprits à Dieu, nou
éléve au-deſſus de nous-mêmes; au lieu que

ſacrifice nous rabaiſſe au-deſſous de nous-mêmes, en nous anéantiſſant devant Dieu. Par le ſacrifice, j'honore Dieu, ſi je puis parler de la ſorte, aux dépends de ce que je ſuis; & dans l'oraiſon, Dieu, par le commerce qu'il veut bien avoir avec moi, m'honore en quelque maniere aux dépens de ce qu'il eſt. Quoi qu'il en ſoit, mon ſacrifice eſt inſéparable de mon humilité; & comme je ne puis mieux m'humilier devant Dieu qu'en lui offrant le ſacrifice; auſſi ne puis-je autrement avoir part au ſacrifice qu'en m'humiliant devant Dieu. Il n'en eſt pas de même des Anges, ajoute ſaint Chryſoſtôme: les Anges peuvent être préſens au ſacrifice & s'y humilier; mais l'humilité des Anges, quelque profonde qu'elle puiſſe être, n'eſt point eſſentielle au ſacrifice, comme celle des hommes. Pourquoi? parce que le ſacrifice qu'offre l'Egliſe, étant le ſacrifice des hommes & non des Anges, il ne dépend point pour être complet, de l'humilité des Anges, mais de l'humilité des hommes. De-là, Chrétiens, quel déſordre lorſque des hommes portant ſur le front le caractère de la foi, viennent au ſacrifice du vrai Dieu, non-ſeulement ſans cette humilité religieuſe, mais avec tout l'orgueil du libertinage & de l'impiété; lorſqu'à peine ils y fléchiſſent le genou, qu'ils y parlent, qu'ils y agiſſent, comme il leur plaît & ſans égard, & que ſur

cela même ils rejettent avec mépris les ſages remontrances & la correction charitable des miniſtres du Seigneur ? Mépris qui ne doit point, mes Freres, rallentir l'ardeur de notre zéle, ni nous fermer la bouche par un ſilence timide & lâche, quand le devoir de notre miniſtère nous oblige à nous expliquer. Car où en ſeroit notre religion, ſi de tels abus y devoient être tolérés ? Ah ! Chrétiens, aſſiſter au ſacrifice, c'eſt venir proteſter à Dieu que nous dépendons de lui, que nous attendons tout de lui, que nous n'adorons que lui, que nous ſommes diſpoſés à nous anéantir pour lui : mais, mon cher Auditeur, penſez-vous lui dire tout cela, en vous comportant comme vous faites ; en inſultant, ſi je l'oſe dire, à l'autel, & aux ſacrés Myſtères qu'on y célébre ; en y prenant des libertés que je ne crains pas, puiſqu'il s'agit de l'honneur de mon Dieu, de traiter d'inſolences, en les ſoutenant juſques dans le ſanctuaire avec une audace & une fierté qui ne rougit de rien ? Et vous, femmes chrétiennes, eſt-ce là ce que vous venez lui témoigner, en vous faiſant une ſi fauſſe gloire de paroître dans nos temples avec toutes les marques de votre vanité ? Je n'entreprends point de contrôler partout ailleurs vos modes & vos coutumes : mais ici je ne puis diſſimuler ce qui bleſſe la Majeſté divine & le reſpect qui lui eſt dû.

Faut-il donc, quand vous entrez dans la mai-
on de Dieu, que tout le faſte du monde vous
accompagne ? Faut-il que l'on vous y diſ-
ingue par votre luxe & par vos délicateſſes ;
que vous y affectiez des rangs que l'eſprit am-
itieux du ſiécle y a érigés en de prétendus
roits, & que vous vous y faſſiez rendre des
ervices dont vous ſçauriez bien vous paſſer
lans le Palais d'un Prince de la terre ? Eſt-ce
à cette humilité ſi eſſentielle au ſacrifice ? &
i la piété vous y attiroit, une piété ſolide,
ne diriez-vous pas à Dieu : Ah ! Seigneur,
e ne ſuis que trop vaine au milieu du monde,
mais du moins ſerai-je humble & modeſte de-
ant vous ; & puiſque le ſacrifice eſt le tribut
l'humilité que je vous dois, je n'irai point m'y
préſenter avec ce luxe, que vous réprouvez.
Le monde en uſe autrement ; mais le monde
ne ſera pas ma regle : on cenſurera ma condui-
te ; mais il me ſuffira que vous l'approuviez.
Auſſi, diſoit Tertullien, parlant à des fem-
mes chrétiennes comme vous, & même plus
chrétiennes que vous, pourquoi ces ajuſte-
mens dont vous êtes ſi curieuſes ? Vous avez
renoncé aux pompes du ſiécle, vous n'êtes
plus des fêtes des Païens : pourquoi donc
vous parer de ces reſtes du monde, & les por-
ter au ſacrifice de votre Dieu ? O prophana-
tion, s'écrioit-il, & puis-je bien m'écrier
après lui ! Des femmes cherchent à ſe mon-

trer avec des habits magnifiques & brillans, dans un ſacrifice dont l'eſſence & la fin principale eſt l'humiliation de la créature en préſence de ſon créateur. Elles s'y font voir, ſelon l'expreſſion du Prophéte Royal auſſi ornées, & plus ornées que les autels ; *Circumornatæ ut ſimilitudo templi.* Elles y emploient tout le tems, à quoi ? à s'étudier, à ſe contempler, à s'admirer, à recevoir un vain encens & à s'attirer de ſacriléges adorations, comme ſi elles vouloient s'élever au-deſſus de Dieu même.

Pſal. 143.

Donnons jour encore à cette penſée : je ne dis pas ſeulement que le ſacrifice eſt une proteſtation que l'homme fait à Dieu de la dépendance de ſon être : mais j'ajoute que c'eſt une proteſtation publique, une proteſtation ſolemnelle, où l'homme appelle toutes les créatures en témoignage de ſa ſoumiſſion & de ſa religion. Comme s'il diſoit : Cieux & terre, Anges & hommes, vous m'en ſerez garans ; & me voici devant vous pour m'en déclarer. Il y a un Dieu que j'adore, un Dieu ſouverain auteur & à qui ſeul toute la gloire appartient. C'eſt dans ce ſacrifice & par ce ſacrifice que je viens hautement reconnoître ſon abſolue domination, & m'y ſoumettre. Il n'y a proprement, Chrétiens, que le ſacrifice où l'homme puiſſe parler de la ſorte. Quelqu'autre exercice de religion que je pra-

tique, ce n'eſt point là ce qu'il ſignifie, ou du moins ce n'eſt point là ce qu'il ſignifie authentiquement : le ſeul ſacrifice eſt l'aveu juridique de ce que je ſuis & de ce que je dois à Dieu. Mais, mes Freres, par un renverſement bien déplorable, quel ſujet ne donnons-nous pas aux Païens & aux infidéles de nous faire juſques au milieu du plus ſaint myſtère, la meme demande, ou plutôt le même reproche que David craignoit tant d'entendre de la bouche des ennemis du Seigneur : *Ne fortè dicant in gentibus, Ubi eſt Deus eorum.* Car où eſt votre Dieu, peuvent nous dire ces idolâtres ? vous voulez par cette cérémonie extérieure nous faire juger du culte intérieur que vous lui rendez ; & c'eſt de-là même que nous tirons la plus ſenſible preuve de votre irréligion. Entrez dans nos temples, & ſans entreprendre de nous inſtruire, inſtruiſez-vous vous-mêmes par nous. Votre Dieu, dites-vous, eſt le vrai Dieu : mais au moins n'en êtes-vous que de faux adorateurs. Au contraire vous prétendez que nous n'adorons que de fauſſes divinités : mais au moins devez-vous avouer que nous les adorons ſincérement & en eſprit. Or ſuppoſant même vos principes & les dogmes de votre foi, lequel des deux croyez-vous le plus criminel, ou d'être religieux comme nous le ſommes, en ſuivant l'erreur ; ou d'être des prophanateurs, *Pſ. 78.*

comme vous l'êtes, en professant la vérité C'est de S. Augustin même que j'ai emprunté cette figure, & c'est là-dessus qu'il déployoi avec tant d'énergie toute la force de son éloquence & de son zéle.

N'en demeurons pas là, Chrétiens : mai pour achever de nous confondre, voyons en quelles qualités nous assistons au divin sacrifice. Comme témoins disent les Docteurs, comme ministres, comme victimes. Comme témoins, oui, mes Freres, vous êtes les témoins de ce qui se passe de plus mystérieux & de plus secret entre Dieu & les hommes. C'est dans cette vue que l'Eglise vous reçoit à son sacrifice, & qu'elle vous oblige même par un précepte particulier à y comparoître. Honneur qu'elle ne fait pas indifféremment à toutes sortes de sujets, puisque le châtiment le plus sévére qu'elle exerce envers ses enfans rébelles, est de leur interdire par ses censures le sacrifice qu'elle offre à Dieu. Honneur dont elle exclut même les Catéchuménes, quoique déja initiés dans les mystères de la foi, parce qu'ils n'ont pas encore le caractère du baptême. Elle n'y admet que les fidéles, dont la religion lui est connue, & dont elle veut gratifier la piété. Mais au même-tems elle les engage à soutenir cette qualité de témoins par un respect digne de Dieu. Quand Dieu dans l'Ecriture prend à témoin d'une vérité les êtres

insensibles, les cieux en sont ébranlés, *Obstupescite, cœli*; & la terre en est émûe jusques dans ses fondemens, *Commota est, & contremuit terra*. Et vous, mon cher Auditeur, témoin vivant du redoutable sacrifice qui s'accomplit sur nos autels, qu'y faites-vous? Ah mon Frere! s'écrie S. Jean, Patriarche de Jérusalem, n'avez-vous pas entendu le Prêtre qui vous sommoit de la part de Dieu de vous rendre attentif? Ne vous a-t-il pas averti d'élever votre cœur au ciel, *Sursum corda*; & n'avez-vous pas répondu, qu'il étoit tourné vers le Seigneur, *Habemus ad Dominum?* Mais à ce moment-là même vous êtes plus occupé de la terre que jamais; mais à ce moment-là même vous ne cherchez, en promenant partout vos regards, que des objets ou qui repaissent votre curiosité, ou qui servent d'amusement à votre oisiveté. Est-ce pour cela que vous êtes appellé à l'autel? Est-ce là, Chrétiens, la part que vous prenez à un sacrifice dont vous êtes non-seulement les témoins, mais les Ministres? *Jerem. 2. II. Reg. 22.*

Car vous l'êtes, mes chers Auditeurs, quelque que soit d'ailleurs votre condition; & ce n'est pas sans sujet que saint Pierre relevant la dignité des Chrétiens, entre les autres titres qui leur conviennent, leur attribue celui du sacerdoce, *Regale sacerdotium*; puisque tout Chrétien doit offrir à Dieu le sacrifice de sa *I. Petr. 2.*

rédemption. De-là vient que le Prêtre en célébrant dans le ſanctuaire, n'y fait pas les oblations ſacrées comme perſonne particuliere, mais comme repréſentant tout le peuple aſſemblé. Car il ne dit pas, J'offre, je ſupplie, je voue, je proteſte; mais nous proteſtons, nous vouons, nous offrons, nous ſupplions, parce qu'en effet tout le peuple offre & ſupplie avec lui. Non pas que tous ſoient pour cela revêtus du caractère de l'Ordre, comme l'ont avancé quelques Hérétiques, fondés ſur une parole de Tertullien mal entendue; mais parce que tous les fidéles, ſans porter ce ſacré caractère comme le Prêtre ſpécialement député de Dieu pour préſenter le ſacrifice, lui ſont néanmoins aſſociés dans cette importante fonction. Fonction ſi ſainte, écoutez ceci, que par cette raiſon-là même quelques-uns ont prétendu qu'un Chrétien en état de péché, ne pouvoit, ſans ſe rendre coupable d'un nouveau péché, aſſiſter au ſacrifice. Je ſcais ſur ce point ce qu'il faut penſer. Je ſcais que c'eſt une doctrine erronée & même ſcandaleuſe, puiſqu'elle donne atteinte au précepte de l'Egliſe, qu'elle favoriſe le libertinage, & qu'elle ôte enfin au pécheur un des plus puiſſans moyens de converſion. Car que peut faire un pécheur de plus ſalutaire, de plus édifiant, de plus propre à lui attirer les graces du ciel, que de venir comme le Publicain,

dans le temple, & d'y offrir, tout indigne qu'il eſt, ce ſacrifice propitiatoire, dont une des principales vertus eſt d'appaiſer la colere de Dieu ? Qu'eſt-ce que les Prophétes recommandoient davantage aux pécheurs de leur tems, que de fléchir le Seigneur & ſa juſtice par l'oblation des victimes de l'ancienne loi ? Ce qui ſervoit alors à la ſanctification des hommes, ſerviroit-il maintenant à leur damnation ? C'eſt donc une opinion outrée, & que nous devons hautement rejetter : mais en la rejettant, je m'en tiens au principe ſur quoi elle eſt, diſons mieux, ſur quoi elle paroît établie ; & de ce principe inconteſtable je tire bien d'autres conſéquences, qui ne doivent pas moins nous faire trembler. Car puiſque nous participons au ſacrifice en qualité de miniſtres ; ce ne ſera point une exaggération, ſi je conclus que tant de crimes qu'on y commet, doivent être comptés pour autant de prophanations; qu'un entretien même indifférent, à raiſon de ſa durée, y renferme deux offenſes griéves, l'une particuliere & d'omiſſion à ces ſaints jours où le ſacrifice eſt commandé, l'autre commune & d'irrévérence ou de commiſſion à quelque tems & à quelque jour que ce puiſſe être ; que celui-là ne ſatisfait point au commandement de l'Egliſe, qui ſans nulle vigilance ſur ſoi-même, ſans nul effort pour ſe recueillir dans la plus grande action du

Chriſtianiſme, laiſſe impunément & volontairement ſon eſprit ſe diſtraire : ſi, dis-je, je tire toutes ces conſéquences, c'eſt ſans crainte d'excéder, puiſque je parle après les plus ſenſés & les plus ſçavans Théologiens.

Qui le croiroit, mes Freres ? ſouffrez que ſans inſiſter ſur les autres, je m'attache ſurtout à ce déſordre que déploroit le Prophéte Ezéchiel, & dont il faiſoit une peinture ſi conforme à ce qui ſe paſſe tous les jours parmi nous, qui le croiroit, ſi tant d'épreuves ne nous l'avoient pas appris & ne nous l'apprenoient pas encore, qu'un Chrétien choiſi de Dieu, pour lui offrir un ſacrifice tout divin & tout adorable, voulût faire du temple même un lieu de plaiſir & du plus infâme plaiſir ; qu'il regardât le ſacrifice comme une occaſion favorable à ſon impudicité ; qu'il n'y vînt que pour y trouver l'objet de ſa paſſion, que pour l'y voir & pour en être vû, que pour lui rendre des aſſiduités, que pour lui marquer par de criminelles complaiſances ſon attachement, que pour ſe livre aux plus ſales deſirs d'un cœur corrompu ? C'eſt avec douleur que j'en parle & que je révéle votre honte : mais je ſerois prévaricateur ſi je la diſſimulois ; & il vaut bien mieux, comme dit ſaint Cyprien, découvrir nos plaies pour les guérir, que de les cacher ſans eſpérance de reméde. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui

que les Peres s'en ſont expliqués. Saint Jérôme & ſaint Chryſoſtôme n'y apportoient pas plus d'adouciſſement que moi, quand ils diſoient que l'innocence & la pudicité couroient autant de riſques (ne pouvoient-ils pas dire plus de riſques) dans les ſaints lieux, que dans les places publiques; qu'il étoit quelquefois auſſi dangereux pour une femme chrétienne, ou plutôt pour une femme mondaine, de paroître au ſacrifice que dans les cercles & les aſſemblées du monde; qu'autrefois on conſacroit les maiſons des Chrétiens pour en faire des temples à Dieu, mais que dans la ſuite les temples de Dieu étoient devenus des maiſons d'intrigues & de commerces. Ce ſont leurs expreſſions, que vous entendrez comme il vous plaira: mais de quelque maniere qu'elles dûſſent être alors entendues, ce qui me fait gémir, c'eſt qu'elles ſe vérifient preſque parmi nous dans toute la rigueur de la lettre, & que la calomnie ſuſcitée du tems de Tertullien contre les fidéles, ſçavoir que les plus honteux engagemens ſe formoient & s'entretenoient à la faveur des autels, *Inter aras lenocinia tractari:* que ce reproche, dis-je, qui fut dans ces premiers ſiécles une impoſture, ne ſoit dans le nôtre qu'une trop juſte accuſation. *Tertull.*

Avec cela, Chrétiens, êtes-vous en état d'aſſiſter au ſacrifice en qualité de victimes?

êtes-vous en état d'y être immolés vous-mêmes avec Jesus-Christ ; & n'est-ce pas ainsi toutefois que vous y devez être encore présens ? Ecoutez la preuve qu'en donne S. Augustin. Car, dit ce S. Docteur, Jesus-Christ & l'Eglise ne faisant qu'un même corps, il est impossible que l'un soit immolé sans l'autre. Puisque cet Homme-Dieu est le chef de tous les fidéles, & que tous les fidéles lui sont unis comme ses membres, il faut qu'en même-tems qu'il est sacrifié pour eux, ils le soient pareillement avec lui ; & que par un admirable retour, ce Sauveur du monde offre à Dieu toute l'Eglise dans sa personne en vertu d'une action où lui-même il est offert à Dieu par toute l'Eglise : *Cùm autem sit Christus Ecclesiæ caput, & Ecclesia Christi corpus, tam ipsa per ipsum, quàm ipse per ipsam debeto offerri.* Théologie divine, & d'où il s'ensuit que nous ne devons donc aller au sacrifice de notre Dieu qu'avec le généreux sentiment de l'Apôtre saint Thomas, je veux dire, que pour y mourir spirituellement avec Jesus-Christ : *Eamus & nos, & moriamur cum eo.* Or comment y paroît un Chrétien ainsi disposé ? Représentez-vous, mes Freres, l'état de ces anciennes victimes qu'on immoloit au Seigneur, & qu'on mettoit sur l'autel : elles étoient liées, elles étoient privées de l'usage des sens ; elles étoient brûlées du feu de l'ho-

Augusſt.

Joan. 40.

ocauſte ; voilà votre modéle. Comme victi-
nes de ce ſacrifice non ſanglant que vous
préſentez, & où vous êtes préſentés vous-
mêmes ; ſur-tout comme victimes ſpirituelles
& raiſonnables, ſelon la parole de S. Pierre,
Spirituales hoſtias, il faut que la religion vous 1. *Petr.*
ie, & qu'elle vous tienne reſpectueuſement 2.
ppliqués au ſaint myſtère. Il faut qu'elle
vous couvre les yeux, & qu'elle les ferme
à tous les objets de la terre. Il faut qu'elle
vous conſume du feu de la charité. Mais ſi
vous imitez le crime des ſucceſſeurs d'Aaron,
ſi comme eux vous portez dans le tabernacle
un feu étranger, ſi c'eſt une habitude vicieu-
ſe qui vous y conduit & qui vous y retient ;
ſi bien loin d'y captiver vos ſens, vous leur
donnez là toute licence : ah ! mon Frere,
conclut S. Chryſoſtôme, vous êtes toujours
alors une victime, mais une victime de ma-
édiction ; une victime, non plus de la mi-
éricorde, mais de la colere & de la vengean-
ce de Dieu.

N'eſt-il pas ſurprenant, Chrétiens, comme
l'a obſervé le ſçavant Pic de la Mirande, que
de tant de religions qui ſe ſont répandues
dans le monde & qui y ont ſi long-tems do-
miné, il n'y ait eu que la religion de Jeſus-
Chriſt dont les temples ayent été prophanés
par ſes propres ſujets ? On a bien vû les
Romains violer le temple des Juifs ; on a vu

les Chrétiens briſer les idoles du Paganiſme mais a-t-on vû des Païens s'attaquer eux-mê mes à leurs Dieux, & ſouiller les ſacrifice qu'ils leur offroient? Pourquoi cette diffe rence? en voici, ce me ſemble, une raiſon c'eſt que l'ennemi de notre ſalut ne va poin tenter les Païens, ni les troubler au milieu d leurs ſacrifices, parce que ce ſont de faux ſa crifices, & qu'il reçoit lui-même l'encen qu'on y brûle. Au lieu qu'il employe toute ſes forces pour nous détourner du ſacrifice d nos autels, & pour nous en faire perdre l fruit, parce que c'eſt le vrai ſacrifice, le gran ſacrifice, un ſacrifice également glorieux Dieu & ſalutaire pour nous. Ainſi, mes Fr res, à quelques déſordres que ſoit expoſé l ſacrifice de notre religion, n'entrons pour c la en nulle défiance de la religion même qu nous profeſſons & de la pureté de ſon culte Malgré tous nos déſordres, elle eſt toujou ſainte, puiſqu'elles les condamne tous. Ma rentrons dans nous-mêmes, confondons-nou nous-mêmes: diſons-nous à nous-mêmes ave un célébre écrivain de ces derniers ſiécles qu'il faut que la religion de Jeſus-Chriſt ſo une religion plus qu'humaine, puiſqu'el ſe ſoutient toujours malgré l'irréligoin de Chrétiens, & qu'il faut auſſi que l'irréligio des Chrétiens ſoit bien obſtinée & bien enr cinée, puiſqu'ils ſont ſi impies parmi tant d ſainte

ainteté. Sacrifice de la Meſſe, ſacrifie ſou-
verainement & doublement reſpectable, par-
e que c'eſt à Dieu qu'il eſt offert, & que
'eſt un Dieu qui y eſt offert. Comme c'eſt
Dieu même qui en eſt l'objet, c'eſt encore
n Dieu qui en eſt le ſujet ; vous l'allez voir
ans la ſeconde partie.

II. PARTIE.

JE trouve la penſée de ſaint Chryſoſtôme
ien juſte & bien vraie, quand il dit que les
mples, où nous nous aſſemblons pour ado-
r Dieu, ſont tout à la fois, & l'ornement
plus auguſte, & l'opprobre le plus viſible
e notre religion. L'ornement le plus auguſ-
, puiſqu'ils ſont tous les jours ſanctifiés par
ſacrifice d'un Dieu Sauveur ; & l'opprobre
plus viſible, puiſque ce ſacrifice, tout di-
n qu'il eſt, ſert ſi ſouvent, non par lui-mê-
e, mais par notre libertinage, d'occaſion
x Chrétiens pour deshonorer la maiſon de
ieu. Ainſi parloit ce ſaint Evêque en gémiſ-
nt ſur les ſcandales qui ſe commettoient au
ed des Autels & dans le ſacrifice de la loi
grace. A quoi j'ajoute la penſée de Guil-
ime de Paris, que je vous prie de remar-
er, parce qu'elle me paroît également ſo-
le & touchante. Car, dit ce ſçavant hom-
e, quand nous aurions vécu, ſelon l'ex-
eſſion de ſaint Paul, ſous les élémens du
onde, c'eſt-à-dire, ſous les figures de

l'ancienne loi, & que nous n'aurions point e
d'autres ſacrifices, que ces ſacrifices impa
faits dont Dieu avoit établi l'uſage par le m
niſtère de Moyſe, il faudroit toujours y a
ſiſter avec crainte & avec tremblement ;
faudroit toujours reſpecter ces chairs morte
toujours révérer ces taureaux égorgés & ſa
glans, toujours ſe proſterner devant ces a
tels chargés des oblations & des prémices
la terre. C'étoient des créatures, il eſt vra
mais ces créatures étoient les victimes &
holocauſtes du Dieu vivant, & cela ſeul l
élevoit à un ordre ſupérieur & les conſacro
Auſſi, mes Freres, pourſuit le même D
teur, voyez avec quelle révérence Di
vouloit que les Juifs entraſſent dans le ſa
tuaire pour lui offrir leurs ſacrifices & le ſa
des animaux qu'ils immoloient. Voyez a
que l'ſoin lui-même il les y diſpoſoit ; co
bien de préceptes, combien de cérémoni
combien de pratiques, combien de purifi
tions il leur preſcrivoit ? A peine les liv
entiers de l'Ecriture ont-ils ſuffi pour l
en tracer les regles, & pour leur faire ent
dre ſur cela ſes ordres. Mais admirez en
re plus la conſtance & l'inviolable fidélité
ce peuple, d'ailleurs ſi indocile & ſi gr
ſier, à s'acquitter de ce devoir. Dans les p
preſſantes extrémités, dans l'embarras &
déſordre des guerres, dans le ſiége même

éruſalem, rien jamais ne les fit manquer à ce
ılte extérieur, ni à la ſolemnité de leurs fêtes
: des ſacrifices qui leur étoient ordonnés.
ıſques-là, diſoit du tems même des Apôtres
ı ancien Auteur, que le Général de l'ar-
ée Romaine en parut ſurpris; & que tout
jïen, tout ennemi qu'il étoit, il en fut tou-
né, & ne put refuſer des éloges à leur zéle
à leur religion. *Stupebat Pompeius acres* *Hege-*
ırorum animos, à quibus in medio belli furore, *ſip.*
ſ:rorum reverentiæ nihil defuit. Tel étoit le
ractere de cette nation. Le Sauveur du
ɔnde leur reprocha tous les autres vices :
ais il ne les accuſa jamais d'impiété dans les
ſ:rifices qu'ils préſentoient à Dieu. Cepen-
ant, Chrétiens, dans leurs ſacrifices les plus
ſiemnels qu'avoient-ils autre choſe que les
ombres ſeulement & que les figures du ſa-
cfice de la loi nouvelle ? Mais c'étoit aſſez
our eux, reprend ſaint Auguſtin, c'étoit,
d-je, aſſez pour leur rendre vénérables juſ-
qes à ces ombres & à ces figures, que ce
ſſent les figures & les ombres du grand ſa-
crifice que les Prophétes leur annonçoient
dıs la ſuite des ſiécles. C'étoit aſſez pour
le ſaiſir d'une ſainte horreur toutes les fois
q ils aſſiſtoient à l'immolation de ces victi-
ms, qui quoique viles & abjectes, leur re-
p:ſentoient cette victime pure & précieuſe,
c:e hoſtie divine qui devoit être immolée

pour eux & pour nous. Or qu'euſſent-ils per
ſé, qu'euſſent-ils fait, s'ils euſſent vû comm
nous la vérité ; & que devons-nous penſer
que devons-nous faire nous-mêmes ? Sur c
la, mes chers Auditeurs, voici trois conſid
rations que je me contente de vous propoſe
plutôt par forme de méditation que de di
cours, & par où je finis en me les appliqua
à moi-même. Ne les perdez pas.

Premiere conſidération. Quand je vais
ſacrifice que célébre l'Egliſe, je vais au ſ
crifice de la mort d'un Dieu ; le même qui f
offert ſur le Calvaire, le même que Jeſu
Chriſt conſomma ſur la croix, le même
ce Dieu homme conſentit, pour parler av
l'Apôtre, à être détruit & anéanti. Ce n'
point une ſuppoſition ; c'eſt un point de fo
J'aſſiſte à un ſacrifice dont réellement & ſa
figure la victime eſt le Dieu même que je ſe
& que j'adore. Par conſéquent, dois-je co
clurre & devez-vous conclurre avec moi,
par mes reſpects & mes adorations je ne r
léve pas, autant qu'il m'eſt poſſible, les a
baiſſemens de ce Dieu Sauveur ; ſi j'ajou
aux humiliations de ſa croix qui ſont ici r
nouvellées, celles qui lui viennent de mes
révérences & de mes ſcandales ; ſi le conte
plant ſur l'Autel, mon cœur ne ſe briſe pa
comme les pierres ſe fendirent au mome
qu'il expira ; ſi cette hoſtie mourante ne f

as naître dans mon ame une componction
ussi vive & auſſi religieuſe que le fut la don-
eur du Centenier & celle des Juifs qui ſe
onvertirent à ſa mort ; par de ſenſibles ou-
rages, j'inſulte encore à ſon agonie comme
es ſoldats & les bourreaux qui l'avoient cru-
ifié : ah ! ne ſuis-je pas digne de ſes plus ri-
oureuſes vengeances, & ne faut-il pas me
aiter d'anathême ?

Seconde conſidération. Pourquoi ce Dieu
e miſéricorde s'immole-t-il dans le ſacrifice
e nos autels ? Pour nous apprendre, diſent
s Peres, ce que nous ne pouvons apprendre
ue de lui ; pour nous aider à faire ce que
ons ne pouvons faire ſans lui & que par lui,
veux dire, à honorer Dieu autant que Dieu
mérite, & qu'il le demande. Car c'eſt pour
la, reprend ſaint Thomas, qu'il a fallu un
ujet d'un prix infini & offert d'une maniere
finie. Or ce ſujet d'un prix infini, c'eſt Je-
s-Chriſt dans le ſacré myſtère. Ce ſujet of-
rt d'une maniere infinie, c'eſt Jeſus-Chriſt
n état de victime, en état d'anéantiſſement,
ſacrifié, ſelon la prédiction de Malachie,
ans tous les tems & dans tous les lieux du
onde. Voilà ce qui étoit dû à Dieu, & de
oi l'homme-Dieu eſt venu nous inſtruire
ix dépens de lui-même. Ce ſacrifice de ſon
rps & de ſon ſang eſt la preuve authentique
'il nous en donne, & la perpétuelle leçon

qu'il nous en fait. Que nous dit-il don
cet excellent maître, autant de fois qu
nous nous préſentons à ſon ſacrifice ? C'e
là, mes Freres, que ſon ſang, ce ſan
adorable, plus éloquent que celui d'Abel
ſemble nous crier ſans ceſſe, & nous fair
entendre ce que le même Sauveur diſoit au
Joan. 8. Juifs : *Ego honorifico Patrem.* Vous voule
ſçavoir ce que je fais ici : j'honore mon Pere
je glorifie mon Pere, je ſatisfais à la juſtic
de mon Pere ; je répare les injures qu'il
reçues, & je rétablis ſes intérêts ; je fais trion
pher ſa miſéricorde, éclater ſa puiſſance, cor
noître ſa ſainteté ; je lui rends & à toutes ſe
perfections des hommages proportionnés à ſ
grandeur. Tel eſt le deſſein qui me fait de
cendre inviſiblement ſur cet autel, qui me fai
prendre entre les mains des Prêtres comm
une ſeconde naiſſance, qui me fait ſubir dan
le même ſens comme une ſeconde mort
Joan. 8. *Ego honorifico Patrem.* Oui, Chrétiens, c'e
ce qu'il nous dit ; ſi nous ne profitons pa
de ſon exemple, écoutez ce qu'il ajoute : *E
vos inhonoraſtis me.* Mais vous, ne ſemble-t-i
pas que vous preniez à tâche de détruire pa
le plus criminel attentat tout ce que je rend
d'honneur à mon Pere par le ſacrifice de mo
humanité, & n'eſt-ce pas ſur moi que reton
bent tous les outrages qu'il reçoit de vous
J'obſcurcis toute ma gloire, & je m'enſeveli

tout vivant en ſa préſence ; & vous vous élevez devant lui & contre lui. Je lui offre dans ma perſonne un Dieu humilié, un Dieu ſoumis & obéiſſant ; & vous venez étaler avec oſtentation devant ſes yeux le faſte du monde & le vain éclat d'une pompe humaine. Je lui préſente dans mon corps une chair innocente & virginale ; & vous cherchez juſques à ſon Autel de quoi exciter & de quoi nourrir les brutales cupidités d'une chair criminelle & impure. Je travaille à répandre le feu de ſon amour, d'un amour tout ſacré & exprimé de ſon ſein même ; & vous ne penſez juſques dans ſon temple & à ſes pieds, qu'à inſpirer par des nudités immodeſtes, par des poſtures indécentes, par des airs libres & ſans pudeur, un amour ſenſuel. J'emploie tous les attraits de ma grace à ſanctifier les ames & à les lui attacher ; & vous employez tous les artifices & tous les enchantemens de votre mondanité à les corrompre & à les lui dérober. Eſt-ce ainſi qu'on l'honore ? ou n'eſt-ce pas ainſi qu'on lui marque le mépris le plus inſultant, & que l'on renverſe tous mes deſſeins ? *Et vos inhonoraſtis me.* Mais voulez-vous en effet, Chrétiens, l'honorer, & l'honorer autant par proportion qu'il le doit être & qu'il l'attend de vous ! Allez, comme Jeſus-Chriſt obſcur & caché, vous proſterner devant cette Majeſté ſuprême, & faire à la vûe

de ſes grandeurs une humble confeſſion d votre indignité. Allez comme Jeſus-Chri obéiſſant & ſoumis à la voix de ſes miniſtres relever ſon pouvoir par les ſentimens d'un ſoumiſſion parfaite & par tous les témoigna ges d'une obéiſſance entiere & ſans réſerve Allez dans un eſprit de ſacrifice, comm Jeſus-Chriſt immolé, lui préſenter les hom mages de ſon Fils, les abaiſſemens de ſo Fils, le ſang de ſon Fils, ſes ſouffrances, ſ paſſion, ſa mort, tous ſes mérites, & vous le appliquer pour être plus en état de le glori fier. Allez vous dévouer vous-mêmes, vou immoler vous-mêmes, ſinon par une vérita ble deſtruction de vous-mêmes, au moins pa une mort ſpirituelle & par une totale deſtruc tion des deſirs déreglés de votre cœur. Ainſ vous l'enſeigne ce Dieu victime de la gloir d'un Dieu, & en cette qualité même de victi me, votre modele : *Ego honorifico Patrem.*

Troiſieme conſidération. Que fait encor Jeſus-Chriſt dans ce ſacrifice ? Achevons, Chrétiens, de nous confondre, & rougiſſon de notre inſenſibilité. Non-ſeulement il ap prend aux hommes à honorer Dieu, mais il y traite de leur réconciliation avec Dieu. Com me médiateur, il plaide leur cauſe & il offre le prix de leur rédemption. Il ne ſe contente pas de dire qu'il glorifie ſon Pere, *Ego honorifico Patrem* ; mais s'adreſſant à ſon Pere

ême & lui montrant les fidéles assemblés,
lui dit d'une voix secrete ; *Ego pro eis san-* *Joan.*
ctifico meipsum : c'est-à-dire, suivant l'expli- 17.
tion de saint Jérôme, je me donne moi-
ême, je me sacrifie moi-même pour eux.
roles, ajoute ce saint Docteur, qui con-
noient aux victimes, & dont pour la pre-
iere fois ce Sauveur des hommes se servit,
lorsqu'actuellement il instituoit cette divine
que où il se consacroit en effet lui-même
ur les pécheurs. Mais paroles qu'il répéte
core tous les jours & qu'il répétera jusques
a fin des siécles, autant de fois qu'on l'offri-
sur nos autels, *Ego pro eis sanctifico meipsum.*
ui, mon Pere, c'est pour eux que je suis ici
ésent ; c'est pour tous les hommes en géné-
l, & en particulier pour mon Eglise ; c'est
écialement pour ceux que vous voyez dans
tre maison & auprès de votre sanctuaire,
cupés maintenant, ou devant l'être, à ce
ystère du salut. Recevez-les, mon Dieu,
ns votre grace : ils sont criminels, mais me
ici à leur place pour vous satisfaire ; & que
peuvent point réparer les satisfactions in-
ies d'un Dieu comme vous ? *Ego pro eis*
nctifico meipsum.

Ah ! mes Freres, reprend saint Bernard,
s'écriant, & réduisant à une figure sensible
tte importante vérité, ma cause étoit déses-
rée, & j'étois perdu : le souverain juge al-

loit prononcer contre moi un arrêt de mo
Mais le Fils unique du Prince vient à le ſç
voir, & que fait-il ? touché de compaſſion,
ſe ſubſtitue pour moi, & il veut lui-mên
porter la peine de mon péché. Dans cette vi
il ſort de ſon Palais, il dépoſe toutes les ma
ques de ſa dignité, il gémit, il prie, il va s'
frir à la juſtice de ſon Pere. Belle imag
Chrétiens, de ce que fait Jeſus-Chriſt dans
ſacrifice de ſon corps & de ſon ſang. Tout
fois, pourſuit ſaint Bernard, ſans être inſtru
du péril où je me trouvois expoſé, bien lo
d'y penſer, je m'arrêtois à un vain divertiſſ
ment. Mais tout à coup j'apperçois mon Ro
je le vois pénitent & humilié, je m'appr
che, j'en demande la raiſon, enfin j'appren
que c'eſt de moi qu'il s'agit, & que c'eſt po
moi qu'il s'eſt livré. C'eſt ce que nous voyo
ſi ſouvent nous-mêmes, mes chers Auditeur
ſur cet Autel. Or, conclut le même Pere
oſerai-je encore retourner à mes premiers
muſemens ? que dis-je ? oſerai-je encore m
faire du ſacrifice de mon Sauveur un amuſ
ment & un jeu ? & ſerai-je aſſez inſenſé po
mêler à ſes gémiſſemens & à ſes larmes d
ris prophanes & ſcandaleux ? *Adhucne luda*
Bern. *& deludam lacrymas ejus* ? Penſée touchante
que ſaint Jean de Jéruſalem exprimoit en d
termes moins figurés, mais non moins éne
giques ni moins preſſans. Examinez, diſoit

, considérez ce qui se passe. C'est pour vous
u l'Autel est dressé : *Pro te mensa mysteriis* *Joan.*
xstructa est. C'est pour vous que l'Agneau va *Hieros.*
re immolé : *Pro te Agnus immolatur.* C'est
our vous que le Prêtre s'intéresse, & qu'il
ollicite : *Pro te angitur sacerdos.* Vous êtes
coupable dont on ménage la grace, & ce
crifice est le pacte même & le contrat en
ertu duquel elle vous est accordée. De-là
igez quels sentimens vous doivent donc oc-
per dans ce sacrifice d'expiation. Ne sont-
pas ceux d'un pécheur contrit, & d'un pé-
eur reconnoissant ? D'un pécheur contrit :
r c'est par cette pénitence du cœur, par
tte contrition du cœur, que doit être, pour
nsi dire, scellé & ratifié le traité de paix qui
négotie entre Dieu & vous ; & comme
Apôtre accomplissoit dans son corps ce qui
anquoit à la passion de Jesus-Christ, c'est
ar-là, selon le même langage, que nous de-
ons accomplir ce qui manque au sacrifice de
esus-Christ. D'un pécheur reconnoissant, au
ouvenir & à la vûe des miséricordes infinies
'un Dieu, qui tout offensé qu'il est, tout
ge qu'il est, se fait lui-même, pour vous
cheter, votre rançon & le gage de votre
lut. David disoit : Que rendrai-je au Sei-
neur pour tout ce qu'il m'a donné ? *Quid* *Ps.115.*
etribuam Domino ? Je prendrai le calice de
on Sauveur, ajoutoit le même Prophéte,

Ibidem. & j'invoquerai le nom de mon Dieu : *Calicem salutaris accipiam, & nomen Domini invocabo* Ce n'eſt pas aſſez, pourſuivoit encore ce ſain Roi, mais en invoquant le Seigneur je le béni rai mille fois; & ſans oublier jamais les grace dont il m'a comblé, je lui préſenterai ſans ceſſe le juſte tribut de mon amour & le ſacrifice de *Ibidem.* mes louanges, *Laudans invocabo Dominum.* Voilà ce qui doit faire chaque jour devan l'Autel notre plus commun entretien.

Mais peut-être, mes chers Auditeurs, n'êtes-vous pas bien perſuadés de la vérité & de la grandeur du divin Myſtère dont je vous parle. Peut-être une infidélité ſecrete eſt-elle la ſource de tant de déſordres qui s'y commettent. Car il en faut venir au principe. Quand on vous dit que ce ſacrifice eſt le renouvellement de la mort de votre Dieu, & comme la conſommation du grand ouvrage de votre ſalut, peut-être avez-vous peine à le comprendre. Or ſur cela, ſans entreprendre de vous convaincre, je n'ai qu'un ſimple raiſonnement à vous oppoſer, & c'eſt par-là que je finis. Ou vous croyez ce que la foi nous enſeigne du ſacrifice de notre religion, ou vous ne le croyez pas. Quelque parti que vous preniez, vous êtes ſans excuſe. Car ſi vous le croyez ; ſi, dis-je, vous croyez que c'eſt un ſacrifice offert au vrai Dieu & où le vrai Dieu lui-même eſt offert, je conclus que

ous êtes donc en quelque ſorte plus crimi-
els que les Juifs, plus criminels que tant
'hérétiques dont vous avez en horreur les
acriléges prophanations. Il eſt vrai, les Juifs
nt crucifié, comme parle ſaint Paul, le Sei-
neur de la gloire : mais en le crucifiant ils
e le connoiſſoient pas; & s'ils l'euſſent con-
u, dit l'Apôtre, ils n'auroient pas porté ſur
ui leurs mains parricides: *Si enim cognoviſſent,* I. Cor.
umquam Dominum gloriæ crucifixiſſent. Il eſt 2.
rai, les hérétiques ont porté le feu & le fer
ans ſes temples pour les détruire, ils ont
ouillé ſes autels, ils ont briſé ſes taberna-
les, ils l'ont lui-même foulé aux pieds : mais
n cela même après tout il agiſſoient conſé-
uemment à leur erreur. Au lieu que par une
ontradiction inſoutenable, fidéles & infidé-
es tout enſemble, fidéles de créance & de
péculation, infidéles de mœurs & de prati-
ue vous prophanez ce que vous adorez. Que
i d'ailleurs c'eſt abſolument la foi qui vous
nanque, ſi vous ne croyez pas Jeſus-Chriſt
réſent dans ce que nous appellons ſon ſacri-
ice ; pourquoi donc y aſſiſtez-vous ? Que ne
evez-vous le maſque, pourquoi vous fai-
es-vous un devoir de célébrer avec nous nos
êtes, & d'obéir à une loi qui ſelon vos fauſ-
es idées n'eſt plus un commandement ni une
bligation pour vous ? Ah ! Chrétiens, à
ui nous réduiſez-vous ? A douter de votre

foi, à ſouhaiter que vous vous retranchie de la communion des fidéles, que vous vou banniſſiez vous-mêmes de nos aſſemblées, & que vous n'ayez plus de part à nos cérémo nies. Que dis-je? Non, mes Freres, ce n'e point là le ſouhait que je forme. J'attend tout un autre fruit de ce diſcours. Nous iron toujours à la ſainte montagne ſacrifier a Seigneur; mais ce ſera déſormais le Seigneu lui-même qui nous y attirera. Nous iron nous proſterner devant lui, nous entreteni avec lui, nous unir à lui. Nous irons lui pré ſenter nos hommages, & il les agréera, lu offrir nos vœux, & il les écoutera; lui de- mander ſes graces, & il les verſera ſur nou avec abondance. Nous irons réparer nos ſcan dales paſſés, édifier l'Egliſe, nous ſanctifie nous-mêmes. Nous irons nous laver, nou purifier dans le ſang de cette divine hoſtie, qui doit être pour nous le prix de l'éternité bienheureuſe, où vous conduiſe, &c.

SERMON

POUR LE MERCREDI de la quatrieme Semaine.

Sur l'Aveuglement ſpirituel.

ræteriens Jeſus vidit hominem cæcum à nativitate.

Lorſque Jeſus paſſoit, il vit un homme qui étoit aveugle dès ſa naiſſance. En ſaint Jean, chap. 9.

SIRE,

CE fut un prodige bien ſurprenant que celui qui parut dans le monde & qui eſt rapporté dans l'Ecriture au chapitre dixieme de l'Exode, quand Moyſe diſpoſant à ſon gré, ou plutôt ſelon l'ordre & le gré de Dieu, les ténébres & de la lumiere, partagea tellement l'Egypte, que tout ce qui étoit habité par les Egyptiens ſe trouva couvert d'une obcure & profonde nuit, enſorte qu'ils ne ſe diſtinguoient pas les uns les autres; au lieu que les Iſraëlites dans l'étendue du même

Exod. 30. pays joüiſſoient d'un jour pur & ſerein : *factæ ſunt tenebræ horribiles in univerſa terra Ægypti; ubicumque autem habitabant Filii Israël, lux erat.* Mais j'oſe dire, Chrétiens, que voici encore quelque choſe de plus prodigieux dans notre Evangile, où le Saint Eſprit nous fait paroître des hommes aveuglés par le même miracle, qui ſert à ouvrir les yeux aux aveugles mêmes, & à leur rendre l'uſage de la vûe. En effet, le Sauveur du monde uſant de ce pouvoir abſolu, qu'il avoit reçu de ſon Pere, & qu'il exerçoit comme Dieu, guérit un pauvre, aveugle depuis ſa naiſſance ; & ce miracle produit tout à la fois deux effets bien oppoſés. Il éclaire l'aveugle né, & il aveugle les Phariſiens. Il éclaire l'aveugle-né, en lui faiſant connoître beaucoup plus encore par les yeux de l'eſprit que par les yeux du corps, l'auteur de ſon ſalut, & en l'engageant à l'adorer & à lui rendre hommage comme à ſon Dieu : *Et procidens adoravit eum.* Et il aveugle les Phariſiens, en leur ſervant d'occaſion pour s'obſtiner davantage dans leur incrédulité, & pour refuſer plus opiniâtrément de ſe ſoumettre à la vérité connue. Deux effets en quoi conſiſtoit ce jugement adorable, mais redoutable, dont parloit le Fils de Dieu, & pour lequel il avoit été envoyé. Car je ſuis venu dans le monde, diſoit-il ; & le jugement que j'y dois exercer

Ioan. 9.

que ceux qui ne voient pas verront, &
ce ceux qui voient ceſſeront de voir : *In* Joan. 6.
judicium ego in hunc mundum veni, ut qui non
dent videant, & qui vident cæci fiant. C'eſt-
dire, je ſuis venu pour guérir l'aveuglement
térieur des ames humbles & dociles, qui
erchent Dieu de bonne foi ; & pour re-
ubler au contraire par la ſouſtraction des
ns de la grace, l'aveuglement de ces ames
éſomptueuſes & ſuperbes que leur orgueil
oigne de Dieu.

Or voici, Chrétiens, ce jugement accom-
. Car l'aveugle de notre Evangile étoit un
mme ſimple & ignorant, & les Phariſiens
oient les ſages & les ſpirituels du Judaïſme.
pendant ces ſages demeurent dans une
idélité criminelle, & ce pauvre eſt rempli
s plus pures lumieres de la foi ; ces ſpiri-
ls & ces intelligens deviennent plus a-
ugles que jamais, & cet aveugle eſt tout à
up inſtruit, & pénétre ce qu'il y a de plus
nt & de plus divin dans la religion ; *Ut qui*
n vident videant, & qui vident cæci fiant.
gement qui ſe renouvelle encore tous les
rs au milieu de nous. Mais ſans m'arrêter
e qu'il a de favorable pour les uns ſur qui
eu répand toutes les richeſſes de ſa miſéri-
rde, je veux ſeulement vous le repréſenter
ns ce diſcours par ce qu'il a de terrible &
ffrayant pour les autres ſur qui Dieu dé-

ploie toute la sévérité de sa justice. C'est d
mes chers Auditeurs, de l'aveuglement sp
tuel que je prétends vous entretenir ; de
aveuglement intérieur qui va jusques à l'a
& qui la tient plongée dans les plus grossi
& les plus funestes erreurs ; de cet aveu
ment dont S. Augustin disoit en s'adressa
Dieu : Malheur à ces aveugles qui ne v
voient point, ô mon Dieu, & dont les y
couverts d'un nuage épais ne découvr
Aug. point vos divines vérités : *Væ caliginanti
oculis qui te non vident.* Je vais vous en fa
connoître les différentes especes, après
nous aurons invoqué le Saint-Esprit par
tercession de Marie : *Ave, Maria.*

IL n'y a point de matiere sur laquelle l'
criture se soit expliquée dans des termes p
différens, & même en apparence plus co
traires, que sur l'aveuglement spirituel. C
tantôt elle l'impute à la malice des homme
Sap 2. *Excæcavit illos malitia eorum*; tantôt à la ve
Isai. 6. geance de Dieu, *Excæca cor populi huju*
tantôt au démon qu'elle appelle le Dieu
II. Cor. 4. siécle, *In quibus Deus hujus sæculi excæca
mentes infidelium.* Quelquefois elle déplore
aveuglement interieur comme malheureu
& d'autres fois elle le déteste comme crim
nel ; quelquefois elle en fait un sujet d'exc
Matt. 25. se, *Ignosce illis, nesciunt enim quid faciunt*:

dutres fois un ſujet de reproche, *Væ vobis duces cæci, & duces cæcorum.* Or c'eſt la di- *Matth.* 23.
verſité, ou ſi vous voulez, l'apparente contrariété de ces expreſſions, qui a fait naître ſi cette matiere tant d'embarras, & qui l'a rendue ſi difficile à développer. Cependant pour l'éclaircir autant qu'il m'eſt poſſible, & pour accorder enſemble tous ces textes de l'Ecriture, voici le deſſein que je me propoſe & que je vous prie de bien comprendre. Je diſtingue avec le Docteur Angelique ſaint Thomas, trois ſortes d'aveuglemens; un aveuglement qui de lui-même eſt péché, un aveuglement qui eſt la cauſe du péché, & un aveuglement qui eſt l'effet du péché. Aveuglement péché; c'eſt celui qui nous eſt marqué dans ces paroles de la Sageſſe: Leur propre malice les a aveuglés, *Excæcavit illos malitia eorum.* Aveuglement cauſe du péché; tel fut celui de ſaint Paul, qui diſoit de lui-même: J'ai été un blaſphémateur, j'ai été un perſécuteur de l'Egliſe, mais du reſte je l'ai fait par ignorance, *Ignorans feci.* Aveuglement effet du péché; c'eſt celui dont parloit Iſaïe en demandant à Dieu qu'il aveuglât le cœur de ſon peuple, *Excæca cor populi hujus.* Sap. 2. 1. Tim. 1.

Vous verrez le rapport qu'ont à ces trois points toutes les queſtions qui regardent l'aveuglement de l'eſprit. Mais auparavant je fonde ſur ces principes de ſaint Thomas

trois propoſitions qui me paroiſſent d'u
utilité infinie pour l'édification de vos am
& qui vont partager ce diſcours. Car je
que l'aveuglement qui de lui-même eſt p
ché, eſt de tous les péchés le plus pernicie
& le plus contraire au ſalut; c'eſt la premi
partie. Je dis que l'aveuglement qui eſt ca
du péché, eſt communément, pour ſervir
prétexte au péché, l'excuſe la plus frivole
la moins recevable; c'eſt la ſeconde part
Je dis que l'aveuglement qui eſt l'effet du p
ché, eſt la peine la plus terrible dont Di
dans cette vie puiſſe punir le pécheur; ce ſe
la concluſion. Aveuglement comble du p
ché; vaine excuſe du péché; & dans cet
vie, derniere vengeance du péché: donn
à ces trois points importans toute votre atte
tion.

I. PARTIE. SOit que nous conſultions la foi, ſoit q
nous en jugions par les principes de la droi
raiſon, il eſt certain qu'il y a un aveugleme
qui de lui-même eſt criminel parce qu'il e
volontaire & même affecté. C'eſt-à-dire
qu'il y a un aveuglement, que nous entret
nons dans nous, d'où nous ne voulons p
ſortir, & que nous préférons ſecretement
toutes les lumieres de la vérité. Un aveugl
ment qui fait que le pécheur craint de tro
voir, & qu'il évite de connoître ou le mal qu

it, ou le bien qu'il ne fait pas, & qu'il eſt inté-
eurement déterminé à ne pas faire. Comme
il diſoit : Je ne veux pas être plus éclairé
ue je ſuis ; j'ignore mes obligations, mais je
eux bien les ignorer, ou du moins ne les pas
profondir ; mon aveuglement me plaît, il
t'eſt commode ; & bien loin d'en être en
eine & de vouloir le corriger, je m'en fais
n fonds de tranquillité & de paix, dont dé-
end toute la douceur & tout le bonheur de
a vie. Telle eſt la nature de ce péché. Mais
trouve-t-il dans le monde des ames aſſez
inſenſées, pour en venir juſques-là ? Oui,
es chers Auditeurs, le monde en eſt plein ;
ce qui marque encore bien plus la corrup-
on du monde, c'eſt que l'on en vient juſ-
ues-là ſans paſſer pour inſenſé. Car ſi ce pé-
né étoit dans l'opinion des hommes généra-
ment décrié & reconnu pour folie, il ſeroit
lus rare & moins contagieux : mais aujour-
'hui c'eſt un déſordre commun, que l'eſprit
erverti du monde a ſçu même en quelque
açon autoriſer par le nombre & la qualité de
eux qui y ſont engagés.

En effet, Chrétiens, prenez garde à cette
nduction, qui va vous développer ma pen-
ée, & qui me ſervira d'abord de preuve. Je
is que cet aveuglement volontaire & affecté
ſt le péché des libertins & des prétendus
thées, qui dans eux-mêmes & par les ſeules

vûes naturelles ont des lumieres plus que ſi
fiſantes pour connoître Dieu, & qui par co
ſéquent ne peuvent l'effacer de leur eſprit,
ceſſer de croire en lui, que parce qu'ils
veulent pas s'aſſujettir à lui, & qu'à force
l'offenſer ils parviennent enfin à l'oublier
enſuite à le méconnoître. Excellente idée q
Tertullien donnoit autrefois de l'Athéiſm
lorſqu'après avoir démontré que Dieu
qualité de premier être eſt le plus connu
tous les êtres, il concluoit que le déſord
des impies étoit de ne vouloir pas reconno
tre celui qu'ils ne pouvoient jamais abſol
Tert. ment ignorer : *Et hæc eſt ſumma delicti nole*
tium recognoſcere quem ignorare non poſſun
Où vous remarquerez que ce grand homme
bien éloigné de donner dans les vaines ſubt
lités de certains Théologiens modernes, r
de raiſonner comme eux, en faiſant de dan
gereuſes ſuppoſitions ſur ce qui regarde l'e
xiſtence & la foi d'un Dieu, n'admettoit poin
d'ignorance de Dieu qui ſelon lui ne fût u
crime monſtrueux : & cela fondé ſur la parc
le expreſſe de ſaint Paul, lequel a toujour
traité d'inexcuſables ceux qu'une téméraire
préſomption aveugle juſqu'à douter de la di-
Rom. vinité ; *Inviſibilia ejus per ea quæ facta ſunt*
1. *intellecta conſpiciuntur, ita ut ſint inexcuſabi*
les. L'inſenſé, dit le Saint-Eſprit, a balanc
entre ſa raiſon & ſon cœur : ſa raiſon lui a di

il y avoit un Dieu, & ſon cœur rébelle lui
it qu'il n'y en avoit point : & parce que
cœur a malheureuſement prévalu ſur ſa
ſon, malgré les vûes de ſa raiſon il a ſuivi
nouvement de ſon cœur, juſqu'à conclurre
nformément à ſes deſirs qu'il n'y a point
Dieu dans l'univers : *Dixit inſipens in de ſuo, Non eſt Deus.* Aveuglement vo- *Pſal. 52.*
ıtaire & affecté, qui dans la ſociété des
mmes fait les libertins de créance & de
igion.

Je dis que c'eſt le péché de certains héréti-
es de mauvaiſe foi, qui ne ſont tels, que
ce qu'ils ſont determinés à l'être. Car il y
a dont la prévention va juſqu'à ne vouloir
même s'inſtruire, juſqu'à rejetter indiffé-
nment & ſans choix tout ce qui ſeroit ca-
ble de les convaincre, juſqu'à concevoir
e ſecrete averſion pour la vérité, juſqu'à
faire un point de conduite & un principe
ne revenir jamais de leurs erreurs. Préven-
n que ſaint Auguſtin condamnoit dans les
anichéens, quand il leur reprochoit qu'ils
oient moins de docilité pour les ſacrés ora-
es de l'Ecriture & pour la parole de Dieu,
e pour les traditions humaines & pour les
vres des prophanes. Aveuglement volon-
ire & affecté qui fait les ſchiſmatiques & les
érétiques.

Je dis que c'eſt le péché des ſenſuels & des

voluptueux, qui pour goûter avec moins
trouble leurs infâmes plaisirs, ne veulent
même entendre parler des vérités éternelle
& ont l'audace de dire à Dieu ce que le sa
homme Job leur mettoit dans la bouche, po
exprimer le malheur ou plutôt le déréglem
Job. de leur conduite : *Et dixerunt Deo : Recede*
21. *nobis, scientiam viarum tuarum nolumus.*
ont dit à Dieu : Retirez-vous de nous, Se
gneur, & cessez de répandre dans nos espr
cette science, quoique divine, qui nous c
couvre malgré nous les voies de salut. C'
une science importune ; & dans la possessi
où nous sommes de vivre au gré de nos pa
sions & de satisfaire nos sens, elle ne fer
que nous inquiéter & que nous allarme
Réservez pour d'autres ces vives lumiere
qui sont les dons précieux de votre grac
nous ne sommes pas encore disposés à les r
cevoir ; il en coûte trop pour les suivre,
même il en coûteroit trop, si nous les avion
pour ne les pas suivre ; il vaut mieux po
notre repos, que nous en soyons privés.
est vrai que la science de vos command
mens & de votre loi est la science des Saints
mais elle engage à des choses trop pénibl
& trop contraires à toutes nos inclination
pour souhaiter même que vous nous l'acco
diez. Ce renoncement à soi-même, ce cru
cifiement de la chair, cette nécessité indi
pensabl

penſable de la pénitence, tout cela, ſi nous y penſions, nous déſoleroit; & la vûe que nous en aurions, empoiſonneroit ce qu'il y a pour nous dans le monde de plus agréable & de plus doux. Nous aimons mieux paſſer nos jours dans une ignorance profonde, & être moins inſtruits, Seigneur, de ce que vous nous commandez, afin de pouvoir jouir ſans remords des plaiſirs que vous nous défendez. Car c'eſt ainſi que ces partiſans du monde, eſclaves de la paſſion & dominés par la ſenſualité, s'en expliquent; ou du moins c'eſt ainſi qu'ils le penſent. Aveuglement volontaire & affecté qui fait les charnels & les impudiques.

Je dis que c'eſt le péché de certains eſprits pleins d'eux-mêmes, qui par un effet pitoyable de leur orgueil ne peuvent ſupporter la vérité, du moment que la vérité les humilie; qui dès-là s'opiniâtrent à la fuir, au lieu qu'ils devroient pour cela même la chercher, qui, comme dit ſaint Auguſtin, aiment cette vérité quand elle leur eſt favorable, mais qui la haïſſent, qui la rejettent quand ils en craignent la cenſure : *Amant lucentem, oderunt redarguentem.* Le péché de ceux, qui poſſédés de leur amour-propre ne veulent pas voir leurs défauts, quoique groſſiers, & ne peuvent ſouffrir d'en être repris; qui prennent pour offenſes les plus charitables avis qu'on leur *Aug.*

donne, & les plus salutaires remontranc
qu'on leur fait, qui bien loin de les recevo
comme de bons offices, s'en font des suje
de ressentiment & d'aigreur, & ne se tienne
obligés qu'à ceux qui par une fausse amit
ou par une lâche complaisance ont soin
leur cacher tout ce qui les blesse, de leur di
simuler tout ce qui les mortifie, quelque vr
qu'il puisse être d'ailleurs, & quoiqu'il fût
utile & si nécessaire pour eux de le connoît
Le péché de ceux qui veulent même qu'
leur applaudisse jusques dans leurs foiblesse
& qu'on les loue, comme parle l'Ecriture
jusques dans les desirs de leurs ames, c'est-
dire, jusques dans leurs passions les plus vi
lentes & dans leurs entreprises les plus i
justes; qui mettent tout leur bonheur à êt
flattés & trompés; qui comptent le menson
pour un bienfait, & l'adulation pour une ma
que de respect : *Hi nimirùm*, ce sont les te
mes de saint Jérôme dans la belle peintu
Hieron. qu'il nous en a tracée : *gaudent ad circu*
ventionem suam, & illusionem pro beneficio p
nunt. Aveuglement volontaire & affecté q
fait les incorrigibles.

Enfin, je dis que c'est le péché d'une in
nité de Chrétiens, qui par une autre erre
encore plus damnable, ne veulent pas s'écla
cir sur certains faits, sur certains doutes, s
certains troubles de conscience, parce qu'

entent bien, pour peu qu'ils se fondent eux-
nêmes, qu'ils ne sont pas dans la disposition
'accomplir des devoirs à quoi cet éclaircis-
ement leur feroit voir qu'ils sont obligés. Et
oilà ceux que le Prophéte avoit en vûe dans
e Pseaume trente-cinquieme, & dont il di-
oit : *Noluit intelligere ut benè ageret*; le pé- *Psal.*
heur n'a pas voulu sçavoir le bien, parce 35.
u'il ne l'a pas voulu faire. Ainsi un homme
uparavant obscur & inconnu, s'est pousse
ar ses intrigues dans ces emplois, où sans un
iiracle de la grace il est presqu'aussi impossi-
le de se sauver, qu'il est facile de s'enrichir
n très-peu d'années. On l'a vû s'élever de
extrême indigence ou d'un état médiocre à
ne prospérité qui scandalise le public. Char-
é de l'administration du bien d'autrui, dans
maniement qu'il en a fait, il n'a eu ni l'e-
ctitude, ni peut-être la bonne foi nécessai-
pour ne pas confondre les intérêts du pro-
ain avec les siens propres. Celui-ci dans
s fonctions de la Magistrature a cent fois
ontré, aux dépens du foible & du pauvre,
qu'il pouvoit en faveur de ses amis. Celui-
pourvû dans l'Eglise de bénéfices, en a
juï & en a dissipé les revenus, sans avoir
ard aux obligations onéreuses qui y étoient
achées. Si dans chacun de ces états l'on
noit après quelque tems à entrer dans la
scussion des choses, & à peser tout dans la

balance du ſanctuaire, il eſt évident qu'on y trouveroit bien des comptes à rendre, bien des injuſtices à réparer, bien des reſtitution à faire. Or tout cela embarraſſeroit, & réduiroit à des extrémités fâcheuſes. Que fait on ? pour s'en ôter l'inquiétude & le ſcrupule, on s'en ôte la connoiſſance. On s'étourdit là-deſſus; on prend le parti de n'y point penſer. Faut-il cependant s'acquitter d'un devoir de religion ? Faut-il, pour ſatisfaire au précepte de l'Egliſe, approcher du tribunal de la pénitence ? on cherche un Confeſſeur commode, c'eſt-à-dire, un Confeſſeur peu habile, ou peu zélé, qui content de voir à ſes pieds l'iniquité couverte des apparences de l'humilité, délie ſur la terre ce que Dieu dans le ciel ne déliera jamais; & ſans rien exiger davantage qu'une confeſſion légere & ſuperficielle, bénit encore Dieu d'une prétendue converſion, ſur laquelle les Anges de la paix & les vrais Miniſtres du Seigneur ne peuvent aſſez amérement pleurer. Aveuglement qui fait les inſenſibles & les endurcis.

Or j'ai ajouté, & je ſoutiens que de tous les péchés dont l'homme eſt capable, il n'en a point de plus contraire au ſalut. Pourquoi ? En voici la raiſon qui eſt ſans réplique. Parce que cet aveuglement volontaire exclut la premiere de toutes les graces qui

a lumiere divine ; & par l'excluſion de cette
remiere grace, nous met dans une eſpece
l'impoſſibilité de parvenir à aucune autre gra-
e. C'eſt la penſée de ſaint Auguſtin : d'où il
enſuit que ce péché ferme, pour ainſi dire, à
Dieu la porte de notre cœur, & réduit Dieu,
out Dieu qu'il eſt, à moins qu'il n'uſe de ſon
ouverain empire, & qu'il ne faſſe un dernier
ffort de ſa miſéricorde, comme dans l'im-
uiſſance de nous ſauver. Ecoutez-moi, &
ous en allez convenir. Point de péché plus
ontraire au ſalut que celui-là. Car dans tous
es principes de la théologie, la premiere gra-
e du ſalut, c'eſt la lumiere qui nous découvre
es voies de Dieu, & qui nous fait connoître
os devoirs. Lumiere abſolument néceſſaire,
uiſque dans l'ordre de la grace auſſi bien
ue dans l'ordre de la nature, pour agir libre-
ent il faut connoître, & pour connoître il
ut être éclairé de Dieu. Que faiſons-nous
onc quand nous rejettons cette lumiere ?
ous détruiſons dans nous-mêmes le fonde-
ent du ſalut ; & par l'obſtacle que nous ap-
ortons à cette ſeule grace, nous renonçons,
tant qu'il eſt en nous, à toutes les autres
races que Dieu tenoit en réſerve dans les
éſors de ſa miſéricorde, & par où il vou-
it nous convertir & nous attacher à lui.

Car négliger cette lumiere, beaucoup plus
craindre & la fuir, c'eſt dire à Dieu que

nous ne voulons pas qu'il nous prévienne de son amour, que nous ne voulons pas qu'il nous imprime la crainte de ses jugemens, que nous ne voulons pas même qu'il nous donne de la confiance en lui, que nous ne voulons pas qu'il touche notre cœur, & qu'il en fasse un cœur pénitent & contrit : comment cela ? parce que dans la doctrine de saint Augustin, la crainte de Dieu, l'amour de Dieu, la confiance en Dieu, la haine du péché, sont autant de graces d'inspiration & d'affection qui supposent essentiellement les graces de lumiere & de connoissance. Du moment donc que nous renonçons par un aveuglement volontaire à cette grace de connoissance, nous nous rendons incapables de tous les autres dons de Dieu, & de tous les sentimens qui pouvoient nous ramener à Dieu. Or je vous demande, si l'on peut rien concevoir de plus directement opposé au salut ? Prenez garde, s'il vous plaît, tandis que nous avons ces connoissances qui nous réglent par rapport au salut, quelque pécheurs du reste que nous soyons, Dieu agit encore dans nous, & malgré la corruption de nos mœurs, nous sommes toujours en quelque maniere sous l'empire de sa grace. D'où vient que le Sauveur disoit : Marchez pendant que vous avez la lumiere, *Ambulate dum lucem habetis*. Mais dès que cette lumiere nous manque, toutes

Joan. 12.

les opérations de la grace ceſſent, & nous pouvons dire que nous ceſſons d'être nous-mêmes dans la voie du ſalut. Je dis plus : car non-ſeulement ce péché d'un aveuglement volontaire nous ôte la lumiere, mais il nous ôte même le deſir d'avoir la lumiere ; non-ſeulement il nous fait ſortir de la voie du ſalut, mais il nous fait perdre en quelque façon l'eſpérance d'y rentrer, quiſqu'il eſt certain que le premier pas pour rentrer dans la voie du ſalut, eſt de la chercher, de l'étudier, de vouloir l'apprendre. Or c'eſt à quoi ce péché a une eſſentielle oppoſition. Saint Chryſoſtôme nous en donne la figure & la preuve dans l'exemple de l'aveugle de Jéricho. Cet aveugle eût-il jamais été guéri par le Fils de Dieu, s'il ne l'avoit ardemment deſiré ? non ; mais il cria, mais il preſſa, mais il importuna, mais il témoigna une envie extrême de voir : *Domine, ut videam :* & c'eſt pour cela que Jeſus-Chriſt lui rendit la vûe. *Luc.* 18. Nous ne faiſons rien de ſemblable, c'eſt-à-dire, nous n'avons pas même ce deſir que Dieu nous éclaire, & nous ne penſons pas à l'exciter ni à le demander. Nous ſommes donc dans le dernier éloignement où nous puiſſions être du Royaume de Dieu. Je me trompe. Il y a encore quelque choſe de plus affreux dans ce péché : & quoi ? c'eſt que ſouvent, bien loin d'avoir cette volonté ſin-

cere d'être éclairé de Dieu; nous en avons une toute contraire; & qu'au lieu de dire à Dieu, Seigneur, que je voie, nous nous disons secretement à nous-mêmes par un attachement opiniâtre à notre désordre, que je ne voie jamais ce qui me gêne & ce qui ne serviroit qu'à me troubler. Péché que je n'appelle plus simple péché, mais, si j'ose le dire, une fureur pareille à celle de l'aspic, qui, selon la comparaison du Saint-Esprit, se bouche les oreilles pour n'entendre pas la voix de
Psal. 57. l'enchanteur: *Furor illis secundùm similitudinem serpentis: sicut aspidis surdæ, & obturantis aures suas.* Avec cette différence, dit saint Bernard, que quand l'aspic bouche ses oreilles, c'est pour conserver sa vie; au lieu que quand nous fermons les yeux à la vérité, c'est pour notre ruine & pour notre mort.

J'ai dit que ce péché seul mettoit Dieu dans une espece d'impuissance de nous sauver, & l'obligeoit à nous dire, quoique dans un autre sens, ce que Jesus-Christ dit à l'aveugle dont je viens de vous proposer l'exemple:
Luc. 18. *Quid tibi vis faciam?* A quoi m'obliges-tu, pécheur; & dans l'état malheureux où je te vois que veux-tu que je fasse? Que je te sauve sans grace? cela n'est pas dans mon pouvoir. Que je te donne des graces sans lumiere? il n'y en eut jamais de la sorte. Que par des lumiere forcées je te sanctifie malgré

:oi ? ce n'eſt point l'ordre de ma providence. Que par un miracle ſpécial je change pour :oi les loix de cette providence ? ma juſtice ;'y oppoſe, & ma miſéricorde même ne l'e-xige pas. Il faut donc en m'accommodant à :es diſpoſitions, que je te laiſſe périr ; & par-:e que tu veux t'aveugler, que j'arrête le :ours de mes graces, puiſqu'il n'y en a au-:une qui te puiſſe convertir, tandis que tu)erſiſteras à ne vouloir pas connoître les vé-ités du ſalut.

Je ſçais, Chrétiens, que Dieu peut indé-)endamment de nous pénétrer nos eſprits de ès lumieres. Je ſçais qu'il eſt de leur eſſence n tant que ce ſont des graces, d'être produi-es dans nous ſans nous-mêmes ; *In nobis, ſi-e nobis*, dit ſaint Auguſtin. Je ſçais qu'il ne ious eſt pas libre de les recevoir ou de ne les)as recevoir, quoiqu'il nous ſoit libre après es avoir reçues, d'en bien ou d'en mal uſer. Mais il eſt toujours vrai, que quand nous aïſſons, quand nous fuyons ces lumieres, ious formons tout l'obſtacle à notre ſalut u'une créature de ſa part y peut former, & ue pour ſurmonter cet obſtacle il faudroit ue Dieu employât des graces extraordinai-es, & qu'il fit un miracle de ſa toute-puiſſan-e. Or cela me ſuffit pour avoir droit de di-e, que cette eſpece d'aveuglement eſt donc .e tous les péchés le plus oppoſé à la conver-

Aug.

sion & au salut de l'homme. Péché, mes chers Auditeurs, où nous devons tous craindre de tomber, mais encore plus ceux qui dominés par leurs passions, se laissent emporter au torrent du monde. Et voilà pourquoi je voudrois que tous ceux qui m'écoutent, se proposassent aujourd'hui de faire tous les jours à Dieu cette priere, que faisoit si souvent David, & qui marquoit si bien la droiture de son
Ps. 118. cœur; *Revela oculos meos*; Seigneur, éclai-
Psal. rez-moi, & ouvrez-moi les yeux : *Illumina*
17. *tenebras meas*; Seigneur, dissipez les ténébres
Ps. 30. de mon esprit : *Illustra faciem tuam super servum tuum*; Faites réjaillir l'éclat de votre visage sur votre serviteur. Détrompez-moi des erreurs & des fausses maximes du siécle. Je suis aveugle, il est vrai : mais au moins par votre miséricorde, ô mon Dieu, je ne me plais pas dans mon aveuglement, puisqu'au contraire je le déplore & que je l'ai en horreur. Je marche dans l'obscurité d'une foi languissante & imparfaite : mais au moins je desire vos saintes lumieres, je vous les demande, je suis dans l'impatience de les obtenir, je les préfere à toute la sagesse mondaine, je veux me disposer à les recevoir. Et parce que je sçais que ce n'est point dans le bruit & le tumulte du monde que vous les repandez, & qu'au contraire c'est là qu'elles s'évanouissent, je veux désormais me séparer du mon-

de; je veux régler mes occupations & mes converſations, & en retrancher le ſuperflu; e veux m'occuper de vous & de moi-même, afin que dans le ſilence d'une vie tranquille & intérieure je puiſſe entendre votre voix & profiter de vos divines inſtructions. Ah! mon Dieu, changez donc & purifiez mon cœur : *Cor mundum crea in me, Deus.* Et comme il *Pſ. 50.* ne peut être réglé que par les connoiſſances de l'eſprit, renouvellez le mien; *Et ſpiritum Ibidem.* *rectum innova in viſceribus meis.* Donnez-moi cette intelligence qui fait les prédeſtinés & les Saints : *Da mihi intellectum, ut ſciam juſti-* *Pſ. 118.* *ficationes tuas.* Si je vous la demande, Seigneur, ce n'eſt point pour me rendre plus habile dans les affaires du monde; ce n'eſt point pour avoir l'eſtime & l'approbation du monde; ce n'eſt point pour me diſtinguer & pour m'élever dans le monde : je ſerai toujours aſſez diſtingué, Seigneur, quand je le ſerai devant vous & auprès de vous; je ſerai toujours aſſez grand, quand je vous craindrai. Mais donnez-la-moi pour n'ignorer rien dans ma condition de tous mes devoirs, pour ſçavoir toutes vos volontés & pour les accomplir. Je puis me paſſer de tout le reſte, & je renonce même abſolument à tout le reſte s'il ne me conduit là : *Ut ſciam juſtificationes tuas.* C'eſt ainſi Chrétiens, que vous vous préſerverez de ce premier aveuglement

qui de lui-même eſt péché ; parlons maintenant du ſecond qui eſt la cauſe du péché. C'eſt la ſeconde partie.

II. PARTIE. J'Appelle aveuglement cauſe du péché, quand l'homme ne péche que parce qu'il eſt aveugle, & que dans la diſpoſition où il ſe trouve, il ne pécheroit pas s'il avoit certaines vûes, qu'il n'a pas en effet, mais qu'il pourroit & par conſéquent qu'il devroit avoir. Car il eſt vrai de dire alors que ſon aveuglement, ou que ſon ignorance eſt la cauſe de ſon déſordre, puiſque ſon ignorance venant à ceſſer, ſon déſordre ceſſeroit de même. En faut-il jamais un exemple plus authentique, & tout enſemble plus terrible, que le crime des Juifs commis dans la perſonne du Sauveur du monde ? Un Dieu livré à la cruauté des hommes, un Dieu mocqué, outragé, condamné, crucifié, voilà ſans doute un péché dont la ſeule idée fait horreur, & cependant un péché dont l'ignorance a été le principe. Les Phariſiens avoient entrepris de perdre Jeſus-Chriſt, mais ils ne ſçavoient pas que Jeſus-Chriſt étoit le Meſſie & le Fils unique de Dieu. Oui, mes Freres, leur dit ſaint Pierre, prêchant dans leur Synagogue, je ſçais que vous avez agi en cela, auſſi-bien que vos Magiſtrats, par ignorance ; *Sed & nunc ſcio quia per ignorantiam feciſtis, ſicut & principes veſtri.* Vous

Act. 3.

avez opprimé le juſte, vous avez donné la mort à l'auteur même de la vie, vous lui avez préféré un voleur public; mais vous l'avez fait parce que vous étiez dans l'erreur. Jeſus-Chriſt ne le témoigna-t-il pas lui-même, lorſque ſur la croix il dit à ſon Pere : Pardonnez-leur, mon Pere, parce qu'ils ne ſçavent ce qu'ils font: *Ignoſce illis; neſciunt enim quid faciunt.* Cependant ils commettoient le plus abominable de tous les crimes : mais encore une fois d'où précédoit ce crime ſi abominable ? de l'aveuglement où la paſſion & la haine les avoit plongés.

Rien de plus commun dans le Chriſtianiſme, que ces ignorances qui font tomber les hommes dans le péché, ou que ces péchés cauſés par l'ignorance des hommes. Combien d'injuſtices dans le commerce, combien d'uſures, de prêts où la conſcience eſt bleſſée, faute de ſçavoir ce que la loi de Dieu permet & ce qu'elle défend ? Si j'en avois été inſtruit, dit-on, je n'aurois eu garde de m'engager dans cette affaire : car à Dieu ne plaiſe que pour nul intérêt du monde, je riſque jamais mon ſalut ! Vous le penſez de la ſorte, mon cher Auditeur, & je le veux croire, mais cependant vous avez fait ce que le Seigneur condamne hautement dans l'Ecriture : d'un argent qui devoit être le ſecours des pauvres & la matiere de votre charité, vous avez re-

tiré un profit injuſte ; & cette uſure déguiſée, palliée tant qu'il vous plaira, a été la ſuite de votre ignorance. De même combien d'averſions, de haines ſecretes, d'inimitiés même déclarées, qui n'ont point d'autre fondement que la prévention & l'erreur ? Voilà, diſoit Tertullien, faiſant l'apologie des premiers fidéles, d'où viennent toutes les violences qu'exercent contre nous les Païens. Ce qui les porte à ces extrémités, c'eſt la haine qu'ils ont conçue pour la religion chrétienne. Haine fondée ſur l'ignorance : car ils ne haïſſent les Chrétiens, que parce qu'ils ne les connoiſſent pas ; & du moment qu'ils les connoiſſent, ils commencent à les aimer : *Hæc cauſa iniquitatis illorum erga Chriſtianos ; ubi deſinunt ignorare, ceſſant odiſſe.* Or de Chrétien à Chrétien, c'eſt ce qui arrive encore tous les jours. Car combien, par exemple, de péchés contre la charité, combien de diſcours injurieux & de médiſances, combien même de calomnies dont l'ignorance eſt la ſource ? ſi l'on s'étoit bien inſtruit de la vérité des choſes, on auroit parlé ſagement, équitablement, charitablement ; & rendant juſtice au prochain, on auroit par-là conſervé la paix. Mais parce qu'on s'eſt prévenu, parce qu'on ne s'eſt pas mis en peine de démêler le vrai d'avec le faux ; parce que ſur un léger ſoupçon ou ſur un rapport infidéle, on

Tertul.

a crû ce qui n'étoit pas; en un mot, parce qu'on a ignoré la vérité, on a condamné l'innocence, on a bleſſé l'honneur & détruit la réputation de ſon frere, on s'eſt piqué, on s'eſt aigri, on s'eſt emporté, & de-là tous les déſordres que l'animoſité & la vengeance ont coutume de produire. On vous l'a dit cent fois, Femmes Chrétiennes, & l'on ne peut trop vous le redire : en matiere d'impureté, notre religion condamne mille libertés comme criminelles, qui dans l'eſtime commune paſſent pour de ſimples vanités, & pour des légéretés dont on ne peut croire que Dieu ſe tienne ſi griévement offenſé. Si l'on étoit bien perſuadés que ce ſont des péchés & ſouvent des péchés mortels, eſt-il croyable que tant de perſonnes élevées dans la piété fuſſent néanmoins là deſſus ſi peu régulieres, & qu'elles vouluſſent expoſer ainſi leur ſalut ? Non : mais parce que le monde, ou pour mieux dire, parce que le libertinage du monde s'eſt mis en poſſeſſion de qualifier tout cela comme il lui plaît; ſans conſulter d'autre regle, on ſe le permet ſans ſcrupule, & ce ſont ces erreurs du monde qui entretiennent dans les ames le regne de l'eſprit impur. Laiſſons ce détail qui ſeroit infini, & venons au point important que j'ai préſentement à développer.

On demande donc, & voici la grande regle d'où dépend dans la pratique & dans l'u-

ſage de la vie le jugement exact que chacun doit faire de ſes actions : on demande ſi cet aveuglement qui eſt la cauſe du péché peut toujours devant Dieu, notre ſouverain Juge, nous tenir lieu d'excuſe & nous juſtifier. Mais ſi cela étoit, répond ſaint Bernard, Dieu dans l'ancienne loi auroit-il ordonné des ſacrifices pour l'expiation des ignorances de ſon peuple ? David dans la ferveur de ſa contrition auroit-il dit à Dieu : Seigneur, oublier mes ignorances paſſées ; *Delicta juventutis meæ, & ignorantias meas ne memineris.* N'auroit-il pas dû dire au contraire, Souvenez-vous de mes ignorances ; car puiſqu'elles me ſont favorables, & qu'elles me doivent ſervir d'excuſe auprès de vous, il eſt de mon intérêt que vous en conſerviez la mémoire. Eſt-ce ainſi qu'il parle ? Non ; mais il dit à Dieu, Oubliez-les, effacez-les de ce livre redoutable que vous produirez contre moi, quand vous viendrez me juger. Il n'eſt donc pas vrai, que l'ignorance ſoit toujours une excuſe légitime, lorſqu'il eſt queſtion de péché.

Pſ. 25.

Je vais encore plus loin : car je prétends qu'elle ne l'eſt preſque jamais pour la plûpart des Chrétiens. Ceci vous ſurprendra, mais je l'avance ſans héſiter ; & je dis hautement que dans le ſiécle où nous vivons, une des excuſes les moins ſoutenables eſt communé-

ment l'ignorance : pourquoi ? parce que dans le siécle où nous vivons, il y a trop de lumieres pour pouvoir s'autoriser de ce prétexte. *Si non venissem, & locutus fuissem eis, peccatum non haberent :* Si je n'étois pas venu, disoit le Fils de Dieu, & que je ne leur eusse point parlé, leur incrédulité seroit excusable; mais maintenant que je leur ai annoncé le Royaume de Dieu, & que je ne leur ai rien caché des vérités éternelles, ils n'ont plus d'excuse dans leur péché : *Nunc autem excusationem non habent de peccato suo.* Appliquons-nous ce reproche que Jesus-Christ faisoit aux Juifs. Si nous vivons au milieu de la Barbarie dans un siécle où la parole de Dieu fût aussi rare qu'elle l'étoit, selon l'Ecriture, du tems de Samuël ; si l'on nous avoit déguisé les vérités de l'Evangile, si l'on ne nous les avoit proposées qu'en énigmes & en figures, si l'on n'avoit pas eu soin de nous les représenter dans toute leur force, peut-être aurions-nous droit de faire fond sur notre ignorance, & nous seroit-elle de quelque usage devant le tribunal de Dieu. Mais dans un Royaume aussi Chrétien que celui où Dieu nous a fait naître ; mais dans un tems où la parole de Dieu, ce pain d'entendement & de vie, selon l'expression du Sage, *Panem vitæ & intellectus*, se distribue si amplement & si souvent ; mais dans une Cour où ceux qui écou-

Joan. 15.

Ibid.

Eccli. 15.

tent cette parole, ſe piquent tant d'eſprit & de pénétration, dire, Je n'avois pas aſſez de lumieres, & j'ai péché par ignorance, c'eſt un abus, Chrétiens. Une telle excuſe eſt vaine, & n'a point d'autre effet que de nous rendre encore plus criminels. C'eſt ce voile de malice dont ſaint Pierre nous défend de nous couvrir, en rejettant ſur Dieu ce que nous devons avec confuſion nous imputer à nous-mêmes.

Mais enfin, me direz-vous, malgré cette abondance de lumieres, on ignore encore cent choſes eſſentielles au ſalut, ſur-tout à l'égard de certains devoirs. Ah, mes chers Auditeurs, je l'avoue : mais c'eſt juſtement ſur quoi je gémis, que dans un auſſi grand jour que celui où nous ſommes, il y ait encore tant de choſe que nous ne voyons pas; & qu'au milieu de tant de clartés qui nous environnent, notre aveuglement ſubſiſte. Voilà ce qui me ſurprend, & ce que je condamne. Quand les Phariſiens proteſterent qu'ils ne connoiſſoient pas Jeſus-Chriſt, & qu'ils ne ſçavoient pas même d'où il étoit, *Hunc autem neſcimus unde ſit*; bien loin que cette raiſon fermât la bouche à l'aveugle-né, elle ne fit qu'allumer ſon zéle; c'eſt ce qui paroît bien étonnant, leur repliqua-t-il, que vous ne ſçachiez pas d'où il eſt, & que ce ſoit pourtant lui qui m'ait ouvert les yeux : *In hoc mirabile*

Joan. 9.

Ibid.

est, quia vos nescitis undè sit, & aperuit oculos meos. Comme leur disant qu'après un miracle aussi visible que celui-là, ils ne devoient plus chercher d'excuse dans leur ignorance, parce que ce miracle que Jesus-Christ venoit de faire, l'avoit hautement & pleinement réfutée. Je dis le même de vous & de moi. Oui, mes Freres, il est bien étonnant que sans y penser & sans le sçavoir, nous péchions tous les jours par ignorance, & que Dieu néanmoins ait si abondamment pourvû à notre instruction, qu'il s'explique à nous par tant de voix, qu'il nous parle par tant d'organes, qu'il ait établi tant de Ministres pour nous déclarer ses volontés, tant de Docteurs pour nous interpréter ses commandemens, tant de guides pour nous diriger & pour nous conduire : *In hoc mirabile est;* voilà le prodige, *Joan. 6.* mais le prodige de notre iniquité, dont il seroit bien indigne qu'on osât se prévaloir contre Dieu. C'étoit une erreur du mauvais riche dans l'enfer, de croire que ses freres, qui vivoient encore sur la terre, & qui menoient une vie aussi corrompue que la sienne, pussent s'excuser sur leur ignorance, jusqu'à ce que Lazare ou quelqu'un des morts leur eût été envoyé pour leur parler de la part de Dieu, & pour les instruire du malheureux état où ils se trouvoient engagés. Non, non, lui répondit Abraham, il n'est pas besoin que

Lazare pour cela ſorte du lieu de ſon repos; ils ont Moyſe & les Prophétes; qu'ils les écoutent : s'ils ne les écoutent pas, il n'y a plus d'ignorance qui les juſtifie.

Voilà, Chrétiens, comment Dieu nous traite quand notre ignorance nous fait tomber dans le déſordre, & que notre infidélité préſomptueuſe & orgueilleuſe nous fait ſouhaiter d'être inſtruits par des voies extraordinaires. *Habent Moyſem & Prophetas* : ils ont Moyſe & les Prophétes, c'eſt-à-dire, ils ont ma loi d'un côté, & ils ont de l'autre des Paſteurs, des Prédicateurs, des Confeſſeurs, pour leur en donner l'intelligence : s'ils ne l'accompliſſent pas, leur ignorance n'eſt plus pour eux une raiſon : *Nunc autem excuſationem non habent de peccato ſuo*. Et en effet, quand après cela nous péchons par ignorance, nous ſommes non-ſeulement coupables, mais inexcuſables ; pourquoi ? obſervez ceci : parce qu'alors nous agiſſons, ou contre nos propres lumieres, ou du moins contre nos doutes. Contre nos propres lumieres : car au milieu des ténébres de notre ignorance, nous ne laiſſons pas d'avoir des lumieres confuſes qui nous ſuffiſent pour éviter le péché, ſi nous voulions nous en ſervir, & qui ne nous deviennent inutiles que faute de réflexion. Or nous eſt-il pardonnable de faire ſi peu de réflexion à l'affaire capitale du ſalut ? s'il s'a-

Luc. 16.

Joan. 15.

giſſoit d'une affaire temporelle, l'eſprit ne nous manqueroit pas, & nous ſçaurions bien trouver des lumieres pour en venir à bout : mais pour le ſalut nous n'en trouvons point, & je dis qu'il n'y a pas d'apparence que Dieu ſe contente de cela. Contre nos doutes : car quand même nous n'aurions pas aſſez de lumieres pour juger des choſes, nous en avons ſouvent aſſez pour douter. Or du moment que nous en avons aſſez pour douter, ſi nous paſſons outre, nous en avons aſſez pour pécher. Je doute ſi cette affaire eſt ſelon les regles de la conſcience, & néanmoins je m'y embarque : je ne ſuis pas moins coupable que ſi je commettois le péché avec une évidence entiere du péché. Je doute ſi ce bien m'eſt légitimement acquis, & toutefois, ſans nulle recherche je le retiens & j'en diſpoſe : c'eſt comme ſi je l'enlevois par une violence ouverte ; pourquoi ? parce qu'il ne nous eſt pas permis d'agir ſur une conſcience douteuſe ; & qu'un doute que je ne veux pas éclaircir, m'empêche d'être dans la bonne foi, ſans laquelle il n'y a point d'ignorance qui me puiſſe diſculper. Ainſi raiſonnent les Théologiens.

Ah, Chrétiens, ſouvenons-nous que la premiere de toutes les obligations eſt de ſçavoir. Souvenons-nous qu'un péché ne peut jamais ſervir d'excuſe à un autre péché ; &

par conſéquent, qu'il eſt inutile de vouloir juſtifier nos omiſſions & nos tranſgreſſions par nos ignorances qui ſont elles-mêmes de véritables péchés. Souvenons-nous qu'on eſt ſouvent plus criminel devant Dieu, ou auſſi criminel, de dire, Je ne l'ai pas ſçû, que de dire, Je ne l'ai pas fait. C'eſt ſur ce principe, mes chers Auditeurs, que nous devons aujourd'hui nous examiner. Il ne ſuffit pas de nous l'appliquer perſonnellement à nous-mêmes : il faut qu'il s'étende ſur tous ceux dont Dieu nous a chargés, & dont il nous demandera compte. Car voici le déſordre : permettez-moi de vous le reprocher. Vous avez des enfans à élever, & vous les élevez tous les jours dans une ignorance groſſiere des points les plus eſſentiels au ſalut. Vous leur apprenez tout le reſte, hors à connoître Dieu & à le ſervir. Vous leur donnez des maîtres pour les former ſelon le monde, & vous ne leur pardonnez pas là-deſſus les moindres négligences : mais s'ils ſont bien inſtruits de leur religion, mais s'ils ont la crainte de Dieu, mais s'il s'acquittent exactement des exercices ordinaires du Chriſtianiſme, c'eſt à quoi vous penſez très-peu, & peut-être à quoi vous ne penſez jamais. Vous, Meſdames, vous avez de jeunes filles qui vous doivent la naiſſance & à qui vous devez l'éducation : qu'elles péchent par ignorance contre les re-

gles d'une civilité mondaine, vous les repre-
nez avec aigreur; mais qu'elles péchent par
ignorance contre la loi de Dieu, c'eſt ce que
vous leur paſſez aiſément. Vous avez des do-
meſtiques : ils ſont Chrétiens, & à peine ſça-
vent-ils ce que c'eſt que d'être Chrétien. Ils
viennent au tribunal de la pénitence, & à pei-
ne ſçavent-ils ce que c'eſt que pénitence. Ils
ſe préſentent à nos Sacremens, & ils y com-
mettent des ſacriléges. Leur ignorance les ex-
cuſe-t-elle ? non; mais elle vous excuſe en-
core moins qu'eux : car s'ils ſont obligés de
s'inſtruire, vous êtes obligés de pourvoir à
ce qu'ils le ſoient, & c'eſt en partie pour cela
que Dieu veut qu'ils dépendent de vous.
Vous me demandez à qui vous les adreſſerez
pour leur enſeigner les élémens du ſalut? Ne
vous offenſez pas de ce que je vais vous ré-
pondre. A qui, dites-vous, les adreſſer?
mais moi je vous dis : Pourquoi ſera-ce à d'au-
tres qu'à vous-mêmes, puiſque Dieu vous les
a confiés? croiriez-vous donc vous deshono-
rer, en faiſant auprès d'eux l'office même des
Apôtres? Mais encore à qui aurez-vous re-
cours, ſi vous n'en voulez pas prendre le
ſoin? à tant de Miniſtres zélés qui ſe tiendront
heureux de s'employer à un ſi ſaint miniſtère.
Oſerai-je le dire? à moi-même. Oui à moi,
qui me ferai une gloire de cultiver ces ames
rachetées du ſang de Jeſus-Chriſt. D'autres

s'appliqueront à vous conduire vous-mêmes & vous en trouverez assez. Mais pour ce pauvres aussi chers à Dieu que tout ce qu'i y a de grand dans le monde, je les recevrai Je serai leur Prédicateur, comme je suis main tenant le vôtre. Je vous laisserai le pouvoi de leur commander, & je me réserverai l charge ou plutôt l'honneur de leur faire en tendre les ordres du souverain maître à qu nous devons tous obéir, & de leur explique sa loi. Je les tirerai de cette ignorance, qu bien loin d'être & pour vous & pour eux u titre de justification, vous expose encore tomber dans un troisieme aveuglement qu est l'effet du péché & le sujet de la dernier partie.

III. PARTIE. C'Est une vérité inconteſtable, que Dieu aveugle quelquefois les hommes : & quand l'aveuglement des hommes entre dans l'ordre des divins décrets, il est de la foi que c'est un effet du péché, parce que c'est une des peines dont Dieu punit le péché. Ainsi le Prophète Isaïe le faisoit-il entendre, lorsqu'il disoit en parlant des Juifs infidéles : *Excæcavit Deus oculos eorum* ; c'est Dieu qui les a aveuglés ce Dieu le centre des lumieres, ce Dieu dan qui il n'y a point de ténébres, ce Dieu qu éclaire tout homme venant au monde, c'e lui néanmoins qui les a précipités dans l'aveu glemen

Isaï. apud Joan. 12.

lement où ils ſont ; & leur aveuglement eſt
el, qu'ayant des yeux ils ne voyent plus, &
u'ayant des cœurs ils ne comprennent rien
i ne ſont touchés de rien : *Ut non videant* *Ibid.*
culis, & non intelligant corde. Or il eſt évi-
ent qu'Iſaïe s'expliquant ainſi, conſideroit
et aveuglement comme un myſtère de la
uſtice de Dieu, comme un effet de ſa colere,
omme une vengeance du ciel. Il eſt donc
rai que non-ſeulement Dieu aveugle les pé-
heurs, mais qu'il ne les aveugle qu'en con-
équence & en haine de leur péché ; d'où il
enſuit que l'aveuglement eſt alors l'effet du
éché.

De ſçavoir, Chrétiens, de quelle manie-
s'accomplit une punition en apparence ſi
ontraire à la ſainteté de Dieu, & comment
ieu qui eſt la lumiere même, peut aveugler
ne créature raiſonnable & intelligente : c'eſt
n des ſecrets de la prédeſtination, ou ſi vous
oulez, de la réprobation des hommes, que
ous devons révérer, mais qu'il ne nous ap-
rtient pas de pénétrer. A prendre les ter-
es dans toute leur rigueur, on diroit que
ieu par une action réelle & poſitive opére
i-même cet aveuglement intérieur ; & je
nviens de bonne foi qu'il y a ſur ce point
ns le texte ſacré des expreſſions très-for-
s, & qui demandent du diſcernement & de
préciſion pour ne s'y pas laiſſer ſurprendre.

Car quand ſaint Paul, dit par exemple, qu
Dieu enverra à ceux qui périſſent, c'eſt-à-di
re, aux réprouvés, un eſprit d'erreur pou
II. croire au menſonge, *Ideò mittet illis Deu*
Theſſ. *operationem erroris, ut credant mendacio*; qu
2. ne conclurroit de-là que Dieu agit en effe
dans une ame criminelle pour lui inſpirer l
menſonge, comme il agit dans une ame juſt
pour y répandre la lumiere de ſa grace? E
quand nous liſons dans le livre des Rois, qu
Dieu par un deſſein formé ſuſcita un démo
pour ſéduire Achab, qu'il lui en donna l
commiſſion expreſſe, & qu'au même tems
mit un eſprit de menſonge dans la bouche de
Prophétes en qui cet infortuné Monarqu
avoit plus de confiance, *Nunc igitur ded*
III. *Deus ſpiritum mendacii in ore omnium Proph*
Reg. *tarum*; prenant la choſe à la lettre, ne diroi
22. on pas que Dieu, par une providence à lu
ſeul connue, eſt la cauſe immédiate qui pr
duit l'aveuglement du pécheur? Mais, m
Freres, dit ſaint Auguſtin, il n'en va pas air
ſi. Dieu l'éternelle & l'eſſentielle vérité, n
peut jamais être l'auteur du menſonge; q
tout Dieu qu'il eſt, il ne peut jamais no
tromper, parce qu'il ne peut jamais ceſſer d'
tre un Dieu fidéle. S'il nous aveugle, c'e
par voie de privation, & non d'action; c'e
en retirant ſes lumieres, & non en nous in
primant l'erreur: c'eſt en nous abandonnant

nos propres vûes & aux ſuggeſtions des méchans, & non en nous donnant lui-même des vûes fauſſes. Car de quelques termes que l'Ecriture ſe ſoit ſervie, la foi nous oblige à les interpréter de la ſorte. Il y a plus, & j'ajoute que ſuivant le ſentiment du même ſaint Auguſtin, dont le Concile de Trente nous a propoſé ſur ce point la doctrine pour regle, on doit conclurre que Dieu n'aveugle jamais tellement les hommes en cette vie, qu'il les laiſſe dans une privation entiere & abſolue des lumieres de ſa grace : pourquoi ? parce que es hommes tomberoient par-là dans une impuiſſance abſolue & entiere de garder ſa loi, & qu'elle leur deviendroit impraticable. Or 'eſt une maxime de religion d'autant plus ûre, qu'elle eſt néceſſaire pour réprimer le ibertinage que Dieu ſouverainement juſte, ouverainement ſage, ſouverainement bon, e nous demande jamais rien d'impoſſible : *mpoſſibilia non jubet*, ce ſont les paroles de *Aug.* aint Auguſtin citées par le Concile, *ſed juendo monet, & facere quod poſſis, & petere uod non poſſis, & adjuvat ut poſſis.* Il nous iiſſe donc toujours des lumieres ſuffiſantes, non pour marcher dans la voie du ſalut, au oins pour la chercher ; ſinon pour agir, au oins pour prier ; ſinon pour ſçavoir, au oins pour douter. Or il n'en faut pas davange, Seigneur, pour être en pouvoir d'ac-

complir votre loi, & pour faire que dans vos plus ſéveres jugemens vous ſoyez irréprochable ſi nous ne l'accompliſſons pas : *Ut juſtificeris in ſermonibus tuis, & vincas cùm judicaris.* Pſ. 50. Que fait donc Dieu pour nous aveugler & pour nous punir ? rien autre choſe, Chrétiens, que de s'éloigner de nous, & de nous livrer à nous-mêmes. C'eſt-à-dire, que Dieu en punition de nos infidélités & de nos déſordres, ne nous donne plus certaines lumieres qu'il nous donnoit autrefois : lumieres vives & pénétrantes, lumieres de faveur & de choix ; lumieres qui nous détacheroient du monde & qui nous en découvriroient ſenſiblement la vanité, qui nous feroient gouter Dieu, & nous rendroient ſon joug aimable, qui dans la pénitence la plus auſtère nous feroient trouver de ſaintes délices & dans les croix les plus dures des ſources de conſolation ; lumiere qui cent fois ont produit des miracles de pénitence dans les pécheurs les plus opiniâtres ; en tel & en tel, mon cher Auditeur, dont vous avez connu les égaremens, & que vous avez vû enſuite touchés de ces victorieuſes lumieres, prendre hautement le parti de la piété : lumieres dont nous avons nous-même ſenti la vertu, tandis que nous vivions dans l'ordre, & qui ne ſe ſont éclipſées que parce que le péché nous a ſéparés de Dieu. Ce ſont là, Chrétiens, les lumiere

dont Dieu nous prive quand nous l'irritons, & c'eſt la perte de ces lumieres qui fait notre aveuglement.

Or je prétends, & voici la derniere penſée avec laquelle je vous renvoie, je prétends que cet aveuglement ainſi expliqué, eſt l'effet le plus redoutable de la juſtice de Dieu vindicative, le châtiment le plus rigoureux que Dieu puiſſe exercer ſur les pécheurs, celui qui approche davantage de la réprobation, & que l'on peut dire être déja une réprobation anticipée. C'eſt pourquoi, remarque ſaint Chryſoſtôme, quand Iſaïe brûlé de zéle pour les intérêts de Dieu, ſembloit vouloir engager Dieu à punir les impiétés de ſon peuple, il ſe contentoit de lui dire : *Excæca cor populi hujus*; aveuglez, mon Dieu, le cœur de ce peuple. Car il ſçavoit que Dieu, dans les tréſors de ſa juſtice, n'a point de vengeance plus terrible que cet aveuglement du cœur. Vous me demandez en quoi elle ſurpaſſe toutes les autres? En voici la raiſon, Chrétiens, que vous n'avez peut-être jamais compriſe, & qui néanmoins eſt une des plus ſolides vérités de votre religion. C'eſt que l'aveuglement où Dieu permet que nous tombions en conſéquence de nos crimes, eſt un mal tout pur, ſans aucun mêlange de bien. Ecoutez-moi. Tous les autres maux de la vie ſont, il eſt vrai, des châtimens du péché; mais ils ne *Iſai. 6.*

laiſſent pas d'être, ſi nous le voulons, des moyens de ſalut : & il n'y en a point, ſi nous en ſçavons bien uſer, que nous ne puiſſions mettre au nombre des graces, parce qu'au même-tems que Dieu nous en fait porter la peine par ſa juſtice, il nous les rend utiles par ſa bonté. Ce ſont des maux, dit ſaint Chryſoſtôme, qui nous purifient en nous affligeant, qui nous corrigent, qui nous ſervent d'épreuves, qui nous aident à rentrer dans nous-mêmes, qui nous détachent des objets créés, & nous forcent de retourner à Dieu. Mais l'aveuglement eſt un mal ſtérile, dont nous ne pouvons tirer aucun profit. Il y a, diſent les Théologiens, des peines médicinales, il y en a de ſatisfactoires, il y en a de méritoires. De médicinales, pour nous préſerver du péché ; de ſatisfactoires, pour l'expier ; de méritoires, pour nous ſanctifier. Mais dans l'aveuglement, ni précaution, ni ſatisfaction, ni ſanctification. Quand Dieu m'envoie des adverſités, une maladie, une humiliation, j'ai toujours de quoi me conſoler. Car dans ma peine je lui dis : Seigneur, ſoyez béni ; vous me châtiez en pere : cette maladie, dans l'ordre de votre providence, eſt pour moi un purgatoire & un exercice de patience. Trop heureux ſi j'en fais un tel uſage ! J'abuſois de ma ſanté pour mener une vie mondaine & diſſipée ; en me l'ôtant, vous m'avez malgré mo

ſéparé du monde : peine médicinale. J'avois horreur de la pénitence ; vous me la faites faire par néceſſité ; peine ſatisfactoire. J'étois lâche dans votre ſervice & négligent dans les devoirs du Chriſtianiſme ; mais ſi je ne vous honore pas en agiſſant, vous me donnez de quoi vous honorer en ſouffrant ; peine méritoire. Voilà ce qui adoucit mes maux. Mais quand je tombe dans l'aveuglement, je ne puis rien penſer de tout cela ; pourquoi ? c'eſt que par ce genre de peine, je ne ſatisfais point à Dieu, je ne mérite rien devant Dieu, je ne deviens pas meilleur ſelon Dieu : Dieu me punit, & rien de plus.

Or en cela, Chrétiens, le châtiment dont je parle, reſſemble encore à celui des réprouvés. Car quel eſt pour les réprouvés le comble de la miſere ? c'eſt que jamais Dieu ne ſera ſatisfait de leurs ſouffrances, & que plus ils ſouffrent, plus ils ſont obſtinés dans leur malice. De même, l'aveuglement, bien loin d'effacer nos péchés, les augmente ; bien loin de ſoumettre nos cœurs, les révolte ; bien loin d'appaiſer Dieu, le courrouce : il a tout le mal de la peine, ſans en avoir aucun effet ſalutaire. Peine éternelle, ajoute S. Chryſoſtôme, auſſi-bien que celle des réprouvés. Tous les autres maux, quelque grands qu'ils ſoient, ont un terme ; l'aveuglement n'en a point : la mort qui finit tout le reſte, au lieu

de le faire ceſſer lui donne, pour ainſi parler un caractère de perpétuité; & comme un Saint en mourant paſſe, ſelon l'expreſſion de ſaint Paul, de lumiere en lumiere & de clarté en clarté, c'eſt-à-dire, de la lumiere de la foi à la lumiere de la gloire, & de la clarté de juſtes à celle des bienheureux, *A claritate in claritatem*; auſſi la mort fait-elle paſſer un mondain que Dieu réprouve, de ténébres en ténébres, & d'aveuglement en aveuglement je veux dire, de l'aveuglement temporel à l'aveuglement éternel, & des ténébres du péché aux ténébres de l'enfer.

II. Cor. 3.

Après cela, conclut admirablement ſaint Auguſtin, dites que Dieu dès cette vie ne punit pas ſpécialement les pécheurs & les libertins. Dites qu'il n'a point pour eux de châtiment, qui dès cette vie les diſtingue de ſes élus, & qu'en toutes choſes il les confond avec les gens de bien. Vous vous trompez, mes Freres, reprend ce ſaint Docteur: Dieu juge les mondains dès cette vie, & dès cette vie il met entr'eux & ſes élus une terrible différence, par la différente maniere dont il les châtie: *Utique eſt Deus judicans eos in terra.* Il n'attend pas juſqu'à la fin des ſiécles pour ſéparer le bon grain d'avec la paille; mais il a dès maintenant une eſpece de peine qui lui ſuffit pour ce triage, & c'eſt l'aveuglement dans le péché. Si nous ne l'appre-

Aug.

hendons pas, ſi nous n'en avons pas autant d'horreur que de l'enfer même, malheur à nous. Ah! Seigneur, s'écrioit le même Pere, que vous êtes adorable & impénétrable dans vos jugemens! mais que vous l'êtes ſur-tout dans cette loi fatale, qui vous fait répandre de ſi affreuſes ténébres ſur les hommes, pour punir les deſirs injuſtes & déréglés de leurs cœurs! *Quàm ſecretus es; habitans in excelſis,* *Aug.* *in ſilentio: Deus ſolus & Deus magnus, lege infatigabili ſpargens pœnales excitates ſuper illicitas cupiditates!* Si ce Dieu vengeur n'a pas encore exercé ſur vous, mes Freres, cette rigoureuſe juſtice; s'il n'a pas encore permis que vous ſoyez tombé dans ce triſte état, ce n'eſt pas peut-être que vous ne l'ayez déja bien mérité: mais c'eſt qu'il a uſé envers vous d'une plus grande miſéricorde qu'à l'égard de tant d'autres. Cependant, prenez garde que cette bonté ne ſe laſſe enfin; & craignez la patience même d'un Dieu, qui frappe d'autant plus rudement qu'il a plus long-tems arrêté ſes coups. Qui ſçait s'il a réſolu d'attendre davantage? Qui ſçait ſi ce ne ſera pas après le premier péché que vous allez commettre, qu'il éteindra pour vous ſes lumieres & qu'il vous aveuglera? Qui ne doit pas être ſaiſi de frayeur, en penſant qu'il y a un péché que Dieu a marqué comme le dernier terme de ſa grace? je dis de cette grace puiſſante

ſans laquelle nous ne nous ſauverons jamais
Quel eſt-il ce péché ? je ne puis le connoître
Après quel nombre de péchés viendra-t-il ?
c'eſt ce que j'ignore. De quelle nature, de
quelle eſpece eſt-il ? autre myſtère pour moi
Eſt-ce un péché particulier & extraordinaire ? Eſt-ce un péché ordinaire & commun ?
abyme où je ne découvre rien. Tout ce que
je ſçais, ô mon Dieu, c'eſt que je ne dois rien
oublier, rien ménager, pour prévenir le malheur dont vous me menacez. Heureux que
vous m'ayez fait voir le danger ! Non moins
heureux que vous vouliez encore m'aider à
en ſortir ! Souverainement heureux, ſi je m'arche déſormais à la faveur de vos divines lumieres, juſqu'à ce que j'arrive à la gloire où
nous conduiſe, &c.

SERMON

POUR LE JEUDI

de la quatriéme Semaine.

Sur la Préparation à la Mort.

Cùm appropinquaret portæ civitatis, ecce defunctus efferebatur, filius unicus matris suæ: & hæc vidua erat, & turba civitatis multa cum illa. Quam cùm vidisset Dominus, misericordiâ motus super eam, dixit illi: Noli flere.

Lorsque Jesus-Christ étoit près de la porte de la ville, on portoit en terre un mort, fils unique d'une femme veuve; & cette femme étoit accompagnée d'une grande quantité de personnes de la ville. Jesus-Christ l'ayant vûe, il en fut touché, & il lui dit: Ne pleurez point. En saint Luc, chap. 7.

VOilà, Chrétiens, dans un même sujet bien des sujets de compassion: une mere qui a perdu son fils, une femme privée par-là de la plus douce espérance, qui lui restoit; un jeune homme enlevé dès la fleur de son âge; un fils unique, seul héritier de sa famil-

le, déchû tout à coup de toutes ſes prétentions ; enfin une foule de monde qui accompagne le corps qu'on porte en terre, & qui prend part à cette triſte cérémonie. Il y avoit là ſans doute, dit ſaint Grégoire de Nyſſe, de quoi toucher le Sauveur des hommes : & il étoit difficile que le Dieu de charité & de miſéricorde ne fût pas émû d'un appareil ſi lugubre & d'un ſpectacle ſi digne de pitié. Mais après tout, ſelon la penſée de S. Chryſoſtôme, un autre objet le touchoit encore bien plus ſenſiblement. La perte d'un fils, le deuil d'une mere ; la mort d'un héritier, la déſolation d'une veuve, ce n'étoient que des conſidérations humaines, trop foibles pour faire une grande impreſſion ſur le cœur d'un Dieu : mais ce qu'il ne put voir ſans douleur, ce fut l'attachement exceſſif & tout naturel de cette mere à la perſonne de ſon fils ; ce fut l'infidélité de cette femme, qui enviſageoit la mort, non par les yeux de la foi, mais par les yeux de la chair : ce fut le malheur de ce jeune homme ſurpris par un accident imprévû, & mort ſans préparation. Or pour m'attacher à ce dernier article qui me paroît plus eſſentiel & plus important, n'eſt-ce pas ainſi que meurent tous les jours tant de Chrétiens, je veux dire, ſans avoir penſé à la mort, ſans s'être diſpoſés à la mort : & qu'y a-t-il de plus déplorable que l'état d'un hom-

ne qui ſe trouve à ce dernier moment lorſqu'il s'y attendoit le moins, & n'a pris nulles meſures pour un paſſage dont les ſuites ſont éternelles ? Il eſt donc d'une extrême conſéquence, mes chers Auditeurs, de vous apprendre à prévenir un danger ſi affreux ; & c'eſt pour cela que je viens vous entretenir aujourd'hui de la préparation à la mort. Vierge ſainte, puiſſante protectrice des mourans, c'eſt vous que nous invoquons à cette heure ſi critique ; c'eſt votre ſecours alors que nous implorons : commencez dès maintenant à nous en faire ſentir les effets, & rendez-vous favorable à la priere que nous vous adreſſons. *Ave, Maria.*

SAint Chryſoſtôme donnant des regles de vie, & par ces regles de vie voulant diſpoſer une ame chrétienne à la mort, fait particuliérement conſiſter cette préparation en trois choſes, ſçavoir, la perſuaſion de la mort, la vigilance contre la mort, & la ſcience pratique de la mort. Trois diſpoſitions qui ont entre elles un enchaînement néceſſaire, & qui vont d'abord partager ce diſcours ; comprenez-en, s'il vous plaît, le deſſein. Pour ſe préparer à mourir, dit ce ſaint Docteur, il faut bien ſe perſuader de la mort : premiere regle. Il faut ſans ceſſe veiller contre les ſurpriſes de la mort : ſeconde regle. Enfin il faut ſe faire

de la vie même, soit par la réflexion, soit par la pratique, un exercice continuel & comme un apprentissage de la mort : troisieme regle. Or quel est, par rapport à nous, le sujet de la compassion du Fils de Dieu ? le voici, mes chers Auditeurs : c'est que craignant la mort au point que nous la craignons, nous vivons néanmoins dans une négligence entiere & dans le plus profond oubli de la mort. Car nous craignons de mourir ; & cependant quelque certaine & quelque prochaine même que soit la mort, nous ne sommes presque jamais persuadés qu'il faut mourir. Nous craignons de mourir ; & cependant quelque incertaine d'ailleurs & quelque trompeuse que soit la mort, nous prenons aussi peu de précaution que si nous étions pleinement instruits & du tems & de l'état où nous devons mourir. Enfin nous craignons de mourir ; & cependant malgré l'expérience journaliere & si sensible que nous avons de la mort, nous n'apprenons jamais dans l'usage de la vie à mourir. Ces trois points demandent à être éclaircis, & c'est pour cela que j'ai besoin de votre attention.

I. PARTIE. C'Est par la persuasion, que doit commencer ce grand & saint exercice de la préparation à la mort. Car, comme dit saint Chrysostôme, il est difficile que je me prépare sé-

rieusement à une chose, dont je ne suis pas encore persuadé ; & quand elle doit avoir des suites aussi irréparables & aussi terribles, que celles de la mort, il n'est pas plus possible, si j'en suis fortement persuadé, que je ne m'applique de tout mon pouvoir à m'y disposer. Ne regardez donc point, mes chers Auditeurs, ce que j'ai maintenant à vous dire comme une proposition paradoxe, ou comme une instruction du moins inutile ; & ne me répondez point que la mort est tellement certaine, qu'il n'y a rien dont les hommes soient malgré eux plus convaincus. Car je soutiens au contraire qu'il n'y a rien ou presque rien, dont ils le soient moins. Vérité qui doit vous surprendre, & que je ne comprendrois pas moi-même, si je ne sçavois pas en quel sens elle doit être entendue : mais vérité constante, & que je prétends vous rendre sensible dans l'exposition que j'en vais faire.

Il est vrai, Chrétiens, nous sommes vous & moi persuadés, qu'il y a un arrêt de mort, porté dans le tribunal souverain de la justice de Dieu contre l'homme pécheur, & que c'est un arrêt irrévocable & sans appel : *Statutum est hominibus semel mori.* Heb. 9. Mais par je ne sçais quel enchantement de notre amour-propre nous oublions, sans y prendre garde, que cet arrêt doit être exécuté dans nos personnes ; & nous vivons en effet, comme si nous étions

perſuadés que nous ne devons point mourir. Nous ſçavons bien en général que tous les hommes mourront ; mais par mille illuſions & mille fauſſes eſpérances qui nous jouent, quoi qu'il en ſoit du général, nous trouvons toujours le moyen de nous excepter en particulier. Diſons mieux : nous avons bien une évidence & une conviction ſpéculative que nous mourrons nous-mêmes : mais au même tems mille erreurs pratiques nous font croire que nous ne mourrons pas. C'eſt-à-dire, nous convenons bien que nous mourrons un jour, & que c'eſt une loi rigoureuſe qu'il faudra enfin ſubir : mais nous nous conſolons dans la penſée que ce ne ſera pas encore ſi-tôt, que nous avons encore du tems, que notre heure n'eſt pas encore venue, que nous ne mourrons pas encore de cette maladie ; & cette perſuaſion nous empêche d'entrer dans les diſpoſitions prochaines & néceſſaires, où il faudroit nous mettre pour nous préparer à la mort. Car obſervez avec moi, Chrétiens, que ce qui nous diſpoſe à une bonne mort, n'eſt pas de ſçavoir en ſpéculation qu'il faut mourir ; mais d'être actuellement touché & pénétré de ce ſentiment intérieur, je mourrai, & mon heure approche ; je mourrai, & ce ſera dans quelqu'une de ces années que je me promets en vain ; je mourrai, & ce ſera dans l'âge & de la maniere que j'aurai

moins prévûs. Voilà ce qui nous déter-
ıine à prendre ſans délai ces ferventes &
énéreuſes réſolutions de réformer notre vie,
our penſer efficacement & ſolidement à la
ıort.

Que fait donc l'ennemi du notre ſalut? .pprenez-le, mes chers Auditeurs : voici artifice le plus dangereux dont il ſe ſert pour ous entretenir dans l'impénitence. Il nous ıiſſe toutes les autres penſées de la mort, ont il ſcait bien que nous ne ferons aucun ſage, & il nous ôte celle qui ſeule ſeroit ca- able de nous convertir. Je veux dire, qu'il .e nous perſuade pas que nous ne mourrons amais; ce ſeroit une erreur trop groſſiere, & ont il n'a pas même beſoin pour nous per- re : mais il nous perſuade que nous ne mour- ons, ni aujourd'hui, ni demain, ni dans tous es tems où la charité que nous nous devons à ıous-mêmes, nous preſſeroit de retourner à Dieu, & cela lui ſuffit. Car avec cela ne com- ɔtant jamais ſur la mort, nous ne tirons ja- nais ces conſéquences ſalutaires, d'où dé- ɔend notre converſion. Et c'eſt ainſi que l'a ntendu ſaint Chryſoſtôme, expliquant ces ɔaroles de la Généſe, *Nequaquam moriemini.* *Geneſ.* La remarque de ce Pere eſt digne de votre 3. ttention. Il dit donc que le démon, cet eſ- ɔrit de menſonge, emploie encore tous les ours pour nous ſéduire, la même ruſe dont

il ſe ſervit dans le Paradis terreſtre cont
nos premiers parens ; & que quand il a e
trepris, ou de nous faire tomber dans le p
ché, ou de nous éloigner de la pénitence, c
des moyens les plus ordinaires par où il y pa
vient, eſt de nous ſuggérer comme au pre
mier homme & à ſa femme, que nous n
mourrons point: *Nequaquam moriemini.* Ma
comment peut-il nous aveugler de la ſorte
& quand Dieu ne nous l'auroit pas dit, quan
la raiſon ne nous en convaincroit pas, l'ex
périence ſeule ne ſeroit-elle pas plus qu
ſuffiſante pour nous forcer à croire que nou
mourrons ? Quelle apparence que nous pui
ſions démentir là-deſſus, non-ſeulement no
tre foi & notre raiſon, mais l'inconteſtabl
& l'évident témoignage de nos ſens ? Peut
être à en juger par là ſeroit-il moins étonnan
que notre premier pere eût donné dans u
tel piége; car il n'avoit encore vû nul exem
ple de la mort, & l'heureux état d'innocen
ce, où Dieu l'avoit créé, le faiſoit joui
d'une ſanté inaltérable, & le rendoit même
immortel. Ainſi tandis qu'il étoit dans l'or
dre, ne reſſentant nulle foibleſſe qui l'avertî
de ſa mortalité il pouvoit plus aiſément ſe
laiſſer ſurprendre à la vaine promeſſe du ten
tateur, & ſe flatter qu'il ne mourroit pas :
Nequaquam moriemini. Mais à nous, Chré
tiens, à nous dont les yeux ſont continuelle

ient frappés de l'image de la mort ; à nous
ue la mort, pour ainſi parler, environne de
utes parts ; à nous qui la voyons dans les
tres, & qui par nos infirmités en faiſons
ja dans nous-mêmes les triſtes épreuves,
ous dire, Vous ne mourrez point, *Nequa-*
quam moriemini, c'étoit la derniere des tenta-
ons par où le démon ſembloit devoir nous
taquer & encore moins nous tromper. C'eſt
éanmoins celle par où il nous attaque le plus
uvent ; & ce qu'il y a de plus étrange, c'eſt
lle qui lui réuſſit le mieux. L'artifice eſt
oſſier, je l'avoue ; mais notre aveugle-
ent en eſt d'autant plus déplorable lorſque
ous y ſommes ſurpris. Or nous le ſommes
tous momens. Car le démon qui cherche
tout notre ruine, & qui connoît notre
ible, n'a qu'à nous prendre par-là, en nous
ſant : Tu ne mourras pas encore de ceci,
ous le croyons. Il n'a qu'à nous faire enten-
e que nous ſommes jeunes, que rien ne
eſſe, que nous aurons le loiſir de penſer à
ous ; ſans examiner davantage, nous nous
fions à lui, & dans cette confiance mal-
ureuſe nous vivons tranquillement & tou-
urs dans les mêmes diſſolutions, toujours
ns le même déſordre d'une vie mondaine,
ujours dans le même état d'une conſcien-
déréglée : pourquoi ? parce que nous ne
mmes jamais perſuadés, j'entends d'une

perſuaſion efficace, qu'il faut mourir.

Il ſemble que nous ſoyons même en c
d'intelligence avec notre ennemi. Car bi
loin que nous ſoyons jamais perſuadés de
mort, nous ne voulons pas l'être, nous cr
gnons de l'être, nous éloignons de nous to
tes les vûes qui pourroient nous ſervir à l
tre, & ces vûes qui devroient nous ſanc
fier, ne font communément que nous tro
bler, que nous déſoler, que nous conſterne
quelquefois même que nous irriter, qua
aux approches de la mort on nous tient
moindre diſcours, & qu'on nous fait la moi
dre ouverture touchant le danger où no
nous trouvons. De-là vient ce qu'a ſageme
remarqué ſaint Chryſoſtôme, que la plupa
des hommes meurent ſans croire mourir,
preſque toujours avec une aſſurance préſo
ptueuſe de ne pas mourir. De-là vient q
ceux-là mêmes, à qui conſtamment & vi
blement il reſte moins de jours à vivre, ſo
toutefois ceux qui travaillent plus pour la vi
Combien en verrez-vous, qui frappés d'u
maladie mortelle, & déja condamnés par
jugement public, forment des deſſeins s'e
gagent dans des entrepriſes, s'inquiétent
mille affaires temporelles, comme s'
avoient le plus grand intérêt dans l'aveni
Combien de vieillards accablés ſous le poi
des années, & n'ayant plus qu'un pas à fai

ſqu'au tombeau, ſont auſſi avides des biens
la terre que s'ils les devoient poſſéder du-
nt des ſiécles entiers ? De-là vient que les
ands du monde par une fatalité, ſi je l'oſe
re, attachée à leur condition, ne ſçavent
mais où ils en ſont, quand ils ſont preſque
moment de la mort; & cela parce qu'on
prévenu qu'ils ne le veulent pás ſçavoir.
e-là vient que chacun conſpire à les trom-
r dans des conjonctures où il ſeroit ſi im-
ortant de leur ouvrir les yeux. On les aſſu-
que tout va bien, lorſqu'il eſt évident que
ut va mal; on les félicite d'un léger ſuccès
d'un changement aſſez favorable en appa-
nce, mais qui n'eſt au fond qu'un dernier
fort de la nature défaillante; on leur cache
droitement & avec ſoin toutes les marques
tous les préſages qu'on découvre en eux
une mort certaine; on leur exagére la
rce & la vertu des remédes, ſans leur par-
r jamais du ſouverain reméde qui eſt la pé-
tence : on les amuſe de la ſorte, & par quels
otifs ? motifs tout humains : une femme par
excès de tendreſſe, des enfans par reſpect
u par intérêt, des étrangers par complaiſan-
e, des domeſtiques par crainte; tellement
u'ils ignorent toujours la vérité, & qu'en
ourant même, ils ſe tiennent encore sûrs de
e pas mourir.

De-là vient que ceux qui par état & par

un devoir propre de leur miniſtère devroie
pourvoir à ce déſordre & parler avec moi
de réſerve, ont tant de peine eux-mêmes
s'expliquer; qu'ils s'en repoſent les uns
les autres, un Médecin ſur le Confeſſeur,
un Confeſſeur ſur le Médecin; ne voulant
l'un ni l'autre ſe faire porteurs d'une parol
dont Dieu leur a pourtant confié l'importa
ce, quoique dure & fâcheuſe commiſſion;
ſacrifiant à de foibles conſidérations le ſal
d'une ame dont l'éternelle deſtinée dépe
doit de leur fidélité. De-la viennent, s'il fa
enfin ſe déclarer, & preſſer le malade da
l'extrémité où il eſt, de recourir aux Sacr
mens, de-là, dis-je, tant de précautions, ta
de déguiſemens & de détours. On l'aſſu
qu'il n'y a rien encore à déſeſpérer; que quan
on l'exhorte à donner cette marque de rel
gion, ce n'eſt pas qu'on le croie dans un pér
qui ne ſouffre plus de retardement; mais qu'
eſt bon de ſe prémunir de bonne heure, & c
ſe mettre l'eſprit en repos: c'eſt-à-dire, qu'o
lui ôte un des plus puiſſans motifs de pénite
ce, & peut-être le ſeul dont il ſoit alors ca
pable d'être touché, ſçavoir la vûe prochain
du jugement de Dieu. Ce ne fut point ain
que ſe comporta le Prophéte, quand au nom
du Seigneur & avec une ſainte liberté,
avertit le Roi de Juda que ſa fin approchoit
& qu'il falloit ſe diſpoſer à partir pour alle

ndre compte au ſouverain juge : *Diſpone* *Iſ.* 38.
omui tuæ: quia morieris tu, & non vives. Il lui
rononça cet arrêt ſans adouciſſement : Vous
ourrez, *Morieris.* Il n'eut égard, ni à ſa
randeur Royale, ni au trouble où le jette-
it cette parole de mort : *Morieris tu*, vous
ourrez, Prince, vous en perſonne, vous
ut Monarque & tout abſolu que vous êtes.
h ! Chrétiens, où trouve-t-on aujourd'hui
es Prophétes, je ne dis pas pour les Rois &
our les têtes couronnées, mais même pour
s autres conditions du monde, & ſur-tout
our ceux qui dans le monde ont quelque
ſtinction, ſoit de la naiſſance, ſoit du rang ?
ne m'étonne point que dans des accidens
nprévûs & ſinguliers, on meurt ſans être
rſuadé qu'on va mourir. Tel eſt l'affreux
âtiment de Dieu, & c'eſt en quoi conſiſte
tte impénitence malheureuſe dont je vous
rlois il y a quelque tems, lorſque Dieu
our punir le pécheur permet que la mort le
rprenne dans ſon péché. Mais ce n'eſt pas
de quoi il s'agit. Ce que je ne puis aſſez
plorer ni aſſez condamner, c'eſt que des
ourans que Dieu appelle par les voies les
us communes, que des mourans à qui la
ort laiſſe juſques au dernier ſoupir le li-
e exercice de leur raiſon, que des mourans
our qui la divine juſtice ſe relâche de tous
s droits en s'accommodant à leurs beſoins

& leur donnant tout le loisir de se recor noître, meurent avec cela sans être persua dés de la nécessité actuelle & de la proximi de la mort; & que ce défaut de persuasio ne soit plus précisément l'effet d'une ver geance rigoureuse du ciel qui les châtie, r d'un événement inopiné qui les déconcerte mais d'une insurmontable obstination qui le aveugle : que ce soit nous-mêmes, pour ain dire, qui prenions à tâche de nous joue nous-mêmes, de nous séduire nous-mêmes croyant les choses, non pas comme elles sont mais comme il nous plairoit qu'elles fussent voilà ce qui me paroît digne, non plus d toute ma compassion, mais de toute mon in dignation.

Or quel est le reméde, Chrétiens ? le voi ci, tiré de la doctrine & des maximes de sain Grégoire Pape, qui de tous les Peres de l'E glise me semble avoir été sur le sujet que j traite un des plus éclairés. Premiere maxime c'est d'entretenir habituellement dans nou une persuasion générale de la mort, qui recti fie toutes nos erreurs particulieres : c'est-à-di re d'oppoſer continuellement à nos assuran ces présomptueuses touchant la mort, l'idé vive de la mort; de rappeller souvent dan notre esprit cette pensée salutaire, Je mour rai, & je mourrai dans un de ces momen où je n'aurai pas crû devoir mourir. Ain

l'orac

l'oracle même de la vérité me l'a-t-il fait connoître, & malheur à moi si malgré les termes exprès de l'Evangile, malgré la menace de Jesus-Christ je n'en suis pas encore persuadé. Souvenir de la mort que Moyse recommandoit tant au peuple de Dieu, convaincu qu'il étoit que cette nation si inconstante & si indocile demeureroit dans la soumission, tandis qu'elle auroit cet objet présent devant les yeux : *Utinam saperent & intelligerent, ac novissima providerent !* Deut. 32.

Seconde maxime : avoir un ami sincére & droit, un ami qui sans nous ménager, sans écouter les sentimens d'une amitié foible ou intéressée, vienne à nous dans le danger, & nous dise avec le même zéle & la même force que le Prophéte : Mettez ordre à votre conscience, & au plutôt ; car la mort n'est pas loin : *Dispone domui tuæ : morieris enim tu.* Exiger de lui comme le meilleur office que nous en puissions attendre, qu'il ne différe point à s'expliquer, & qu'il ne craigne point en s'expliquant de nous contrister. Lui faire bien comprendre que par-là nous jugerons qu'il est parfaitement à nous, que par-là nous le distinguerons des faux amis, que par-là nous lui serons redevables d'une des graces les plus précieuses, qui est la persuasion de la mort au tems même de la mort. Car voilà ce que nous devons souhaiter d'un ami. Tous

les autres ſervices hors celui-là, ou qui ne vont pas là, ſont vains, ſont mépriſables, ſouvent même ſont dangereux. Mais penſer au ſalut d'un mourant, mais prendre ſoin de ſon ame & de ſon éternité, mais le diſpoſer par de ſages conſeils à finir chrétiennement une vie dont le terme doit être un ſouverain bonheur ou un ſouverain malheur, c'eſt là proprement être ami juſques à la mort. Cherchons-le cet ami fidéle, & où ? non point parmi les mondains. S'ils ſont amis (& combien peu même le ſont ?) c'eſt ſelon le faux eſprit du monde, c'eſt par rapport aux frivoles avantages du monde, c'eſt pour établir, pour avancer un ami dans le monde. Mais nous le trouverons parmi ce petit nombre d'hommes vertueux & de zélés ſerviteurs que Dieu s'eſt réſervés juſques au milieu du monde, & dont la piété nous eſt connue. Nous le trouverons parmi les Miniſtres de Jeſus-Chriſt : amis d'autant plus ſolides, qu'après nous avoir aidés à bien vivre, ils nous aident encore à bien mourir.

Troiſiéme maxime : s'affermir contre la crainte de la mort, parce que c'eſt la crainte imm›lé ée de la mort qui nous en rend la penſée ſi odieuſe & la perſuaſion ſi difficile. Ce qu'on craint, on aime à ſe repréſenter dans un long éloignement, & l'on tâche même à en perdre abſolument la mémoire.

comme si jamais il ne devoit arriver. Or par où combattre cette crainte ? par les armes de la foi, par les motifs de l'espérance chrétienne, par les saintes ardeurs de la charité divine. Pour cela, se dire souvent à soi-même dans le secret du cœur : *Ecce sponsus venit* : Allons, mon ame, allons au-devant de l'Epoux. Le voilà qui s'avance. Il ne viendra pas, mais il vient déja : *Ecce sponsus venit*. Ce n'est point pour vous perdre, mais pour vous tirer des miséres de cette vie mortelle, & vous faire entrer en possession de son Royaume. Ce n'est point pour vous rejetter de sa présence, mais pour vous recueillir au contraire dans son sein, & pour vous unir éternellement à lui : *Ecce sponsus venit*. Langage, il est vrai, trop relevé pour des ames sensuelles ; mais sentiment ordinaire aux saintes ames ; vûe consolante, qui les rassûre, qui les fortifie, qui les anime. Dans cette disposition elles se plaisent à envisager la mort de près ; & plus elles l'envisagent de près, plus elles se préparent à la recevoir, plus elles redoublent leurs soins, leur activité, leur ferveur : *Ecce sponsus venit, exite obviam ei*. Car à quoi nous porte cette persuasion ? à une sainte vigilance contre la mort, qui va faire le sujet de la seconde partie. *Matth.* 25.

QUi le croiroit, Chrétiens, qu'on pût II. PARTIE.

rrouver un préſervatif contre la mort, qu'on pût malgré ſon incertitude s'aſſûrer de la mort, qu'on pût en quelque ſorte faire changer de caractère à la mort : & au lieu qu'elle eſt trompeuſe, la rendre fidéle ou lui ôter au moins le pouvoir de nous trahir ? Voilà toutefois l'important ſecret que le Sauveur du monde a pris ſoin de nous apprendre ; & ce ſecret, dit ſaint Chryſoſtôme, eſt renfermé dans cette ſeule parole : Veillez : *Vigilate.* Parole à laquelle il ſemble que le Fils de Dieu ait attaché des bénédictions infinies. Parole dont il a fait la concluſion preſque univerſelle des divins enſeignemens qu'il nous a donnés ; & parole auſſi dont la pratique eſt comme le précis & l'abrégé de toute la ſageſſe chrétienne. Car à quoi tend la ſageſſe de l'Evangile ? à la grande affaire du ſalut. D'où dépend cette eſſentielle, cette unique affaire ? de la mort. Et quel moyen plus infaillible & plus néceſſaire pour nous prémunir contre la mort, & pour nous mettre à couvert de ſes ſurpriſes, que la vigilance ? *Vigilate.*

Matt. 25.

En effet, reprend ſaint Bernard, quoi que je faſſe, les circonſtances particulieres de la mort ſeront toujours incertaines pour moi ; mais toute incertaine qu'eſt la mort & qu'elle ſera toujours dans ſes circonſtances, je puis faire enſorte qu'elle ne me ſurprenne jamais. Malgré toutes mes réflexions & toutes les

recherches dont je pourrois uſer pour pénétrer dans l'avenir, j'ignorerai toujours le tems de la mort, le lieu de ma mort, le genre de ma mort : pourquoi ? parce que ce ſont des myſtères que le Pere céleſte a réſervés, non-ſeulement à ſa ſouveraine puiſſance, mais à ſa divine préſcience *Quæ Pater poſuit in ſua poteſtate*. Mais ſans ſçavoir le tems de ma mort, je puis vivre à tous les tems dans une telle attention ſur moi-même, qu'il n'y ait jamais une heure où la mort ne me trouve pas en garde : ſans ſçavoir le lieu de ma mort, je puis tellement attendre la mort dans tous les lieux, qu'il n'y en ait jamais un où je ne ſois pas à couvert de ſes piéges ; ſans ſçavoir le genre de ma mort, c'eſt-à-dire, ſans ſçavoir ſi ce ſera une mort lente ou une mort ſubite, une mort tranquille ou une mort accompagnée de violentes douleurs, une mort qui laiſſe à mon eſprit toute ſa raiſon ou une mort qui le trouble, je puis prendre de ſi juſtes meſures que du reſte ce ne ſoit jamais une mort imprévûe. Et voilà ce qui fit la différence des vierges ſages & des vierges folles dont il eſt parlé dans l'Evangile. Les unes n'étoient pas plus inſtruites que les autres du moment où l'Epoux devoit arriver ; mais dans cette incertitude les unes par précaution tinrent toujours leurs lampes allumées, au lieu que les autres s'endormirent & laiſſerent *Act.* 1.

pendant leur ſommeil leurs lampes s'éteindre.

Or c'eſt ici même, Chrétiens, que nous devons adorer la Providence de notre Dieu; c'eſt, dis-je, dans cette incertitude de la mort, toute affreuſe qu'elle eſt d'ailleurs, & dans l'effet ſalutaire qu'elle produit. Car c'eſt par-là que Dieu nous retient dans l'ordre, & qu'il nous oblige à veiller ſans ceſſe ſur nos actions, à meſurer tous nos pas, à peſer toutes nos paroles, à purifier toutes nos penſées, à régler tous les deſirs de notre cœur. Si je ſçavois quand je dois mourir, où je dois mourir, comment je dois mourir, peut-être vivrois-je dans un plus grand repos; mais je vivrois avec moins de dependance: au lieu que l'incertitude du tems où je mourrai, du lieu où je mourrai, de la maniere dont je mourrai, me réduit à l'heureuſe néceſſité d'étudier ſoigneuſement tous mes devoirs, & de m'appliquer réguliérement & conſtamment à les remplir. Etre un moment hors de cette diſpoſition, je veux dire hors de cette vigilance chrétienne, c'eſt, dit ſaint Jérôme, agir contre tous les principes & toutes les lumieres de la raiſon: pourquoi? parce que c'eſt commettre à un ſeul moment l'éternité toute entiere.

Mais il s'enſuit donc que la plupart des hommes, & même des plus clairvoyans &

des plus ſages dans l'opinion des hommes, ne ſont néanmoins que des aveugles & des inſenſés. Ah ! mes Freres, répond ſaint Chryſoſtôme, la conſéquence n'eſt que trop juſte, & l'Ecriture ne nous le dit-elle pas en termes formels ? n'a-t-elle pas ſur ce point condamné hautement de folie la prudence du ſiécle la plus raffinée ? Que peut-on penſer autre choſe quand on voit des hommes tels qu'à la honte du Chriſtianiſme nous en voyons dans tous les états : des hommes qui ſe piquent d'être vigilans & habiles ſur tout le reſte, & qui négligent la ſeule affaire, où il faudroit l'être ; des hommes ſi attentifs aux moindres intérêts de la vie, & qui abandonnent au hazard le capital intérêt dont la mort doit décider des hommes qui paſſent des mois, des années à régler des comptes dont ils ſont chargés devant d'autres hommes comme eux, & qui ne penſent jamais à régler ce grand compte dont ils ſont reſponſables à Dieu ; des hommes qui ne croient jamais avoir pris aſſez de ſûreté dans la conduite du monde, & qui riſquent tout dans la conduite du ſalut. Tel eſt néanmoins l'aveuglement de tant de Chrétiens, & plaiſe à Dieu que ce ne ſoit pas le vôtre. Car ſelon la parole & l'expreſſion du Fils de Dieu, où eſt aujourd'hui le ſerviteur fidéle & prudent, qui veille pour être toujours en diſpoſition de recevoir le

maître qu'il attend & dont il craint d'être surpris ? *Quis putas est fidelis dispensator & prudens ?* Parlons sans figure, & ne parlons même d'abord que de quelques points particuliers. Est-ce veiller, que de remettre au tems de la mort à s'acquitter de certains devoirs d'une obligation également indispensable devant Dieu & devant les hommes : par exemple, à payer des dettes qui toujours grossissent d'une année à l'autre, & qu'on laisse à la bonne ou à la mauvaise foi d'un héritier avare qui sçaura bien par mille chicanes les contester & s'en décharger ; à faire des restitutions auſquelles on auroit dû pourvoir, & dont on se repose sur des enfans pour qui elles deviendront une nouvelle matiere de crime & un sujet de damnation ; à satisfaire des domestiques qui ne touchent presque jamais rien de leur salaire, & qui viennent par leurs représentations importunes, quoique justes d'ailleurs, interrompre un mourant & le zéle des Ministres employés auprès de lui ; à discuter des articles embarrassans ; à éclaircir des difficultés & des doutes dont la résolution dépend de mille circonstances qu'il faudroit faire connoître & sur quoi l'on n'a plus le loisir de s'expliquer ; à voir un ennemi, & à se réconcilier avec lui, quand on ne peut plus lui pardonner de cœur, parce qu'on a vécu dans une haine invétérée & qu'on ne

Luc. 12.

le fait appeller que par je ne ſçais quelle cérémonie, plutôt que par religion. Je ne pouſſe pas plus loin ce détail ; mais pour dire quelque choſe de plus général & encore de plus eſſentiel, eſt-ce veiller que de pratiquer ſi peu de bonnes œuvres, que d'être ſi peu appliqué aux exercices du Chriſtianiſme, que de commettre ſi aiſément le péché, que d'y demeurer habituellement, que de n'avoir preſque jamais recours à la pénitence, & de s'expoſer ainſi à toutes les ſuites d'une mort inopinée & réprouvée ?

Ah ! mes Freres, préſervons-nous de ce malheur. Craignons la mort, mais ménageons tellement cette crainte, qu'elle nous ſerve de défenſe contre la mort même : & puiſque l'avantage le plus ſolide qui nous en peut revenir, eſt de veiller ſans relâche, veillons au même-tems que nous craignons & autant que nous craignons. Remettons-nous ſouvent dans l'eſprit ces comparaiſons familieres, mais convaincantes, dont ſe ſervoit ſaint Chryſoſtôme, pour faire comprendre ſenſiblement à ſes auditeurs la vérité que je vous prêche. Car, diſoit ce Pere, on n'attend pas à équipper un vaiſſeau quand il eſt en pleine mer, battu des flots & de la tempête, & dans un danger prochain du naufrage. On ne penſe pas à munir une place, quand l'ennemi arrive & qu'il l'inveſtit. On ne com-

mence pas à meubler le Palais du Prince
quand le Prince eſt à la porte & ſur le poin
d'y entrer. Figures naturelles, qui nous for
mieux ſentir lanéceſſité d'une vigilance prom
pte & aſſidue, que tous les raiſonnemen
Non, non, ajoute ſaint Grégoire Pape, il n
ſera pas tems de ſe diſpoſer au jugement d
Dieu, quand ces ſignes avantcoureurs de
venue du Fils de l'homme paroîtront, je n
dis pas dans le ciel ni ſur la terre, mais dan
nous-mêmes : quand le ſoleil s'obſcurcira
c'eſt-à-dire, quand notre raiſon ſera dans
déſordre & dans les ténébres, où la préſen
ce & l'horreur de la mort ont coutume de
jetter : quand la lune s'éclipſera, c'eſt-à-dir
quand notre volonté marquée par l'inconſta
ce de cet aſtre, ſera affoiblie & hors d'é
de former aucune réſolution ; quand les éto
les tomberont du firmament, c'eſt-à-dir
quand nos ſens ſeront troublés, & que no
en aurons perdu l'uſage. Souvenons-nous
l'excellente réflexion de ſaint Auguſtin, q
ſeule bien méditée, vaut tout un diſcou
que pour mourir chrétiennement, il ne fau
pas lorſque la mort approche, de penſer à
mort, ni même de ſe préparer à la mo
mais qu'il faut y avoir penſé & s'y être p
paré ; pourquoi ? parce que Jeſus-Chriſt d
toutes les paroles ſont autant d'oracles,
qui ſçait renfermer dans un mot les plus p

fonds myſtères du ſalut, ne nous a pas dit : Préparez-vous alors, mais Soyez prêts : *Eſtote parati*. D'où je tire cette terrible concluſion, qu'il y a un tems où l'on peut ſe préparer à la mort & être réprouvé de Dieu. Ainſi en arriva-t-il à ces mêmes vierges, j'entends ces vierges folles, dont je vous ai déja propoſé l'exemple. Elles ſe préparerent ; elles coururent chercher de l'huile pour remplir leurs lampes, mais trop tard : l'époux étoit entré dans la ſalle, & elles en trouverent à leur retour la porte fermée. Combien de mourans que Dieu réprouve lors même qu'ils ſe préparent, & dont l'actuelle préparation, par une juſte jugement du ciel, n'empêche pas l'éternelle damnation, parce qu'au lieu d'une préparation entiere & conſommée, ce n'eſt qu'une préparation imparfaite & commencée ? Ils s'éveillent de leur aſſoupiſſement, ils prennent en main la lampe de la foi, l'onction de la charité leur manque & ils s'empreſſent, ils s'inquiétent, ils s'agitent : mais l'époux cependant avance, la mort les enléve, la porte de la miſéricorde leur eſt fermée, & Dieu leur déclare qu'il ne les connoît pas.

Soyons donc prêts, mes chers Auditeurs, toujours prêts ; *Eſtote parati* : & que cette préparation ne conſiſte point ſeulement en des projets vagues & ſans fruit, à quoi ſe

termine ſouvent toute la diſpoſition que nou
apportons à la mort ; mais en des actions &
des effets, en de ſérieux examens, & de fré
quentes confeſſions, en de fréquentes com
munions, en de ſaintes retraites, en d'utile
lectures, dans les aumônes, dans les prieres
dans tous les exercices de la piété chrétien
ne : car ſans cela, tout le reſte n'eſt qu'illu
ſion. Ne nous fions point à la vigilance des au
tres ; & dans une affaire où il s'agit de nous
mêmes, ne comptons, pour y veiller, que ſu
nous-mêmes. Dieu nous a donné des Paſ
teurs, dit l'Apôtre ſaint Paul, qui veillen
ſur nous, comme étant reſponſables de notr
ſalut. Mais après tout nous ſommes nos pr
miers paſteurs, & en bien des rencontres n
uniques paſteurs ; & toute la vigilance d
paſteurs de l'Egliſe ne nous garantira pas d
périls de la mort, ſi elle n'eſt accompagn
& ſoutenue de la nôtre. S'ils nous refuſe
leurs ſoins & qu'ils nous laiſſent périr, i
rendront compte à Dieu de notre perte
mais nous n'en ſerons pas moins perdus. I
rigoureuſe juſtice que Dieu exercera ſur eu
pour nous avoir abandonnés, ne diminue
rien de celle qu'il exercera ſur nous po
nous être abandonnés nous-mêmes. Car
Dieu les a menacés, en leur confiant n
Ezech. ames, de les leur redemander, *Sanguin*
33. *autem ejus de manu tua requiram* ; je pr

bien vous appliquer la même menace, & vous dire de la part de Dieu qu'il vous redemandera vous-mêmes à vous-mêmes, puisqu'il vous a spécialement chargés de vous-mêmes : *Animam autem tuam de manu tua requiram.*

Mais quelle est la pratique de cette vigilance si nécessaire ? Je la réduits à trois points, qui comprennent en abrégé toute la morale de l'Evangile, & qui sont comme les principes fondamentaux de toute notre conduite à l'égard de la mort. Premierement, se tenir toujours dans l'état où l'on voudroit mourir : du moins n'être jamais dans un état où l'on auroit horreur de mourir : & la raison est, qu'on peut mourir par-tout & à chaque instant. Or prenant cette regle, & sans sortir de cette assemblée, m'adressant à vous, mes chers Auditeurs, si je vous demandois, Etes-vous prêts ? qu'auriez-vous à me répondre ? Mais ce que je ne puis ici vous demander à chacun en particulier, vous pouvez chacun en particulier vous le demander à vous-mêmes : Voudrois-je mourir dans cette habitude criminelle, & porter au tribunal de Dieu tant de péchés qu'elle m'a fait commettre, & qu'elle me fait commettre tous les jours ? voudrois-je mourir avec ce ressentiment que je conserve dans mon cœur, & qui m'entretient dans une division dont Dieu est offensé

& le monde même scandalisé ? voudrois-je mourir redevable au prochain de telle & telle injustice que ma conscience me reproche, & sur quoi je ne puis attendre de la part de Dieu nulle rémission, tant que je pourrai la réparer & que je ne la réparerai pas ? Le voulez-vous en effet, mon cher Frere ? voulez-vous, dis-je, mourir de la sorte ? mais si vous ne le voulez pas, il faut donc sortir de cet état, & au plutôt. Car vous y pouvez mourir autant de fois que vous y restez de momens, puisqu'il n'y a pas un moment où vous ne soyez exposé au coup de la mort.

Secondement, faire toutes ses actions en vûe de la mort, c'est-à-dire, agir en tout comme l'on voudra l'avoir fait à la mort. Pour cela, ne rien entreprendre, ne rien exécuter, n'arrêter, ne régler rien touchant l'emploi de la journée, qu'auparavant & en esprit on ne se soit mis au lit de la mort, & qu'on n'ait bien pensé devant Dieu, ce qu'alors on jugera de cette affaire où l'on se sera embarqué, de ce dessein qu'on aura formé, de ces moyens qu'on aura pris pour y réussir ; ce qu'on approuvera, ce qu'on blâmera ; ce qui consolera, ce qui affligera ; comment on souhaitera de s'être comporté dans cette occasion, d'avoir parlé dans cette conversation, d'avoir rempli cette charge, cette commission, de s'être

acquitté de ces exercices de pénitence, de charité, de religion. Prévenu de ces idées on n'eſtime rien, on ne veut rien, on ne dit rien, on ne fait rien, qui ne ſoit ſelon la loi de Dieu; & tout ce qu'on eſtime, c'eſt en Chrétien qu'on l'eſtime; tout ce qu'on veut, c'eſt en Chrétien qu'on le veut; tout ce qu'on dit, c'eſt en Chrétien qu'on le dit; tout ce qu'on fait, c'eſt en Chrétien & avec zéle, avec ferveur qu'on le fait.

Troiſiemement, rentrer ſouvent en ſoi-même, s'examiner ſouvent ſoi-même pour ſe bien connoître: & qu'eſt-ce que j'appelle ſe bien connoître? c'eſt connoître toutes ſes obligations, tout le bien qu'on doit pratiquer & qu'on ne pratique pas, tout le mal qu'on doit éviter & qu'on n'évite pas, à quoi l'on doit prendre garde dans la condition où l'on eſt, les obſtacles qu'on y trouve ou les avantages pour le ſalut, avec quels progrès on y avance, on à quels égaremens on y eſt ſujet. Avoir pour cette recherche ſi ſolide & ſi importante des tems marqués dans l'année, dans le mois, dans la ſemaine. Méditer ſur cela, délibérer, former ſes réſolutions, pleurer le paſſé, aſſûrer l'avenir, & prendre ſans ceſſe une ardeur toute nouvelle. C'eſt ainſi que notre crainte, ſelon l'expreſſion du Prophéte Royal, devient notre plus ferme appui, parce qu'elle ſert à exciter notre vigilan-

Ps. 88. ce : *Posuisti firmamentum ejus formidinem* Telle étoit la crainte des Saints, & le fruit qu'ils en retiroient. Tous les jours de leur vie, non-seulement ils envisageoient la mort, non-seulement ils veilloient pour se disposer à la mort ; mais ils apprenoient la science de la mort : comment ? en se faisant de la vie même comme un apprentissage & un exercice de la mort, & c'est ce qui me reste à vous expliquer dans la troisieme partie.

III. PARTIE. SE faire de la vie même comme un apprentissage de la mort, & par cet apprentissage de la mort apprendre en effet & se former à mourir, n'est-ce pas non-seulement un paradoxe, mais une contradiction ? Car sans prétendre subtiliser dans une matiere aussi solide que celle-ci, tout apprentissage suppose deux conditions, sçavoir un fréquent exercice de la même chose & le pouvoir de la recommencer tout de nouveau & de la rectifier quand une fois on n'y a pas reussi. Or de ces deux conditions, ni l'une ni l'autre ne se trouve dans la mort, puisqu'on ne meurt qu'une fois, & qu'après la mort, soit qu'elle ait été sainte ou criminelle, il n'y a plus de retour. Ce qui a fait dire à saint Augustin, qui de toutes les fautes, les plus irréparables sont celles que l'on commet à la mort. Cependant, Chrétiens, c'est la maxime de tous les Peres

de l'Egliſe qu'on peut apprendre à mourir, & que cette ſcience eſt la plus éminente de toutes les ſciences après la ſcience de Dieu, ſi toutefois elle peut être diſtinguée de la ſcience de Dieu. Il y a, diſent-ils, un apprentiſſage pour la mort; & c'eſt dans cet apprentiſſage, que les Saints ſe ſont formés : tout leur ſoin pendant la vie a été d'étudier la mort; & comme il eſt naturel de faire parfaitement ce que l'on ſçait, & ce que l'on a même pratiqué par un long uſage, ils ſont morts en ſaints, parce qu'ils poſſédoient excellemment la ſcience de la mort.

Or il ne tient qu'à nous de les imiter. Car voici trois vérités, qui nous regardent auſſi bien qu'eux, & que nous devons tous nous appliquer à nous-mêmes. La premiere : nous mourons tous les jours, ſelon la parole du Saint-Eſprit; il nous eſt donc aiſé d'apprendre à mourir. La ſeconde : toutes les créatures qui nous environnent, nous apprennent actuellement, ou pour mieux dire, nous forment à mourir; notre ignorance eſt donc ſans excuſe ſi nous ne ſçavons pas mourir. La troiſieme : la vie chrétienne à quoi Dieu nous a appellés, eſt, pour ainſi parler, une continuelle pratique de la mort; nous ſommes donc bien coupables de n'être pas plus verſés & plus expérimentés dans l'art de la mort. Les conſéquences ſont évidentes, & je

vais vous faire convenir des principes.

Non, Chrétiens, il n'eſt pas vrai dans un ſens que nous ne mourons qu'une fois. Nous mourons à toute heure; & à toute heure nous pouvons, je ne dis pas ſeulement ſans crime mais avec mérite, mourir volontairement & librement. En effet, quand Dieu menaça le premier homme qu'il mourroit dès qu'il auroi déſobéi, *In quacumque die comederis, morte morieris*; l'arrêt, ſelon la remarque de ſain Irénée, s'exécuta dans Adam au momen qu'il eut violé le précepte du Seigneur. Au trement, ajoute le même Saint, Dieu auroi été peu efficace & peu ſincére dans le juge ment qu'il avoit prononcé. Car il n'avoit pa dit au premier homme, Tu mourras un jour tu mourras dans un certain tems, tu mourra après avoir vécu tant d'années & tant de ſié cles; mais il lui avoit dit abſolument, Tu mourras au jour même & dans l'inſtant qu tu auras péché: *In quacumque die*. Et c'eſ ainſi que la choſe s'accomplit. Dès-lors Adan en punition de ſa déſobéiſſance, devint ſuje à toutes ſortes d'infirmités: dès-lors il ſenti affoiblir ſon tempérament; & ſon corp dégradé, ſi j'oſe dire, du privilége de l'in nocence, commença à décheoir, & par con ſéquent à mourir. Or ce qui ſe vérifia dan Adam, ſe vérifie également dans nous, & les Païens même l'ont bien reconnu. Nou

Geneſ. 2.

nous trompons, disoit un de leurs Sages, & notre erreur est d'envisager toujours la mort comme future : *In hoc fallimur, quòd mortem prospicimus.* Bien loin que cela soit, une grande partie de la mort est déja passée pour nous ; *Magna pars ejus jam præteriit :* & nous devons faire état qu'elle tient sous son domaine tout ce qui s'est écoulé jusques à présent de notre vie ; *Et quidquid ætatis retro est, mors tenet.* Mais saint Paul l'a dit encore plus expressément, & la parole de cet Apôtre doit être ici d'une toute autre autorité. *Quotidie morior per vestram gloriam, fratres.* Il n'y a point de jours, mes freres, écrivoit-il aux Corinthiens, que je ne meure ; & la gloire que je reçois de vous, fait qu'il n'y a point de jour que je ne meure avec joie & avec plaisir.

Senec.

I. Cor. 15.

Or supposé que nous mourions tous les jours, pouvons-nous dire qu'il est difficile d'apprendre à mourir ; & puisqu'à tous momens nous mourons par nécessité, qui nous empêche de nous accoutumer à mourir par choix & par volonté ? J'avoue, poursuit saint Augustin, enchérissant sur cette pensée, que nos yeux sont comme enchantés par la vûe des choses présentes : mais s'il y a un charme dans nos yeux, nous en devons chercher le reméde dans nos esprits ; & le reméde est de bien comprendre, que ce corps qui

nous paroît vivant, est en effet un corps qui se
Aug. détruit & un corps mourant : *Fascinatio est in visu, sed remedium in intellectu : vides viventem, cogita morientem.* Ces paroles sont pleines de force & d'énergie : vous vivez, dit saint Augustin, mais le même principe qui vous fait vivre, est celui qui vous fait mourir ; & quoique vos sens vous disent le contraire, c'est à votre raison de les corriger, en vous remontrant à vous-même que cette vie qui vous semble vie n'est qu'un commencement & un progrès de mort : *Vides viventem, cogita morientem.*

Mais encore, ajoute saint Augustin, qui nous enseignera à mourir, & à quelle école irons-nous pour apprendre cette incomparable leçon? Qui nous l'enseignera, Chrétiens ? toutes les créatures de l'univers, & sur-tout celles par qui nous subsistons même & nous vivons. Car ne sortons point d'abord hors de nous-mêmes, mes Freres, dit l'Apôtre : c'est dans nous-mêmes que nous trouvons toutes les preuves d'une mort certaine. Nous n'avons qu'à nous interroger nous-mêmes : tout ce qu'il y a dans nous, nous dira d'une voix secrete, mais unanime, qu'il faut mourir ; & quoi que nous puissions opposer en notre faveur, nous n'aurons jamais d'autre réponse que celle-là : Il faut mourir. Tu es riche & dans l'opulence ; mais il faut mourir. Tu as

lu crédit & de la réputation ; mais il faut nourir. Tu es jeune, & en état de goûter les délices de la vie ; mais il faut mourir. Tu es l'idole du monde ; mais il faut mourir. Voilà e ſeul langage que nous entendons ; pourquoi ? parce que Dieu en nous créant a gravé dans le fond de notre être cette réponſe générale que nous font tous les élémens qui nous compoſent, & qui en ſe détruiſant les uns es autres nous détruiſent nous-mêmes avec eux. Ne nous contentons pas de cela, mais egardons autour de nous : je dis que toutes es créatures qui nous environnent & qui ſervent à notre entretien, non-ſeulement nous nnoncent la mort, mais nous forment actuellement & nous exercent à mourir. Comment cela ? en nous quittant, en ſe ſéparant de nous, en ceſſant d'être à nous : ce qui déja, comme l'obſerve ingénieuſement ſaint Auguſtin, eſt un véritable exercice de la mort. Car à combien de choſes pouvons-nous dire que nous ſommes déja morts, & que nous mourons ſans ceſſe ? Les plaiſirs de la jeuneſſe ne ſont plus pour nous, & nous ne ſommes plus pour eux ; la joie d'hier n'eſt plus aujourd'hui, & nous ſommes morts pour elle ; les honneurs qu'on nous a rendus autrefois, ne ſont plus rien, & l'oubli qui lui même eſt une eſpece de mort, les a anéantis dans la mémoire des hommes ; & comme ces

honneurs & ces plaisirs nous ont déja quittés, tout le reste, je ne dis pas nous quittera, mais nous quitte à mesure que nous en usons. Or n'est-ce donc pas un aveuglement bien grossier que le nôtre, si par tant d'essais & tant d'épreuves de la mort, nous ne parvenons pas à acquérir la science de la mort ?

Mais le grand & essentiel engagement que nous avons à cette science pratique & à cet exercice de la mort, c'est la profession du Christianisme où Dieu nous a appellés, puisque selon toutes les regles de l'Ecriture, la vie chrétienne n'est rien, à proprement parler, qu'une continuelle mort. Et voilà pourquoi saint Paul, qui comprenoit admirablement cette vérité ne donnoit point aux premiers fidéles d'autre idée de ce qu'ils étoient que celle-ci : *Mortui estis, & vita vestra abscondita est cum Christo in Deo ;* vous êtes morts, & votre vie est cachée avec Jesus-Christ en Dieu : *Consepulti estis cum Christo per baptismum in mortem* ; vous êtes ensevelis avec Jesus-Christ par le baptême, qui est pour vous un Sacrement & un mystère de mort : ce qui se doit entendre, ajoute saint Chrysostôme, non pas dans un sens figuré, mais à la lettre & dans la rigueur des termes. Car à quoi vont toutes les maximes de la vie chrétienne sinon à détacher l'ame du corps, c'est-à-dire, à la détacher des plaisirs du corps, à la déta-

Colos. 3.

Rom. 6.

cher des ſenſualités du corps, à la détacher de la ſervitude & de l'eſclavage du corps? Or détacher l'ame du corps, qu'eſt-ce autre choſe que lui apprendre à mourir? *Porrò ſecernere animam a corpore, quid aliud eſt, quàm emori diſcere?* Dégageons-nous, diſoit un Païen, de cet attachement honteux, qui aſſujettit en nous l'eſprit à la chair, & par-là nous nous accoutumerons à mourir: *Diſjungamus nosà corporibus, & ſic conſueſcamus mori.* Mais ce que les Philoſophes diſoient inutilement, quoique magnifiquement, notre religion nous fait une loi de l'exécuter ſaintement & généreuſement: car elle nous détache de nos corps par la mortification; & en nous détachant de nos corps, elle nous fait entrer dans la pratique de cette mort en quoi conſiſte le mérite de la vie. *Chryſ.* *Senec.*

Suivons donc, mes chers Auditeurs, le mouvement & l'attrait de ſon eſprit. Détachons-nous de ce corps que l'Ecriture appelle ſi ſouvent corps de péché, & n'attendons pas que la mort nous en dépouille par force, puiſqu'il eſt en notre pouvoir de nous en dépouiller nous-mêmes par vertu. Une ame qui ne renonce à ſon corps que pour l'inſtant de la mort, eſt une ame indigne de Dieu. Vous demandez des pratiques pour bien mourir; en voici une, ſans laquelle j'oſe dire que toutes les autres ſont vaines & chimériques. Dé-

tachez votre ame de tout ce que vous aimez hors de Dieu : voilà en deux mots la ſcience de la mort. Prévenez par une mortification volontaire les opérations violentes & douloureuſes de la mort. La mort vous ôtera l'uſage des ſens ; faites-les mourir par avance en leur retranchant tout ce qui peut déplaire à Dieu : liberté des paroles, curioſité des regards, délicateſſe du goût. La mort vous enlevera vos biens ; quittez-les dès maintenant d'eſprit & de cœur. Bien loin d'avoir cette ſoif inſatiable d'amaſſer, d'accumuler tréſors ſur tréſors, faites-vous ſelon Dieu une ſainte gloire de les diſtribuer. Bien loin d'envier ce que vous n'avez pas, donnez ſans peine & avec joie ce que vous poſſédez. La mort vous ſéparera de vos amis ; faites de bonne heure avec eux un divorce chrétien, & renoncez à ces ſociétés libertines, à ces converſations dangereuſes, à ces engagemens tendres, à ces commerces ſuſpects. Ne réſervez rien, & ſouvenez-vous de la belle penſée de l'Abbé Rupert, que la mortification pour faire l'office de la mort & pour en avoir les qualités, doit être abſolue & univerſelle : que comme on ne dit point qu'un homme ſoit mort pour avoir perdu la parole ou la vue, mais que pour cela il faut qu'il ſoit privé de toute action & de tout ſentiment ; auſſi ne dit-on pas qu'un Chrétien ſoit mortifié pour

avoir

voit réprimé quelqu'un de ſes appétits ſen-
uels, s'il ne les a réprimés tous, & s'il ne les
tous ſoumis à Dieu. Quand il vous arrivera
des diſgraces, des afflictions, des calamités,
des pertes, dites à Dieu en vous élevant au
deſſus de vous-mêmes par l'eſprit de la foi :
Soyez béni, Seigneur, autant eſt-ce pour
moi d'anticipé ſur ce qu'il auroit fallu faire à
a mort. Ce que vous m'ôtez, elle me l'auroit
ôté, & c'eſt un tribut que je lui aurois dû
payer: mais m'en voilà heureuſement quitte.
J'aurois tenu par-là au monde ; mais vous
avez rompu mes liens, & par votre infinie
miſéricorde vous avez ſi bien ménagé les
choſes, que pour peu que je réponde à vos
deſſeins, la mort n'aura plus rien d'affreux
pour moi.

Si vous êtes, mes chers Auditeurs, dans
es diſpoſitions, encore une fois rendez-en
races au ciel : car c'eſt être préparé à la
mort. Et ne me répondez point qu'une telle
ie eſt une vie triſte. Qu'elle le ſoit, j'y con-
ens ; mais cette vie triſte eſt ſuivie d'une
mort pleine de conſolation, & ſur-tout d'une
mort de prédeſtiné. Or une mort ſainte eſt un
vantage que nous ne pouvons aſſez priſer,
i acheter trop cher. Je vais plus loin, & je
étends même que tout compenſé, la vie d'un
hrétien mort au monde & à tout ce qui
ourroit l'attacher dans le monde, eſt mille

fois plus tranquille & par conſéquent plu heureuſe, que celle de ces mondains ſi vif pour le monde & qui craignent tant d'en ſor tir & de le perdre. Cette ſeule penſée, rie ne m'arrête, & je ſuis prêt à partir dès qu'i plaira à Dieu de m'appeller, eſt pour une am le plus doux repos & le bonheur le plus ſoli de. Mais vivre de la ſorte, c'eſt ne pas vivre ou c'eſt vivre comme ſi l'on ne vivoit pas ah! Chrétiens, n'eſt-ce pas auſſi ce que de mandoit l'Apôtre aux premiers fidéles & c que je dois vous demander à vous-mêmes

1. Cor. 7. *Reliquum eſt ut qui utuntur hoc mundo, tan quam non utantur.* Mes Freres, uſez du mo de, comme ſi vous n'en uſiez pas; c'eſt-à dire, vivez, comme ſi vous ne viviez pa Vivez ſans aimer la vie, ni tous les biens d la vie. Vivez à Dieu, vivez pour Dieu, vivez en Dieu, afin de vivre éternellement dans gloire avec Dieu. Je vous le ſouhaite, &c.

SERMON
POUR LE VENDREDI
de la quatrieme Semaine.

Sur l'éloignement de Dieu, & le retour à Dieu.

Hæc cùm dixiſſet, voce magnâ clamavit : Lazare, veni foras : & ſtatim prodiit qui fuerat mortuus.

Ayant parlé de la ſorte, il cria à haute voix : Lazare, ſortez : & à l'heure même le mort ſortit du tombeau. En ſaint Jean, chap. 11.

SIRE,

QUand le Sauveur du monde reſſuſcita la fille du Prince de la Synagogue, il ne prononça pas une parole, & il ſe contenta de lui prendre la main & de la relever : *Tenuit manum ejus, & ſurrexit puella.* Quand il reſſuſcita le fils de la venve de Naïm, il parla & parla en maître : *Adoleſcens, tibi dico, ſurge :* Jeune homme, levez-vous, je vous le com- *Matt. 9.* *Luc. 5.*

Ibidem. mande; & le mort auſſi-tôt lui obéit, *Et reſedit qui erat mortuus*. Mais pour reſſuſciter Lazare, que fait-il ? non-ſeulement il parle, mais il crie à haute voix, il prie ſon Pere de l'exaucer, il pleure, il frémit, il s'émeut : *Joan.* 11. *Clamavit, lacrymatus eſt, infremuit, turbavit ſeipſum.* Ne nous étonnons pas, Chrétiens, de la différence de ces trois réſurrections : en voici, dans la penſée de ſaint Auguſtin, tout le myſtère. La fille du Prince de la Synagogue venoit d'expirer; elle avoit encore, pour ainſi dire, ſon ame ſur ſes lévres : lui rendre la vie, c'étoit, ce ſemble un miracle facile à Jeſus-Chriſt; auſſi ne lui en coûta-t-il que de le vouloir. Le fils de la veuve de Naïm n'étoit pas ſeulement mort mais ſur le point d'être inhumé; car on le portoit en terre, & l'on faiſoit actuellement la cérémonie des funérailles; le reſſuſciter, c'étoit l'effet d'un pouvoir plus abſolu; & voilà pourquoi le Sauveur des hommes uſa de commandement. Mais Lazare étoit déja dans le tombeau, & il y étoit depuis quatre jours : faire revivre un mort de quatre jours, ce devoit être le chef-d'œuvre & comme un dernier effort de la toute-puiſſance du Fils de Dieu.

Or toutes ces figures, mes Freres, dit ſaint Auguſtin, nous marquent de grandes véri[tés] : & ces réſurrections viſibles, ſi nous en

ſçavons pénétrer le ſecret, ſont autant de regles que Dieu nous propoſe pour une autre réſurrection intérieure & inviſible, mais bien plus importante, qui eſt la converſion de nos ames. Rendons-nous donc attentifs, pour comprendre aujourd'hui ce que Dieu veut nous enſeigner. Frappons à la porte, afin qu'on nous ouvre: *Omnia iſta innuunt nobis aliquid; intentos nos volunt; ut pulſemus, hortantur.* Et pour obtenir les lumieres du Saint-Eſprit, à qui ſeul il appartient de nous donner l'intelligence de notre Evangile, implorons le ſecours de la Mere de Dieu, en lui diſant, *Ave, Maria.* *Aug.*

IL eſt évident, Chrétiens, qu'outre la prémiere vûe que ſe propoſa Jeſus-Chriſt en reſſuſcitant Lazare, & qui fut de donner aux Juifs une preuve éclatante & convaincante de ſa divinité, il eut encore deſſein de nous marquer dans toutes les circonſtances de ce miracle, les déplorables ſuites du péché & les merveilleux effets de la grace. Les déplorables ſuites du péché, pour nous en donner de l'horreur; & les merveilleux effets de la grace, pour réveiller notre confiance & pour exciter en nous le zéle de notre ſanctification. En effet m'attachant à mon Evangile, & ſelon l'interprétation de ſaint Auguſtin, le prenant dans un ſens moral, ſans m'écar-

ter en rien du ſens hiſtorique, j'y découvre deux choſes très-utiles pour notre commune inſtruction, & qui vont partager ce diſcours, ſçavoir, l'état d'un juſte qui ſe pervertit, & l'état d'un pécheur qui ſe convertit. L'état d'un juſte qui ſe pervertit, repréſenté dans la mort de Lazare; & l'état d'un pécheur qui ſe convertit, figuré dans la réſurrection. L'un & l'autre, comme vous le verrez, eſt ſi naturellement exprimé, que tout ce que nous dirons de Lazare, ou mourant & mort, ou rentrant dans la vie & reſſuſcité, vous inſtruira des vérités les plus eſſentielles qui regardent ou notre éloignement de Dieu ou notre retour à Dieu. Venez donc, juſtes & pécheurs. Venez, juſtes, & reconnoiſſez vous dans ce tableau, qui ſous la figure d'un mort, ami de Jeſus-Chriſt, doit vous faire craindre ſouverainement la mort d'une ame par le péché. Venez, pécheurs, & contemplez-vous dans ce même tableau, qui ſous la figure d'un mort de quatre jours reſſuſcité, doit, ſi vous voulez profiter de la parole que je vous prêche, vous faire non-ſeulement deſirer, mais eſpérer la réſurrection de votre ame par la grace. Venez, juſtes, & vous apprendrez quelles démarches conduiſent même les amis de Dieu à l'état de perdition, ce ſera la premiere partie. Venez, pécheurs, & vous apprendrez par quelles voies vous devez marcher

pour parvenir à une ſolide & véritable converſion, ce ſera la ſeconde partie. Heureux, ſi je puis engager par-là les uns à ne pas décheoir de leur état de juſtice, & les autres à ſortir de l'état de leur péché.

I. PARTIE.

QUoique l'homme depuis ſa chûte ait une pente naturelle & par conſéquent une malheureuſe facilité à ſe pervertir, il eſt néanmoins vrai, & l'expérience nous le démontre, que dans le cours ordinaire, il ne ſe pervertit jamais tout à coup, mais par degrés. C'eſt peu à peu & d'une maniere ſouvent imperceptible, que ſon déſordre va toujours croiſſant : & le Saint-Eſprit ne pouvoit nous mettre devant les yeux une plus ſenſible image de ce funeſte progrès, qu'en nous propoſant l'exemple de Lazare. Car ce n'eſt pas ſans myſtère que ce même Lazare, qui par une diſpoſition particuliere de Dieu devoit être la figure du pécheur, nous eſt repréſenté par l'Evangile en cinq différens états. Premierement, comme malade & dans une extrême langueur ; *Erat quidem languens Lazarus*. Secondement, comme aſſoupi & dans un ſommeil létargique ; *Lazarus amicus noſter dormit*. En troiſieme lieu comme mort & ſans aucun ſentiment de vie ; *Lazarus mortuus eſt*. Enſuite comme enſeveli, & même depuis quatre jours ; *Quatriduanus eſt*. En-

Joan. II.

Ibidem.

Ibidem.

Ibidem.

fin, comme infect & sentant déja mauvais,
Ibidem. *Domine, jam fœtet.* Or quelle idée plus juste peut-on se former du malheur d'une ame qui séduite par la passion & entraînée par le charme du monde, vient insensiblement à se corrompre; & qui d'abord n'a point d'autre marque de son déréglement qu'une certaine langueur dans le service de Dieu; qui de-là tombe dans une espece de létargie & dans un profond assoupissement sur tout ce qui regarde ses devoirs & l'affaire de son salut; qui bientôt après perd la vie de la grace par le péché, qui par de fréquentes rechûtes s'ensevelit, pour ainsi dire, dans l'habitude du crime; & afin que l'application soit entiere, qui corrompue elle-même & dans ses maximes & dans ses mœurs, répand encore au-dehors une contagion mortelle, & infecte les autres de son mauvais exemple? N'est-ce pas ainsi que s'accomplit tous les jours ce mystère d'iniquité, & que l'on descend, sans y prendre garde, jusques au fond de l'abyme? Ecoutez-moi, & ne perdez rien d'une moralité aussi chrétienne que celle-là.

Le premier pas qui conduit à la mort, je dis à la mort de l'ame, c'est la langueur; *Erat quidem languens.* Non pas, reprend saint Bernard, & remarquez ceci, non pas cette langueur de charité dont l'Epouse des Cantiques se faisoit un mérite auprès de son divin

Epoux, quand elle disoit aux filles de Jérusalem: *Adjuro vos, si inveneritis dilectum meum, ut nuntietis ei quia amore langueo*; Je vous conjure, si vous trouvez mon bien-aimé, de lui dire que je languis d'amour pour lui. Car languir d'amour pour Dieu, ce n'est point un état imparfait, puisqu'au contraire c'est la perfection même. Non pas encore cette langueur involontaire & d'aridité dont se plaignoit David, lorsque touché du sentiment de la misere, il disoit à Dieu : *Anima mea sicut terra sine aqua tibi*; Mon ame, Seigneur, est devant vous comme une terre seche & aride. Car cette sécheresse intérieure qui affligeoit le saint Roi, pouvoit être une épreuve de Dieu, & une épreuve rigoureuse, sans être un désordre qu'il eût à se reprocher. Quand donc j'ai dit langueur dans le service de Dieu; je conçois, & vous devez concevoir avec moi, une langueur d'infidélité, une langueur qu'on ne peut imputer qu'à soi-même, & dont l'effet ordinaire est que peu à peu l'on se relâche de cette régularité, qui entretenoit la ferveur; qu'on se rebute de ses devoirs, qu'on s'ennuie de la dévotion, qu'on abandonne la priere, qu'on quitte l'usage des Sacremens, qu'on se dégoûte de la parole de Dieu, qu'on a horreur des pratiques de la pénitence, que les obligations les plus communes de la religion deviennent *Cant. 6.* *Ps. 142.*

pesantes & onéreuses; qu'on s'en dispense aisément, qu'on ne s'en acquitte que très-négligemment; en un mot, qu'on ne sert plus Dieu en esprit, mais comme par cérémonie, l'honorant des levres & non du cœur : *Populus hic labiis me honorat.* Car voilà le portrait que saint Bernard faisoit autrefois de cette langueur spirituelle; & Dieu veuille que notre expérience ne nous ait jamais fait sentir ce qu'un sage discernement & l'esprit de Dieu lui en avoient fait connoître.

Isaï. 29.

De vous dire, Chrétiens, que cette langueur est un état injurieux à Dieu, c'est sur quoi il seroit inutile de m'étendre, puisque vous le comprenez assez de vous-mêmes, & que Dieu s'en est si hautement déclaré dans l'Ecriture. Car pourquoi dans l'ancienne loi Dieu rejettoit-il expressément les victimes qui paroissoient languissantes lorsqu'on les conduisoit au sacrifice pour lui être immolées, sinon, dit saint Chrysostôme, parce que la victime qu'on offroit au Seigneur, représentoit l'ame chrétienne, dont la vive & ardente piété devoit être le véritable sacrifice de la loi de grace, & qu'en effet rien n'est plus indigne de Dieu, qu'une ame lâche qui n'est plus touchée ni de la vûe de ses perfections, ni de la reconnoissance de ses bienfaits, ni de la terreur de ses jugemens, ni du zéle & d'amour pour lui ? Vous me demar

ez, disoit-il aux Israëlites, en quoi vous me eshonorez ; & moi je vous réponds : En ce ue vous ne me présentez que des hosties méisables ; en ce que vous n'offrez sur mon utel, que ce qu'il y a dans vos troupeaux de alade & de languissant : *Dixistis : in quo desximus nomen tuum ? Si offeratis claudum & nguidum, nonne malum est ?* Or ce que Dieu leur disoit, il nous le dit à nous-mêmes. our toutes les choses du monde vous êtes fs & agissans ; mais pour moi vous n'avez ie de l'indifférence & de la froideur. S'il agit de vos affaires temporelles, de vos inrêts, de votre fortune, c'est là que tout otre feu se réveille & que vous redoublez os soins : mais s'agit-il de ma gloire ? s'agit-il d'accomplir un devoir chrétien, de m'acquitter une priere, d'assister au mystère redoutable de mes autels, d'examiner le fond e vos consciences, de méditer ma loi & de bserver, d'écouter ma parole & d'en profiter ? ce n'est alors que tiedeur & que négligence. Allez, mondains, allez chercher un ieu qui puisse agréer votre culte, & qui en tienne honoré : mais de ma part n'attendez que de justes reproches & de rigoureux châtimens. Langueur non moins pernicieuse l'homme qu'elle est injurieuse à Dieu, & la comment ? par mille raisons : parce que est une espece de maladie, que les remédes *Malac.* 1.

les plus efficaces peuvent à peine guérir ; par ce que dans la pratique cette guériſon eſt e effet auſſi rare que difficile ; parce qu'on voi bien plus d'impies ſe convertir de bonne fo que d'ames tiédes reprendre un eſprit de fe veur ; parce que les conſéquences de ce m ſont encore plus funeſtes que le mal même parce qu'elles ſont d'autant plus à craind qu'on les craint moins, & que ſouvent c n'en voit pas même le péril ; parce que ſou prétexte qu'on eſt exempt de certains vic groſſiers, on vit dans une ſécurité trompeuſ parce que c'eſt enfin pour cela que le Sain Eſprit dans l'Apocalypſe a dit au tiéde c étonnantes paroles : *Utinam frigidus eſſes a calidus*; Plût au ciel que vous fuſſiez ou tou à-fait à Dieu ou tout-à-fait contre Dieu. M cette morale me conduiroit trop loin ; paſſo à un autre point.

Apoc. 3.

De la langueur on tombe dans l'aſſoupiſſ ment ; & le paſſage de l'une à l'autre eſt ſi n turel, que ſelon le texte ſacré, il eſt mêm comme infaillible. Dans ce premier état d'i perfection que je viens de marquer, quelq languiſſante que fût une ame, encore n'éto elle pas entierement ni abſolument inſenſib aux mouvemens de la grace ; encore s'hum lioit-elle & gémiſſoit-elle quelquefois de ſ relâchement ; encore étoit-elle quelquef effrayée de cette menace, *Sed quia tepidus*

Ibid.

incipiam te evomere ex ore meo, parce que vous êtes tiéde, je commencerai à vous rejetter ; encore pour ſe garantir de ce malheur, écoutoit-elle de tems en tems la voix de ſa conſcience ; une prédication ſolide & touchante, une remontrance vive & forte, une maladie, une diſgrace, une affliction, ne laiſſoient pas d'avoir encore quelque vertu pour la réveiller & pour lui inſpirer malgré ſa tiédeur de bons deſirs. Mais dans l'état dont je parle & que je déplore, on n'éprouve plus rien de tout cela. Cela qui cauſoit à l'ame de ſaintes frayeurs, n'en cauſe plus; ce qui produiſoit des remords, n'en produit plus; ce qui excitoit la douleur & la componction, ne ſe fait plus même ſentir; ce qui donnoit de la confuſion, ne fait plus rougir ; pourquoi ? parce que l'aſſoupiſſement eſt formé. On eſt encore quant à l'eſſentiel, ami de Dieu ; mais on l'eſt comme Lazare, dont le Sauveur diſoit : *Lazarus amicus noſter dormit.* Car de même que le ſommeil du corps tient toutes les opérations des ſens liées & ſuſpendues, auſſi dans ce déſordre où l'ame ſe trouve, il ſemble qu'on ait des yeux pour ne plus voir, & des oreilles pour ne plus entendre : *Ut videntes non videant & audientes non intelligant.* *Joan.* 12. *Luc.* 2

Et voilà, mes chers Auditeurs, l'état malheureux où parurent ces trois diſciples que Jeſus-Chriſt avoit choiſis pour l'accompa-

gner au jardin & pour être témoins de ſes dernier ſentimens la veille même de ſa paſſion. Cet adorable Sauveur venoit de les quitter ; & en les quittant il les avoit avertis, que l'heure approchoit, où leur fidélité ſeroit miſe à l'épreuve de la plus violente tentation. Il leur avoit repréſenté le danger preſſant où ils étoient, & le ſcandale que cauſeroit leur lâcheté, s'ils l'abandonnoient. Il les avoit exhortés à ſe tenir ſur leurs gardes & à veiller, *Matth. &c.* *Vigilate.* Ainſi, dis-je, leur avoit-il parlé, pour les préparer au combat : mais au bout de quelque momens il les trouve aſſoupis & en- *Matth.* dormis, *Et invenit eos dormientes.* Exemple, mais exemple terrible, de ce qui nous arrive tous les jours dans la conduite du ſalut. On s'étonne & l'on a raiſon de s'étonner que malgré tous les oracles de la parole de Dieu, qui nous crient ſans ceſſe, Veillez, tant de Chrétiens, ſages d'ailleurs ſelon le monde, s'endorment néanmoins ſur l'eſſentielle affaire de leur éternité : & n'eſt-il pas en effet comme incompréhenſible qu'un homme inſtruit des principes de ſa religion, & qui connoît la néceſſité & la difficulté de ſe ſauver, qui ſe voit environné de précipices & d'écueils; qui ſçait que le monde pour le perdre lui dreſſe par-tout des embûches, que l'ennemi comme un lion rugiſſant tourne autour de lui pour le dévorer, que la mort l'attend

comme un voleur pour le surprendre, qu'il est à la veille d'un jugement sans miséricorde & sur le point d'une éternité bienheureuse ou malheureuse dont il court tous les risques, puisse tomber dans un tel assoupissement & y demeurer ? C'est ce que nous ne concevons pas : mais nous n'avons de la peine à le concevoir, que parce que nous ne remontons pas jusques à la source & aux jugemens de Dieu. Car il est vrai que Dieu s'en mêle, & que cet assoupissement dont nous sommes la principale & premiere cause, est en même tems un des effets de sa plus sévere justice. Qui nous l'apprend ? lui-même par ces paroles d'Isaïe trop expresses pour en douter, & trop funestes pour n'en pas trembler. *Quoniam miscuit vobis Dominus spiritum soporis, claudet oculos vestros, & Prophetas vestros operiet.* Isaï. 29. Parce que le Seigneur a répandu sur vous un esprit d'assoupissement ; c'est-à-dire, comme l'explique saint Augustin, parce que touché de vos infidélités, il a permis que vous soyez tombés dans l'assoupissement, vos yeux seront fermés à la lumiere & aux plus claires vérités, & vous serez sourds à la voix de vos plus zélés Prophétes. Ils vous parleront, & vous ne les entendrez plus ; ils vous reprocheront vos désordres, & vous ne les croirez plus. Or cela-même, reprend saint Chrysostôme, ne s'accomplit pas tout à coup.

Comme les vierges folles de l'Evangile, d'un assoupissement léger par où leur malheur commença, vinrent enfin à s'endormir tout-
Matt. 26. à-fait, *Dormitaverunt omnes, & dormierunt;* de même en est-il d'un mondain qui quitte Dieu, & que Dieu délaisse. L'enchantement du siécle, l'éclat de la prospérité, l'amour du plaisir, la liberté, l'indépendance, l'impunité, tout cela l'endort peu à peu, jusqu'à le réduire au déplorable état où l'Ecriture nous représente l'infortuné Jonas, lorsqu'au milieu de la tempête, tandis que les autres étoient dans l'effroi, il demeuroit seul plon-
Jonæ. 1. gé dans un profond sommeil : *Et dormiebat sopore gravi.* Un Prédicateur a beau déclamer; un Confesseur a beau conjurer, exhorter, menacer; après avoir bû ce calice d'assoupissement & s'en être comme enyvré dans le progrès d'une vie mondaine & sensuelle, on ne se réveille plus: *Dormiebat sopore gravi.* Et c'est ainsi, lâche Chrétien, que vous devenez tous les jours plus insensible, en bûvant, selon le langage du même Isaïe, le calice de la colere du Seigneur, & en le bûvant
Isai. 51. jusques au fond: *Qui bibisti de manu Domini calicem iræ ejus, & usque ad fundum calicis soporis bibisti.*

Le mal peut aller encore plus loin; & il y va. Car cet assoupissement conduit enfin à la mort; & en ceci la destinée du pécheur est

malheureuſement ſemblable à celle de ce Prince réprouvé, dont il eſt dit au livre des Juges, que joignant la mort au ſommeil il périt par un coup du ciel dans le lieu même qui devoit lui ſervir d'aſyle : *Qui ſoporem morti conſocians, defecit & mortuus eſt.* Car de s'imaginer alors que la vie de la grace puiſſe long-tems ſubſiſter ; de ſe flatter, que ne donnant preſque aucune marque de religion & n'en pratiquant plus les œuvres, on en puiſſe conſerver l'eſprit ; de croire qu'on ſe préſervera de cette ſeconde mort que cauſe le péché, ſans faire paroître à l'égard de Dieu nul ſigne de vie : abus, Chrétiens, & confiance préſomptueuſe. On meurt donc, & l'on ceſſe abſolument de vivre pour Dieu : & il n'eſt plus ſeulement vrai de dire, *Lazarus dormit*, Lazare dort ; mais il faut ajouter, *Lazarus mortuus eſt*, Lazare eſt mort. Car le péché, j'entends le péché mortel, ou la mort de l'ame par le péché ſuccéde à ſon aſſoupiſſement : une médiſance griéve qui échappe, une haine ſecrete qu'on nourrit dans le cœur, un emportement de vengeance qu'on ne réprime pas, une injuſtice que l'on commet, un deſir criminel à quoi l'on conſent, mille autres ſortes de péchés contre leſquels on n'eſt point en garde achévent d'étouffer dans l'ame chrétienne cette étincelle de vie qui lui reſtoit. De-là ce juſte en qui la grace pro-

Judic. 4.

Joan. 11.

duiſoit des opérations ſaintes & méritoires ; ce juſte qui malgré ſes relâchemens avoit encore l'habitude de la charité, ce juſte qui tout mourant qu'il étoit, ne laiſſoit pas d'être encore ami de Dieu & enfant de Dieu ; dépouillé de cette grace qui l'animoit, n'eſt plus devant Dieu qu'un triſte cadavre ſans action & ſans mouvement : *Lazarus mortuus eſt.* Le comble de la déſolation, c'eſt que l'on en vient ſouvent là ſans le ſçavoir ; & que par un aveuglement qu'on ne comprend pas, parce qu'il n'a point d'exemple dans la nature quoique mort ſelon Dieu, l'on ſe croit toujours vivant.

Voilà néanmoins, mes chers Auditeurs ce qui ne manque preſque jamais d'arriver dans le cours d'une vie lâche ; & tel fut l'état de cet Evêque à qui Dieu diſoit : *Scio opera tua, quia nomen habes quòd vivas, & mortuus es* ; Je ſçais quelles ſont vos œuvres ; vous paſſez dans le monde pour un homme vivant, & vous êtes mort. Comme s'il lui eût dit : Je ſçais que vous vous êtes acquis dans le monde une vaine eſtime : Je ſçais qu'il y a des hommes trompés par la fauſſe apparence de votre vertu : Je ſçais qu'on vous croit de la probité & de la piété : mais je ſçais auſſi que vous n'avez de tout cela que le nom, *Nomen habes quòd vivas.* Je ſçais qu'avec tout ce mérite qui éblouit les yeux

Apoc. 3.

un péché que la passion vous cache & sur quoi elle vous aveugle ; un péché que vous gnorez, mais dont votre conscience n'est pas noins chargée ; un péché que vous vous dissimulez à vous-même, donne la mort à votre ame ; *Nomen habes quòd vivas, & mortuus es.* Or à combien de mes Auditeurs ce reproche ne peut-il pas convenir ? Combien de Chrétiens réputés justes, ont en effet tous les dehors d'une vie pure & innocente, & sont toutefois, comme des sépulchres blanchis, pleins de corruption & d'iniquité ? Combien de femmes prétendues régulieres & honnêtes, sont à couvert de la censure sur un certain honneur du monde, & dès-là croyent avoir accompli toute justice & être en assurance auprès de Dieu, quoique mille péchés qu'elles ne comptent pour rien, immodesties, luxe, folles dépenses, amour d'elles-mêmes, dureté envers les pauvres, oisiveté molle, jeu sans regle, divertissemens continuels & sans mesure, soient pour elles autant de principes de mort ? Combien d'hypocrites dont la vie, sous le faux éclat de quelques actions saintes & vertueuses, n'est qu'un phantôme qui séduit ? & combien d'autres trompés par eux-mêmes & ne se connoissant pas, prennent pour sainteté, pour vertu, pour religion, ce qui dans l'idée de Dieu n'est que vanité, n'est qu'intérêt, n'est qu'imperfection ?

Tous, autant de ſujets à qui l'on peut dire *Nomen habes quòd vivas, & mortuus es.* Tou dans la penſée de ſaint Auguſtin, autant d Lazares, ſur qui il faut que Jeſus-Chriſt faſſ agir ſa grace toute-puiſſante, pour leur ren dre cette vie divine que le péché leur a fa perdre.

Miracle, pourſuit ce ſaint Docteur, tou jours accompagné dans l'exécution, de diff cultés & d'obſtacles : mais dont les obſtacl & les difficultés ſont encore bien plus inſu montables, quand l'ame ainſi morte par l péché, au lieu de recourir promptement l'auteur de la vie, & de ſe mettre en état p la pénitence d'être ſpirituellement reſſuſc tée, s'enſévelit dans ſon péché par l'habitu même du péché. Car voilà juſqu'où l'iniqui ſe porte ; & s'il peut y avoir de l'ordre dan le déréglement d'une ame qui ſe pervertit voilà l'ordre que le Saint-Eſprit nous y fa remarquer. Ce péché, qui ſelon l'expreſſio du Prophéte Royal, eſt comme une foſſe qu l'impie s'eſt creuſée, devient un tombea pour lui. Ce n'eſt plus ſeulement un mort d quatre jours ; mais par le délai qu'il apporte ſa converſion, par la tranquillité avec laque le il demeure dans la diſgrace de Dieu, c'e peut-être un mort de quatre années, ſouver même de dix, de vingt années, & au-de-l Voulez-vous, mes chers Auditeurs, qu

e vous repréſente en un mot, mais d'une ma-
ıiere ſenſible, l'affreux état où il ſe trouve
ılors ? Figurez-vous l'état de Lazare dans le
ombeau. Il avoit, dit l'Evangéliſte, les pieds
& les mains liés, le corps enveloppé d'un
ſuaire, ſerré de bandes, ſous une pierre d'une
énorme groſſeur : *Ligatus pedes & manus in-* *Joan.*
ſtitis, & facies illius ſudario erat ligata. Tel 11.
eſt l'homme du ſiécle plongé dans ſon habi-
tude: mille engagemens le lient & l'attachent
à la créature; mille embarras de conſcience
l'enveloppent, ſans qu'il voye de jour pour
en ſortir; le poids d'une longue habitude
l'accable, & met le comble à ſon malheur
auſſi bien qu'à ſa malice. Ah, mes Freres,
conclut ſaint Auguſtin, qu'il eſt difficile à un
homme que le péché tient aſſervi de la ſorte,
de ſe dégager & de ſe relever ! *Quàm difficilè* *Aug.*
ſurgit, quem tanta moles conſuetudinis premit!
Si ce n'étoit qu'un ſimple mort, c'eſt-à-dire,
un pécheur ſeulement pécheur, mais ſans at-
tachement à ſon péché ſans nulle obligation
particuliere qu'il eût contractée par ſon pé-
ché, il pourroit plus aiſément revenir; & à
force de s'écrier avec l'Apôtre : *Infelix ego* *Rom. 7.*
homo quis me liberabit de corpore mortis hujus?
infortuné que je ſuis, qui me délivrera de ce
corps de mort ? il auroit lieu d'eſpérer un
heureux retour à la vie. Mais quand après le
péché, il ſe voit étroitement ſerré par les

liens du péché : quand le péché outrela mor
qu'il lui a causée, l'a fait entrer en de malheu
reuses intrigues; l'a embarqué dans des com
merces, d'où il ne lui est plus libre de se reti
rer, sans faire dans le monde des éclats auf
quels il ne peut se résoudre; l'a jetté dans u
gouffre & dans un labyrinthe d'affaires qu
n'ont point de fin; l'a rendu personnellemen
responsable des crimes d'autrui : quand l
péché attire après soi des restitutions, de
réparations, des satisfactions qui doivent coû
ter, & dont rien néanmoins ne peut dispen
ser; ah! c'est alors qu'il faut à Jesus-Chri
toute la vertu de sa grace, pour arrache
cette ame du sein de la mort. C'est alors &
en vûe d'une résurrection si miraculeuse, qu
cet homme-Dieu ressent les mêmes mouve
mens, dont il fut agité à l'aspect du tombeau
de Lazare. C'est alors qu'il a de quoi pleu
rer, de quoi frémir, de quoi se troubler. Ca
qu'y a-t-il, dit saint Augustin, de plus digne
des larmes d'un Dieu, qu'une ame créée à
l'image de Dieu & devenue l'esclave du dé
mon & du péché? Quel sujet plus capable d
troubler un Dieu Sauveur, que de voir dan
l'habitude du crime & dans le centre de l
perdition ce qu'il a sauvé?

Enfin après la sépulture, suit la corruptio
du cadavre & l'infection même qui en sort
Joan. 11. *Domine, jam fœtet.* Car un pécheur dont l

fonds eſt gâté & corrompu, ne s'en tient pas là ; & quand il le voudroit, il ne le peut pas. Son libertinage qu'il avoit intérêt de cacher, ſe répand malgré lui au-dehors : peu-à-peu il ſe fait connoître ; & à meſure qu'il ſe fait connoître, il devient contagieux. Comme il n'eſt rien de plus ſubtil à ſe communiquer que l'exemple, chaque exemple qu'il donne porte avec ſoi cette odeur de mort dont parloit l'Apôtre : *Odor mortis in mortem.* Et parce que le monde eſt plein d'ames foibles, qui n'ont pas la force de réſiſter aux impreſſions qu'elles reçoivent, non-ſeulement il les ſcandaliſe, mais il les corrompt. Ainſi un pere vicieux pervertit, ſans le vouloir même, ſes enfans. Ainſi une mere coquette inſpire l'air du monde à une fille qu'elle éléve. Ainſi un maître débauché rend des domeſtiques complices & imitateurs de ſes débauches. Ainſi une femme ſans conſcience dérégle toute une maiſon. Ainſi un homme libertin & ſans religion, abuſant de ſon eſprit & débitant ſes fauſſes maximes, ſuffit pour infecter toute un Cour. Ah ! mon Dieu ! un ouvrage digne de vous, c'eſt la converſion de ce pécheur. *Domine, jam fœtet.* C'eſt un homme pernicieux & pour lui-même & pour les autres ; c'eſt un homme corrompu dans ſes mœurs & dans ſes ſentimens. Mais enfin tout corrompu qu'il eſt, il peut encore ſervir de ſujet à votre grace. Je

II. Cor. 1.

Joan. 11.

ſçais que pour le convertir il ne faut pas moin qu'un miracle; mais ce miracle, Seigneur eſt dans vos mains; il ne tient qu'à vous d le faire, & c'eſt celui, mes chers auditeurs que je vais vous faire admirer dans la réſur rection de Lazare. Lazare mort, figure d'u juſte qui ſe pervertit. Lazare reſſuſcité, figu re d'un pécheur qui ſe convertit, c'eſt la ſe conde partie.

II. PARTIE. IL faut, dit S. Chryſoſtôme, que la con verſion d'un pécheur ſoit quelque choſe d plus grand & de plus divin que la réſurrec tion d'un mort, puiſque les Phariſiens qu refuſoient à Jeſus-Chriſt la qualité de Fils d Dieu, ne s'étonnerent jamais qu'il reſſuſci tât les morts, & que toujours au contraire il ſe ſcandaliſerent de ce qu'il s'attribuoit l pouvoir de remettre les péchés. Auſſi eſt-i vrai que le Sauveur du monde n'uſa de ce empire abſolu qu'il avoit ſur la mort, en reſ ſuſcitant les morts, que pour marquer celui qu'il avoit ſur le péché, en convertiſſant & en ſanctifiant les pécheurs; & ſon deſſein, remarque ſaint Chryſoſtôme, fut toujours que l'un ſervît de preuve & de figure à l'au tre, & que le miracle viſible qu'il opéroit lorſqu'il commandoit aux morts de ſortir de leurs tombeaux, nous repréſentât ſenſible ment le miracle inviſible de ſa grace, lorſqu'il

commande

commande à une ame criminelle de sortir de son désordre, & qui la tire en effet de la puissance de l'enfer. Or c'est, Chrétiens, ce qui paroît aujourd'hui dans l'exemple le plus authentique & le plus fameux de l'Evangile. Appliquons-nous à considérer ce miracle. N'en perdons pas une circonstance : & pour y observer quelque ordre, voyons ce qui engagea le Fils de Dieu à ressusciter Lazare ; voyons quelle condition il exigea avant que de lui rendre la vie ; voyons quelles paroles il employa pour accomplir ce chef-d'œuvre de sa toute-puissance ; voyons de quelle maniere Lazare, tout enseveli qu'il étoit, entendit sa voix & lui obéit ; enfin, voyons ce qu'il ordonna à ses Apôtres, & ce que ses Apôtres exécuterent au moment que le tombeau fut ouvert. De tout cela formons-nous une idée dela conversion parfaite & de la justification du pécheur.

Qui donc engagea le Fils de Dieu à ressusciter Lazare ? le zéle de Marthe & de Magdelaine ; l'instante priere de ces deux sœurs en faveur de ce frere bien-aimé, qui faisoit le sujet de leur douleur. Car c'est pour cela qu'elles députent d'abord vers Jesus-Christ, & qu'elles lui firent dire : Seigneur, celui que vous aimez est malade : *Ecce quem amas, infirmatur.* C'est pour cela que Marthe alla au-devant de lui, qu'elle se jetta à ses pieds, *Joan.* 11.

& lui dit : Seigneur, ſi vous euſſiez été préſent ici, mon frere ne ſeroit pas mort ; *Domine, ſi fuiſſes hîc, frater meus non eſſet mortuus.* C'eſt pour cela qu'elle lui marqua tant de foi & tant de confiance, lorſqu'elle lui répondit : Oui, Seigneur, je crois que vous êtes le Fils du Dieu vivant, & que rien ne vous eſt impoſſible, *Utique, Domine, ego credidi quia tu es Chriſtus filius Dei vivi.* Ce n'eſt pas que le Sauveur du monde, pour d'autres raiſons, n'eût déja réſolu de faire ce miracle ; mais il vouloit encore être prié. Il vouloit que les preſſantes ſollicitations de Marthe & de Magdelaine fuſſent un des motifs qui l'y portoient. Il vouloit par-là donner à connoître ſes ſentimens pour elles. En un mot, il vouloit que Lazare fut redevable à ſes ſœurs de cette ſeconde vie, à laquelle il alloit renaître ; & par un ſecret de Providence qu'il étoit important de nous révéler, il vouloit faire dépendre de l'interceſſion & de la charité de ces ſaintes ame ce qui ne dépendoit abſolument que de lui-même.

Ibidem.

Belle leçon, mes chers Auditeurs, qu non-ſeulement autoriſe la créance catholiqu touchant l'interceſſion des Saints, mais éta blit ſolidement & confirme un autre articl de notre foi touchant la Communion de Saints, je veux dire, touchant l'obligation d

prier les uns pour les autres. Leçon d'autant plus néceſſaire dans le Chriſtianiſme, qu'elle y paroît aujourd'hui, & qu'elle y eſt même en effet plus négligée. Je m'explique. Nous avons des freres ſelon l'eſprit, & peut-être ſelon la chair, qui maintenant & au moment que je parle, égarés de la voie de Dieu, ſont dans la voie de perdition & dans l'état du péché. Dieu veut les reſſuſciter par ſa grace; mais il veut au même-tems que nous ſoyons auprès de lui les ſolliciteurs, les négociateurs, les coopérateurs de cette réſurrection ſpirituelle. Il veut que nous la demandions avec ardeur, & que par nos vœux & nos larmes nons le forçions en quelque maniere à nous l'accorder. Sans cela il ne lui plaît pas d'ouvrir les tréſors de cette grande miſéricorde qui doit être le ptincipe du ſalut & de la converſion des grands pécheurs. Ainſi, dit ſaint Fulgence, l'Egliſe n'auroit pas ſaint Paul, ce vaiſſeau d'élection, ſi ſaint Etienne n'eût prié; & j'ajoute qu'elle n'auroit pas ſaint Auguſtin, ce docteur de la grace, ſi ſainte Monique n'eût pleuré. Il a fallu que cette mere zélée ſentit une ſeconde fois, ſi j'oſe m'exprimer de la ſorte, les douleurs de l'enfantement, pour régénérer ſon fils à Dieu; & que le premier des Martyrs employât la voix de ſon ſang, pour faire de ſon perſécuteur un Apôtre de Jeſus-Chriſt. Ni Auguſtin,

ni Paul n'étant pas alors en disposition de prier pour eux-mêmes, c'étoit à ceux que Dieu avoit choisis & qui avoient grace pour cela, de leur rendre ce favorable office. Autrement, qui sçait si ces deux hommes, les lumieres du monde chrétien, ne seroient pas toujours demeurés dans les ténébres, l'un du vice, & l'autre de l'erreur ? Or ce qui a paru d'une maniere miraculeuse dans ces conversions éclatantes, se passe encore tous les jours à l'égard de tant de pécheurs, sur qui Dieu ne répand ses dons, que parce qu'il y a des justes charitables qui lui offrent pour eux des sacrifices, & que sa Providence se plaît à sanctifier les uns par l'entreprise & le secours des autres.

Ah ! mes chers Auditeurs, combien pensez-vous qu'il y ait dans le monde d'ames perdues & comme abandonnées de Dieu, parce qu'il n'y a personne qui prie, ni qui s'intéresse pour leur salut ? Combien pourroient dire à Dieu, ce que le Paralytique disoit à Joan 5. Jesus-Christ : *Domine, hominem non habeo.* Il y a tant d'années que je suis dans l'état déplorable de mon péché, parce que je n'ai pas un homme qui soit touché de ma misére & qui pense à m'aider. Si cette mere d'ailleurs passionnée pour son fils, l'avoit aimé en mere chrétienne ; à force de solliciter auprès de Dieu pour sa conversion, elle l'auroit retiré

de ſon libertinage & de ſes débauches. Si cette femme mondaine, au lieu de certaines jalouſies qui l'ont ſi cruellement tourmentée, & qui la piquent encore ſi vivement, avoit eu une jalouſie ſainte & telle que l'avoit l'Apôtre, *Æmulor enim vos Dei æmulatione*: c'eſt à-dire, ſi dans un vrai deſir de voir ce mari changer de conduite & quitter ſes habitudes, elle ſe fût adreſſée au ciel, elle auroit eu la conſolation de le ramener à Dieu. Si cet ami foible & complaiſant, s'étoit fait un point de conſcience de remettre ſon ami dans l'ordre, & qu'il eût eu recours aux autels d'un impie il en auroit fait un ſerviteur de Dieu. Mais où ſont maintenant ces amitiés ſolides? où eſt ce zéle pur, cette charité divine? On s'inquiéte, mais d'une inquiétude toute païenne; on a du zéle pour des enfans, mais un zéle fondé ſur le ſang & ſur la chair. Que ce fils qu'on idolâtre, tombe dans une maladie dangereuſe, on fait cent fois à Dieu pour lui la priere de Marthe: *Domine, ecce quem amas, infirmatur*. Mais eſt-il dans un engagement criminel, mais entretient-il un commerce qui le perd, mais mene-t-il une vie libertine & ſcandaleuſe on y eſt inſenſible; c'eſt un jeune homme, dit-on, que le torrent du monde entraîne; il en reviendra: cependant on le laiſſe dans ſon déſordre; & il y vit, peut-être pour n'en ſortir jamais & pour y mourir. *II. Cor.* 11.

Vous dirai-je, Chrétiens, que cette insensibilité est un des articles dont nous aurons à répondre au jugement de Dieu ; & que dans la rigueur de sa justice, Dieu nous demandera compte de ces ames que nous aurons négligées lorsqu'il nous étoit si aisé de contribuer à leur conversion & de l'obtenir ? ce seroit une morale terrible pour vous, mais où je ne dois pas m'engager, parce qu'elle est trop étendue & trop vaste. Quoi qu'il en soit, toujours est-il vrai que dans l'ordre de la prédestination tel qu'il a plû à Dieu de l'établir & de nous le déclarer, la conversion des pécheurs est communément attachée aux prieres des justes : que c'est ainsi, mon cher Auditeur, que vous-même qui m'écoutez, avez peut-être été autrefois tiré de l'abyme ; & que vous seriez le plus méconnoissant des hommes, si vous ne faisiez pas pour les autres ce que l'on a fait pour vous ; que c'est en cela que consiste le zéle chrétien, & qu'au lieu de tant déclamer contre les impies, si par une charité solide vous preniez soin de prier pour eux, Dieu qui veut, tout impies qu'ils sont, les convertir, vous accorderoit la grace qui les doit sauver. Je sçais qu'il y a des péchés pour lesquels le disciple même bien-aimé ne nous a pas conseillé de prier, parce que ce sont des péchés atroces qui vont à la mort : *Est peccatum ad mortem ; non pro illo*

Joan 5.

dico ut roget quis. Mais alors, dit ſaint Auguſtin, il faut recourir à l'artifice de Marthe : il faut comme elle, faire prier Jeſus-Chriſt le grand Avocat des pécheurs auprès de ſon Pere, le ſouverain Prêtre, le Médiateur par excellence, & lui dire avec cette bienheureuſe fille : *Sed & nunc ſcio, quia quæcumque popoſceris à Deo, dabit tibi.* Il eſt vrai, Seigneur ; il ne m'appartient pas de demander un miracle auſſi ſingulier que la converſion de ce pécheur endurci : mais je ſuis certain que ſi vous l'entreprenez, ſi vous employez pour lui votre interceſſion toute-puiſſante, rien ne vous ſera refuſé. Oui, Chrétiens, Jeſus-Chriſt, ſi je puis parler de la ſorte, entrera en cauſe avec vous : ce cœur rébelle, ce cœur de pierre ſera tout-à-coup fléchi & attendri ; la grace y ranimera les ſentimens de religion que le péché ſembloit y avoir étouffés ; ce pécheur ouvrira les yeux, il reconnoîtra ſon injuſtice, & ſon repentir l'effacera. On en ſera ſurpris dans le monde ; mais ce prodige viendra d'une ame fidéle, d'une Marthe pieuſe, d'une Magdelaine fervente qui ſe ſera proſternée devant le Seigneur & qui l'aura touché par ſes pleurs & par ſes gémiſſemens. *Joan.* 11.

Ceci toutefois ne ſuffit point encore : car pour reſſuſciter Lazare, le Fils de Dieu commanda qu'on levât la pierre qui fermoit le

tombeau ; & c'eſt une circonſtance que les Peres ont remarquée, & d'où ils ont tiré une inſtruction bien importante pour nous. En effet, demande ſaint Chryſoſtôme, pourquoi le Sauveur du monde exigea-t-il cette condition ? Il ne fut point néceſſaire que la pierre fût levée, lorſqu'après ſa mort il voulut ſe reſſuſciter lui-même & ſortir du ſépulchre. Ne pouvoit-il pas faire à l'égard de Lazare le même miracle ? D'ailleurs, ſi cette pierre qui couvroit Lazare étoit un obſtacle, ne pouvoit-il pas d'une parole lever tous les obſtacles ? Ah ! mes Freres, répond ce ſaint Docteur, Jeſus-Chriſt pouvoit l'un & l'autre ; & quant à ſon abſolue puiſſance, le miracle qu'il alloit opérer ne dépendoit de nulle condition. Mais cet homme-Dieu qui diſpoſoit les choſes ſelon les vûes de ſon adorable ſageſſe, & qui prétendoit que cette réſurrection fût pour nous un parfait modéle de converſion, ne voulut rien faire ſans la coopération de ceux qui s'intéreſſoient pour Lazare. Il voulut que les Juifs qui attendoient ce miracle, y contribuaſſent eux-mêmes, & que leur miniſtère ſervît à l'accompliſſement de ſes deſſeins. Lever la pierre, c'étoit de leur part une action poſſible & facile : il voulut qu'ils commençaſſent par-là. Figure qui nous découvre un des points les plus eſſentiels touchant la juſtification des hommes. Car ſi vous êtes

mort selon Dieu, mon cher Auditeur, si vous avez perdu la vie de la grace, le Sauveur du monde veut faire un miracle pour vous & en vous : mais il y a des obstacles, dit saint Augustin, que vous devez auparavant & nécessairement lever. Il s'agit de ressusciter votre ame, de vous tirer de l'abyme du péché, de vous renouveller en esprit, & cet homme-Dieu le peut : mais il veut avant toutes choses que vous leviez certaines pierres de scandale, qui dans le cours de la vie sont des obstacles à sa grace & qui lui tiennent votre cœur fermé. Qu'arrive-t-il ! On voudroit qu'il fît l'un, sans demander l'autre. On voudroit qu'avec tous les obstacles que nous opposons à notre conversion, & qu'il nous plaît d'entretenir ou dans nous-mêmes ou hors de nous-mêmes, il opérât en nous les plus merveilleux effets de sa grace vivifiante. On le voudroit, mais en vain. Jesus-Christ est le Dieu des miracles ; mais ce n'est point un Dieu aveugle, pour prodiguer ses miracles & pour les avilir. De tous les miracles, notre conversion est celui qu'il souhaite le plus ardemment ? mais il la souhaite selon les regles de cette sage miséricorde, à laquelle il prétend que nous répondions & qui doit être accompagnée de notre fidélité. D'espérer, que pour parvenir à ce miracle, il sera toujours disposé à faire un autre miracle encore plus

grand, qui ſeroit de nous convertir & de nous ſauver ſans nous, c'eſt prendre plaiſir à nous tromper nous-mêmes. *Tollite lapidem*; Levez la pierre : c'eſt-à-dire, quittez ce commerce, retranchez ce luxe, renoncez à ce jeu, brûlez ce livre, fuyez ces ſpectacles, évitez ces occaſions ; car tout cela ce ſont comme des pierres, qui vous rendent impénétrable aux traits de la grace. Mais dès que la grace ne trouvera plus tous ces obſtacles, vous verrez auſſi-bien que Marthe la gloire de Dieu, & la vertu du Très-haut éclatera dans votre converſion : *Videbis gloriam Dei.* Sans cela ne comptez pas ſur un double miracle, lorſqu'un ſeul miracle ſuffit ; & n'attendez pas que Dieu vous convertiſſe, ni qu'il vous ſauve à votre gré. Quoi que vous en puiſſiez penſer, il en faudra toujours revenir à la parole de Jeſus-Chriſt, *Tollite lapidem*; puiſqu'il eſt conſtant dans les principes mêmes de la foi, que la premiere action de la grace eſt d'éloigner de nous tout ce qui lui fait obſtacle, & que c'eſt en cela qu'elle fait d'abord ſentir ſon efficace, & qu'elle commence à être victorieuſe.

Joan. 11. *Ibidem.*

Auſſi la pierre levée, que fait Jeſus-Chriſt ? c'eſt alors qu'il ſe met en devoir d'agir. Il tourne les yeux & il tend les bras vers le ciel ; il rend graces à ſon Pere de l'avoir exaucé. D'une voix impérieuſe il ſe fait entendre à

Lazare, & lui ordonne de paroître : *Clamavit voce magnâ : Lazare, veni foras.* Cette voix de majesté, qui, selon le témoignage de Jesus-Christ même, pénétre jusques dans le creux des tombeaux, *Qui in monumentis sunt, audient vocem Filii Dei:* cette voix de tonnerre, qui, selon l'expression du Prophéte, brise les cédres du Liban, divise la flamme du feu, ébranle & fait trembler les déserts, c'est-à-dire, dompte l'orgueil de la plus fiere impiété, éteint l'ardeur de la plus vive cupidité, force la résistance de l'infidélité la plus obstinée : c'est cette voix qui frappe Lazare & qui le rappelle du séjour de la mort ; & c'est pour obéir à cette voix, que Lazare sort au même instant de l'obscurité de son tombeau : *Et statim prodiit qui erat mortuus.* Tandis qu'il étoit caché dans ce lieu de ténébres, la vertu de Jesus-Christ demeuroit comme suspendue : il faut qu'il sorte dehors, qu'il se produise, qu'il se montre au jour, pour être parfaitement ressuscité : *Lazare, veni foras.* Or voilà, mon Frere, reprend saint Augustin, exhortant un pécheur, & l'instruisant sur les devoirs de la vraie pénitence, voilà sur quoi vous devez vous former, & ce que vous devez vous appliquer. Car tandis que vous fuyez la lumiere, tandis que vous vous tenez enveloppé dans les ombres d'une conscience criminelle, tandis que vous ne dé-

Joan. 11.

Joan. 5.

Joan. 1.

couvrez pas le fond de votre ame, cette grace qui ranime les morts, n'a dans vous ni pour vous nul effet de vie. Il faut que vous vous faſſiez connoître, & que par une confeſſion ſincére de vos déſordres, vous ſortiez comme un autre Lazare hors du tombeau; *Et ſtatim prodiit qui erat mortuus.* Il faut que ce qu'il y a dans vous de plus intérieur, ſoit révélé; & que ſans attendre le jugement de Dieu, vous comparoiſſiez devant le tribunal de ſes miniſtres; que vous leur déclariez avec humilité & ſans réſerve ce que ſi long-tems peut-être vous avez affecté de vous cacher à vous-même. Car tel eſt l'ordre de Dieu, & c'eſt ainſi qu'il lui a plû d'attacher à cette déclaration, la grace de votre ſanctification: *Lazare, veni foras.* Cela vous trouble, dites-vous, & à peine y pouvez-vous penſer ſans frémir: mais la choſe n'en eſt pour vous ni moins ſalutaire, ni moins néceſſaire; & le trouble même qu'elle vous cauſe, eſt une preuve de ſa néceſſité. Car pourquoi le Fils de Dieu ſe troubla-t-il en reſſuſcitant Lazare, ſinon pour vous apprendre ce qui devoit vous troubler vous-même? *Quid enim eſt, quòd turbavit ſemetipſum, niſi ut ſignificaret tibi, quòd & tu turbari debeas?* ce ſont les paroles de ſaint Auguſtin. Il ſe troubla, ajoûte ce Pere, parce qu'il le voulut; & nous devons nous troubler parce qu'il le

Auguſt.

faut & que ce trouble nous convient : *Turbatus est quia voluit ; nos, quia decet & oportet.* Son trouble fut un témoignage de sa charité & de sa miséricorde, & le nôtre doit être l'effet de notre contrition. Non, mon cher Auditeur, ne craignez point de vous troubler vous-même, quand vous êtes dans l'état du péché ; mais craignez plutôt de ne vous pas troubler assez, puisqu'il n'y a que le seul trouble de la pénitence chrétienne, qui vous puisse sauver. Troublez-vous, afin que Dieu, selon l'oracle de David, guérisse les plaies de votre ame ; & qu'émû de votre douleur & de vos larmes, il en fasse un remède à vos maux : *Sana contritiones ejus : quia commota est.* Si c'est trop peu de vous troubler, frémissez à l'exemple de Jesus-Christ ; mais frémissez en esprit & dans les vûes de la foi. Ne vous contentez pas d'une simple horreur qui passe, & qui n'est que dans le sentiment. Car l'homme, dit admirablement S. Augustin, doit frémir contre lui-même, comment ? en confessant ses iniquités ; & pourquoi ? afin que l'habitude du péché céde à la violence & à l'efficace du repentir : *Homo enim quasi fremere sibi debet in confessione peccatorum, ut violentiæ pœnitendi cedat consuetudo peccandi.*

Ibidem.

Psal. 59.

August.

Après cela, Chrétiens, que restera-t-il, sinon que les Prêtres représentés par les Apô-

tres, ou plutôt, repréſentant les Apôtres & Jeſus-Chriſt même, vous délient comme
Joan. Lazare? *Solvite eum, & ſinite abire.* C'eſt là
11. qu'ils commenceront à exercer en votre faveur leur miniſtère; & qu'en vertu de cette abſolution juridique dont la grace leur a été confiée, ils ſeront autoriſés de Dieu pour vous dégager des liens de votre péché: *Solvite eum.* Prenez garde: le Fils de Dieu ne dit pas ſeulement aux diſciples en leur montrant Lazare, Déclarez-le délié, mais Déliez-le vous-mêmes; *Solvite*: pour nous marquer (c'eſt l'application que le ſaint Concile de Trente fait de cette figure, & ſes paroles doivent nous tenir lieu d'une déciſion expreſſe & infaillible) pour nous marquer que ce que nous appellons abſolution dans le Sacrement, n'eſt point une ſimple commiſſion ou d'annoncer l'Evangile ou de déclarer les péchés remis; mais un acte de juriſdiction, par où le miniſtre & le lieutenant de Jeſus-Chriſt prononce, exécute, remet, juſtifie. C'eſt pour cela même que Jeſus-Chriſt, ſelon la ſolide remarque de l'Abbé Rupert, uſa dans cette occaſion du même terme dont il devoit ſe ſervir en faiſant aux miniſtres de ſon Egli-
Matt. ſe cette promeſſe ſolemnelle: *Quodcumque*
26. *ſolveritis ſuper terram, erit ſolutum & in cœlis*; tout ce que vous délierez ſur la terre, ſera délié dans le Ciel. Promeſſe, où il ne prétendoit

pas préciſément leur faire entendre que ce qu'ils auroient délié ſur la terre ſeroit délié pour la terre, comme s'ils n'euſſent dû abſoudre que des cenſures des hommes; mais où il vouloit expreſſément s'engager à délier dans le ciel tout ce qu'ils auroient délié ſur la terre, *Erit ſolutum & in cœlis:* parce qu'en effet le grand privilége de l'ordination & du ſacerdoce devoit être de pouvoir délier les conſciences par rapport au jugement de Dieu. O mes Freres, conclut ſaint Auguſtin dans la paraphraſe de notre Evangile, quel bonheur & quel avantage pour nous, ſi nous pouvions, en ſuivant ces regles, reſſuſciter les pécheurs & nous reſſuſciter nous-mêmes avec eux? *O ſi poſſemus excitare homines mortuos, & cum ipſis pariter excitari!* En ſorte, ajoutoit cet incomparable Docteur, que nous fuſſions auſſi touchés de l'amour de cette vie bienheureuſe qui ne doit jamais finir, que le ſont les gens du ſiécle de cette vie mortelle qui leur échappe à tous les momens: *Ut tales eſſemus amatores vitæ permanentis, quales ſunt amatores hujus vitæ fugientis.* Plaiſe à Dieu, Chrétiens, qu'il y en ait parmi vous de ce caractère, & que ce ne ſoit pas en vain que je vous aye développé ce grand miracle de la réſurrection des ames! Plaiſe à Dieu qu'entre ceux qui m'écoutent, il y ait quelque Lazare qui ſorte de ſon tombeau, converti & *Auguſt.* *Idem.*

juſtifié ! Peut-être le plus endurci & le plus abandonné de ceux à qui je parle, eſt celui que Dieu a deſtiné pour cela. Peut-être celui dont vous attendez moins ce merveilleux changement, & que vous ſçavez y avoir plus d'oppoſition, eſt l'heureux ſujet que Dieu a choiſi. Pourquoi ne l'eſpérerois-je pas ? Pourquoi mettrois-je des bornes à la grace de mon Dieu ? Le bras du Seigneur eſt-il racourci ? Le Dieu d'Elie n'eſt-il pas encore le Dieu d'Iſraël ? n'eſt-il pas toujours le maître des cœurs ? n'a-t-il pas le même pouvoir qu'il avoit lorſqu'il reſſuſcitoit les morts ? & n'eſt-ce pas dans les plus grands pécheurs qu'il ſe plaît à faire éclater ſa miſéricorde ? Faites, ô mon Dieu, que ce ne ſoit point là un ſimple ſouhait, mais que l'effet réponde à ma parole, ou plutôt à la vôtre. Opérez ce miracle, non-ſeulement pour la converſion particuliere de celui de mes Auditeurs que vous avez en vûe, mais par l'exemple de tous les autres. Ainſi vous vérifierez, ô divin Sauveur, ce que vous fîtes dire à Magdelaine & à Marthe, que la maladie de Lazare n'alloit point juſques à la mort, mais qu'elle étoit pour la gloire de Dieu & du Fils unique de Dieu : *Infirmitas hæc non eſt ad mortem, ſed pro gloria Dei, ut glorificetur Filius Dei per eam.* Ou ſi l'état de ce pécheur eſt un état de mort, cette mort paſſa-

Joan. 11.

gére, reprend saint Augustin, n'ira point jusques à une mort éternelle, mais elle servira à faire paroître & à faire admirer la vertu toute-puissante de Dieu : *Mors ista non erit ad mortem, sed admiraculum.* Contribuons nous-mêmes à ce miracle. Par-là nous glorifierons Dieu, & nous rentrerons dans la voie de l'éternité bienheureuse, où nous conduise, &c. *Augusti.*

TABLE DES SERMONS, AVEC l'Abrégé de chaque Sermon.

Le premier chiffre marque la page où commence l'article que l'on abrége ; & le second, la page où ce même article finit.

Sermon pour le Jeudi de la seconde Semaine, sur les Richesses. pag. 1.

DIVISION. L'homme du siécle injuste, parce qu'il veut acquérir les biens de la terre. 1. Partie. L'homme du siécle orgueilleux, parce qu'il possède les biens de la terre. 2. Partie. L'homme du siécle voluptueux, parce qu'il use mal des biens de la terre. 3. Partie, p. 1. 6.

I. PARTIE. L'homme du siécle injuste, parce qu'il veut acquérir les biens de la terre. Tout riche, disoit saint Jerôme, est ou injuste dans sa personne, ou héritier de l'injustice d'autrui. Parcourez tous les états du monde, & vous trouverez que cette pro-

poſition n'eſt que trop vraie. Quoi qu'il en ſoit, je dis après l'Apôtre, que le deſir d'acquerir des richeſſes eſt communément une ſource d'injuſtice : pourquoi ? 1. c'eſt qu'on veut être riche à quelque prix que ce ſoit ; 2. c'eſt qu'on veut être riche ſans ſe preſcrire des bornes ; 3. c'eſt qu'on veut être riche en peu de temps. Trois deſirs capables de pervertir les Saints mêmes, p. 6. 9.

1. On veut être riche à quelque prix que ce ſoit. On voudroit bien y parvenir par des voyes honnêtes : mais au défaut de ces voyes honnêtes, on eſt diſpoſé à prendre toutes les autres. Or ſuppoſons un homme dans cette diſpoſition, que ne fera-t-il pas, & qui pourra l'arrêter ? p. 9. 13.

2 On veut être riche, ſans ſe preſcrire de bornes. Et quelles injuſtices cette paſſion effrenée ne doit-elle pas traîner après ſoi ? p. 13. 16.

3 On veut être riche en peu de tems. Mais il eſt de la foi que quiconque cherche à s'enrichir promptement, ne gardera pas ſon innocence : *Qui feſtinat ditari, non erit innocens.* Cela va, dites-vous, à damner bien des gens d'honneur : mais 1. en quel ſens les appelle-t-on gens d'honneur ? 2. ſi ces prétendus gens d'honneur trouvent ici leur condamnation, c'eſt à eux à y prendre garde. p. 16. 18.

Faut-il s'étonner après cela que le Fils de Dieu, parlant des richeſſes, les appelle richeſſes d'iniquité ? & ſi, ſelon la parole du Sage, il eſt rare de trouver un juſte déſintéreſſé, combien plus, dit ſaint Auguſtin, doit-il être non-ſeulement difficile, mais impoſſible, qu'un homme attaché à ſon intérêt ſe maintienne dans l'état de juſte ? p. 18. 20.

II. Partie. L'homme du ſiécle orgueilleux, parce qu'il poſſéde les biens de la terre. En effet, les richeſſes inſpirent naturellement deux ſentimens d'orgueil : l'un à l'égard des hommes, l'autre à l'égard de Dieu. 1. Orgueil envers les hommes, que nous

appellons ſuffiſance & fierté. 2. Orgueil envers Dieu qui dégénére en libertinage & en impiété. p. 20. 21.

1. Orgueil envers les hommes. C'eſt une ſuite de l'état où le riche ſe trouve par ſon opulence. N'avoir beſoin de perſonne, premier effet de l'opulence, & diſpoſition prochaine à mépriſer tout le monde. Voir tout le monde dans la dépendance, c'eſt-à dire, ſe voir recherché de tout le monde, autre effet de la richeſſe : qu'y a-t-il de plus propre à entretenir la préſomprion d'une ame ſuperbe? Etre en pouvoir de toute entreprendre & de tout faire avec impunité, troiſiéme effet de l'abondance, pour qui ſçait s'en prévaloir : & voilà, ſelon la parole du Prophéte Royal, ce qui rend les riches ſi fiers & ſi inſolens: *Ideo tenuit eos ſuperbia.* Avoir même, quoi qu'on faſſe, des approbateurs, quatriéme effet de l'opulence Quiconque eſt riche, eſt éminemment toutes choſes, & ſans mérite il a tout mérite. Ne ſeroit-ce donc pas une eſpece de prodige, s'il ſçavoit ſe garantir de l'orgueil? p. 21. 27.

2. Orgueil envers Dieu. Saint Paul ne parle preſque jamais de l'avarice, qu'il ne la traite d'idolatrie. *Quæ eſt ſimulacrorum ſervitus.* Auſſi le Dieu du riche, c'eſt ſon argent, puiſque c'eſt ſon argent qu'il aime, & en ſon argent qu'il ſe confie au mépris du vrai Dieu. Exemple de ce peuple dont parle le Prophéte Oſée, qui diſoit : Je ſuis devenu riche, & dans mes richeſſes j'ai trouvé mon idole : *Dives effectus ſum : inveni idolum mihi.* Qu'eſt-ce qu'un riche dans l'uſage du ſiécle? un homme, ou abſolument ſans religion, ou qui n'a que la ſurface de la religion, ou qui n'a que très-peu de religion. Je ne prétends pas néanmoins que tous les riches ſoient de ce caractère : mais je dis que la poſſeſſion des richeſſes, ſans une humilité héroïque, conduit là & aboutit là, p. 27. 33.

III. PARTIE. L'homme du ſiécle voluptueux,

parce qu'il uſe mal des biens de la terre. Selon la morale de l'Evangile, plus un Chrétien eſt riche, plus il doit être pénitent : & cela pour trois raiſons : 1. parce que le riche eſt beaucoup plus expoſé que le pauvre à la corruption des ſens ; 2. parce qu'il eſt communément plus chargé d'offenſes & plus redevable à la juſtice de Dieu ; 3. parce qu'il trouve dans ſa condition plus d'obſtacles à la pénitence, qui néanmoins eſt la ſeule voye par où il puiſſe retourner à Dieu & ſe ſauver, p. 33. 38.

Mais ſi cela eſt, que ferai-je de mes revenus ? Ils vous ſerviront pour honorer Dieu, pour exercer la charité envers vos freres, pour racheter vos péchés. Voilà l'uſage qu'il faudroit faire de vos richeſſes : mais voici celui qu'on en fait. Parce qu'on a du bien, on en veut jouir ſans reſtriction, & dans toute l'étendue des deſirs qu'un attachement infini à ſoi-même & à ſa perſonne peut inſpirer. On veut que le fruit des richeſſes ſoit tout ce qui peut contribuer à une vie commode, pour ne pas dire délicieuſe. Et de-là il ne faut plus eſperer que la chair ſoit jamais ſujette à l'eſprit, ni l'eſprit à Dieu, p. 38. 43.

Pleurez donc, mes Freres, concluoit l'Apotre ſaint Jacques en parlant aux riches : car le tems viendra où vos biens vous ſeront enlevés, où vos richeſſes porteront témoignage contre vous, & où ces tréſors d'iniquité ſeront pour vous des tréſors de colére & de vengeance. Mais pour en faire des tréſors de juſtice & de ſainteté, partagez-les avec les pauvres. Et vous, pauvres, apprenez à vous conſoler dans votre pauvreté ; puiſqu'elle vous met à couvert des dangers & du malheur des riches, p. 43. 45.

Sermon pour le Vendredi de la seconde Semaine, sur l'Enfer. p. 46.

DIVISION. Etat malheureux du réprouvé, que le passé déchire par les plus mortels régrets. 1. Partie. Etat malheureux du réprouvé, que le présent accable par la plus violente douleur, 2. Partie. Etat malheureux du réprouvé, que l'avenir désole par le plus affreux désespoir, 3. Partie, p. 46. 50.

I. PARTIE. Etat malheureux du reprouvé, que le passé déchire par les plus mortels regrets. Deux vûes par rapport au passé le tourmenteront : 1. la vûe des biens dont il aura fait un criminel usage ; 2. la vûe des maux qu'il aura commis : *Fili, recordare.* p. 50. 51.

1. La vûe des biens dont il aura fait un criminel usage. Biens de fortune, dont il pouvoit se servir pour mériter le ciel en assistant les pauvres, & qu'au contraire il aura fait servir à sa damnation par son avarice ou par ses folles dépenses. De plus, biens de la grace qui devoient être pour lui des moyens de salut, & qu'il se sera rendu inutiles & même préjudiciables : *Recordare.* p. 51. 55.

2. La vûe des maux qu'il aura commis. Ce que chacun dans l'Enfer, dit saint Chrysostôme, apportera de crimes, voilà les démons auxquels il sera livré ; & les Païens eux-même l'ont reconnu. Mais cee crimes ne seront plus : il est vrai, répond saint Bernard, ils ne seront plus dans la réalité de leur être, mais ils seront encore dans la pensée & dans le souvenir, & c'est par le souvenir & par la pensée qu'il feront souffrir une ame reprouvée de Dieu. Jugez de ce tourment par ce que nous voyons quelquefois dans la vie. Cette femme avoit de l'hon-

neur, mais dans une malheureuſe rencontre elle s'eſt oubliée : cet homme paſſoit pour homme de bien, & il l'étoit ; mais dans un fâcheux moment la paſſion l'a tranſporté & lui a fait faire un mauvais coup. De quels regrets ſont-ils ſaiſis l'un & l'autre, lorſqu'ils viennent à ouvrir les yeux & ſe reconnoître ? p. 55. 59.

Ajoutez que les crimes de la vie ſe préſenteront tous à la fois aux yeux du réprouvé, & tous à la fois le tourmenteront. Qu'éprouvons-nous dans ces revûes générales que nous faiſons quelquefois de nos conſciences ? Or apprenez de-là quelle ſera donc la honte & le trouble des réprouvés. Dès cette vie nous avons encore une autre expérience ſenſible du repentir des damnés ; & quelle eſt-elle ? le trouble & le remords du péché dès que nous l'avons commis. Profitons de ces remords ſalutaires. p. 59. 67.

II. Partie. Etat malheureux du réprouvé, que le préſent accable par la plus violente douleur. Double peine : 1. ſéparation de Dieu 2. tourment du feu. p. 67. 69.

1. Séparation de Dieu. Qu'eſt-ce que d'être ſéparé de Dieu ? Cette peine, répond ſaint Bernard, eſt auſſi grande par proportion, que Dieu eſt grand. Dans cette vie, Dieu & l'ame par le péché ſe ſéparent, juſqu'à ſe renoncer l'un l'autre : mais après tout ils peuvent encore ſe rejoindre ; au lieu que le divorce entre Dieu & le réprouvé eſt parfait & ſans retour. Que dis-je ? l'ame réprouvée ſera encore à Dieu, & Dieu à elle. Dieu lui ſera inſéparablement uni, & elle à Dieu : mais c'eſt cela même qui doit faire ſon malheur. Car ſon ſouverain malheur ſera d'être privée de Dieu en tant que Dieu étoit l'objet de ſa félicité, & d'être pénétrée de Dieu en tant que Dieu ſera le ſujet éternel de ſes plus violens tranſports. p. 69. 74.

2. Tourment du feu. Si je vous diſois que ce ſup-

plice ſurpaſſe, non-ſeulement tout ce que les Martyrs ont ſouffert, mais tout ce qu'il y a dans le monde & tout ce que notre imagination peut ſe figurer de plus douloureux, je ne vous dirois rien que ce que nous ont dit tous les Peres. Mais je me contente de faire avec vous une réflexion. Car ce qui m'étonne, c'eſt qu'une vérité ſi touchante nous touche ſi peu ? c'eſt que la même foi qui nous enſeigne qu'il y a un enfer où l'on eſt ſéparé de Dieu & où l'on brûle, nous dit encore qu'un ſeul péché nous expoſe à l'un & à l'autre, & que le péché néanmoins nous ſoit ſi ordinaire. David diſoit : *Seigneur, vous m'avez éprouvé par le feu ; & ce feu m'a tellement purifié, qu'il ne s'eſt plus trouvé en moi d'iniquité.* Eprouvons-nous ainſi nous-mêmes par le feu de l'enfer, p. 74. 81.

III. PARTIE. Etat malheureux du réprouvé, que l'avenir déſole par le plus affreux déſeſpoir. En effet ce qui déſole l'ame réprouvée dans l'enfer, 1. c'eſt qu'elle déſeſpere d'obtenir jamais de Dieu aucune grace, quand elle le prieroit toute une éternité; 2. c'eſt qu'elle déſeſpére de fléchir jamais Dieu par la pénitence, quand elle déteſteroit ſon péché toute l'éternité ; 3. c'eſt qu'elle déſeſpere, non-ſeulement d'acquitter, mais de diminuer jamais ſes dettes par ſes ſouffrances, quoiqu'elle doive ſouffrir toute l'éternité, p. 81. 83.

1. Plus d'eſpérance d'obtenir jamais par ſes prieres aucune grace. Le mauvais riche prie Abraham de lui accorder ſeulement pour toute grace une goutte d'eau, & cette goutte d'eau lui eſt refuſée. Ainſi s'accomplira cette parole de l'Evangile, que Dieu n'écoute point les pécheurs, p. 83. 85.

2. Plus d'eſpérance de fléchir jamais Dieu par la pénitence. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait, ſelon le mot de la Sageſſe, une pénitence dans l'enfer. Mais ce n'eſt plus qu'une pénitence forcée, & par conſéquent qu'une

qu'une pénitence inutile, p. 85, 86.

3. Plus d'eſpérance, non-ſeulement d'acquitter, mais de diminuer jamais ſes dettes par ſes ſouffrances. Origéne, & d'autres comme lui, ont voulu douter de cette éternité malheureuſe, fondés ſur la bonté & la juſtice de Dieu. Mais, répond ſaint Auguſtin, la bonté n'eſt pas ſeulement en Dieu miſéricorde, elle eſt encore ſainteté : or la ſainteté de Dieu eſt eſſentiellement ennemie du péché : donc le châtiment du péché ſera éternel, puiſque Dieu ſera toujours bon, toujours ſaint, & que le péché durera toujours. Dites le même de la juſtice. p. 86. 87.

De vous donner une juſte idée de cette éternité, c'eſt ce que je n'entreprends pas : & qui le pourroit ? Je me proſterne ſeulement, Seigneur, devant vous, tandis qu'il eſt encore tems de vous fléchir, & d'implorer votre miſéricorde pour mes Auditeurs & pour moi. p. 87. 90.

Sermon pour le Dimanche de la troiſiéme Semaine, ſur l'Impureté. pag. 91.

DIVISION. Impureté, ſigne de la réprobation, & principe de la réprobation. Signe viſible de la réprobation, parce que rien ne nous repréſente mieux dès cette vie, l'état des réprouvés après la mort : 1. Partie. Principe efficace de la réprobation, parce que rien ne nous expoſe à un danger plus certain de tomber dans l'état des réprouvés après la mort : 2. Partie, p. 91. 95.

I. PARTIE. Impureté, ſigne de la réprobation. Quatre choſes marquées dans l'Ecriture, expriment parfaitement l'état des réprouvés dans l'enfer, ſçavoir, les ténébres, le déſordre, l'eſclavage, & le ver de la conſcience. Or de tous les péchés, l'impureté eſt celui, 1. qui jette l'homme dans un plus pro-

fond aveuglement d'eſprit ; 2. qui l'engage dans des déſordres plus funeſtes ; 3. qui le captive davantage ſous l'empire du démon ; 4. qui forme dans ſon cœur un ver de conſcience plus inſupportable & plus piquant, p. 95.

1. Aveuglement : car l'impureté rend l'homme tout charnel. Or de prétendre qu'un homme charnel ait des connoiſſances raiſonnables ; c'eſt vouloir que la chair ſoit eſprit. Auſſi voyons-nous tant de voluptueux, au moment que la paſſion les ſollicite, fermer les yeux à toutes les conſidérations divines & humaines. Venons au détail. Ils perdent ſur-tout, trois connoiſſances : la connoiſſance d eux-mêmes, la connoiſſance de leur propre péché, & la connoiſſance de Dieu, p. 96. 98.

Ils perdent la connoiſſance d'eux-mêmes, & de ce qu'ils ſont. Exemple de ces deux vieillards, qui ſans ſe ſouvenir de leur dignité & de leur âge, tenterent la chaſte Suſanne. On oublie tout. Un pere oublie ce qu'il doit à ſes enfans, un juge ce qu'il doit au public, &c. Je dis plus. L'impudique perd la connoiſſance de ſon péché, ou plutôt de la griéveté de ſon péché. Une ame encore innocente & pure le regarde comme un monſtre ; mais un pécheur par état le traite de galanterie, s'en applaudit. Enfin ce péché nous fait perdre la connoiſſance de Dieu. On peut dire que les impudiques ſont communément des eſprits gâtés en matiere de créance, & que le progrès de l'impiété ſuit preſque toujours le progrès de ce vice. La raiſon eſt, que la vûe de Dieu troublant le voluptueux dans ſon plaiſir, pour mieux goûter ſon plaiſir, il prend le parti de renoncer Dieu ; & ce fut ainſi que Salomon devint idolâtre, p. 98. 110.

2. Déſordre & confuſion. Ce déſordre conſiſte, ſelon ſaint Auguſtin, en ce que l'eſprit ſe laiſſe gouverner par les ſens. Il conſiſte ſelon ſaint Chryſoſ-

tôme, en ce que l'impureté porte l'homme à des excès, où la ſenſualité même des bêtes ne ſe porte pas. Exemple de ces villes abominables dont il eſt parlé au livre de la Géneſe, & ſur qui Dieu fit éclater ſa colere. Enfin, ſelon Tertullien, il conſiſte en ce que l'impureté a une liaiſon preſque néceſſaire avec tous les autres vices : & que tous les autres vices ſont, pour ainſi parler, à ſes gages & à ſa ſolde. L'indignité eſt qu'une femme perdue d'honneur & de conſcience, par un renverſement autrefois inoui, faſſe elle-même les avances les plus criminelles & les plus honteuſes. L'excès du déſordre eſt que toutes les bienſéances qui ſervoient de rempart à la pureté, ſoient maintenant bannies comme incommodes. Le comble du déſordre eſt que les devoirs les plus inviolables chez les Païens mêmes, ſoient parmi nous des ſujets de riſée. Un mari ſenſible au deſhonneur de ſa maiſon, eſt le perſonnage qu'on joue ſur le théâtre, p. 110. 122.

3. Eſclavage. Point de péché qui rende l'homme plus eſclave du démon. Dans les premiers ſiécles de l'Egliſe, remarque ſaint Auguſtin, cet ennemi de notre ſalut attaquoit les Chrétiens par les perſécutions ; mais depuis qu'il a trouvé moyen de s'introduire par les voluptés ſenſuelles, toutes les perſécutions ont ceſſé. Car cette voie lui a paru bien plus courte & plus aſſurée. Triſte eſclavage, où gémit ſi long-tems ſaint Auguſtin, p. 122. 125.

4. Ver de la conſcience & trouble. Trouble du côté de Dieu, que l'impudique enviſage comme le juge de ſes actions & de ſa vie. Il eſt vrai que l'impudique perd aſſez communément la foi : mais en quelles incertitudes le jette alors ſon infidélité même ; & cette infidélité ne l'aſſurant de rien, & lui faiſant hazarder tout, de quel ſecours lui peut-elle être, pour avoir la paix ? Trouble encore plus ſenſible du côté de l'objet qu'il adore. Que n'a-t-il pas à en eſſuyer ; ſoit

dans la naiſſance, ſoit dans le progrès, ſoit dans la fin & les ſuites malheureuſes de ſa paſſion ? p. 125. 133.

II. PARTIE. Impureté, principe de la réprobation. Opérer la réprobation dans une ame, c'eſt la conduire à l'impénitence finale. Or je dis que l'impureté conduit à l'impénitence finale : comment ? 1. parce qu'il n'eſt point de péché qui rende le pécheur plus ſujet à la rechûte ; 2. point de péché qui expoſe plus le pécheur à la tentation du déſeſpoir ; 3. point de péché qui tienne le pécheur plus étroitement lié par l'habitude, p. 133. 140.

1. Rechûte ; *Je retournerai dans la maiſon d'où je ſuis ſorti.* J'en appelle, Chrétiens, à votre expérience : & n'eſt-ce pas là ce qui nous rend vos confeſſions ſi ſuſpectes, quand vous avez recours à nous dans le ſacré Tribunal ? p. 140. 142.

2. Déſeſpoir : *Deſperantes ſemetipſos tradiderunt impudicitiæ.* Mais de quoi ſur-tout déſeſpére l'impudique ? Il déſeſpére de ſa converſion, ou il voit des difficultés preſque inſurmontables. Il déſeſpére de ſa perſévérance, témoin qu'il eſt de ſes légéretés paſſées. Il déſeſpére de Dieu, & il déſeſpére de lui-même : de Dieu, parce qu'il a ſi ſouvent abuſé de ſa miſéricorde ; de lui-même, parce qu'il a de ſi ſenſibles convictions de ſa foibleſſe, p. 142. 145.

3. Habitudes : tout y contribue, les occaſions beaucoup plus fréquentes, la facilité de commettre le péché, beaucoup plus grande, les impreſſions qu'il laiſſe, beaucoup plus fortes, le penchant, beaucoup plus violent. Cela ſeul me fait comprendre la vérité de cette terrible parole de Jeſus-Chriſt : *Beaucoup d'appellés & peu d'élûs.* Car l'Apôtre nous apprend que les impudiques ne ſeront jamais héritiers du Royaume de Dieu, & nous voyons d'ailleurs que le monde eſt plein de ces hommes ſenſuels & eſclaves de leur plaiſir. p. 145. 150.

C'eſt à vous, Chrétiens, à y prendre garde tandis qu'il eſt encore tems. Nous avons beſoin pour cela, Seigneur, d'une grace victorieuſe & toute-puiſſante. Grace que je vous demanderai ſans ceſſe, à laquelle je me diſpoſerai, à laquelle je répondrai, & que je conſerverai avec ſoin, p. 150. 151.

Sermon pour le Lundi de la troiſiéme Semaine, ſur le Zéle, pag. 152.

DIVISION. C'eſt le zéle que nous aurons pour nous-mêmes, & pour notre propre perfection qui doit autoriſer notre zéle pour le prochain : 1. Partie : rectifier notre zéle pour le prochain, 2. Partie : adoucir notre zéle pour le prochain, 3. Partie, p. 152. 155.

I. PARTIE. C'eſt le zéle que nous aurons pour nous-mêmes & pour notre propre perfection, qui doit autoriſer notre zéle pour le prochain. Ce zéle & ce ſoin de nous réformer nous-mêmes, eſt le premier de nos devoirs : ſi donc nous tournons uniquement notre zéle vers le prochain, c'eſt un zéle chimérique & faux, 1. zéle alors ſans autorité de la part de celui qui l'exerce ; 2. zéle ſans effet de la part de ceux envers qui on l'exerce, p. 155. 157.

1. Zéle ſans autorité de la part de celui qui l'exerce : pourquoi ? c'eſt qu'il n'y a que le bon exemple que l'on donne, & le témoignage qu'on ſe rend d'avoir commencé par ſoi-même, qui puiſſe autoriſer une entrepriſe auſſi délicate que celle de réformer les autres. Mais qu'y a-t-il néanmoins de plus commun dans le monde, que ce zéle Phariſaïque, qui conſiſte à être régulier pour les autres, & ſans régularité pour ſoi-même ? Je ſçais quel étoit le zéle des Saints ; je ſçais combien David, & après lui ſaint Bernard, étoient touchés des déſordres qu'ils voyoient ; & en

quels termes ils s'en expliquoient. Mais faisons ce qu'ils ont fait, & nous aurons droit de dire ce qu'ils ont dit, p. 157. 164.

2. Zéle sans effet de la part de celui envers qui on l'exerce. Car comme nous n'aimons pas à être corrigés, nous nous attachons à examiner ceux qui voudroient sous une apparence de zéle, prendre l'ascendant sur nous ; & le moindre foible que nous y découvrons, nous sert de prétexte pour éluder leurs remontrances. De là vient que ceux qui par office sont chargés de répondre des autres, & de les conduire, ont une obligation spéciale de travailler d'abord à se réformer eux-mêmes, p. 164. 167.

II. PARTIE. C'est le zéle que nous aurons pour nous-mêmes & pour notre propre perfection, qui doit rectifier notre zéle pour le prochain : 1. par rapport à notre raison, parce qu'il se peut faire que ce ne soit pas un zéle selon la science ; 2. par rapport à notre cœur ; car il arrive souvent que ce n'est pas un zéle selon la charité, p. 168.

1. Par rapport à notre raison. Souvent notre zéle n'est qu'un zéle erroné, un zéle bizarre, un zéle borné ; & c'est ce que nous remarquerions, si nous avions soin de rentrer en nous-mêmes, & de corriger notre orgueil, notre opiniâtreté, nos préventions, & nos fausses idées, p. 168. 173.

2. Par rapport à notre cœur. Souvent nous prenons pour zéle ce qui est chagrin, inquiétude, intrigue, envie, ambition, intérêt. Mais qu'un homme se soit avant toutes choses, étudié lui-même pour connoître les plus secrets mouvemens de son cœur, & qu'il se soit fait de saintes violences pour les régler, alors il sera en état de distinguer quel esprit l'anime dans son zéle, & le réduire aux termes de la raison & de l'équité, p. 173. 177.

III. PARTIE. C'est le zéle que nous aurons pour nous-mêmes & pour notre propre perfection, qui

doit adoucir notre zéle pour le prochain. Le zéle, s'il n'eſt tempéré, nous porte à une ſévérité outrée. Mais un homme zélé pour ſoi-même, quelque bien qu'il enviſage hors de ſoi, a toujours en vûe de ne perdre jamais la charité. Or la charité a toutes les qualités qui peuvent modérer & adoucir notre zéle. Le zéle pour le prochain eſt naturellement impatient; on en voudroit voir d'abord le ſuccès : mais la charité eſt patiente. Comme notre zéle eſt impatient, il devient dur, fâcheux, mortifiant, plein d'amertume : mais la charité eſt douce, p. 177. 185.

Cette charité demande bien des réflexions, & un grand empire ſur ſoi-même; j'en conviens : mais ſouvenez-vous qu'il s'agit du ſalut de votre frere. Allumez, Seigneur, dans nos cœurs ce feu divin, ce ſaint zéle dont brûloit votre Prophéte, & dont vous avez brûlé vous-même ſur la terre, p. 185. 186.

Sermon pour le Mercredi de la troiſiéme Semaine, ſur la parfaite obſervation de la Loi, pag. 187.

DIVISION. L'homme eſt orgueilleux, & il eſt aveugle Son orgueil le porte à l'indépendance, & lui donne un penchant ſecret à s'affranchir de la loi. Son aveuglement l'empêche de bien connoître ſes devoirs, & de bien diſcerner ce qu'il y a de plus ou de moins eſſentiel dans la loi. Or je dis que de s'aſſujettir aux moindres obligations de la loi, c'eſt un préſervatif néceſſaire, & pour réprimer l'orgueil de notre cœur; 1. Partie : & pour corriger les erreurs de notre eſprit, ou pour en prévenir les ſuites funeſtes : 2. Partie, p. 187. 191.

I. PARTIE. Fidélité aux moindres obligations de la loi, préſervatif néceſſaire contre l'orgueil de notre

cœur. A remontrer jusqu'à la source de la corruption de l'homme, il est évident que le premier de tous les désordres, c'est l'orgueil, & que le premier effet de l'orgueil, c'est l'amour de l'indépendance & de la liberté. Qu'arrive-t-il donc, quand l'homme commence à quitter Dieu ? c'est qu'il observe les grandes choses avec quelque fidélité, & qu'il ne se fait plus une regle de garder les petites. Pour ne pas absolument se soustraire à la loi de Dieu, il se soumet aux premieres; & pour ne pas aussi captiver entierement sa liberté, il néglige les autres. De-là que s'ensuit-il c'est que par cette liberté présomptueuse, ou pour mieux dire, par ce libertinage qui lui fait négliger certaines obligations moins importantes & moins étroites, il vient enfin à tout entreprendre contre la loi de Dieu. Car selon la remarque de saint Bernard, comme cet état, où l'homme garde une partie de la loi & ne garde pas l'autre, est un état de violence, il ne peut pas durer. Bientôt la passion & l'amour de la liberté prévaut; & voilà d'où sont venus presque tous les scandales, & tous les désordres qui ont éclaté dans le monde, p. 191. 199.

De-là les grands attentats de l'héréſie. Exemple de Luther. De là les prodigieux égaremens de l'impiété. Par où tant d'impies ont-ils commencé à perdre la foi ? par quelques railleries de certaines dévotions populaires, ou par quelqu'autre principe qui leur sembloit aussi léger, & qui pouvoit l'être. De-là les affreux relâchemens de la discipline de l'Eglise. Ils ne se sont pas introduits tout-à-coup par un soulevement subit & général des fidéles, mais, dit saint Bernard, par des exemptions en apparence respectueuses, que chacun sous divers prétextes a voulu s'accorder, ou même a sçu obtenir des puissances supérieures au préjudice du droit commun. De-là la ruine particuliere de tant d'ames. On ne se pervertit pas dans un moment; mais il y a, dit saint Gregoire Pape,

un apprentiſſage pour le vice comme pour la vertu, & c'eſt par la vanité que nous nous laiſſons conduire à l'iniquité : *A vanitate ad iniquitatem*, p. 199. 209.

C'eſt à quoi vous ne pouvez trop prendre garde. Il eſt vrai que pour obſerver juſques aux moindres devoirs, il en doit coûter bien des violences : mais l'Evangile ne nous enſeigne point d'autre voie du ſalut que la voie étroite, & Jeſus-Chriſt nous avertit qu'il faut faire effort pour entrer dans le Royaume des cieux, p. 209. 211.

II. PARTIE. Fidélité aux moindres obligations de la loi, préſervatif néceſſaire contre l'aveuglement de notre eſprit. Rien où les hommes ſoient plus ſujets à ſe tromper, qu'en ce qui regarde la conſcience & la religion. Si donc nous n'apportons un ſoin extrême à nous préſerver des illuſions où notre aveuglement peut nous conduire, il eſt immanquable que nous nous y tromperons. Et comment ? non pas, répond S. Bernard, en ſuppoſant pour grandes les fautes qui ſont légéres de leur nature : mais en ſuppoſant pour légéres celles qui ſont en effet griéves & importantes. Illuſion très-commune. Mais qu'un homme ſe faſſe une loi de ne rien négliger juſqu'aux plus petits devoirs, cette loi le met à couvert de tout, p. 211. 215.

Nous n'avons que trop d'exemples qui nous montrent que le relâchement ſur certains points eſtimés peu néceſſaires, eſt un des piéges les plus dangereux pour nous ſurprendre & pour nous faire tomber dans les plus grands déſordres. En voulez-vous par rapport à la religion ? Exemple de ce Catholique ignorant dont parle ſaint Auguſtin, & à qui un Manichéen fit avouer peu à peu que Dieu n'étoit pas le créateur du monde. Exemple de l'héréſie Arienne. Sur quoi rouloit alors tout le ſchiſme du monde chrétien ? Sur un ſeul mot ; ſçavoir ſi le Verbe devoit être appellé *conſubſtantiel* à ſon

Pere, ou *ſemblable en ſubſtance*, p. 216. 218.

Que n'ai-je le tems d'appliquer aux mœurs ce que j'ai dit de la foi ? Combien de péchés toujours griefs dès qu'ils ſont volontaires, l'ignorance nous fait-elle mettre au nombre des petits péchés ? Combien d'autres dont nous meſurons la griéveté ou la légéreté, non ſuivant ce qu'ils ſont en effet dans les conjonctures préſentes, mais ſelon nos idées & les deſirs de notre cœur ? Exemples de ces deux genres de péchés. Le remede, ô mon Dieu, c'eſt de ne me permettre jamais quoi que ce ſoit, qui puiſſe en quelque ſorte bleſſer votre loi. Autrement ma perte eſt inévitable, p. 219. 224.

Sermon pour le Jeudi de la troiſiéme Semaine, Sur la Religion & la Probité, pag. 225.

DIVISION. Point de probité ſans religion : 1. Partie. Point de religion ſans probité : 2. Partie, p. 225. 229.

I. PARTIE. Point de probité ſans religion : pourquoi ? 1. parce qu'il n'y a que la religion qui puiſſe être un principe univerſel, & un fondement ſolide de tous les devoirs de la probité ; 2. parce que tout autre motif que celui de la religion, n'eſt point à l'épreuve de certaines tentations, où la vraie probité ſe trouve ſans ceſſe expoſée ; 3. parce que quiconque a ſecoué le joug de la religion, n'a plus de peine à s'émanciper de toutes les autres loix qui pouvoient le tenir dans l'ordre, ni à ſe défaire de tous les engagemens qu'il a dans la ſociété humaine, & ſans leſquels la probité ne peut ſubſiſter, p. 229.

1. La religion eſt le ſeul principe ſur quoi tous les devoirs qui ſont la vraie probité, peuvent être ſoli-

dement établis. Car c'eſt la religion, dit ſaint Thomas, qui nous lie à Dieu; & c'eſt en Dieu, comme dans leur centre, que ſont réunis tous les devoirs qui lient les hommes entre eux par le commerce d'une étroite ſociété. Et voilà la preuve dont ſe ſervoit Tertullien, pour convaincre les Païens qu'ils devoient regarder notre religion comme une religion utile à la ſûreté & au bien commun. Car c'eſt cette religion, leur diſoit-il, qui nous apprend à prier pour vos Céſars, à ſervir fidélement dans vos armées, à payer exactement & ſans fraude les tributs & les impôts publics, p. 229. 233.

Mais que le principe de la religion, ce premier mobile vienne une fois à être détruit ou altéré dans un eſprit, plus de régle ni de conduite, plus d'honnêteté de mœurs, du moins conſtante & générale. Car ſur quoi ſeroit-elle fondée? Sur la raiſon? Mais qu'eſt-ce que la raiſon corrompue par le péché & affoiblie par les paſſions? & quels ſcandales arriveroient, ſi chacun, ſelon ſon caprice & ſelon ſon ſens, ſe faiſoient l'arbitre de ce qu'il peut, de ce qu'il doit, de ce qui lui appartient, de ce qui lui eſt permis? J'en appelle à votre propre ſentiment. Qui de vous voudroit que ſa vie & ſa fortune fuſſent entre les mains d'un homme ſans religion? p. 233. 236.

Vous me direz qu'indépendamment de la religion, il y a un certain amour de la juſtice que la nature nous a inſpiré. Mais ſans examiner quel ſeroit cet amour de la juſtice, y auroit-il beaucoup d'hommes dans le monde qui s'en piquaſſent, s'ils étoient perſuadés qu'il n'y a ni Dieu ni religion? Je me regarderois alors moi-même comme ma fin; & par une conſéquence néceſſaire, je rapporterois tout à moi, & je croirois avoir droit de ſacrifier tout pour moi. Extravagances de cette politique qui ne reçoit point de religion, qu'autant qu'il en faut pour bien faire ſon perſonnage ſelon le monde, p. 236. 239.

2. Tout autre motif que celui de la religion, n'eſt point à l'épreuve de certaines tentation délicates où le devoir & la probité ſe trouvent ſans ceſſe expoſés. J'appelle tentations délicates, lorſque l'intérêt & la juſtice ſont en compromis, & qu'on peut aux dépens de l'une, ménager l'autre. N'eſt-ce pas là que nous voyons tous les jours la raiſon ſuccomber, ſi elle n'eſt ſoutenue par la religion ? p. 239. 245.

3. Un homme ſans religion n'a donc plus de peine à s'émanciper de toutes les autres loix qui pouvoient le retenir dans l'ordre, ni à renoncer aux engagemens les plus inviolables qu'il a dans la ſociété humaine, & ſans quoi la probité ne peut ſubſiſter. Engagemens de dépendance, engagemens de juſtice, engagemens de fidélité, engagemens même du ſang & de la nature, p. 245. 246.

II. PARTIE. Point de religion ſans probité, je dis de vraie religion. Car toute notre religion, ſans la probité, n'eſt 1. qu'un phantôme de religion, 2. qu'un ſcandale de religion, p. 246. 248.

1. Phantôme de religion. Si quelqu'un de vous, diſoit S. Jacques, croit avoir de la religion, & que néanmoins il ne réprime pas ſa langue, qu'il ſçache que ſa religion eſt vaine : *Hujus vana eſt religio.* Or ſi l'Apôtre a pû parler ainſi de la médiſance, que ſera-ce de mille déſordres encore plus eſſentiels qui détruiſent entierement la probité dans le commerce des hommes, & que certains hommes prétendroient néanmoins pouvoir accorder avec la religion ? Comme la grace ſuppoſe la nature, & que la foi eſt entée, pour ainſi dire, ſur la raiſon ; auſſi la religion a-t-elle pour baſe la probité, p. 248. 253.

2. Scandale de religion. Car c'eſt ce qui expoſe la religion au mépris & à la cenſure, ce qui donne au libertinage une eſpece de ſupériorité & d'aſcendant ſur elle. Je ſçais qu'il faudroit diſtinguer la religion, de ceux qui la profeſſent : mais le monde eſt-il aſſez

équitable pour faire cette distinction ? Ayons de la probité ; soyons bienfaisans, doux, affables, prévenans, humbles, intégres, modestes, patiens, sans détours, sans artifices, sans ostentation, sans hauteurs, c'est ce qui édifiera plus le monde que toutes nos ferveurs & toutes nos pénitences, p. 253. 256.

Sermon pour le Vendredi de la troisiéme Semaine, sur la Grace, p. 257.

DIVISION. Douceur de la grace : 1. Partie. Force de la grace : 2. Partie. L'une & l'autre paroît dans la conversion de la Samaritaine, p. 257. 261.

I. PARTIE. Douceur de la grace. C'est par-là que la grace touche le pécheur, & qu'elle devient victorieuse. Or cette douceur consiste, 1. en ce que la grace nous attend, 2. en ce qu'elle prend le tems & les occasions favorables pour nous gagner, 3. en ce qu'elle est toujours la premiere à nous prévenir, 4. en ce qu'elle nous demande ce qu'elle veut obtenir, & qu'au lieu de le demander avec empire, elle ne l'obtient que par voie de sollicitation & d'invitation, 5. en ce qu'elle s'accommode à nos inclinations & aux qualités de notre esprit, 6. en ce qu'elle ne nous engage à rien de difficile, où elle ne nous fasse trouver de l'attrait, & dont malgré nos répugnances elle n'excite en nous le desir. C'est ainsi que le Fils de Dieu convertit la Samaritaine, p. 261. 263.

1. La grace nous attend. Voyez Jesus-Christ fatigué & assis sur le bord d'une fontaine. Qu'attend-il ? une pécheresse. Or combien y a-t-il de pécheurs que Dieu attend de la sorte ? Du reste le pécheur doit-il se faire de la patience de Dieu, une raison pour différer sa pénitence ? A Dieu ne plaise. Car est-il rien de plus impie que de se prévaloir de la grace de Dieu

contre Dieu même ? D'ailleurs, il y en a que Dieu n'attend pas, p. 263. 268.

2. La grace prend les tems & les occaſions favorables pour nous gagner. Ainſi le Sauveur du monde, pour traiter avec la Samaritaine, prend le temps où elle doit venir ſelon ſa coutume, puiſer de l'eau. Non pas que Dieu ait beſoin de ces ménagemens ; mais c'eſt dans ces ménagemens que nous devons admirer ſa bonté. C'eſt en cela même auſſi que de ſçavans Théologiens ont fait conſiſter l'efficace de la grace, fondés ſur ces paroles de l'Ecriture : *Tempore accepto exaudivi te, & in die ſalutis adjuvi te.* Exemple de ſaint Auguſtin. Il eſt donc de notre ſageſſe d'obſerver ces occaſions, & de ne les pas manquer. Car vous ne vous convertirez jamais autrement, p. 268. 273.

3. La grace eſt la premiere à nous prévenir. C'eſt dans la doctrine des Peres, ce qu'elle a de plus eſſentiel : car ſi je la pouvois prévenir, dès-là elle ne ſeroit plus grace, puiſqu'elle ſuppoſeroit en moi le mérite de l'avoir prévenue. Ainſi le Fils de Dieu prévient cette femme de Samarie. Mais du moins, Seigneur, puiſque vous voulez bien commencer, ne répondrais-je point à votre amour ? p. 273. 275.

4. Ce que veut obtenir la grace, elle nous le demande ; & au lieu de le demander avec empire, elle ne l'obtient que par voie de ſollicitation & d'invitation. Le Sauveur du monde pouvoit obliger la Samaritaine à lui rendre d'abord une obéiſſance forcée, mais il la prie de l'écouter & de le croire : *Mulier, crede mihi.* Je dis plus : Dieu par ſa grace nous demande peu, pour nous donner beaucoup Que demande Jeſus Chriſt à la Samaritaine ? un peu d'eau. Que lui promet-il ? une eau ſalutaire & vivifiante, qui rejaillira juſques dans la vie éternelle. Que nous demande la grace ? ſouvent, preſque rien. Mais ce peu qu'elle nous demande, nous met en état de recevoir la plénitude des dons céleſtes, p. 275. 278.

5. La grace même s'accommode à nos inclinations, & aux qualités de notre esprit. La Samaritaine étoit curieuse, & se piquoit d'être sçavante, Jesus-Christ ne dédaigne point de s'entretenir avec elle sur les plus hauts Mystères de la religion. Sommes-nous ardens & agissans ? la grace nous sanctifie par le zéle, &c. p. 278. 280.

6. La grace ne nous engage à rien de difficile, où elle ne nous fasse trouver de l'attrait, & dont malgré nos répugnances, elle n'excite en nous le desir. Il est vrai, par exemple, que Dieu par cette grace, nous oblige à renoncer au monde : mais c'est après nous en avoir fait connoître par sa grace même la vanité & le danger. Si vous sçaviez, dit Jesus-Christ à cette femme de l'Evangile, quel est celui qui vous parle, & ce que vous pouvez attendre de lui ! p. 281. 283.

Telle est la conduite de la grace. Telle doit être par proportion la nôtre, Prêtres du Seigneur, dans le saint ministere que nous exerçons pour la conversion & le salut des ames, p. 283. 287.

II. Partie. Force de la grace C'est une des preuves les plus convaincantes de la vérité de notre foi. Double miracle de la vertu toute puissante de la grace. 1. Miracle de la grace dans la victoire qu'elle remporte sur l'esprit de la Samaritaine. 2. Miracle de la grace dans le changement qu'elle fait du cœur de la Samaritaine. 3. L'un & l'autre, miracles de la grace opérés d'une maniere toute miraculeuse, p. 287. 289.

1. Miracle de la grace & de sa force dans la victoire qu'elle remporte sur l'esprit de la Samaritaine. C'étoit tout ensemble une infidéle & une hérétique, & Jesus-Christ en fait une Chrétienne, p. 289. 291.

2. Miracle de la grace & de sa force dans le changement du cœur de la Samaritaine. Elle étoit impudique & déréglée dans ses mœurs. Mais cette péche-

neſſe, cette proſtituée, cette femme eſclave des plus ſales paſſions, eſt enfin purifiée & ſanctifiée, p. 291. 293.

3. Miracles opérés d'une maniere toute miraculeuſe. Ils ne coûtent au Sauveur du monde, qu'un moment & qu'une parole, p. 293. 297.

Quelle concluſion ? Eſpérons tout de la grace ; & quelques efforts qu'il y ait à faire pour retourner à Dieu, prenons confiance. Si Dieu par ſa miſéricorde, vous a retirés de l'état du péché, imitez le zéle de la Samaritaine, & travaillez comme elle à ramener autant de pécheurs que votre exemple eſt capable d'en attirer, mais ſur-tout ceux qui furent les complices de votre déſordre, p. 297. 301.

Sermon pour le Dimanche de la quatriéme Semaine, ſur la Providence, pag. 302.

DIVISION. Le devoir & l'intérêt nous engagent à reconnoître une Providence, & à nous y ſoumettre. Voyons donc, & le déſordre de l'homme, & ſon malheur, lorſqu'il refuſe à Dieu cette ſoumiſſion. Le déſordre de l'homme, par rapport à ſon devoir ; le malheur de l'homme, par rapport à ſon intérêt. En deux mots, rien de plus criminel que l'homme du ſiécle, qui ne veut pas ſe ſoumettre à la Providence : 1. Partie. Rien de plus malheureux que l'homme du ſiécle, qui ne veut pas ſe conformer à la conduite de la Providence : 2. Partie, p. 302, 306.

I. PARTIE. Rien de plus criminel que l'homme du ſiécle, qui ne veut pas ſe ſoumettre à la Providence. Car il renonce à cette divine Providence, 1. ou par un eſprit d'infidélité, parce qu'il ne la reconnoît pas, & qu'il ne la croit pas ; 2. ou par une ſimple révolte de cœur, parce qu'en la reconnoiſſant même,

& en la croyant, il ne veut pas lui rendre la soumission qui lui est dûe, p. 306. 307.

1. Est-ce par esprit d'infidélité, & parce qu'il ne croit pas la Providence ? Mais quel désordre ? car il ne connoît donc plus de Dieu ; affreuse impiété ! ou bien il se fait un Dieu monstrueux, qui n'a nul soin de ses créatures. Ce n'est pas assez : il se rend incrédule & insensé contre sa raison même. Comment celà ? le voici. Quand il voit un état bien réglé, il conclut qu'il y a un maître qui le gouverne ; & il ne veut pas ainsi raisonner a l'égard du monde entier. Ajoutez qu'il n'y a point d'homme qui, dans sa vie, ne puisse remarquer certaines conjonctures où il s'est trouvé, & qui sont pour lui autant de preuves personnelles d'une Providence. L'Aveuglement va encore plus loin : le mondain oublie Dieu & sa Providence dans la prospérité, & est le premier à murmurer contre cette même Providence quand il lui survient une disgrace. Voici quelque chose encore de plus surprenant : c'est que souvent le libertin veut douter de la Providence par les raisons mêmes qui prouvent invinciblement une Providence. Car il fonde ses doutes sur ce qu'il voit le monde rempli de désordres ; mais pourquoi sont-ce des désordres, répond saint Chrysostôme, sinon parce qu'ils sont contre l'ordre ? & qu'est-ce que cet ordre auquel ils répugnent, sinon la Providence ? p. 307. 314.

2. Est-ce par une simple révolte de cœur que le mondain s'éleve contre la Providence, en sorte que la croyant même, il refuse de se soumettre à elle ? autre désordre encore moins soutenable. Car quelle témérité ! Mais en sortant des voies de cette sage Providence, quelles voies prend-on ? Ou bien l'on ne vit plus qu'au hazard, & l'on suit en aveugle le cours de la fortune ; ou bien l'on entreprend de se gouverner selon les vûes de la prudence humaine. Or l'un & l'autre est également injurieux à Dieu.

N'avoir plus d'autre principe de ſa conduite, que le cours de la fortune, c'eſt tomber dans l'idolatrie des Païens. D'ailleurs entreprendre de ſe conduire par la prudence humaine, c'eſt orgueil : & ce qui eſt d'une conſéquence infinie, c'eſt ſe charger devant Dieu de toutes les ſuites fâcheuſes qui peuvent arriver, & en prendre ſur ſoi, tout le crime. Mais quand j'ai recours à Dieu, & qu'après avoir mûrement délibéré ſelon l'eſprit de ma religion, je viens à conclurre, je puis alors avoir cette confiance, ou que ſi je conclus ſûrement, ou que ſi je manque, Dieu ſuppléera à mon défaut, p. 314. 323.

II. PARTIE. Rien de plus malheureux que l'homme du ſiécle, qui ne veut pas ſe conformer à la conduite de la Providence. Car alors, 1. il demeure ſans conduite; 2. en quittant Dieu, il oblige Dieu pareillement à le quitter; 3. il ſe prive par-là de la plus douce, ou plutôt de l'unique conſolation qu'il peut avoir en certaines adverſités; 4. ne voulant pas dépendre de Dieu par une ſoumiſſion libre & volontaire, il en dépend malgré lui par une ſoumiſſion forcée, p. 323. 325.

1. Il demeure ſans conduite, je dis ſans une conduite ſûre & droite. Car il ne lui reſte que l'un de ces deux partis, ou de n'avoir plus d'autre reſſource que lui-même, ou de mettre ſon appui dans les hommes. Or quel fonds pouvons-nous faire ſur nous-mêmes, & ſur les hommes? 325. 331.

2. En quittant Dieu, le mondain oblige Dieu pareillement à le quitter. Car Dieu a ſon tour, p. 331. 332.

3. De-là nulle conſolation pour un homme ainſi abandonné de Dieu, après qu'il a lui-même abandonné Dieu. Il y a des afflictions dans la vie, où l'on ne peut recevoir de la part du monde, aucun ſoulagement. Or un Chrétien ſoumis à la Providence trouve alors dans ſa ſoumiſſion, ſon ſoutien : au lieu que

l'impie frappé du coup qui l'atterre, fait en quelque ſorte le perſonnage d'un réprouvé, blaſphémant contre le ciel, trouvant tout odieux, ſe déſeſpérant, & dans ſon déſeſpoir goûtant toute l'amertume de la douleur, p. 332, 334.

4. Que dis-je ? & le mondain tout rébelle qu'il eſt, n'eſt-il pas encore ſous la domination de la providence ? Oui : mais d'une providence de juſtice & de rigueur, qui ſe fait ſentir à lui par des vengeances, tantôt ſecretes, & tantôt éclatantes. Ainſi Dieu a-t-il traité un Pharaon, un Nabuchodonoſor, un Antiochus, & bien d'autres, p. 334. 337.

Sermon pour le Lundi de la quatriéme Semaine, ſur le Sacrifice de la Meſſe, pag. 338.

DIVISION. Sacrifice de la Meſſe, ſacrifice ſouverainement reſpectable, pourquoi ? parce que c'eſt à Dieu à qui il eſt offert ; 1 Partie : parce que c'eſt un Dieu qui eſt offert ; 2. Partie, p 338. 341.

I. PARTIE. Sacrifice de la Meſſe, ſacrifice ſouverainement reſpectable, parce que c'eſt à Dieu qu'il eſt offert. Y aſſiſter, c'eſt aſſiſter, 1. à la plus grande action du Chriſtianiſme : 2. à une action dont la fin immédiate eſt d'honorer Dieu : 3. à une action qui priſe dans ſon fonds, conſiſte ſur-tout à humilier la créature devant Dieu : 4. à une action qui déſormais eſt l'unique par où ce culte d'adoration, je dis d'une adoration ſuprême, puiſſe être extérieurement & authentiquement rendu à Dieu : 5. c'eſt y aſſiſter en toutes les manieres qui peuvent nous inſpirer le reſpect & la révérence dûe à Dieu, p. 341. 342.

1. C'eſt aſſiſter à la plus grande action du Chriſtianiſme. D'où vient que dans les anciennes liturgies le ſacrifice eſt appellé action par excellence, p. 342. 344.

2. C'eſt aſſiſter à une action dont la fin immédiate eſt d'honorer Dieu. Dans tous les autres devoirs on peut preſque dire que l'hommage agit plutôt pour lui-même & pour ſon intérêt, que pour l'intérêt de Dieu : car ſi je prie, par exemple, c'eſt pour m'attirer les graces de Dieu. Mais quand je vais au Sacrifice, qu'eſt-ce que j'enviſage ? d'honorer Dieu, p. 344. 346.

3. C'eſt aſſiſter à une action qui priſe dans ſon fonds, conſiſte ſur-tout à humilier la créature devant Dieu. Car qu'eſt-ce que le ſacrifice ? une proteſtation que nous faiſons à Dieu de notre dépendance & de notre néant. L'oraiſon en élevant nos eſprits à Dieu, nous éleve au-deſſus de nous-mêmes ; mais le ſacrifice nous rabaiſſe au-deſſous de nous-mêmes en nous anéantiſſant devant Dieu, p. 346. 350.

4. C'eſt aſſiſter à une action qui déſormais eſt l'unique par où ce culte d'adoration, je dis d'une adoration ſuprême, puiſſe être extérieurement & authentiquement rendu à Dieu. Dans toutes les autres actions, je ne fais point cette proteſtation publique & ſolemnelle de ma dépendance & de mon néant. Le ſeul ſacrifice eſt l'aveu juridique de ce que je ſuis, & de ce que je dois à Dieu, p. 350. 352.

5. C'eſt y aſſiſter en toutes les manieres qui peuvent nous inſpirer le reſpect & la révérence dûe à Dieu. 1. Comme témoins ; honneur que l'égliſe ne fait qu'aux fidéles : 2. Comme Miniſtres : car nous offrons tous le ſacrifice avec le Prêtre, ſans être néanmoins revêtus du même caractère que le Prêtre : 3. Comme victimes ; & en effet, puiſque nous ne faiſons avec Jeſus-Chriſt qu'un même corps, il s'enſuit, dit ſaint Thomas, que nous ſommes immolés avec lui, p. 352. 359.

Du reſte, n'eſt-t-il pas ſurprenant, comme l'a remarqué Pic de la Mirande, que de tant de religions qui ſe ſont répandues dans le monde, il n'y ait eu

que la religion du vrai Dieu, dont les temples & les ſacrifices ayent été prophanés par ſes propres ſujets ? La raiſon de cette différence eſt que l'ennemi de notre ſalut ne va point tenter les Païens, ni les troubler dans leurs ſacrifices, parce que ce ſont de faux ſacrifices : au lieu qu'il employe toutes ſes forces à nous détourner du ſacrifice de nos autels, parce que c'eſt un ſacrifice également glorieux à Dieu, & ſalutaire pour nous, p. 359. 361.

II. PARTIE. Sacrifice de la Meſſe, ſacrifice ſouverainement reſpectable, parce que c'eſt un Dieu qui y eſt offert. Sur cela je me contente de trois conſidérations, p. 361. 364.

Premiere conſidération. Quand je vais au ſacrifice que célébre l'égliſe, je vais au ſacrifice de la mort d'un Dieu. Si donc par de ſenſibles outrages j'oſe encore lui inſulter comme les Juifs qui le crucifierent, ne ſuis-je pas digne de ſes plus rigoureuſes vengeances ? p. 364 365.

Seconde conſidération. Pourquoi ce Dieu de miſéricorde s'immole-t-il dans le ſacrifice de nos autels ? pour nous apprendre & pour nous aider à faire ce que nous ne pouvons faire ſans lui & que par lui, je veux dire, à honorer Dieu autant que Dieu le mérite & qu'il le demande. Car pour cela, dit ſaint Thomas, il a fallu un ſujet d'un prix infini, & offert d'une maniere infinie. Mais tandis que Jeſus-Chriſt, dans cet état de victime, honore ſon Pere, *Ego honorifico Patrem* ; il ſemble que nous prenions à tâche de détruire par nos ſcandales tout l'honneur qu'il lui rend par ſes anéantiſſemens, p. 365. 368.

Troiſiéme conſidération. Que fait encore Jeſus-Chriſt dans ce ſacrifice ? non-ſeulement il apprend aux hommes à honorer Dieu, mais il y traite de leur réconciliation avec Dieu. De-là jugeons quels ſentimens nous doivent occuper dans ce ſacrifice d'expiation. Ne ſont-ce pas ceux d'un pécheur contrit, &

d'un pécheur reconnoiſſant ? pag. 368. 372.

Je n'ai, en finiſſant ce diſcours, qu'un ſeul raiſonnement à vous oppoſer. Ou vous croyez ce que la foi nous enſeigne du ſacrifice de notre religion, ou vous ne le croyez pas. Si vous le croyez, comment oſez-vous profaner cet adorable ſacrifice ? Si vous ne le croyez pas, pourquoi y aſſiſtez-vous ? pag. 372. 374.

Sermon pour le Mercredi de la quatriéme Semaine, ſur l'Aveuglement ſpirituel. pag. 375.

DIVISION. Point de matiere ſur laquelle l'Ecriture ſe ſoit expliquée en des termes plus différens que ſur l'aveuglement ſpirituel. Mais pour accorder enſemble tous ces textes de l'Ecriture, je diſtingue avec ſaint Thomas, trois ſortes d'aveuglemens : un aveuglement qui de lui-même eſt péché, un aveuglement qui eſt la cauſe du péché, & un aveuglement qui eſt l'effet du péché. Sur quoi je dis, que l'aveuglement qui de lui-même eſt péché, eſt de tous les péchés le plus pernicieux & le plus contraire au ſalut : 1. Partie. Que l'aveuglement qui eſt cauſe du péché, eſt communément, pour ſervir de prétexte au péché, l'excuſe la plus frivole & la moins recevable : 2. Partie. Enfin que l'aveuglement qui eſt l'effet du péché, eſt la peine la plus terrible dont Dieu, dans cette vie, puiſſe punir le pécheur : 3. Partie, p. 379. 380.

I. PARTIE. Aveuglement péché, c'eſt-à-dire, qui de lui-même eſt criminel, pourquoi ? parce qu'il eſt volontaire & affecté. Tel eſt l'aveuglement de tant de libertins & d'Athées, de tant d'hérétiques de mauvaiſe foi, de tant de mondains & de voluptueux, de

tant de Chrétiens qui ne veulent pas s'inſtruire de leurs devoirs. Or j'ai dit, & il eſt vrai, que de tous les péchés dont l'homme eſt capable ; il n'y en a point de plus pernicieux ni de plus contraire au ſalut : 1. Parce que cet aveuglement volontaire exclut la premiere de toutes les graces, qui eſt la lumiere divine ; & par l'excluſion de cette premiere grace, arrête toutes les autres graces que Dieu tenoit en réſerve dans les tréſors de ſa miſéricorde, & par où il vouloit nous convertir & nous attacher à lui : 2. Parce que cet aveuglement volontaire nous ôte, non-ſeulement la lumiere, mais le deſir d'avoir la lumiere : 3. Parce que cet aveuglement nous donne même une volonté toute oppoſée, & nous fait fuir la lumiere ſans laquelle néanmoins nous ne pouvons parvenir au ſalut, p. 380. 393.

Ce péché donc met Dieu dans une eſpece d'impuiſſance de nous ſauver. Je ſçais néanmoins que Dieu malgré nous, peut nous éclairer : mais il eſt toujours vrai que quand nous haïſſons, quand nous fuyons cette lumiere, nous formons tout l'obſtacle à notre ſalut, qu'une créature de ſa part y peut former. Et voilà pourquoi je voudrois que tous ceux qui m'écoutent, fiſſent tous les jours à Dieu, cette priere que faiſoit David, *Revela oculos meos*, Seigneur, éclairez-moi & ouvrez-moi les yeux, p. 392. 396.

II. Partie. Aveuglement cauſe du péché. Combien tous les jours commet-on de péchés contre la juſtice, contre la charité, contre la pureté, ſans ſçavoir, & parce qu'on ne ſçait pas que ce ſont des péchés ? Or on demande ſi cet aveuglement qui eſt la cauſe du péché, peut toujours devant Dieu nous tenir lieu d'excuſe & nous juſtifier : mais ſi cela étoit, pourquoi David auroit-il demandé à Dieu qu'il oubliât ſes ignorances paſſées ? Je vais plus loin, & je ſoutiens que non-ſeulement notre ignorance n'eſt pas

toujours une légitime excuſe, mais qu'elle ne l'eſt preſque jamais pour la plûpart des Chrétiens, parce que dans le ſiécle où nous vivons, il y a trop de lumiere pour pouvoir s'autoriſer de ce prétexte, p. 396. 402.

Mais enfin, me direz-vous, malgré cette abondance de lumieres, on ignore cent choſes eſſentielles au ſalut, ſur-tout à l'égard de certains devoirs. Mais à cela je réponds ce que répondit l'aveugle-né aux Phariſiens, qui lui diſoient qu'ils ne connoiſſoient pas Jeſus-Chriſt : *In hoc mirabile eſt quia vos neſcitis undè ſit, & aperuit oculos meos ;* il eſt étonnant que vous ne ſçachiez pas d'où il eſt, & qu'il m'ait rendu la vûe. Ainſi, Chrétiens, eſt-il bien ſurprenant que nous péchions tous les jours par ignorance, & que Dieu ait ſi abondamment pourvû à notre inſtruction : *In hoc mirabile eſt*, p. 402. 405.

Souvenons-nous que la premiere de toutes les obligations eſt de ſçavoir. Examinons-nous ſur ce principe ; & ne nous l'appliquons pas ſeulement à nous-mêmes, mais étendons-le ſur tous ceux dont Dieu nous a chargés. Vous avez des enfans, vous avez des domeſtiques : leur ignorance ne les excuſera pas ; mais elle vous excuſera encore moins qu'eux. Car s'ils ſont obligés de s'inſtruire, vous êtes obligés de pourvoir à ce qu'ils le ſoient, p. 405. 408.

III. Partie. Aveuglement effet du péché. Il eſt conſtant que Dieu aveugle quelquefois les hommes, & quand l'Aveuglement des hommes entre dans l'ordre des décrets divins, il eſt de la foi que c'eſt un effet du péché, parce que c'eſt une des peines dont Dieu punit le péché, ſelon cette parole d'Iſaïe, *Excæcavit Deus corda eorum.* Mais comment eſt-ce que Dieu nous aveugle ? par voie de privation, en retirant ſes lumieres, & non d'action, en nous imprimant l'erreur. J'ajoute même, que Dieu jamais ne nous prive abſolument de toutes les lumieres de

ſa

ſa grace ; mais ſeulement de certaines lumiers de faveur & de choix, avec leſquelles on agiroit, & ſans leſquelles on n'agit point, p. 408. 413.

Or je prétends que cet aveuglement eſt le châtiment de Dieu le plus rigoureux. Ce qui le rend ſi terrible, c'eſt que l'aveuglement eſt un mal pur, ſans aucun mêlange de bien. Tous les autres maux de la vie peuvent être, ſi nous le voulons, des moyens de ſalut, ou comme peines médicinales, ou comme peines ſatisfactoires, ou comme peines méritoires. Mais l'aveuglement eſt un mal ſtérile, qui ne nous ſert ni de reméde, ni de pénitence, ni de mérite, p. 413. 416.

Après cela, conclut S. Auguſtin, dites que Dieu, dès cette vie, ne punit pas ſpécialement les pécheurs & les libertins. Qui ne tremblera pas dans la penſée qu'il y a un péché que Dieu a marqué comme le dernier terme de ſa grace, je dis de ſa grace efficace & victorieuſe ? Quel eſt-il ce péché, je n'en ſçais rien. Mais ce que je ſçais, ô mon Dieu, c'eſt que je ne dois rien oublier pour prévenir ce malheur dont vous me menacez, p. 416. 418.

Sermon pour le Jeudi de la quatriéme Semaine, ſur la préparation à la Mort, pag. 419.

DIVISION. Saint Chryſoſtôme fait particulierement conſiſter l'exercice de la préparation à la mort en trois choſes ; ſçavoir la perſuaſion de la mort, la vigilance contre la mort, & la ſcience pratique de la mort. Nous craignons de mourir, & cependant quelque certaine & quelque prochaine même que ſoit la mort, nous ne ſommes preſque jamais perſuadés qu'il faut mourir. 1. Partie. Nous craignons de mourir ; & cependant quelque incertaine d'ailleurs que ſoit la mort, nous prenons auſſi

peu de précaution, que ſi nous étions pleinement inſtruits & du tems & de l'état où nous devons mourir. 2. Partie. Enfin nous craignons de mourir ; & cependant malgré l'expérience journaliere & ſi ſenſible que nous avons de la mort, nous n'apprenons jamais dans l'uſage de la vie à mourir. 3. Partie. Ces trois points demandent à être éclaircis, je vais m'expliquer, p. 419. 422.

I. Partie. Perſuaſion de la mort. Il eſt difficile que je me prépare à une choſe dont je ne ſuis pas encore perſuadé. Or rien ou preſque rien, dont nous ſoyons moins perſuadés que de la mort. Voici ma penſée. Nous ſçavons bien en général que nous mourrons un jour : mais nous nous conſolons dans l'eſpérance que ce ne ſera pas encore ſitôt. Cependant obſervez avec moi, que ce qui nous diſpoſe à une bonne mort, n'eſt pas de ſçavoir en ſpéculation qu'il faut mourir ; mais d'être actuellement touché de ce ſentiment intérieur, Je mourrai, & mon heure approche, p. 422. 425.

Que fait donc l'ennemi de notre ſalut ? Il ne nous perſuade pas que nous ne mourrons jamais : mais il nous perſuade que nous ne mourrons ni cette ſemaine, ni ce mois, ni cette année : *Nequaquam moriemini.* Il ſemble que nous ſoyons même en cela d'intelligence avec lui. Car non-ſeulement nous ne ſommes jamais bien perſuadés de la mort dans le ſens que je l'entends : mais nous ne voulons pas l'être, & nous éloignons toutes les penſées qui pourroient nous ſervir à l'être. De-là ni Confeſſeur, ni Médecin, n'oſent entreprendre de porter à un mourant une parole qui le contriſteroit : ou ſi l'on ſe déclare, ce n'eſt qu'en prenant de vaines précautions, & en uſant de détours. Ce ne fut point ainſi que le Prophéte parla au Roi Ezéchias. Vous mourrez, lui dit-il : *Morieris tu.* p. 425. 432.

Quel reméde ? trois maximes de ſaint Grégoire

Pape, 1. penſer ſouvent à la mort : 2. avoir un ami ſincére & droit, qui vienne de bonne heure nous avertir dans le danger : 3. s'affermir contre la crainte de la mort, parce que c'eſt la crainte de la mort, qui nous en rend la penſée ſi odieuſe, & la perſuaſion ſi difficile. La combattre cette crainte, par les armes de la foi, par les motifs de l'eſpérance chrétienne, par les ſaintes ardeurs de la charité divine, p. 432. 435.

II. Partie. Vigilance contre la mort. Toute incertaine qu'eſt la mort, & qu'elle ſera toujours dans ſes circonſtances, je puis faire enſorte qu'elle ne me ſurprenne jamais : comment cela ? en veillant ſur moi-même, *Vigilate*. Et c'eſt ici que nous devons adorer la Providence de notre Dieu, qui nous cache, & l'heure, & le lieu, & le genre de notre mort, pour nous obliger à nous tenir toujours en garde & à ſanctifier toute notre vie. Etre un moment hors de cette diſpoſition, je veux dire, hors de cette vigilance chrétienne, c'eſt agir contre tous les principes de la ſageſſe, p. 435. 438.

Mais il s'enſuit donc que la plûpart des hommes, & même des plus clairvoyans & des plus ſages dans l'opinion commune, ne ſont néanmoins que des aveugles & des inſenſés ? la conſéquence n'eſt que trop juſte. Eſt-ce veiller, que de remettre au tems de la mort, à s'acquitter de certains devoirs d'une obligation indiſpenſable ? Eſt-ce veiller que de pratiquer ſi peu de bonnes œuvres, que de commettre ſi aiſément le péché, & d'y demeurer habituellement, p. 438. 441.

Craignons la mort, mais que cette crainte nous ſerve de défenſe contre la mort même. Jeſus-Chriſt ne nous dit pas de nous préparer alors, mais d'être prêts, *Eſtote parati*. Mais quelle eſt la pratique de cette vigilance ſi néceſſaire ? 1. ſe tenir toujours dans l'état où l'on voudroit mourir ; du moins n'être ja-

mais dans un état où l'on auroit horreur de mourir : 2. faire toutes ſes actions en vûe de la mort, c'eſt à-dire, agir en tout comme l'on voudra l'avoir fait à la mort : 3. rentrer en ſoi-même pour ſe bien connoître ſoi-même ; & ce que j'appelle ſe bien connoître, c'eſt connoître toutes ſes obligations. Voilà comment notre crainte devient notre plus ferme appui, parce qu'elle ſert à exciter notre vigilance : *Poſuiſti firmamentum ejus formidinem*, p. 441. 448.

III. Partie. Science pratique de la mort. 1. Nous mourons tous les jours : il nous eſt aiſé d'apprendre à mourir. 2. Toutes les créatures qui nous environnent, nous forment à mourir : notre ignorance eſt donc ſans excuſe, ſi nous ne ſçavons pas mourir. 3. La vie chrétienne où Dieu nous a appellés, eſt une continuelle pratique de la mort : nous ſommes donc bien coupables de n'être pas plus verſés dans l'art de mourir, p. 448. 450.

1. Nous mourons tous les jours. L'arrêt de mort porté contre le premier homme, s'exécuta, ſelon la remarque de ſaint Irenée, dès le moment de ſa déſobéiſſance. Car dès ce moment il devint ſujet à toutes ſortes d'infirmités, & ſon corps commença à déchoir, & par conſéquent à mourir. Or c'eſt ainſi que chaque jour nous mourons : *Quotidie morior*, p. 450. 452.

2. Toutes les créatures qui nous environnent, nous forment à mourir. Comment ? en nous quittant, ce qui déja eſt comme une mort anticipée, p. 452. 454.

3. La vie chrétienne où Dieu nous a appellés, eſt une continuelle pratique de la mort. De-là ces leçons que faiſoit l'Apôtre aux premiers fidéles : *Mortui eſtis* ; vous êtes morts : *Conſepulti eſtis* ; vous êtes enſevelis. Car à quoi vont toutes les maximes de la vie chrétienne ? à détacher l'ame du corps, c'eſt à-dire, des plaiſirs du corps, de la ſervitude & de l'eſclavage du corps, p. 454. 455.

Détachons-nous donc dès-à-préſent de ce corps de péché. Détachons notre ame de tout ce que nous aimons hors de Dieu. Voilà en deux mots la ſcience de la mort. Et ne me répondez point qu'une telle vie eſt bien triſte : car je dis 1. qu'une mort ſainte dont elle eſt ſuivie, eſt un avantage qui ne peut être acheté trop cher : 2. que tout compenſé, la vie d'un Chrétien mort au monde, eſt mille fois plus tranquille que celle de ces mondains ſi vifs pour le monde, p. 455. 458.

Sermon pour le Vendredi de la quatriéme Semaine, ſur l'éloignement de Dieu & le retour à Dieu, pag. 459.

DIVISION. Jeſus-Chriſt dans toutes les circonſtances de ce miracle dont parle notre Evangile, a voulu nous faire voir les déplorables ſuites du péché, & les merveilleux effets de la grace. Venez donc, juſtes, & vous apprendrez quelles démarches conduiſent même les amis de Dieu, à l'état de perdition : 1. Partie. Venez, pécheurs, & vous apprendrez par quelles voies vous pouvez parvenir à une ſolide & véritable converſion : 2. Partie. L'un repréſenté dans la mort de Lazare ; & l'autre dans ſa réſurrection, p. 462. 463.

I. PARTIE. Mort de Lazare, figure de la mort d'une ame par le péché, & de ſon éloignement de Dieu. L'homme dans le cours ordinaire, ne ſe pervertit pas tout à coup, mais par degrés. Ainſi l'Evangéliſte nous repréſente Lazare en cinq états différens : 1. comme malade & dans la langueur, *Quidam languens* : 2. comme aſſoupi & dans un ſommeil létargique, *Dormit*: 3. comme mort, *Mortuus eſt*: 4. comme enſeveli, & même depuis quatre jours : *Quatriduanus eſt* : 5. comme infect & ſentant mau-

vais, *Jam fœtet.* Juſte idée d'une ame qui vient in, ſenſiblement à ſe ſéparer de Dieu, & à ſe corrompre ; p. 463. 464.

1. Le premier pas qui conduit à la mort, je dis à la mort de l'ame, c'eſt la langueur : *Erat quidam languens Lazarus.* Cette langueur volontaire, dont l'effet eſt qu'on ſe relâche, qu'on ſe rebute de ſes devoirs, & qu'on ne s'en acquitte que très-négligemment. Langueur injurieuſe à Dieu. Mais langueur non moins pernicieuſe à l'homme, p. 464. 468.

2. De la langueur on tombe dans l'aſſoupiſſement *Dormit.* On ne ſent plus rien. Ce qui cauſoit de ſaints remords & de ſaintes frayeurs, n'en cauſe plus. On eſt néanmoins encore, quant à l'eſſentiel, ami de Dieu : mais on l'eſt comme Lazare, dont Jeſus-Chriſt diſoit : *Lazarus amicus noſter dormit* : Tel fut l'aſſoupiſſement de ces trois Diſciples, qui accompagnerent le Sauveur du monde au jardin : *Et invenit eos dormientes.* C'eſt ſouvent une punition de Dieu : *Miſcuit vobis Dominus ſpiritum ſoporis*, p. 468. 472.

3. Cet aſſoupiſſement conduit à la mort : *Mortuus eſt.* Car de s'imaginer que dans cet état la vie de la grace puiſſe long-tems ſubſiſter, abus & confiance préſomptueuſe. Mille ſortes de péchés contre leſquels on n'eſt point en garde, achevent d'étouffer dans une ame cette étincelle de vie qui lui reſtoit. Le comble de la déſolation eſt qu'on en vient ſouvent là ſans le ſçavoir : *Nomen habes quòd vivas, & mortuus es*, p. 472. 476.

4. De-là on s'enſevelit, pour ainſi dire, dans l'habitude : *Quatriduanus eſt.* On y eſt, comme Lazare dans le tombeau. Il avoit les pieds & les mains liés, le corps enveloppé d'un ſuaire, ſerré de bandes, ſous une pierre d'une énorme groſſeur. Tel eſt l'homme du ſiécle plongé dans ſon habitude. Ah ! dit ſaint Auguſtin, qu'il eſt difficile à un homme que le pé-

ché tient asservi de la sorte, de se dégager & de se relever : *Quàm difficilè surgit, quem tanta moles consuetudinis premit !* p. 476. 478.

5. Enfin, après la sépulture suit l'infection : *Jam fœtet.* Un pécheur corrompu corrompt les autres. Car il n'est rien de plus subtil à se communiquer, que l'exemple, p. 478. 480.

II. PARTIE. Résurrection de Lazare, figure de la conversion d'une ame & de son retour à Dieu. Voyons, 1. ce qui engagea Jesus-Christ à ressusciter Lazare, 2. quelle condition il exigea avant que de lui rendre la vie, 3. ce qu'il dit à Lazare, & comment Lazare obéit à sa voix ; 4. ce qu'il ordonna à ses Apôtres, & ce que ses Apôtres exécuterent au moment que le tombeau fut ouvert. De tout cela, formons-nous une idée de la conversion parfaite, & de la justification du pécheur, 480. 481.

1. Qui donc engagea le Fils de Dieu à ressusciter Lazare ? le zéle de Marthe & de Magdelaine, & l'instante priere de ces deux sœurs : *Ecce quem amas infirmatur.* Belle leçon, qui non-seulement autorise la créance catholique, touchant l'intercession des Saints, mais établit & confirme un autre article de notre foi touchant la communion des Saints, c'est-à-dire, touchant l'obligation de prier les uns pour les autres. Une mere a du zéle pour son fils, une femme pour son mari, un ami pour son ami ; mais un zéle fondé sur le sang & sur la chair, & qui n'a vûe que des avantages temporels. De prier pour leur salut, de prier pour leur conversion, c'est à quoi l'on ne pense point, p. 481. 487.

2. Quelle condition exigea le Sauveur du monde avant que de ressusciter Lazare ? Il commanda qu'on levât la pierre qui fermoit le tombeau. Ainsi, pécheur, Dieu veut faire un miracle pour vous, & vous convertir : mais il veut aussi que vous leviez vous-même, avec sa grace, certaines pierres de scandale : *Tollite lapidem*, p. 487. 490.

3. Que dit Jesus-Christ à Lazare, & comment Lazare obéit-il à sa voix ? *Clamavit voce magnâ : Lazare, veni foras.* Le Fils de Dieu cria à haute voix : Lazare, sortez ; & aussi-tôt Lazare parut, *Et statim prodiit.* De même, reprend saint Augustin, il faut que vous sortiez des ténébres, & que vous vous fassiez connoître aux ministres de la pénitence par une confession sincere de vos désordres. Il faut de plus, poursuit le même Pere, que vous vous troubliez comme le Sauveur du monde, mais d'un trouble salutaire & chrétien, p. 490. 493.

4. Après cela, que restera-t-il, sinon que les Prêtres représentés par les Apôtres, ou plutôt représentant les Apôtres & Jesus-Christ même, vous délient comme Lazare : *Solvite eum, & sinite abire.* Jesus-Christ ne dit pas seulement aux Apôtres : Déclarez-le délié, mais Déliez-le, *Solvite* : pour nous marquer que l'absolution dans le Sacrement de pénitence est un acte de juridiction, par où le Ministre prononce, exécute, remet, justifie, p. 493. 495.

Plaise à Dieu qu'il y ait parmi vous des pécheurs ainsi convertis, & que ce ne soit pas en vain que je vous aye développé ce grand miracle de la résurrection des ames ? Pourquoi ne l'espérerois-je pas ? 495. 497.